Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/cabinetdesfeso14maye

LE
CABINET
DES FÉES.

TOME QUATORZIEME.

CE VOLUME CONTIENT

Les Mille et un Jour, Contes Perſans, traduits en François par M. Petis de la Croix, Doyen des Secrétaires-Interprêtes du Roi, Lecteur & Profeſſeur au Collége Royal.

TOME PREMIER.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de figures.

TOME QUATORZIÈME.

A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

PRÉFACE.

NOus devons ces Contes au célèbre Dervis Moclès, que la Perſe met au nombre de ſes grands perſonnages. Il étoit chef des Sofis d'Iſpahan (1), & il avoit douze diſciples,

(1) Il eſt bon de remarquer que le terme de Sofi vient de *ſouf*, qui ſignifie de la laine, parce que les religieux Sofis ſont habillés de laine; & encore de *ſafa*, qui ſignifie pureté, & de *teſaouf*, qui eſt la théologie myſtique, ou le quiétiſme dont ils font profeſſion. On n'appelle point les rois de Perſe Sofis, n'en déplaiſe à Golius, à M. d'Herbelot, & à preſque tous les voyageurs qui ſont tombés dans cette erreur, & ſur la foi deſquels le public croit pieuſement, que c'eſt un titre qu'on donne aux rois de Perſe, comme s'ils portoient le froc. Ce terme ne leur convient point, & c'eſt comme ſi l'on diſoit l'Empereur capucin. Le traducteur de ces Contes s'étant un jour ſervi de ce terme en préſence de gens ſavans à Iſpahan, & traité le roi de Sofi, il excita leur riſée. Ils lui dirent que le mot de Sofi ne ſignifioit rien autre choſe qu'un moine Sofi : mais les Européens confondoient ce terme avec celui de Sefevy, qui ſignifie un deſcendant de Checſefy, d'où ſont ſortis les rois de Perſe, comme ſi l'on diſoit Sefeyens.

qui portoient de longues robes de laine blanche. Les grands & le peuple avoient pour lui une vénération ſingulière, à cauſe qu'il étoit de la race de Mahomet; & ils le craignoient, parce qu'il paſſoit pour un ſavant cabaliſte. Le roi Schah-Soliman même le reſpectoit à un point, que ſi par haſard il le rencontroit ſur ſon paſſage, ce prince deſcendoit auſſitôt de cheval, & lui alloit baiſer les étriers.

Moclès étant encore fort jeune, s'aviſa de traduire en Perſan des comédies Indiennes, qui ont été traduites en toutes les langues orientales, & dont on voit à la bibliothéque du roi une traduction Turque, ſous le titre de *Alfaraga Badal-Schidda*, ce qui ſignifie la joie après l'affliction. Mais le traducteur Perſan, pour donner à ſon ouvrage un air original, mit ces comédies en Contes, qu'il appela *Hezaryek-Rouz*; c'eſt-à-dire, Mille & un Jour. Il confia ſon manuſcrit au ſieur Pétis de la Croix,

qui étoit en liaiſon d'amitié avec lui à Iſpahan en 1675, & même il lui permit d'en prendre une copie.

Il ſemble que les Mille & un Jour ne ſoient rien autre choſe qu'une imitation des Mille & une Nuits. Effectivement, ces deux livres ont la même forme. Il y a dans leurs deſſeins un contraſte comme dans leurs titres. Dans les Mille & une Nuits, c'eſt un prince prévenu contre les femmes; & dans les Mille & un Jour, c'eſt une princeſſe prévenue contre les hommes. Il eſt à croire que l'un de ces Ouvrages a donné occaſion de faire l'autre; mais comme il n'y a point d'époque aux Contes Arabes, on ne ſauroit dire s'ils ont été faits avant ou après les Contes Perſans.

Quoiqu'il en ſoit, les Mille & un Jour doivent divertir les perſonnes qui ont lu avec plaiſir les Mille & une Nuits, puiſque ce ſont les mêmes mœurs & la même vivacité

d'imagination. Mais les lecteurs qui, dans les Contes Arabes, ont trouvé mauvais qu'on n'ait pas donné à Scheherazade une intention de persuader par ses fables à Schahriar qu'il y a des femmes fidelles; car véritablement elle paroît n'avoir pour but que de prolonger sa vie sans chercher à détromper le Sultan des Indes : ceux, dis-je, qui ont fait cette critique, ne feront pas le même reproche à Dervis Moclès. Sutlumemé se propose de combattre la prévention de sa Princesse, & va toujours à sa fin. Dans tous ses Contes, il y a des Epoux ou des Amans fidèles. On voit qu'elle s'applique à guérir Farrukhnaz de son erreur, sans toutefois que la nécessité qu'elle s'impose, de ne se point détourner de son but, fasse tort à la variété d'événemens que demandent ces sortes d'Ouvrages.

LES
MILLE ET UN JOUR,
CONTES PERSANS.

LE royaume de Caſchmire (1) étoit autrefois gouverné par un roi, nommé Togrul-Bey. Il avoit un fils & une fille qui faiſoient l'admiration de leur temps. Le prince appelé Farrukhrouz (2) étoit un jeune héros, que mille vertus rendoient recommandable ; & Farrukhnaz (3) ſa ſœur pouvoit paſſer pour un miracle de beauté.

En effet, cette princeſſe étoit ſi belle, & en même temps ſi piquante, qu'elle inſpiroit de l'amour à tous les hommes qui oſoient la regarder; mais cet amour leur devenoit funeſte, car la plupart en perdoient

(1) Petit royaume ſitué entre les Indes & le royaume de Thebet.

(2) Jour heureux.

(3) Heureuſe fierté.

a raiſon, ou tomboient dans une langueur qui les conſumoit inſenſiblement.

Lorſqu'elle ſortoit du palais pour aller à la chaſſe, elle n'avoit point de voile. Le peuple la ſuivoit en foule, & témoignoit par ſes acclamations le plaiſir qu'il prenoit à la voir. Elle montoit ordinairement un cheval tartare blanc, à taches rouſſes, & marchoit au milieu de cent eſclaves, magnifiquement vêtues & montées ſur des chevaux noirs. Ces eſclaves étoient auſſi ſans voiles; mais, bien qu'elles fuſſent preſque toutes d'une beauté charmante, leur maîtreſſe s'attiroit ſeule tous les regards. Chacun s'efforçoit de s'approcher d'elle, malgré la garde nombreuſe qui l'environnoit. Vainement les ſoldats avoient le ſabre à la main pour tenir le peuple éloigné, ils avoient beau même frapper & tuer tous ceux qui s'avançoient trop, il ſe trouvoit toujours des malheureux, qui, loin de craindre un ſi déplorable ſort, ſembloient ſe faire un plaiſir de mourir aux yeux de la princeſſe.

Le roi, touché des malheurs que cauſoient les charmes de ſa fille, réſolut de la ſouſtraire aux yeux des hommes. Il lui défendit de ſortir du palais; de manière que le peuple ceſſa de la voir. Cependant, la répu-

tation de ſa beauté ſe répandit dans l'Orient. Pluſieurs rois ſe laiſsèrent enflammer ſur la foi de la renommée ; & bientôt on apprit à Caſchmire, que des ambaſſadeurs partis de toutes les cours de l'Aſie venoient demander la main de la princeſſe. Mais avant qu'ils arrivaſſent, elle fit un ſonge qui lui rendit les hommes odieux. Elle rêva qu'un cerf étant arrêté dans un piège, une biche l'avoit délivré ; & qu'enſuite la biche étant tombée dans le même piège, le cerf, au lieu de la ſecourir, l'avoit abandonnée.

Farrukhnaz à ſon réveil fut frappée de ce ſonge. Elle ne le regarda point comme une illuſion de la fantaiſie agitée. Elle crut que le grand Keſaya (1) s'intéreſſoit à ſa deſtinée, & qu'il avoit voulu par ces images lui faire comprendre que tous les hommes étoient des traîtres, qui ne pouvoient payer que d'ingratitude la tendreſſe des femmes.

Prévenue de cette étrange opinion, & dans la crainte d'être ſacrifiée à quelqu'un des princes dont les ambaſſadeurs devoient inceſſamment arriver, elle alla trouver le roi ſon père. Sans lui dire qu'elle fût révoltée contre les hommes, elle le conjura,

(1) Idole adorée autrefois à Caſchmire.

les larmes aux yeux, de ne la point marier malgré elle. Ses pleurs attendrirent Togrul-Bey. Non, ma fille, lui dit-il, je ne contraindrai point vos inclinations. Bien qu'on dispose ordinairement de vos pareilles sans les consulter, je jure par Kasaya qu'aucun prince, fût-ce l'héritier même du sultan des Indes, ne vous épousera jamais, si vous n'y consentez. La princesse rassurée par ce serment, dont elle connoissoit la force, se retira très-satisfaite, & bien résolue de refuser son aveu à tous les princes qui la rechercheroient.

Peu de jours après, il arriva des ambassadeurs de plusieurs cours différentes. Ils eurent audience tour à tour. Chacun vanta l'alliance de son maître, & le mérite du prince qu'il venoit proposer. Le roi leur fit à tous beaucoup d'honnêtetés; mais il leur déclara que sa fille étoit maîtresse de sa main, parce qu'il avoit juré par Kasaya, qu'il ne la livreroit point contre son penchant. Ainsi la princesse ne voulant se donner à personne, les ambassadeurs s'en retournèrent fort confus de n'avoir pas réussi dans leur ambassade.

Le sage Togrul-Bey vit leur départ avec douleur. Il craignit que leurs maîtres, irri-

tés de ses refus, ne songeassent à s'en venger; & fâché d'avoir fait un serment qui pouvoit lui attirer une cruelle guerre, il fit venir la nourrice de Farrukhnaz : Sutlumemé (1), lui dit-il, je vous avoue que la conduite de la princesse m'étonne. Qui peut causer la répugnance qu'elle a pour le mariage? Parlez, n'est-ce point vous qui la lui avez inspirée? Non, seigneur, répondit la nourrice, je ne suis point ennemie des hommes, & cette répugnance est l'effet d'un songe. D'un songe, s'écria le roi fort surpris! Ah! que m'apprenez-vous? Non, non, ajouta-t-il un moment après, je ne puis croire ce que vous me dites. Quel songe pourroit avoir fait sur ma fille une si forte impression? Sutlumemé le lui raconta; & après lui en avoir dit toutes les circonstances : voilà, seigneur, continua-t-elle, voilà le songe dont la princesse a l'imagination frappée. Elle juge des hommes par ce cerf; persuadée que ce sont tous des ingrats & des perfides, elle rejette également tous les partis qui se présentent.

Ce discours augmenta l'étonnement du

---

(1) Gorge de lait.

roi, qui ne concevoit pas comment ce ſonge pouvoit avoir mis la princeſſe dans la diſpoſition où elle étoit. Hé bien, ma chère Sutlumemé, dit-il à la nourrice, que ferons-nous pour détruire les défiances dont l'eſprit de ma fille s'eſt armé contre les hommes? Crois-tu que nous puiſſions la ramener à la raiſon? Seigneur, répondit-elle, ſi votre majeſté veut bien me charger de ce ſoin là, je ne déſeſpère pas de m'en acquitter heureuſement. Hé, comment vous y prendrez-vous, reprit Togrul-Bév? Je ſais, repartit la nourrice, une infinité d'hiſtoires curieuſes, dont le récit peut, en divertiſſant la princeſſe, lui ôter la mauvaiſe opinion qu'elle a des hommes. En lui faiſant voir qu'il y a eu des amans fidelles, je la diſpoſerai ſans doute inſenſiblement à croire qu'il y en a encore. Enfin, ſeigneur, ajouta-t-elle, laiſſez-moi combattre ſon erreur; je me flatte que je pourrai la diſſiper. Le roi approuva le deſſein de la nourrice, qui ne ſongea plus qu'à trouver des momens favorables pour l'exécuter.

Comme Farrukhnaz paſſoit ordinairement l'après-dînée, avec le roi, le prince de Caſchmire & toutes les princeſſes de la cour, à entendre les eſclaves du palais chanter &

jouer de toutes ſortes d'inſtrumens, le matin parut plus commode à Sutlumemé, qui réſolut de prendre le temps que la princeſſe employoit à ſe baigner. Ainſi, dès le jour ſuivant, auſſitôt que Farrukhnaz fut dans le bain, la nourrice lui dit : Je ſais une hiſtoire remplie d'événemens ſinguliers; ſi ma princeſſe veut me permettre de la lui conter pour l'amuſer, je ne doute point qu'elle n'y prenne beaucoup de plaiſir.

La princeſſe de Caſchmire, moins peut-être pour ſatisfaire ſa propre curioſité que pour contenter celle de ſes femmes, qui la preſſoient d'entendre cette hiſtoire, permit à Sutlumemé d'en commencer le récit. Ce qu'elle fit dans ces termes.

I. JOUR.

Hiſtoire d'Aboulcaſem Baſry.

TOUS les hiſtoriens conviennent que le calife Haroün-Altraſchild auroit été le prince de ſon ſiècle le plus parfait, comme il en étoit le plus puiſſant, s'il n'eût pas eu un peu trop de penchant à la colère, & une vanité inſupportable. Il diſoit à tous mo-

mens, qu'il n'y avoit point de prince au monde qui fût auſſi généreux que lui.

Giafar ſon premier viſir, ne pouvant ſouffrir qu'il ſe vantât ainſi lui-même, prit la liberté de lui dire un jour : O mon ſouverain maître, monarque de la terre, pardonnez à votre eſclave s'il oſe vous repréſenter que vous ne devez point vous louer vous-même. Laiſſez faire votre élóge à vos ſujets, & à cette foule d'étrangers qu'on voit dans votre cour. Contentez-vous que les uns remercient le ciel de les avoir fait naître dans vos états, & que les autres s'applaudiſſent d'avoir quitté leur patrie pour venir ici vivre ſous vos loix.

Haroün fut piqué de ſes paroles. Il regarda fièrement ſon viſir, & lui demanda s'il connoiſſoit quelqu'un qui lui fût comparable en généroſité? Oui, ſeigneur, répondit Giafar; il y a dans la ville de Baſra un jeune homme appelé Aboulcaſem; quoique ſimple particulier, il vit avec plus de magnificence que les rois; &, ſans en excepter votre majeſté, aucun prince du monde n'eſt plus généreux que lui.

Le calife rougit à ce diſcours; ſes yeux s'enflammèrent de dépit. Sais-tu bien, dit-il, qu'un ſujet qui a l'audace de mentir

devant ſon maître, mérite la mort? Je n'avance rien qui ne ſoit véritable, repartit le viſir. Dans le dernier voyage que j'ai fait à Baſra, j'ai vu cet Aboulcaſem; j'ai été chez lui; mes yeux, quoiqu'accoutumés à vos tréſors, ont été ſurpris de ſes richeſſes, & j'ai été charmé de ſes manières généreuſes. A ces mots, l'impétueux Alraſchild ne put retenir ſa colère. Tu es bien inſolent, s'écria-t-il, de mettre un particulier en parallèle avec moi. Ton imprudence ne demeurera point impunie. En diſant cela, il fit ſigne au capitaine de ſes gardes d'approcher, & lui commanda d'arrêter le viſir Giafar. Enſuite il alla dans l'appartement de la princeſſe Zobéide ſa femme, qui pâlit d'effroi en lui voyant un viſage irrité.

Qu'avez-vous, ſeigneur, lui dit-elle? qui peut cauſer le trouble qui vous agite? Il lui apprit ce qui venoit de ſe paſſer, & il ſe plaignit de ſon viſir dans des termes, qui firent comprendre à Zobéïde juſqu'à quel point il étoit en colère contre ce miniſtre. Mais cette ſage princeſſe lui repréſenta qu'il devoit ſuſpendre ſon reſſentiment, & envoyer quelqu'un à Baſra pour vérifier la choſe; que ſi elle ſe trouvoit fauſſe, le viſir ſeroit puni; qu'au contraire, ſi elle étoit

véritable, ce qu'elle ne pouvoit penser, il n'étoit pas juste qu'on le traitât comme un criminel.

Ce discours calma la fureur du calife. J'approuve ce conseil, madame, dit-il à Zobéïde; & j'avouerai que je dois cette justice à un ministre tel que Giafar. Je ferai plus; comme la personne que je chargerois de cet emploi pourroit, par aversion pour mon visir, me faire un rapport peu fidelle, je veux aller à Basra, & m'informer moi-même de la vérité. Je ferai connoissance avec ce jeune homme, dont on me vante la générosité : si l'on m'a dit vrai, je comblerai de bienfaits Giafar, loin de lui savoir mauvais gré de sa franchise; mais je jure qu'il lui en coûtera la vie, s'il m'a fait un mensonge.

Aussitôt qu'Alraschild eut pris cette résolution, il ne songea plus qu'à l'exécuter. Il sortit une nuit secrètement de son palais. Il monte à cheval, & se met en chemin sans vouloir que personne le suive, quelque chose que pût lui dire Zobéïde, pour l'engager à ne point partir tout seul. Etant arrivé à Basra, il descendit au premier caravanserail qu'il trouva en entrant dans la ville, & dont le concierge étoit un bon

vieillard. Mon père, lui dit Haroün, eſt-il vrai qu'il y a dans cette ville un jeune homme appelé Aboulcaſem, qui ſurpaſſe les rois en magnificence & en généroſité. Oui, ſeigneur, répartit le concierge, quand j'aurois cent bouches, & dans chacune cent langues, je ne pourrois vous conter toutes les actions généreuſes qu'il a faites. Comme le calife avoit beſoin de repos, il ſe coucha après avoir pris quelque nourriture.

Il ſe leva le lendemain de grand matin, & alla ſe promener dans la ville juſqu'au lever du ſoleil. Alors, s'approchant de la boutique d'un tailleur, il demanda la demeure d'Aboulcaſem. Hé, de quel pays venez-vous, lui dit le tailleur? Il faut que vous ne ſoyez jamais venu à Baſra, puiſque vous ne ſavez pas où demeure le ſeigneur Aboulcaſem; ſa maiſon eſt plus connue que le palais du roi.

La nourrice de Farrukhnaz fut interrompue, en cet endroit, par l'arrivée d'une eſclave, qui avoit ſoin tous les jours d'avertir la princeſſe, lorſqu'il falloit aller à la prière du midi. D'abord que cette eſclave paroiſſoit, Farrukhnaz ſortoit du bain & s'habilloit; la nourrice de ſon côté ceſſoit de parler, & reprenoit le fil de ſon diſcours

le jour ſuivant, lorſque ſa maîtreſſe étoit rentrée dans le bain. C'eſt de cette manière que Dervis Moclès a fait la diviſion de ſes Mille & un Jour. On a ſuivi cet ordre; mais on a retranché tout ce qui, dans l'original, eſt devant & après la narration eſſentielle, parce que cela ne ſert qu'à la faire languir & qu'à ennuyer le lecteur, qui, par ce retranchement, lira les Contes ſans s'appercevoir qu'ils ſont interrompus.

Le lendemain Sutlumemé reprit donc ainſi la parole.

II. JOUR.

LE calife répondit au tailleur : je ſuis étranger. Je ne connois perſonne dans cette ville, & vous m'obligerez, ſi vous voulez me faire conduire chez ce ſeigneur. Auſſitôt le tailleur ordonna à un de ſes garçons de le mener à l'hôtel d'Aboulcaſem : c'étoit une grande maiſon bâtie de pierre de taille, & dont la porte étoit de marbre jaſpé : le prince entra dans la cour, où il y avoit une foule de domeſtiques, tant eſclaves qu'affranchis, qui s'amuſoient à jouer en attendant les ordres de leur maître. Il aborda

l'un d'entr'eux, & lui dit : frère, je voudrois bien que vous priſſiez la peine d'aller dire au ſeigneur Aboulcaſem qu'un étranger ſouhaite de lui parler.

Le domeſtique jugea bien à l'air d'Haroün, que ce n'étoit pas un homme du commun ; il courut en avertir ſon maître, qui vint juſques dans la cour recevoir l'étranger, qu'il prit par la main & le conduiſit dans une fort belle ſalle : là, le calife dit au jeune homme, qu'il avoit entendu parler de lui ſi avantageuſement, qu'il n'avoit pu réſiſter à l'envie de le voir. Aboulcaſem répondit à ſon compliment d'une manière fort modeſte ; & après l'avoir fait aſſeoir ſur un ſofa, lui demanda de quel pays & de quelle profeſſion il étoit, & où il logeoit à Baſra. Je ſuis un marchand de Bagdad, répondit l'empereur, & j'ai pris un logement dans le premier caravanſérail que j'ai trouvé en arrivant.

Après quelques momens de converſation, l'on vit entrer dans la ſalle douze pages blancs chargés de vaſes d'agate & de criſtal de roche, enrichis de rubis & pleins de liqueurs exquiſes : ils étoient ſuivis de douze eſclaves fort belles, dont les unes portoient des baſſins de porcelaine remplis

de fruits & de fleurs, & les autres des boîtes d'or où il y avoit des conſerves d'un goût excellent.

Les pages firent l'eſſai de leurs liqueurs pour les préſenter au calife : ce prince en goûta, & quoiqu'accoutumé aux plus délicieuſes de tout l'orient, il avoua qu'il n'en avoit jamais bu de meilleures. L'heure du dîner étant venue ſur ces entrefaites, Aboulcaſem fit paſſer ſon convive dans une autre ſalle, où ils trouvèrent une table couverte des mets les plus délicats, & ſervis dans des plats d'or maſſif.

Le repas fini, le jeune homme prit le calife par la main, & le mena dans une troiſième ſalle plus richement meublée que les deux autres, où l'on apporta une prodigieuſe quantité de vaſes d'or, enrichis de pierreries & pleins de toutes ſortes de vins, avec des plats de porcelaine remplis de confitures sèches. Pendant que l'hôte & ſon convive buvoient des plus excellens vins, il entra des chanteurs & des joueurs d'inſtrumens, qui commencèrent un concert dont Haroün fut enchanté. J'ai, diſoit-il en lui-même, des voix admirables dans mon palais; mais il faut avouer qu'elles ne méritent pas d'entrer en comparaiſon avec

celles-ci. Je ne comprens pas comment un particulier peut avoir aſſez de bien pour vivre ſi magnifiquement.

Tandis que ce prince étoit particulièrement attentif à une voix, dont la douceur le raviſſoit, Aboulcaſem ſortit de la ſalle, & revint un moment après, tenant d'une main une baguette, & de l'autre un petit arbre, dont la tige étoit d'argent, les branches & les feuilles d'émeraudes, & les fruits de rubis. Il paroiſſoit au haut de l'arbre un paon d'or, bien travaillé, & dont le corps étoit rempli d'ambre, d'eſprit d'aloës & d'autres ſenteurs : il poſa cet arbre aux pieds de l'empereur ; puis, frappant de ſa baguette la tête du paon, le paon étendit ſes aîles, & ſa queue ſe mit à tourner avec beaucoup de vîteſſe ; & à meſure qu'il tournoit, les parfums dont il etoit plein en ſortoient de tous côtés, & embaumoient toute la ſalle.

Le calife ne pouvoit ſe laſſer de conſidérer l'arbre & le paon, & il en témoignoit encore ſon admiration, lorſqu'Aboulcaſem les prit & les emporta fort bruſquement. Alraſchild fut piqué de cette action, & dit en lui-même : Que veut dire ceci ? ce jeune homme, ce me ſemble, ne ſait

pas ſi bien faire les choſes que je croyois : il m'ôte cet arbre & ce paon, quand il me voit occupé à les regarder : a-t-il peur que je ne le prie de m'en faire préſent? Je crains que Giafar ne lui ait donné mal-à-propos le titre d'homme généreux.

Cette penſée ſe préſentoit à ſon eſprit, lorſqu'Aboulcaſem rentra dans la ſalle, accompagné d'un petit page auſſi beau que le ſoleil. Cet aimable enfant avoit une robe de brocard d'or, relevé de perles & de diamans : il tenoit dans ſa main une coupe faite d'un ſeul rubis, & remplie d'un vin couleur de pourpre. Il s'approcha du calife, ſe proſterna devant lui juſqu'à terre, & lui préſenta la coupe : le prince avança la main pour la recevoir, & l'ayant priſe, il la porta à ſa bouche; mais, oh ! prodige étonnant! après avoir bu, il s'apperçut, en la rendant au page, qu'elle étoit encore toute pleine : il la reprend auſſi-tôt, & l'ayant reportée à ſa bouche, il la vuide juſqu'à la dernière goutte : il la remet entre les mains du page, & à l'inſtant même il voit qu'elle ſe remplit ſans que perſonne verſe rien dedans.

A cet objet merveilleux, la ſurpriſe d'Haroün fut extrême, & lui fit oublier l'arbre

l'arbre & le paon : il demanda comment cela ſe pouvoit faire : ſeigneur, lui répondit Aboulcaſem, c'eſt l'ouvrage d'un ancien ſage qui poſſédoit tous les ſecrets de la nature. En achevant ces paroles, il prit le page par la main, & ſortit encore de la ſalle avec précipitation. Le calife en fut indigné : oh ! pour le coup, dit-il, ce jeune homme a perdu l'eſprit : il m'apporte toutes ces curioſités ſans que je l'en prie ; il les offre à mes yeux, & quand il s'apperçoit que je prends le plus de plaiſir à les voir, il me les enlève : il n'y a rien de ſi ridicule ni de ſi malhonnête. Ah ! Giafar, je vous apprendrai à mieux juger des hommes !

Il ne ſavoit que penſer du caractère de ſon hôte, ou plutôt il commençoit à n'en avoir pas bonne opinion, lorſqu'il le vit rentrer pour la troiſième fois, ſuivi d'une demoiſelle toute couverte de perles & de pierreries, & plus parée encore de ſa beauté que de ſes ajuſtemens. Le calife, à la vue d'un ſi bel objet, demeura ſaiſi d'étonnement : elle lui fit une profonde révérence, & acheva de le charmer en s'approchant de lui : il la fit aſſeoir : en même-temps Aboulcaſem demanda un luth tout accor-

dé : on lui en apporta un composé de bois d'aloës, d'ivoire, de bois de sandal & d'ébène : il donna cet instrument à la belle esclave, qui en joua si parfaitement, qu'Haroün qui s'y connoissoit, s'écria dans l'excès de son admiration : ô jeune homme, que votre sort est digne d'envie! les plus grands rois du monde, le commandeur des croyans même, n'est pas si heureux que vous.

D'abord qu'Aboulcasem remarqua que son convive étoit enchanté de la demoiselle, il la prit aussi par la main & la mena hors de la salle.

III. JOUR.

CE fut une nouvelle mortification pour le calife. Peu s'en fallut qu'il n'éclatât ; mais il se contraignit, & son hôte étant revenu dans le moment, ils continuèrent à se réjouir jusqu'au coucher du soleil alors Haroün dit au jeune homme : ô généreux Aboulcasem, je suis confus du traitement que vous m'avez fait; permettez-moi de me retirer, & de vous laisser en repos. Le jeune homme de Basra, qui ne vouloit point le gêner, lui fit la révé

O jeune homme, que vôtre sort est digne d'envie !

rence d'un air gracieux, & ſans s'oppoſer à ſon deſſein, le conduiſit juſqu'à la porte de ſon hôtel, en lui demandant pardon de ne l'avoir pas reçu auſſi magnifiquement qu'il le méritoit.

Je conviens, diſoit le calife, en retournant au caravanſerail, que pour la magnificence, Aboulcaſem eſt au-deſſus des rois; mais pour la généroſité, mon viſir n'a pas raiſon de le mettre en parallèle avec moi; car enfin, m'a-t-il fait le moindre préſent? je me ſuis pourtant récrié ſur la beauté de l'arbre, ſur la coupe, ſur le page & ſur la demoiſelle; & mon admiration devoit du moins l'engager à m'offrir quelqu'une de ces choſes. Non, cet homme-là n'a que de l'oſtentation: il ſe fait un plaiſir d'étaler ſes richeſſes aux yeux des étrangers: pourquoi? pour contenter ſeulement ſon orgueil & ſa vanité. Dans le fond, ce n'eſt qu'un avare, & je ne dois point pardonner à Giafar de m'avoir menti.

En faiſant ces réflexions ſi déſagréables pour ſon premier miniſtre, il arrive au caravanſerail; mais quel fut ſon étonnement d'y trouver des tapis de ſoie, des tentes magnifiques, des pavillons, un grand nombre de domeſtiques, tant eſclaves qu'af-

franchis, des chevaux, des mulets, des chameaux, & outre tout cela, l'arbre & le paon, le page avec ſa coupe, & la belle eſclave avec ſon luth.

Les domeſtiques ſe proſternèrent devant lui, & la demoiſelle lui préſenta un rouleau de papier de ſoie, qu'il déplia, & qui contenoit ces mots : *ô cher & aimable convive que je ne connois point : je n'ai peut-être pas eu pour vous tous les égards que je vous devois : je vous ſupplie d'avoir la bonté d'oublier les fautes que j'ai commiſes en vous recevant, & de ne pas me faire l'affront de refuſer les petits préſens que je vous envoye : pour l'arbre, le paon, le page, la coupe & l'eſclave, ils étoient à vous déjà, puiſqu'ils vous avoient plu ; car une choſe qui plaît à mes convives ceſſe d'être à moi, & devient leur propre bien.*

Quand le calife eut achevé de lire cette lettre, il fut ſurpris de la libéralité d'Aboulcaſem, & convenant alors qu'il avoit mal jugé de ce jeune homme : mille millions de bénédictions, s'écria-t-il, ſoient données à Giafar ! il eſt cauſe que je ſuis déſabuſé. Ah ! Haroün, ne te vante plus d'être le plus magnifique & le plus généreux de tous les hommes ; un de tes ſujets l'em-

porte ſur toi. Mais ajouta-t-il, en ſe reprenant, comment un ſimple particulier peut-il faire de pareils préſens ? Je devois bien lui demander où il a trouvé tant de richeſſes : je confeſſe que j'ai tort de ne l'avoir point interrogé là-deſſus : je ne veux pas m'en retourner à Bagdad ſans avoir approfondi cette affaire ; auſſi-bien il m'importe de ſavoir pourquoi, dans les états qui ſont ſous ma puiſſance, il y a un homme qui mène une vie plus délicieuſe que moi : il faut que je le revoie, & que je l'engage adroitement à me découvrir par quels moyens il a pu faire une fortune ſi prodigieuſe.

Impatient de ſatisfaire ſa curioſité, il laiſſa dans le caravanſerail ſes nouveaux domeſtiques, & retourna chez le jeune homme à l'heure même ; & ſe voyant ſeul avec lui : O trop aimable Aboulcaſem, lui dit-il, les préſens que vous m'avez faits ſont ſi conſidérables, que je crains de ne pouvoir les accepter ſans abuſer de votre générosité. Permettez que je vous les renvoie, & que, charmé de la réception que vous m'avez faite, j'aille publier à Bagdad votre magnificence & votre penchant généreux,

Seigneur, lui répondit le jeune homme d'un air mortifié, vous avez ſans doute ſujet de vous plaindre du malheureux Aboulcaſem. Il faut que quelqu'une de ſes actions vous ait déplu, puiſque vous rejetez ſes préſens. Vous ne me feriez pas cette injure, ſi vous étiez content de moi. Non, repliqua le prince, le ciel m'en eſt témoin, je ſuis enchanté de votre politeſſe ; mais vos préſens ſont trop précieux. Ils ſurpaſſent ceux des rois, & ſi j'oſe dire ce que je penſe, vous devriez moins prodiguer vos richeſſes, & faire réflexion qu'elles peuvent s'épuiſer.

Aboulcaſem ſourit à ces paroles, & repartit au calife : Seigneur, je ſuis bien aiſe d'apprendre que ce n'eſt point pour me punir d'avoir commis quelque faute à votre égard, que vous voulez refuſer mes préſens ; &, pour vous obliger à les recevoir, je vous dirai que j'en puis faire tous les jours de ſemblables, & même de plus grands, ſans m'incommoder. Je vois bien, ajouta-t-il, que ce diſcours vous étonne ; mais vous ceſſerez d'en être ſurpris, quand je vous aurai conté toutes les aventures qui me ſont arrivées. Il faut que je vous faſſe cette confidence. En diſant cela, il

conduisit Haroün dans une salle mille fois plus ornée & plus riche que les autres. Plusieurs cassolettes très-douces la parfumoient, & l'on y voyoit un trône d'or avec de riches tapis de pied. Alraschild ne pouvoit se persuader qu'il fût dans la maison d'un particulier; il croyoit être chez un prince plus puissant que lui-même. Le jeune homme le fit monter sur le trône, s'assit à ses côtés, & commença de cette manière l'histoire de sa vie.

IV. JOUR.

JE suis fils d'un jouaillier du Caire, nommé Abdelaziz. Il possédoit tant de richesses, que, craignant d'armer contre lui l'envie ou l'avarice du sultan d'Egypte, il quitta son pays, & vint s'établir à Basra, où il épousa la fille unique du plus riche marchand de la ville.

Je suis le seul fruit de ce mariage; de sorte que, jouissant de tous les biens de mon père & de ceux de ma mère après leur mort, j'avois une fortune très-brillante. Mais j'étois fort jeune, j'aimois la dépense;

& me voyant de quoi exercer mon humeur libérale, ou pour mieux dire ma prodigalité, je vivois avec tant de profusion, qu'en moins de deux ou trois ans mon patrimoine se trouva dissipé. Alors, comme tous ceux qui se repentent de leur mauvaise conduite, je fis les plus belles réflexions du monde.

Après la figure que j'avois faite à Basra, je crus devoir en sortir pour aller traîner ailleurs des jours malheureux. Il me sembla que ma misère me seroit plus supportable devant les yeux étrangers. Je vendis ma maison, le seul bien qui me restoit. Je me joignis à une caravanne de marchands, avec lesquels j'allai à Mousel, ensuite à Damas; & traversant le désert d'Arabie & le Mont-Pharan, j'arrivai au grand Caire.

La beauté des maisons & la magnificence des mosquées me surprirent; & me représentant tout-à-coup que j'étois dans la ville où Abdelaziz avoit pris naissance, je ne pus m'empêcher de soupirer & de répandre quelques larmes. O! mon père, disois-je, en moi-même, si vous viviez encore, & que dans le lieu où vous avez joui d'un sort digne d'envie, vous vissiez votre fils dans une situation déplorable, quelle seroit votre douleur!

Occupé de cette penſée, qui m'attendriſſoit, j'arrivai en me promenant ſur les bords du Nil. J'étois derrière le palais du ſultan. Il parut à une fenêtre une jeune dame, dont la beauté me frappa: Je m'arrêtai pour la regarder. Elle s'en apperçut & ſe retira. Comme la nuit approchoit, & que je ne m'étois point encore aſſuré un logement, j'en allai chercher un dans le voiſinage.

Je pris peu de repos; les traits de la jeune dame s'offroient ſans ceſſe à mon eſprit. Je ſentois bien que je l'aimois déjà. Plût à Dieu, diſois-je, que je ne l'euſſe pas vue, ou qu'elle ne m'eût point remarqué! je n'aurois pas conçu pour elle un amour inſenſé, ou j'aurois eu le plaiſir de la regarder plus long-temps.

Je ne manquai pas le lendemain de me rendre ſous ſes fenêtres dans l'eſpérance de la revoir. Mais je fus trompé dans mon attente. Elle ne ſe montra point. Cela m'affligea fort, ſans pourtant me rebuter; car j'y retournai le jour ſuivant, & je fus plus heureux. La dame parut, & voyant que je la conſidérois avec attention: Inſolent, me dit-elle, ne ſais-tu pas qu'il eſt défendu aux hommes de s'arrêter ſous les

fenêtres de ce palais ? Retire-toi promptement. Si les officiers du ſultan te ſurprennent en cet endroit, ils te feront mourir.

Au lieu d'être épouvanté de ces paroles, & de prendre la fuite, je me proſternai le viſage contre terre, puis m'étant relevé: madame, lui dis-je, je ſuis un étranger: j'ignore les coutumes du Caire, & quand je les ſaurois, votre beauté m'empêcheroit de les obſerver. Ah! téméraire, s'écria-t-elle, crains que je n'appelle ici des eſclaves pour punir ton audace. En parlant de cette ſorte, elle diſparut, & je crus qu'indignée de ma hardieſſe, elle alloit effectivement appeler du monde pour me maltraiter.

Je m'attendois à voir venir fondre ſur moi des gens armés; mais plus touché de la colère de la dame que de ſes menaces, j'étois inſenſible au péril où je me trouvois, je regagnai lentement ma maiſon. Que cette nuit fut cruelle pour moi! une ardente fièvre, cauſée par l'agitation de mon amour, vint échauffer mon ſang, & me cauſa d'affreuſes rêveries.

Cependant, l'envie de revoir la dame, & l'eſpérance d'en être regardé plus favorablement, quoique je n'euſſe pas lieu de

m'y attendre, calmèrent mes tranſports. Entraîné par ma folle paſſion, je courus encore le lendemain ſur les bords du Nil, & me plaçai au même endroit que les jours précédens.

La jeune dame ſe montra dès qu'elle m'apperçut ; mais elle avoit l'air ſi fier, que j'en fus effrayé. Quoi ! miſérable, me dit-elle, après les menaces que je t'ai faites, tu peux revenir dans ces lieux ? fuis loin de ce palais : je veux bien t'avertir encore, par pitié, que ta perte eſt certaine ſi tu ne diſparois en ce moment. Qui peut te retenir, ajouta-t-elle un moment après, voyant que je ne m'en allois point ? Tremble, jeune audacieux : la foudre eſt prête à tomber ſur toi.

A ce diſcours, qui ſans doute auroit perſuadé un homme moins épris que moi, au lieu de m'éloigner de la dame, je la regardois d'un air tendre, & lui répondis : belle dame, croyez-vous qu'un malheureux qui s'eſt laiſſé charmer, & qui vous adore ſans eſpérance, puiſſe craindre la mort ? hélas ! j'aime mieux perdre la vie que de ne pas vivre pour vous. Hé bien, reprit-elle, puiſque tu es ſi opiniâtre, va paſſer le reſte de la journée dans la ville, & re-

viens cette nuit ſous mes fenêtres. A ces mots elle diſparut avec précipitation, & me laiſſa rempli d'étonnement, d'amour & de joie.

Si juſques-là j'avois été rebelle au commandement rigoureux que la dame me faiſoit de m'en aller, vous pouvez bien penſer que je m'y ſoumis alors fort volontiers : la nouvelle circonſtance qu'on y ajoutoit en adouciſſoit la rigueur. Dans l'attente des plaiſirs que je me promettois, j'oubliois mes malheurs : je ne dois plus, diſois-je, me plaindre de la fortune ; elle me devient plus favorable qu'elle ne m'a été contraire : je me retirai chez moi, où je m'occupai à me parer & à me parfumer.

Quand la nuit fut venue, & que je jugeai qu'il étoit temps d'aller où mon amour m'appeloit, je m'y rendis dans l'obſcurité : je trouvai à une fenêtre de l'appartement de la dame, une corde ſuſpendue, je m'en ſervis pour y monter : je traverſai deux chambres pour gagner une troiſième qui étoit magnifiquement meublée, & au milieu de laquelle il y avoit un trône d'argent.

Je fis peu d'attention aux meubles précieux & à toutes les choſes qu'on y voyoit : la dame ſeule attira mes regards. Ah !

ſeigneur, que d'attraits! ſoit que la nature l'eût formée pour montrer aux hommes qu'elle ſait, quand il lui plaît, faire un ouvrage parfait; ſoit que trop prévenu pour elle, mon imagination charmée dérobât ſes défauts à mes yeux, je fus enchanté de ſa beauté.

Elle me fit monter ſur le trône, s'aſſit auprès de moi, & me demanda qui j'étois. Je lui contai mon hiſtoire avec beaucoup de ſincérité: je m'apperçus qu'elle l'écoutoit fort attentivement: elle me parut même touchée de la ſituation où la fortune m'avoit réduit; & cette pitié, qui marquoit un cœur généreux, acheva de me rendre le plus amoureux de tous les hommes. Madame, lui dis-je, quelque malheureux que je ſois, je ceſſe d'être à plaindre, puiſque vous êtes ſenſible à mes malheurs.

V. JOUR.

INSENSIBLEMENT nous nous engageâmes dans un tendre entretien, qu'elle ſoutint avec beaucoup d'eſprit, & elle m'avoua que ſi j'avois été frappé de ſa vue, de

ſon côté elle n'avoit pu ſe défendre d'avoir de l'attention pour moi. Puiſque vous m'avez appris qui vous êtes, pourſuivit-elle, je ne veux point que vous ignoriez qui je ſuis.

Je me nomme Dardané. J'ai pris naiſſance dans la ville de Damas. Mon père étoit un des viſirs du prince qui y règne aujourd'hui, & s'appeloit Behrouz. Comme la gloire de ſon maître & le bien de l'état faiſoient la règle de toutes ſes actions, il eut pour ennemi tous ceux qui avoient d'autres principes, & ces ennemis le perdirent dans l'eſprit du roi. L'infortuné Behrouz, après pluſieurs années de ſervice, fut écarté de la cour. Il ſe retira dans une maiſon qu'il avoit aux portes de la ville, où il ſe donna tout entier à mon éducation. Mais, hélas! il n'eut pas le plaiſir de recueillir le fruit de ſes peines, il mourut que je n'étois pas encore ſortie de l'enfance.

Ma mère ne le vit pas plutôt mort, qu'elle fit de l'argent comptant de tous ſes effets; & cette miſérable femme, après m'avoir vendue à un marchand d'eſclaves, partit pour les Indes avec un jeune homme qu'elle aimoit. Cependant le marchand d'eſclaves m'amena au Caire avec pluſieurs

autres filles qu'il avoit achetées. Il nous habilla toutes magnifiquement ; & quand il nous crut en état d'être préfentées au fultan d'Egypte , il nous conduifit dans ce palais , & nous fit entrer dans une grande falle où le fultan étoit affis fur fon trône.

Nous pafsâmes toutes l'une après l'autre devant ce prince, qui parut charmé de ma vue. Il defcendit de fon trône, & s'étant approché de moi : Qu'elle eft bien faite, s'écria-t-il ! quels yeux ! quelle bouche ! Mon ami, continua-t-il, en s'adreffant au marchand, depuis que tu me vends des efclaves, tu ne m'en as jamais amené une de la beauté de celle-ci. Non, rien n'eft comparable à cette jeune perfonne. Demande ce que tu voudras pour elle ; je ne puis affez te payer un objet fi charmant. Enfin, le prince tranfporté de joie, & déjà fort amoureux, fit donner une groffe fomme au marchand, & le renvoya avec fes autres efclaves. Il appela enfuite le chef de fes eunuques ; Keykabir, lui dit-il, conduis ce foleil dans un appartement féparé. Keykabir obéit, & m'amena dans celui ci, qui eft le plus riche du palais. Je n'y fus pas plutôt rendue, que plufieurs

eſclaves, jeunes & vieilles, y entrèrent. Les unes m'apportèrent des habits magnifiques, les autres des rafraîchiſſemens, & les autres avoient des luths, dont elles jouoient aſſez bien. Elles me dirent toutes qu'elles m'étoient envoyées par le ſultan; que ce prince les deſtinoit à me ſervir, & qu'elles n'épargneroient rien pour s'en bien acquitter.

Je reçus bientôt une viſite du ſultan. Il me déclara ſon amour dans les termes les plus vifs; & les réponſes naïves que je faiſois à des diſcours ſi nouveaux pour moi, au lieu de déplaire à ce prince, irritoient ſa paſſion. Enfin, me voilà devenue ſultane favorite. Toutes les eſclaves qui ſe croyoient aſſez belles pour mériter ma place, en furent très-jalouſes; & vous ne ſauriez vous imaginer tous les moyens qu'elles mettent en uſage depuis trois ans pour me détruire. Mais je me tiens ſi bien ſur mes gardes, que leur malice a été inutile juſqu'ici. Ce n'eſt pas que je ſois contente de mon ſort; car je ne puis aimer le ſultan, & je ne ſuis point aſſez ambitieuſe pour être éblouïe des honneurs qu'on me rend. Je ſuis ſeulement piquée de tous les efforts que mes rivales font pour me per-

dre, & je veux qu'elles en aient le démenti. Vous devez pardonner cela à une femme.

Leurs chagrins, pourſuivit-elle, me font donc plus de plaiſir que l'amour du ſultan. Il faut pourtant avouer que ce prince eſt aimable; mais ſoit qu'il ne dépende pas de nous d'aimer, ſoit que la conquête de mon cœur vous fût réſervée, vous êtes le premier homme qui ſe ſoit attiré mes regards. Pour répondre à un aveu ſi obligeant, & qui me ſembloit augmenter le prix de ma bonne fortune, je promis à la jeune dame un amour immortel, & je la preſſai de ne pas différer plus long-temps mon bonheur. Mes diſcours paſſionnés l'attendrirent : mais la fortune ſe plaît à préſenter aux malheureux des eſpérances trompeuſes, & mon aſtre ennemi n'avoit pas encore répandu ſur moi toute ſa mauvaiſe influence. Dans le moment que la belle Dardané, rendue aux preſſantes inſtances de ma tendreſſe, alloit combler mes déſirs, on vint frapper à la porte de la chambre aſſez rudement. Nous en fûmes effrayés l'un & l'autre. O ciel! me dit la dame tout bas, on m'a trahie : nous ſommes perdus! c'eſt le ſultan lui-même!

Si la corde dont je m'étois servi pour monter eût été attachée à une fenêtre de la chambre où nous étions, j'aurois pu facilement me sauver ; mais elle étoit à une fenêtre de la chambre même où se trouvoit alors le sultan. De sorte que, prenant le seul parti qui me restoit, je me cachai sous le trône, & Dardané alla ouvrir la porte.

VI. JOUR.

LE sultan, suivi de plusieurs eunuques noirs qui portoient des flambeaux, entra d'un air furieux. Malheureuse, s'écria-t-il, quel homme est ici avec toi ? On en a vu monter un à une fenêtre de cet appartement, & la corde y est encore attachée. La dame demeura interdite à ces paroles. Elle ne put répondre un seul mot ; & quand elle auroit osé payer de hardiesse, son effroi ne la condamnoit que trop. Qu'on cherche par-tout, ajouta le sultan, & que le téméraire n'échappe point à ma vengeance. Les eunuques obéirent. Ils m'eurent bientôt découvert. Ils m'arrachèrent

de deſſous le trône, & me traînèrent juſqu'aux piés de leur maître, qui me dit : O miſérable ! quelle eſt ton audace. La ville du Caire n'a-t-elle point aſſez de femmes pour toi, & ne devois-tu pas reſpecter mon palais ?

Je n'étois pas moins épouvanté que la favorite. Peu s'en falut même que je ne tombaſſe évanouï. Je crois que ſi la même aventure vous arrivoit à Bagdad, & que vous vous trouvaſſiez ſurpris par le grand Haroün-Alraſchild dans ſon ſerrail, (pardonnez-moi, ſeigneur, cette réflexion), vous ne feriez peut-être pas dans un autre état. Je n'eus donc pas la force de parler. J'étois à genoux devant le ſultan, & je n'attendois que la mort. Ce prince tira ſon ſabre pour me la donner ; mais dans le temps qu'il m'alloit frapper, il arriva une vieille dame mulâtre qui l'en empêcha. Qu'allez-vous faire, ſeigneur ? lui dit-elle, ne frappez point ces miſérables ; ne ſouillez pas votre main d'un ſang ſi abject. Ils ſont indignes même que la terre reçoive leurs cadavres, puiſqu'ils ont eu l'inſolence, l'un de vous manquer de reſpect, & l'autre de vous trahir. Ordonnez qu'on les jette tous deux dans le Nil, & qu'ils ſer-

vent de pâture aux poiſſons. Le ſultan ſuivit ce conſeil, & les eunuques nous précipitèrent dans le Nil par les fenêtres d'une tour, dont ce fleuve battoit les murs.

Quoiqu'étourdi de ma chûte, comme je ſais fort bien nager, je gagnai le rivage oppoſé au palais. Echappé d'un ſi grand péril, je rappelai le ſouvenir de la jeune dame, que la peur de mourir m'avoit fait oublier; & l'amour à ſon tour triomphant de la crainte de la mort, je rentrai dans le Nil avec plus d'ardeur que je n'en étois ſorti; j'en ſuivis le cours en nageant, & autant que l'obſcurité de la nuit pouvoit me permettre de diſcerner les objets, je tâchois de découvrir ſur l'eau, le corps de la dame infortunée dont je cauſois la perte; mais je ne l'apperçus point, & ſentant que mes forces commençoient à s'affoiblir, je fus obligé de regagner la terre pour conſerver une vie que j'expoſois inutilement.

Je ne pouvois douter que la favorite n'eût perdu la ſienne, & j'étois inconſolable d'avoir ſa mort à me reprocher. Je pleurois amèrement. Hélas! diſois-je, ſans moi, ſans mon funeſte amour, Dardané, la belle

Dardané vivroit encore ! Hé, pourquoi suis-je venu au Caire ? Pourquoi, n'ignorant pas que les malheurs sont contagieux, ai-je recherché la tendresse d'une si charmante personne ? Pénétré de douleur de me voir la cause de son infortune, & le séjour du Caire me devenant odieux après cette aventure, je pris la route de Bagdad.

Après quelques jours de chemin, j'arrivai un soir au pied d'une montagne, derrière laquelle il y avoit une assez grande ville. Je m'assis au bord d'un ruisseau pour me reposer, & je résolus de passer la nuit en cet endroit. Le sommeil se rendit maître de mes sens, & déjà les premiers rayons du jour étoient prêts à paroître, lorsque j'entendis à quelques pas de moi des plaintes & des gémissemens qui me réveillèrent. Je prêtai une oreille attentive, & il me sembla que ces plaintes étoient d'une femme qu'on maltraitoit. Je me levai aussi-tôt, & m'avançant du côté qu'elles partoient, j'apperçus un homme qui faisoit une fosse avec une pioche.

Je me cachai dans un buisson pour l'observer. Je remarquai qu'ayant fait la fosse, il mit dedans quelque chose qu'il couvrit de terre, & qu'ensuite il s'en alla. Le jour

étant venu preſque dans le moment, je m'approchai pour voir ce que c'étoit. Je remuai la terre, & trouvai un grand ſac de toile tout enſanglanté, dans lequel il y avoit une jeune fille qui paroiſſoit rendre les derniers ſoupirs. Ses habits, quoique couverts de ſang, ne laiſsèrent pas de me faire juger que ce devoit être une perſonne de qualité. Quelle cruelle main, m'écriai-je, ſaiſi d'horreur & de compaſſion, quel barbare a pu maltraiter cette jeune perſonne? Le ciel veuille punir cet aſſaſſin!

La dame que je croyois ſans connoiſſance, entendit ces paroles, & me dit: O! muſulman, ſois aſſez charitable pour me ſecourir. Si tu aimes ton Créateur, donne moi une goutte d'eau pour appaiſer la ſoif qui me dévore, & pour ſoulager ma vive douleur. Je courus auſſi-tôt à la fontaine, & remplis mon turban d'eau que je lui portai. Elle en but, & puis ouvrant les yeux elle me regarda.

O jeune homme, me dit-elle, qui viens ſi à propos à mon ſecours, tâche d'arrêter mon ſang. Je ne crois pas mes plaies mortelles. Sauve-moi la vie, tu ne t'en repentiras pas.

Je déchirai mon turban & une partie de

ma veste ; & quand j'eus bandé ses plaies. Pousse la charité jusqu'au bout, me dit-elle, porte-moi dans la ville, & me fais panser. Belle dame, lui répondis-je, je suis un étranger ; je ne connois personne dans cette ville. Si l'on me demande par quelle aventure je me trouve chargé d'une fille assassinée, que faudra-t-il que je réponde ? Dis que je suis ta sœur, repartit-elle, & ne te mets point en peine du reste.

Je pris la dame sur mon dos ; je la portai dans la ville, & j'allai loger dans un caravanférail, où je lui fis préparer un lit. J'envoyai chercher un chirurgien qui la pansa, & qui assura que ses blessures n'étoient point dangereuses. En effet, elle fut guérie au bout d'un mois. Pendant qu'elle étoit convalescente, elle demanda du papier & de l'encre. Elle écrivit une lettre, & me la mettant entre les mains ; va, me dit-elle, au lieu où s'assemblent les marchands, demande Mahyar, présente-lui ma lettre, prends ce qu'il te donnera, & reviens.

Je portai la lettre à Mahyar. Il la lut avec beaucoup d'attention, la baisa fort respectueusement, & la mit sur sa tête. Il tira ensuite deux grosses bourses pleines de sequins d'or qu'il me donna. Je les pris, &

revins trouver la dame, qui me chargea de louer une maiſon. J'en louai une, & nous allâmes tous deux y loger. Si-tôt que nous y fûmes arrivés, elle écrivit une ſeconde lettre à Mahyar, qui me donna quatre bourſes remplies de pièces d'or. J'achetai, par ordre de la dame, des habits pour elle & pour moi, avec quelques eſclaves pour nous ſervir.

VII. JOUR.

JE paſſois dans le quartier pour frère de la dame, & je vivois avec elle comme ſi je l'euſſe été véritablement, quoique ce fût une fort belle perſonne. Dardané occupoit ſans ceſſe ma penſée, & loin de me livrer à de nouvelles amours, je voulus plus d'une fois quitter la dame; mais elle me prioit de ne la point abandonner. Attends, jeune homme, me diſoit-elle, j'ai encore beſoin de toi pour quelque temps: je t'apprendrai bien-tôt qui je ſuis, & je prétends bien reconnoître les ſervices que tu m'as rendus.

Je demeurois donc toujours avec elle, &

& je faiſois par pure généroſité tout ce qu'elle exigeoit de moi. Quelqu'envie que j'euſſe de ſavoir pourquoi elle avoit été aſſaſſinée, il ne me fut pas poſſible de l'engager à me le dire : j'avois beau lui donner ſouvent occaſion de me conter ſon hiſtoire, elle gardoit là-deſſus un profond ſilence, au-lieu de ſatisfaire ma curioſité.

Va, me dit-elle un jour, en me préſentant une bourſe pleine de ſequins, va trouver un marchand nommé Namahran : dis-lui que tu veux acheter de belles étoffes : il t'en montrera de pluſieurs ſortes ; choiſis-en quelques pièces, & paye les lui ſans marchander : fais-lui enſuite bien des civilités, & apporte-moi les étoffes. Je m'informai de la demeure de Namahran ; on me l'enſeigna. Il étoit aſſis dans ſa boutique : je vis un jeune homme de fort belle taille, qui avoit de petits cheveux crépus & plus noirs que du jais : il avoit de beaux pendans d'oreilles & de gros diamans à tous ſes doigts : je m'aſſis auprès de lui : je demandai des étoffes ; il m'en fit voir pluſieurs pièces ; j'en choiſis trois ; il y mit le prix : je lui comptai de l'argent : je me levai, & après avoir pris congé de lui fort civile-

ment, je fis emporter les étoffes par une esclave qui me suivoit.

Deux jours après, la dame me donna encore une bourse, & me dit de retourner chez Namahran pour y acheter d'autres étoffes; mais souvenez-vous, ajouta-t-elle, qu'il ne faut point marchander: quelque chose qu'il vous demande, ne manquez pas de le lui donner. D'abord que ce marchand me vit revenir chez lui, & qu'il sut ce qui m'amenoit, il étala devant moi ses plus riches étoffes: je m'arrêtai à celles qui me plurent; & quand il fut question de payer, je jetai ma bourse, en disant à Namahran de prendre ce qu'il voudroit. Il fut charmé de ce procédé: noble seigneur, me dit-il, ne pourriez-vous pas un jour me faire l'honneur de venir dîner chez moi? Très-volontiers, lui répondis-je, & ce sera dès demain, si vous le souhaitez: le marchand me témoigna que je lui ferois beaucoup de plaisir.

Quand j'appris à la dame que Namahran m'avoit invité à dîner chez lui, elle en parut transportée de joie. Ne manquez pas d'y aller, dit-elle, & de le prier aussi de venir ici demain. Dites-lui que vous-voulez le régaler à votre tour: j'aurai soin de faire

préparer un festin. Je ne savois ce que je devois penser des mouvemens de joie qu'elle laissoit éclater : je voyois bien qu'elle avoit quelque dessein ; mais j'étois fort éloigné de le pénétrer : je me rendis donc le lendemain chez le marchand, qui me reçut & me traita parfaitement bien. Avant de nous séparer, je lui appris ma demeure, & lui dis que le jour suivant je voulois aussi lui donner à dîner.

Il ne manqua pas de me venir trouver : nous nous mîmes tous deux à table, & nous passâmes toute la journée à boire des meilleurs vins : la dame ne voulut point être de la partie ; elle eut même grand soin de se tenir cachée pendant le repas. Comme elle m'avoit fort recommandé d'amuser le marchand, & de ne pas souffrir qu'il s'en retournât chez lui cette nuit, je l'arrêtai le soir, malgré toutes les instances qu'il put me faire pour que je lui permisse de s'en aller : nous continuâmes de boire, & nous fîmes la débauche jusqu'à minuit : alors je le menai dans une chambre où il y avoit un lit préparé : je l'y laissai & me retirai dans la mienne : je me couchai & m'endormis ; mais je ne goûtai pas longtemps la douceur du sommeil ; la dame vint bien-tôt me réveil-

ler : elle tenoit un flambeau d'une main ; & de l'autre un poignard : jeune homme, me dit-elle, lève-toi ; viens voir ton convive baigné dans son perfide sang.

Je me levai plein d'horreur à ces paroles ; je m'habille à la hâte ; je suis la dame dans la chambre du marchand, & voyant le misérable étendu sans vie sur son lit : ah ! cruelle, m'écriai-je, qu'avez-vous fait ? avez-vous pu commettre une action si noire ? & pourquoi m'avez-vous fait servir d'instrument à votre fureur ? Jeune étranger, me dit-elle, ne sois point fâché d'avoir contribué à me venger de Namahran : c'étoit un traître : tu ne le plaindras pas quand tu sauras son crime, ou plutôt quand tu apprendras qu'il est l'auteur de mon infortune que je vais te raconter.

Je suis, poursuivit-elle, fille du roi de cette ville. Un jour que j'allois aux bains publics, j'apperçus Namahran dans sa boutique : j'en fus frappée, & malgré moi son image s'offroit toujours à mon esprit : je sentis que je l'aimois : je combattis d'abord mes sentimens : je m'en représentai l'indignité, & je crus que je les vaincrois par mes réflexions ; mais je me trompois, l'amour l'emporta sur ma fierté : je devins in-

quiète, languiſſante, & mon mal s'augmentant de moment en moment, je tombai dans une maladie dont je ſerois morte infailliblement, ſi ma gouvernante, qui ſe connoiſſoit mieux à mes ſymptômes que les médecins, n'en eût pénétré la cauſe. Elle m'engagea fort adroitement à lui avouer que ſes conjectures n'étoient pas fauſſes: je lui contai de quelle manière j'avois conçu mon malheureux amour; & elle jugea, par ce que je lui dis, que j'étois follement épriſe de Namahran.

Elle fut touchée de l'état où je me trouvois, & elle promit de ſoulager mes peines: en effet, une nuit elle fit entrer dans le ſerrail le jeune marchand, ſous des habits de fille, & me l'amena dans mon appartement. Outre la joie de le voir, j'eus le plaiſir de remarquer qu'il étoit charmé de ſon bonheur. Après l'avoir tenu enfermé dans un cabinet, pendant pluſieurs jours, ma gouvernante le fit ſortir du ſerrail auſſi heureuſement qu'elle l'y avoit introduit, & de temps en temps il y revenoit ſous le même déguiſement.

VIII. JOUR.

IL me prit fantaiſie d'aller voir à mon tour Namahran : je me faiſois un plaiſir de le ſurprendre, ne doutant point que cette démarche qui lui prouvoit l'excès de ma paſſion, ne lui fût très-agréable. Je ſortis toute ſeule une nuit du palais par des détours qui m'étoient connus, & je me rendis à ſa maiſon. J'eus peu de peine à la trouver, parce que je l'avois bien remarquée en allant aux bains & en revenant. Je frappai à la porte, un eſclave vint ouvrir, & me demanda qui j'étois, & ce que je voulois ? Je ſuis, lui répondis-je, une jeune dame de la ville, & je voudrois parler à ton maître. Il eſt en compagnie, reprit l'eſclave : il s'entretient en ce moment avec une autre dame ; revenez demain.

A ce mot de dame, je me ſentis ſaiſir d'un mouvement de jalouſie, qui me mit hors de moi-même : je devins furieuſe : au lieu de me retirer, j'entre bruſquement dans la maiſon ; &, m'avançant dans une ſalle où il y avoit de la lumière & tout

l'appareil d'un feftin, j'apperçois le marchand à table avec une jeune fille affez belle : ils buvoient tous deux, & chantoient des chanfons tendres & paffionnées : je ne pus retenir ma colère à ce fpectacle : je me jetai fur la jeune fille, & lui donnai mille coups; je lui aurois ôté la vie, fi elle n'eût pas trouvé moyen de m'échapper : je ne m'en pris pas feulement à ma rivale; dans le tranfport qui m'agitoit, je n'épargnai point Namahran.

Il fe jeta d'abord à mes genoux, me demanda pardon, & me jura qu'il ne me trahiroit plus. Il m'appaifa. Je me rendis à fes fermens & à fes foumiffions. Il m'engagea même à boire avec lui, & fit fi bien qu'il m'enivra. Quand il me vit dans cet état, le traître me frappa de plufieurs coups de coûteau. Je tombai fans fentiment. Il me crut morte. Il me mit dans un grand fac de toile, & me porta lui-même fur fon dos hors de la ville, jufqu'à l'endroit où tu m'as trouvée. Pendant qu'il me creufoit un tombeau, j'ai repris mes efprits, & pouffé quelques plaintes; mais bien loin d'en être attendri, & de fe montrer du moins affez pitoyable pour achever de me donner la mort avant que de me mettre en terre,

le barbare ſe faiſoit un plaiſir de m'enterrer toute vive.

Pour Mahyar, continua-t-elle, cet autre marchand à qui tu as porté des lettres de ma part, c'eſt le marchand du ſerrail. Je lui ai fait ſavoir que j'avois beſoin d'argent, & lui ai mandé mon aventure, en le priant de la tenir ſecrète, juſqu'à ce que j'euſſe goûté le plaiſir d'une pleine vengeance. O, jeune homme, voilà mon hiſtoire. Je n'ai pas voulu te l'apprendre plutôt, de peur que tu ne te fiſſes un ſcrupule de m'amener ici ma victime. Je ne crois pas que tu déſapprouves préſentement ma généreuſe action; & pour peu que tu ſois ennemi des cœurs perfides, tu dois me louer d'avoir eu le courage de percer celui de Namahran. Auſſi-tôt qu'il ſera jour, ajouta-t-elle, nous irons enſemble au palais. Le roi mon père m'aime paſſionnément. Je lui confeſſerai ma faute. J'eſpère qu'il me la pardonnera, & j'oſe te promettre qu'il te comblera de bienfaits.

Non, madame, dis-je alors à la princeſſe; je ne demande rien pour vous avoir ſauvée. Le ciel m'eſt témoin que je ne m'en repens pas; mais, je vous l'avoue, je ſuis au déſeſpoir d'avoir ſi bien ſervi votre reſſen-

timent. Vous avez abusé de ma complaisance, en me faisant contribuer à une trahison. Vous deviez plutôt m'obliger à vous venger noblement. J'aurois volontiers exposé ma vie pour vous. Enfin, seigneur, quoique je trouvasse Namahran justement puni, j'avois tant de regret de l'avoir moi-même conduit à la mort, que j'abandonnai sur le champ la dame, & méprisai ses promesses. Je sortis de la ville avant le jour, & j'apperçus, si-tôt qu'il parut, une caravanne de marchands, qui étoit campée dans une prairie : je la joignis ; & comme elle alloit à Bagdad, où j'avois envie de me rendre, je partis avec elle.

J'y arrivai heureusement ; mais je me trouvai bientôt dans une situation fort triste. J'étois sans argent, & il ne me restoit de toute ma fortune passée qu'un sequin d'or. Je m'avisai de le changer en aspres. J'en achetai des pommes de senteurs, des dragées, des baumes & des roses. J'allois tous les jours chez un marchand de Fyquaa (1), où plusieurs seigneurs & autres personnes

(1) Boisson composée d'orge, d'eau & de raisin de passe.

avoient coutume de s'aſſembler pour s'entretenir enſemble. Je leur préſentois dans une corbeille ce que j'avois acheté. Chacun prenoit ce qu'il vouloit, & ne manquoit pas de me donner quelque argent. Si bien que ce petit commerce me fourniſſoit de quoi vivre commodément.

Un jour que je préſentois des fleurs, comme à l'ordinaire, chez le marchand de Fyquaa, il y avoit dans un coin de la ſalle un vieillard auquel je ne prenois pas garde, & qui voyant que je ne m'adreſſois point à lui, m'appela : Mon ami, me dit-il, d'où vient que tu ne m'offres point ta marchandiſe auſſi-bien qu'aux autres ? Ne me comptes-tu point parmi les honnêtes gens ? ou t'imagines-tu que je n'ai rien dans ma bourſe ? Seigneur, lui répondis-je, je vous prie de m'excuſer ; je ne vous voyois pas, je vous aſſure. Tout ce que j'ai eſt à votre ſervice, & je ne vous en demande rien. En même-temps je lui préſentai ma corbeille. Il prit une pomme de ſenteur, & me dit de m'aſſeoir auprès de lui. Je m'aſſis. Il me fit mille queſtions : il me demanda qui j'étois, & comment on me nommoit. Diſpenſez-moi, lui dis-je en ſoupirant, de contenter votre curioſité. Je ne puis la ſatiſ-

faire ſans r'ouvrir des bleſſures que le temps commence à fermer. Ces paroles, ou plutôt le ton dont je les prononçai, empêchèrent le vieillard de me preſſer là-deſſus. Il changea de diſcours, & après un aſſez long entretien, s'étant levé pour s'en aller, il tira de ſa bourſe dix ſequins d'or qu'il me mit entre les mains.

Je fus fort ſurpris de cette libéralité. Les plus conſidérables ſeigneurs, à qui j'avois coutume de préſenter ma corbeille, ne me donnoient pas même un ſequin, & je ne ſavois ce que je devois penſer de cet homme-là. Je retournai le lendemain chez le marchand de Fyquaa, & j'y trouvai encore mon vieillard. Il ne fut pas ce jour-là des derniers à s'attirer mon attention. Je m'adreſſai d'abord à lui. Il prit un peu de baume, & m'ayant fait encore aſſeoir auprès de lui, il me preſſa ſi vivement de lui raconter mon hiſtoire, que je ne pus m'en défendre.

Je lui appris tout ce qui m'étoit arrivé; & après que je lui eus fait cette confidence, il me dit: J'ai connu votre père. Je ſuis un marchand de Baſra. Je n'ai point d'enfans, ni d'eſpérance d'en avoir. J'ai conçu de l'amitié pour vous; je vous adopte. Ainſi,

mon fils, consolez-vous de vos malheurs passés; vous retrouverez un père plus riche qu'Abdelaziz, & qui n'aura pas moins d'amitié pour vous. Je remerciai ce vénérable vieillard de l'honneur qu'il me faisoit, & je le suivis lorsqu'il sortit. Il me fit jeter ma corbeille & mes fleurs, & me mena dans un grand hôtel qu'il avoit loué. Il m'y donna un appartement avec des esclaves pour me servir. On m'apporta, par son ordre, de riches habits. On eût dit que mon père Abdelaziz vivoit encore, & il ne sembloit pas que j'eusse jamais été dans un état misérable.

Quand le marchand eut terminé les affaires qui le retenoient à Bagdad, c'est-à-dire, qu'il eut vendu toutes les marchandises qu'il y avoit apportées, nous prîmes ensemble le chemin de Basra. Mes amis, qui n'espéroient plus me revoir, ne furent pas peu surpris d'apprendre que j'avois été adopté par un homme qui passoit pour le plus riche marchand de la ville. Je m'attachai à plaire au vieillard. Il fut charmé de ma complaisance. Aboulcasem, me disoit-il souvent, je suis ravi de t'avoir rencontré à Bagdad. Tu me parois bien digne de ce que j'ai fait pour toi.

J'étois ſi touché des ſentimens qu'il me marquoit, que bien loin d'en abuſer, j'allois au devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaiſir. Au-lieu de chercher les gens de mon âge, je lui tenois bonne compagnie. Je ne le quittois preſque point.

IX. JOUR.

CEPENDANT, ce bon vieillard tomba malade, & les médecins ne le purent guérir. Se voyant à l'extrêmité, il fit retirer tout le monde, & me dit : il eſt temps mon fils, de vous révéler un ſecret important. Si je n'avois pour tout bien que cette maiſon avec les richeſſes que vous y voyez, je croirois ne vous laiſſer qu'une fortune médiocre ; mais tous les biens que j'ai amaſſés pendant le cours de ma vie, quoique conſidérables pour un marchand, ne ſont rien en comparaiſon du tréſor qui eſt caché, & que je veux vous découvrir. Je ne vous dirai pas depuis quel temps, par qui, ni de quelle manière il ſe trouve ici, car je l'ignore. Tout ce que je ſais, c'eſt que mon ayeul en mourant le découvrit à mon père, qui me

fit auſſi la même confidence peu de jours avant ſa mort.

Mais, pourſuivit-il, j'ai un avis à vous donner, & gardez-vous bien de le mépriſer. Vous êtes naturellement généreux. Lorſque vous vous verrez en état de ſuivre votre penchant, vous ne manquerez pas de prodiguer vos richeſſes. Vous recevrez magnifiquement les étrangers qui viendront chez vous. Vous les accablerez de préſens, & vous ferez du bien à tous ceux qui imploreront votre ſecours. Cette conduite que j'approuverois fort, ſi vous la pouviez tenir impunément, ſera cauſe de votre perte. Vous vivrez avec tant de magnificence, que vous exciterez l'envie du roi de Baſra, ou l'avarice de ſes miniſtres. Ils vous ſoupçonneront d'avoir un tréſor caché. Ils n'épargneront rien pour le découvrir, & ils vous l'enlèveront. Pour prévenir ce malheur, vous n'avez qu'à ſuivre mon exemple. J'ai toujours, de même que mon ayeul & mon père, exercé ma profeſſion, & joui de ce tréſor ſans éclat. Nous n'avons point fait de dépenſe dont le monde ait été ſurpris.

Je ne manquai pas de promettre au marchand que j'imiterois ſa prudence. Il m'apprit dans quel endroit étoit le tréſor,

& il m'aſſura que, quelque grande idée que je puſſe me former des richeſſes qu'il renfermoit, je les trouverois encore plus conſidérables que je ne me les repréſenterois. En effet, après que ce généreux vieillard fut mort, & que comme ſon unique héritier, je lui eus rendu les derniers devoirs, je pris poſſeſſion de tous ſes biens, dont cette maiſon fait une partie, & j'allai voir le tréſor. Je vous avouerai, ſeigneur, que j'en fus étonné. S'il n'eſt pas inépuiſable, il eſt du moins ſi riche que je ne ſaurois l'épuiſer, quand le ciel me laiſſeroit vivre beaucoup plus long-temps que les autres hommes. Auſſi, loin de tenir la promeſſe que j'ai faite au marchand, je répands par-tout mes richeſſes. Il n'y a perſonne dans Baſra qui n'ait ſenti mes bienfaits. Ma maiſon eſt ouverte à tous ceux qui ont beſoin de moi, & ils s'en retournent tous contens. Eſt-ce poſſéder un tréſor, que de n'oſer y toucher ? Et puis-je en faire un meilleur uſage, que de l'employer à ſoulager les malheureux, à bien recevoir les étrangers, & à mener une vie délicieuſe ?

Tout le monde s'imagina d'abord que j'allois me ruiner une ſeconde fois. Quand

Aboulcasem, disoit-on, auroit tous les trésors du commandeur des Croyans, il les dissiperoit. Mais on fut fort étonné dans la suite, lorsqu'au lieu de voir dans mes affaires le moindre désordre, elles paroissoient au contraire devenir de jour en jour plus florissantes. On ne concevoit pas comment je pouvois augmenter mon bien en le prodigant.

Je faisois pourtant tant de dépense, qu'enfin je soulevai contre moi l'envie, comme le vieillard me l'avoit prédit. Le bruit se répandit dans la ville que j'avois trouvé un trésor. Il n'en fallut pas davantage pour attirer chez moi des gens avides. Le lieutenant de police de Basra me vint voir. Je suis, me dit-il, le Daroga (1), je viens vous demander où est le trésor qui vous fournit de quoi vivre avec tant de magnificence? Je me troublai à ces paroles, & demeurai tout interdit.

Il jugea bien à mon air éperdu que les discours qu'on tenoit de moi dans la ville n'étoient pas sans fondement. Mais au lieu de me presser de lui découvrir mon trésor,

(1) C'est-à-dire, Lieutenant de Police.

Seigneur Aboulcafem, continua-t-il, j'exerce ma charge en homme d'efprit, faites-moi quelque préfent qui foit digne de ma difcrétion. Combien me demandez-vous, lui dis-je ? Je me contenterai, me répondit-il, de dix fequins d'or par jour. Je lui répliquai : ce n'eft pas affez, je veux vous en donner cent. Vous n'avez tous les jours, ou tous les mois, qu'à venir ici, & mon tréforier vous les comptera.

Le lieutenant de police fut tranfporté de joie, lorfqu'il entendit ces paroles. Seigneur, me dit-il, je voudrois que vous euffiez trouvé mille tréfors. Jouiffez tranquillement de vos biens ; je n'en troublerai jamais la poffeffion. Il toucha par avance une groffe fomme, & s'en alla.

Peu de temps après le vifir Aboulfatah-Wafchi m'envoya chercher, & m'ayant fait entrer dans fon cabinet, il me dit : O jeune homme j'ai appris que tu as découvert un tréfor. Tu fais que le quint appartient à dieu ; il faut que tu le donnes au roi. Paye donc le quint, & tu demeureras tranquille poffeffeur des quatre autres parties. Je lui répondis : feigneur, je veux bien vous avouer que j'ai trouvé un tréfor, & je vous jure en même temps par le

grand dieu qui nous a créés l'un & l'autre, que je ne le découvrirai point, quand on devroit me mettre en pièces; mais je m'engage à vous donner tous les jours mille ſequins d'or, pourvu qu'après cela vous me laiſſiez en repos. Aboulfatah fut auſſi traitable que le lieutenant de police; il m'envoya un homme de confiance, à qui mon tréſorier donna trente mille ſequins pour le premier mois.

Ce viſir craignant ſans doute que le roi de Baſra n'apprît ce qui ſe paſſoit, aima mieux le lui dire lui-même. Ce prince l'écouta fort attentivement, & la choſe lui paroiſſant mériter d'être approfondie, il voulut me voir. Il me reçut d'un air riant, & me dit: ô jeune homme, pourquoi ne me montres-tu pas ton tréſor? Me crois-tu aſſez injuſte pour te l'enlever? Sire, lui répondis-je, que la vie de votre majeſté ſoit auſſi longue que les ſiècles; mais dût-on m'arracher la chair avec des tenailles brûlantes, je ne découvrirai point mon tréſor. Je conſens de payer chaque jour à votre majeſté deux mille ſequins d'or. Si vous refuſez de les accepter, & que vous jugiez plus à propos de me faire mourir, vous n'avez qu'à ordonner, je

ſuis prêt à ſouffrir tous les ſupplices imaginables, plutôt que de contenter votre curioſité.

Le roi regarda ſon viſir à ce diſcours, & lui demanda conſeil. Sire, lui dit le miniſtre, la ſomme qu'il vous offre eſt ſi conſidérable, que c'eſt avoir trouvé un véritable tréſor. Renvoyez ce jeune homme, qu'il vive avec ſa magnificence ordinaire; qu'il ait ſoin ſeulement d'être exact à tenir la parole qu'il donne à votre majeſté. Le roi ſuivit ce conſeil. Il me fit même bien des careſſes; & depuis ce temps-là, ſuivant nos conventions, je paye tous les ans, tant à lui, qu'au viſir, & au lieutenant de police, plus d'un million ſoixante mille ſequins d'or. Voilà, ſeigneur, ce que vous ſouhaitiez d'apprendre; vous ne devez plus être ſurpris des préſens que je vous ai faits, ni de tout ce que vous avez vu chez moi.

Lorſqu'Aboulcaſem eut achevé le récit de ſes aventures, le calife, animé d'un violent déſir de voir le tréſor, lui dit: Eſt-il poſſible qu'il y ait au monde un tréſor que votre généroſité ne ſoit pas capable d'épuiſer bientôt? Non, je ne le puis croire; & ſi ce n'étoit pas trop exiger

de vous, ſeigneur, je demanderois à voir celui que vous poſſédez, en vous jurant par tout ce qui peut rendre un ſerment inviolable, que je n'abuſerai point de votre confiance.

Le fils d'Abdelaziz parut affligé du diſcours du calife. Je ſuis fâché, ſeigneur, lui dit-il, que vous ayez cette curioſité; je ne puis la ſatisfaire qu'à des conditions fort déſagréables. N'importe, s'écria le prince, quelles que puiſſent être ces conditions, je m'y ſoumets ſans répugnance. Il faudra, reprit Aboulcaſem, que je vous bande les yeux, & que je vous conduiſe, vous ſans armes & la tête nue, & moi le cimeterre à la main, prêt à vous frapper de mille coups mortels, ſi vous violez les loix de l'hoſpitalité. Je ſais bien, ajouta-t-il, qu'on peut m'accuſer d'imprudence, & que je ne devrois point céder à votre envie; mais je me repoſe ſur la foi de vos ſermens; & d'ailleurs je ne puis me réſoudre à renvoyer un convive mécontent.

De grâce, dit le calife, contentez donc dès-à-préſent mes déſirs curieux. Cela ne ſe peut tout-à-l'heure, répondit le jeune homme, mais demeurez chez moi cette

nuit, quand tous mes domeſtiques repoſeront, j'irai vous prendre dans l'appartement où je vais vous conduire. A ces mots, il appela du monde, & à la clarté d'une grande quantité de bougies, que portoient des eſclaves dans des flambeaux d'or, il mena le prince dans une chambre magnifique, & il ſe retira dans la ſienne. Les eſclaves déshabillèrent l'empereur, le couchèrent, & ſortirent après avoir mis au chevet & aux piés du lit leurs bougies, dont la cire parfumée ſe faiſoit agréablement ſentir en brûlant.

X. JOUR.

AU lieu de ſonger à prendre quelque repos, Haroün-Alraſchild attendit impatiemment Aboulcaſem, qui ne manqua pas de le venir chercher au milieu de la nuit, & qui lui dit : ſeigneur, tous mes domeſtiques ſont endormis : un profond ſilence règne dans ma maiſon : je puis préſentement vous montrer mon tréſor aux conditions que je vous ai dites : Allons, répondit le calife en ſe levant, je ſuis

prêt à vous ſuivre, & je jure par le créateur du ciel & de la terre, que vous ne vous répentirez point d'avoir ſatisfait ma curioſité.

Le fils d'Abdelaziz aida au prince à s'habiller, puis lui mettant un bandeau ſur les yeux : c'eſt à regret, ſeigneur, lui dit-il, que j'en uſe de cette ſorte avec vous ; votre air & vos manières me paroiſſent dignes d'une confiance.... J'approuve ces précautions, interrompit l'empereur, & je ne vous en fais point mauvais gré. Aboulcaſem le fit deſcendre par un eſcalier dérobé, dans un jardin d'une vaſte étendue; & après pluſieurs détours, ils entrèrent tous deux dans l'endroit qui recéloit le tréſor.

C'étoit un profond & ſpacieux ſouterrein, dont une ſimple pierre couvroit l'entrée. D'abord ils trouvèrent une longue allée en pente & fort obſcure, au bout de laquelle il y avoit une grande ſalle, que pluſieurs eſcarboucles rendoient très-brillante. Quand ils furent arrivés dans cette ſalle, le jeune homme ôta le bandeau au calife, qui vit avec étonnement tout ce qui s'offrit à ſes yeux. Un baſſin de marbre blanc, qui avoit cinquante pieds de circonférence, trente de profondeur, paroiſſoit au milieu : il étoit

plein de groſſes pièces d'or, & l'on voyoit règner tout autour douze colonnes du même métal, qui ſoutenoient autant de ſtatues de pierres précieuſes & admirablement bien travaillées.

Aboulcaſem conduiſit le prince au bord du baſſin, & lui dit : ce baſſin eſt profond de trente pieds : voyez cet amas de pièces d'or, il n'eſt encore baiſſé que de deux doigts : penſez-vous que je puiſſe diſſiper cela bientôt ? Haroün, après avoir attentivement regardé le baſſin, répondit : voilà, je l'avoue, d'immenſes richeſſes ; mais vous pouvez les épuiſer. Hé bien, reprit le jeune homme, quand ce baſſin ſera vuide, j'aurai recours à ce que je vais vous montrer. En diſant cela, il le fit paſſer dans une autre ſalle encore plus brillante que la première, & où il y avoit pluſieurs ſophas de brocard rouge, relevé d'une infinité de perles & de diamans : l'on voyoit auſſi au milieu un baſſin de marbre : il n'étoit pas, à la vérité, ſi grand, ni ſi profond que celui où étoient les pièces d'or ; mais en récompenſe il étoit plein de rubis, de topazes, d'émeraudes, & de toutes ſortes de pierreries.

Jamais ſurpriſe ne fut égale à celle que

le calife fit paroître alors : à peine pouvoit-il croire qu'il fût éveillé. Ce nouveau bassin lui paroissoit un enchantement : il avoit encore la vue attachée dessus, lorsque le fils d'Abdelaziz lui fit remarquer sur un trône d'or, deux personnes qu'il lui dit être les premiers maîtres du trésor : c'étoit un prince & une princesse qui avoient sur la tête des couronnes de diamans : ils paroissoient encore tous deux pleins de vie : ils étoient couchés tout de leur long, tête contre tête, & l'on voyoit à leurs pieds une table d'ébène, sur laquelle on lisoit ces paroles en lettres d'or : *J'ai amassé pendant le cours d'une longue vie toutes les richesses qui sont ici : j'ai pris des villes & des châteaux que j'ai pillés : j'ai conquis des royaumes & terrassé tous mes ennemis : j'ai été le plus puissant roi du monde ; mais toute ma puissance a cédé à celle de la mort : quiconque me verra dans l'état où je suis, doit ouvrir les yeux : qu'il fasse réflexion que j'ai vécu comme lui, & qu'il mourra comme moi : qu'il ne craigne pas d'épuiser ce trésor ; il ne sauroit en venir à bout : qu'il s'en serve pour acquérir des amis, & pour mener une vie agréable, car quand il faudra qu'il meure, tous ses*

bien.

biens ne le garantiront pas du ſort commun à tous les hommes.

Je ne déſapprouve plus votre conduite, dit Haroün au jeune homme, après avoir lu ces mots ; vous avez raiſon de vivre comme vous vivez, & je condamne les conſeils que vous a donnés le vieux marchand ; mais, ajouta-t-il, je voudrois bien ſavoir le nom de ce prince : quel roi peut avoir poſſédé tant de richeſſes ? Je ſuis fâché que cette inſcription ne me l'apprenne pas.

Le jeune homme fit encore voir au calife une autre ſalle, dans laquelle il y avoit pluſieurs choſes très-précieuſes, & entr'autres des arbres ſemblables à celui dont il lui avoit fait préſent. Ce prince auroit volontiers paſſé le reſte de la nuit à conſidérer tout ce que renfermoit ce merveilleux ſouterrein, ſi le fils d'Abdelaziz, craignant d'être apperçu de ſes domeſtiques, ne l'en eût fait ſortir avant le jour, de la même manière qu'il l'y avoit amené, c'eſt-à-dire, la tête nue, & les yeux bandés, & lui le cimeterre à la main, prêt à lui couper la tête, s'il faiſoit le moindre effort pour ôter ſon bandeau.

Ils traversèrent le jardin, & remontèrent

par l'escalier dérobé dans la chambre où l'empereur avoit couché : ils y trouvèrent encore les bougies allumées : ils s'entretinrent ensemble jusqu'au lever du soleil. Après ce que je viens de voir, dit le prince au jeune homme, & à en juger par l'esclave que vous m'avez donnée, je ne doute point que vous n'ayez chez vous les plus belles femmes de l'orient. Seigneur, lui répondit Aboulcasem, j'ai des esclaves d'une assez grande beauté ; mais je n'en puis aimer aucune : Dardané, ma chère Dardané, remplit toujours ma mémoire : j'a beau me dire à tous momens qu'elle a perdu la vie, & que je n'y dois plus penser, j'a le malheur de ne pouvoir me détacher de son image : j'en suis possédé à un poin que, malgré toutes mes richesses, au milieu de mes prospérités, je sens que je n suis pas heureux : oui, j'aimerois mieux mille fois n'avoir qu'une fortune médiocre & posséder Dardané, que de vivre san elle avec tous mes trésors.

L'empereur admira la constance du fil d'Abdelaziz, mais il l'exhorta à faire tou ses efforts pour vaincre une passion chimérique : il lui fit ensuite de nouveaux remercîmens de la réception qu'il lui avoit faite

après cela, s'en étant retourné au caravenſerail, il reprit le chemin de Bagdad avec tous les domeſtiques, le page, la belle eſclave, & tous les préſens qu'il avoit reçus d'Aboulcaſem.

XI. JOUR.

DEUX jours après le départ de ce prince, le viſir Aboulfatah ayant entendu parler des préſens magnifiques qu'Aboulcaſem faiſoit tous les jours aux étrangers qui l'alloient voir, & d'ailleurs étonné de l'exactitude avec laquelle il lui payoit, auſſi-bien qu'au roi & au lieutenant de police, les ſommes promiſes, réſolut de ne rien épargner pour découvrir où pouvoit être ce tréſor où il puiſoit tant de richeſſes. Ce miniſtre étoit un de ces méchans hommes, à qui les plus grands crimes ne coûtent rien, quand ils veulent ſe ſatisfaire. Il avoit une fille de dix-huit ans, d'une beauté raviſſante. Elle s'appeloit Balkis. Elle avoit toutes les bonnes qualités du cœur & de l'eſprit. Le prince Aly, neveu du roi de Baſra, l'aimoit éperdument. Il l'avoit

déjà demandée à son père, & il devoit bientôt l'épouser.

Aboulfatah la fit venir dans son cabinet, & lui dit : Ma fille, j'ai besoin de vous. Je veux que vous vous pariez de vos plus beaux ajustemens, & que vous alliez cette nuit chez Aboulcasem. Il s'agit de lui plaire, il faut que vous mettiez tout en usage pour charmer ce jeune homme, & l'obliger à vous découvrir le trésor qu'il a trouvé. Balkis frémit à ce discours, & fit voir par avance sur son visage l'horreur qu'elle avoit pour la démarche qu'on exigeoit de son obéissance. Seigneur, répondit-elle, que proposez-vous à votre fille ? Songez-vous à quel péril vous voulez l'exposer ? Considérez la honte dont vous allez la couvrir, la tâche que vous imprimez à votre honneur, & le sensible outrage que vous ferez au prince Aly, en le privant du prix qui flatte peut-être le plus sa tendresse. J'ai fait toutes ces réflexions, répliqua le visir ; mais rien ne peut me détourner de ma résolut tion, & je vous ordonne de vous préparer à m'obéir. La jeune Balkis fondit en pleurs à ces paroles. Au nom de dieu, mon père, s'écria-t-elle, ne me forcez pas vous-même à vous déshonorer. Etouffez ce mouve-

ment d'avarice qui vous porte à dépouiller un homme d'un bien qui ne vous appartient pas. Laiſſez-le jouïr en paix de ſes richeſſes, au lieu de chercher à les lui ravir. Tais-toi, fille inſolente, dit le viſir en colère, il te ſied bien de blâmer mes deſſeins. Ne me réplique pas davantage. Je veux que tu ailles chez Aboulcaſem, & je jure que ſi tu reviens ſans avoir vu ſon tréſor, je te plongerai un poignard dans le ſein.

Balkis ſe voyant dans la triſte néceſſité de faire une démarche ſi périlleuſe, ſe retira dans ſon appartement accablée de triſteſſe. Elle prend de riches habits, & ſe pare de pierreries, ſans toutefois prêter à ſes charmes tout ce que l'art y pouvoit ajouter; mais il n'en étoit pas beſoin. Sa beauté naturelle n'étoit ſeule que trop capable d'inſpirer de l'amour. Jamais fille n'eut moins d'envie, ou plutôt tant de peur de plaire que Balkis. Elle craignoit autant de paroître belle au fils d'Abdelaziz, qu'elle appréhendoit de ne l'être pas aſſez, quand elle ſe montroit au prince Aly.

Enfin, lorſque la nuit fut arrivée, & qu'Aboulfatah jugea qu'il étoit temps que ſa fille ſe rendît chez Aboulcaſem, il la fit ſortir fort ſecrètement, & la conduiſit lui-

même jusqu'à la porte de ce jeune homme ; où il la laissa, après lui avoir dit encore qu'il la tueroit, si elle ne s'acquittoit pas bien de l'infâme personnage qu'il lui faisoit jouer. Elle frappe à la porte, & demande à parler au fils d'Abdelaziz. Aussi-tôt un esclave la mena dans une salle, où son maître, couché sur un grand sopha, rappeloit dans sa mémoire ses malheurs passés ; &, ce qui lui arrivoit fort souvent, rêvoit à sa chère Dardané.

D'abord que Balkis parut, Aboulcasem se leva pour la recevoir. Il lui fit une profonde révérence, lui tendit la main d'un air respectueux ; & après l'avoir obligée de s'asseoir sur le sopha, il lui demanda pourquoi elle lui faisoit l'honneur de le venir voir ? Elle lui répondit que, sur la réputation qu'il avoit d'être un jeune homme fort galant, il lui avoit pris fantaisie de faire une débauche avec lui. En même-temps elle ôta son voile, & fit briller à ses yeux une beauté qui le surprit. Malgré son indifférence pour les femmes, il ne put voir impunément tant de charmes ? il en fut touché. Belle dame, lui dit-il, je sais bon gré à mon étoile de m'avoir procuré une

ſi agréable aventure. Je ne puis aſſez admirer mon bonheur.

Après quelques momens de converſation, l'heure du ſouper arriva. Ils allèrent tous deux dans une autre ſalle, s'aſſeoir à une table ſur laquelle il y avoit pluſieurs mets différens. On voyoit là un grand nombre de pages & d'officiers; mais Aboulcaſem les fit tous retirer, afin que la dame ne fût point expoſée à leurs regards. Il ſe mit à la ſervir; il lui préſentoit de ce qu'il y avoit de meilleur, & lui verſoit d'excellent vin dans une coupe d'or enrichie de rubis & d'émeraudes. Il buvoit auſſi pour lui faire raiſon; & plus il regardoit Balkis, plus il la trouvoit belle. Il lui tenoit des diſcours fort galans; & comme la dame n'avoit pas moins d'eſprit que de beauté, elle y répondoit ſi ſpirituellement qu'il en étoit charmé. Il ſe jeta à ſes genoux ſur la fin du repas. Il lui prit une de ſes mains, & la ſerrant entre les ſiennes : Madame, lui dit-il, ſi vos beaux yeux m'ont d'abord ébloui, votre entretien vient d'achever de m'enchanter. Vous m'embraſez d'un feu qui ne s'éteindra jamais. Je veux déſormais être votre eſclave, & vous conſacrer tous les momens de ma vie.

En achevant ces paroles, il baiſa la main de Balkis avec un tranſport ſi vif, que la dame, effrayée du péril preſſant qui la menaçoit, changea tout-à-coup de viſage. Elle devint plus pâle que la mort; &, ceſſant de ſe contraindre, elle prit un air triſte, & ſes yeux furent bientôt baignés de larmes. Qu'avez-vous, madame, lui dit le jeune homme fort ſurpris? D'où naît cette douleur ſoudaine? Que m'annoncent ces pleurs qui pénètrent juſqu'au fond de mon ame? Eſt-ce moi qui les fais couler? Suis-je aſſez malheureux pour avoir dit ou fait quelque choſe qui vous ait déplu? Parlez. Ne me laiſſez point, de grâce, ignorer plus long-temps la cauſe de ce funeſte changement qui paroît en vous?

Seigneur, répondit Balkis, c'eſt trop diſſimuler. La pudeur, la crainte, la douleur & la perfidie me livrent des combats trop violens pour pouvoir les ſoutenir. Je vais rompre le ſilence. Je vous trompe, Aboulcaſem, je ſuis une fille de qualité. Mon père, qui ſait que vous avez un tréſor caché, veut ſe ſervir de moi pour découvrir l'endroit qui le cache. Il m'a ordonné de venir chez vous, & de ne rien épargner pour vous engager à me le mon-

trer. J'ai voulu m'en défendre, mais il m'a juré qu'il m'ôteroit la vie, si je m'en retournois sans l'avoir vu. Quel ordre rigoureux pour moi! Quand je n'aurois pas pour amant un prince que j'aime uniquement, & qui doit bientôt m'épouser, la démarche que mon père me fait faire ne laisseroit pas de me paroître affreuse. Ainsi, seigneur, si je viens chez vous, je vous avoue que c'est avec une répugnance que la seule crainte de la mort peut surmonter.

XII. JOUR.

APRÈS que la fille d'Aboulfatah eut parlé de cette sorte, Aboulcasem lui dit : Madame, je suis bien aise que vous m'ayez découvert vos sentimens. Vous ne vous repentirez pas de cette noble franchise. Vous ne mourrez point. Vous verrez mon trésor, & vous serez traitée avec tout le respect que vous souhaitez. De quelque beauté que vous soyez pourvue, quelque impression qu'elle ait faite sur moi, vous n'avez rien à craindre, vous êtes ici en sûreté. Je renonce aux espérances que j'avois conçues,

puiſqu'elles ne vous font que de la peine; & vous pourrez, ſans rougir, revoir l'heureux amant dont le cher intérêt redouble vos alarmes. Ceſſez donc de répandre des pleurs & de vous affliger. Ah! ſeigneur, s'écria Balkis à ce diſcours, ce n'eſt pas ſans raiſon que vous paſſez pour le plus généreux de tous les hommes. Je ſuis charmée d'un procédé ſi beau, & je ne ſerai point ſatisfaite, que je n'aie trouvé quelque occaſion de vous en marquer ma reconnoiſſance.

Après cette converſation, le fils d'Abdelaziz conduiſit la dame dans la même chambre où le calife avoit couché, & il y demeura ſeul avec elle, juſqu'à ce qu'il n'entendît plus de bruit dans ſon domeſtique. Alors mettant un bandeau ſur les yeux de Balkis: Madame, lui dit-il, pardonnez ſi j'en uſe de cette manière avec vous; mais je ne puis vous montrer mon tréſor qu'à cette condition. Faites tout ce qu'il vous plaira, ſeigneur, répondit-elle; j'ai tant de confiance en votre généroſité, que je vous ſuivrai par-tout où vous voudrez. Je n'ai plus d'autre crainte que celle de ne pouvoir aſſez reconnoître vos bontés. Aboulcaſem la prit par la main; & l'ayant fait deſcendre dans le jardin par l'eſcalier déro-

bé, il la mena dans le souterrein, où il lui ôta son bandeau.

Si le calife avoit été surpris de voir tant de pièces d'or & tant de pierreries, Balkis le fut bien davantage. Chaque chose qu'elle regardoit lui causoit un extrême étonnement. Néanmoins ce qui attira le plus son attention, & ce qu'elle ne pouvoit se lasser de considérer, c'étoient les premiers maîtres du trésor. Elle lut l'inscription qu'on voyoit à leurs pieds. Comme la reine avoit un collier composé de perles aussi grosses que des œufs de pigeons, Balkis ne put s'empêcher de se récrier sur ce collier. Aussitôt Aboulcasem le détacha du cou de la princesse, & le mit à celui de la jeune dame, en lui disant que son père jugeroit par-là qu'elle auroit vu le trésor; & afin qu'il en fût encore mieux persuadé, il la pria de se charger des plus belles pierreries. Elle en prit une assez grande quantité, qu'il lui choisit lui-même.

Cependant, le jeune homme, craignant que le jour ne vînt tandis qu'elle s'amusoit à regarder toutes les merveilles du souterrein, qui ne pouvoient fatiguer sa curiosité, lui remit le bandeau sur les yeux, la fit sortir, & la conduisit dans une salle, où ils

s'entretinrent ensemble jusqu'au lever du soleil. Alors la dame, après avoir témoigné de nouveau au fils d'Abdelaziz qu'elle n'oublieroit jamais sa retenue & sa générosité, prit congé de lui, se retira chez elle, & alla rendre compte à son père de ce qui s'étoit passé.

Ce visir, uniquement occupé de son avarice, attendoit impatiemment sa fille. Il craignoit qu'elle n'eût pas assez de charmes pour séduire Aboulcasem. Il étoit dans une agitation inconcevable. Mais lorsqu'il la vit revenir avec le collier, & qu'elle lui montra les pierreries dont le jeune homme lui avoit fait présent, il fut transporté de joie.

Hé bien, ma fille, lui dit-il, as-tu vu le trésor? Oui, seigneur, répondit Balkis; & pour vous en donner une juste idée, je vous dirai que quand tous les rois de la terre ensemble uniroient leurs richesses, elles ne seroient pas comparables à celles d'Aboulcasem; mais quels que soient les biens de ce jeune homme, j'en suis encore moins charmée que de sa politesse & de sa générosité. En même temps elle lui conta toute l'aventure. Il fut peu sensible à la retenue du fils d'Abdelaziz, il auroit mieux aimé que sa fille eût été déshonorée, que

de ne pas ſavoir où étoit le tréſor qu'il vouloit découvrir.

Pendant ce temps-là Haroün-Alraſchild s'avançoit vers Bagdad. D'abord que ce prince fut de retour dans ſon palais, il remit en liberté ſon premier viſir : il lui rendit ſa confiance ; & après lui avoir fait le détail de ſon voyage : Giafar, lui dit-il, que ferai-je ? Tu ſais que la reconnoiſſance des empereurs doit ſurpaſſer le plaiſir qu'on leur a fait. Si je me contente d'envoyer au magnifique Aboulcaſem ce que j'ai de plus rare & de plus précieux dans mon tréſor, ce ſera fort peu de choſe pour lui : cela ſera même au-deſſous des préſens qu'il m'a faits. Comment donc pourrai-je le vaincre en généroſité ? Seigneur, lui dit le viſir ; ſi votre majeſté m'en veut croire, elle écrira dès aujourd'hui au roi de Baſra, pour lui ordonner de remettre le gouvernement de l'état au jeune Aboulcaſem. Nous ferons auſſitôt partir le courier, & dans quelques jours je partirai moi-même pour aller porter les patentes au nouveau roi.

Le calife approuva cet avis. Tu as raiſon, dit-il à ſon miniſtre, c'eſt le moyen de m'acquitter envers Aboulcaſem, & de me venger du roi de Baſra & de ſon viſir,

qui m'ont fait un ſecret des ſommes conſidérables qu'ils tirent de ce jeune homme. Il eſt même juſte de les punir de la violence qu'ils lui ont faite, & ils ne ſont pas dignes des places qu'ils occupent. Il écrivit ſur le champ au roi de Baſra, & fit partir le courier. Il ſe rendit enſuite à l'appartement de Zobéïde, pour lui conter auſſi le ſuccès de ſon voyage, & lui préſenter le petit page, l'arbre & le paon. Il lui fit auſſi préſent de la demoiſelle. Zobéïde la trouva ſi charmante, qu'elle dit à l'empereur en ſouriant, qu'elle acceptoit cette belle eſclave avec beaucoup plus de plaiſir que les autres préſens. Le prince ne garda pour lui que la coupe. Le viſir Giafar eut tout le reſte; & ce miniſtre, comme il avoit été réſolu, diſpoſa toutes choſes pour partir peu de jours après.

XIII. JOUR.

LE courier du calife ne fut pas plutôt dans la ville de Baſra, qu'il ſe hâta de remettre ſa dépêche au roi, qui ne put la lire ſans ſentir une vive douleur. Ce prince

la montra à ſon viſir. Aboulfatah, lui dit-il, vois quel ordre fatal le commandeur des croyans m'envoie. Puis-je me diſpenſer d'obéir? Oui, ſeigneur, répondit le miniſtre, ne vous abandonnez point à votre affliction. Il faut perdre Aboulcaſem. Je vais, ſans lui ôter la vie, faire croire à tout le monde qu'il eſt mort. Je le tiendrai ſi bien caché, qu'on ne le verra jamais; par ce moyen vous demeurerez toujours ſur le trône, & vous aurez toutes les richeſſes de ce jeune homme; car quand nous ſerons maîtres de ſa perſonne, nous lui ferons ſouffrir tant de maux, que nous l'obligerons à nous découvrir ſon tréſor. Fais-ce que tu voudras, reprit le roi; mais que manderons-nous au calife? Repoſez-vous encore de cela ſur moi, repartit le viſir. Le commandeur des croyans y ſera trompé comme les autres. Laiſſez-moi ſeulement exécuter le deſſein que je médite, & que le reſte ne vous cauſe aucune inquiétude.

Aboulfatah, accompagné de quelques courtiſans, qui ne ſavoient pas ſon intention, alla voir Aboulcaſem. Il les reçut comme les premières perſonnes de la cour. Il les régala magnifiquement. Il fit aſſeoir le viſir à la place d'honneur, & il le com-

bloit d'honnêtetés, ſans avoir le moindre ſoupçon de ſa perfidie. Pendant qu'ils étoient tous à table, & qu'ils buvoient d'excellens vins, le traître Aboulfatah eut l'adreſſe de jeter dans la coupe du fils d'Abdelaziz, ſans que perſonne s'en apperçût, une poudre qui ôtoit tout-à-coup le ſentiment. Un corps tomboit en léthargie, & reſſembloit à un cadavre déjà privé du jour depuis longtems.

Le jeune homme n'eut pas porté la coupe à ſes lèvres, qu'il prit une foibleſſe. Ses domeſtiques s'avancèrent pour le ſoutenir; mais bientôt, voyant en lui toutes les marques d'un homme mort, ils le couchèrent ſur un ſopha, & commencèrent à pouſſer des cris effroyables. Tous les convives, frappés d'une terreur ſoudaine, demeurèrent ſaiſis d'étonnement. Pour Aboulfatah, on ne ſauroit dire juſqu'à quel point il porta la diſſimulation. Il ne ſe contenta pas de feindre une douleur immodérée; il ſe mit à déchirer ſes habits, & à exciter par ſon exemple tous les autres à s'affliger. Il ordonna enſuite qu'on fît un cercueil d'ivoire & d'ébène; & tandis qu'on y travailloit, il s'empara de tous les effets d'Aboulcaſem, & les mit en ſequeſtre dans le palais du roi.

Cependant, le bruit de la mort du jeune homme se répandit dans la ville : toutes les personnes de l'un & de l'autre sexe prirent le deuil, & se rendirent à la porte de son hôtel, la tête & les pieds nuds : les vieillards & les jeunes gens, les femmes & les filles fondoient en pleurs : ils faisoient retentir l'air de plaintes & de lamentations : on eût dit que les uns perdoient en lui un fils unique, les autres un frère, & les autres un mari tendrement aimé. Les riches & les pauvres étoient également touchés de sa mort : les riches pleuroient un ami qui les recevoit agréablement chez lui, & les pauvres un bienfaiteur dont ils n'avoient jamais pu lasser la charité : c'étoit une consternation générale.

Le malheureux Aboulcasem fut enfermé dans le cercueil, que le peuple, par ordre d'Aboulfatah, porta hors de la ville dans un grand cimetière, où il y avoit plusieurs tombeaux, & entr'autres un magnifique, où reposoit le père de ce visir, avec quelques autres personnes de sa famille : on mit le cercueil dans ce tombeau, & le perfide Aboulfatah appuyant sa tête sur ses genoux, se frappoit la poitrine : il faisoit toutes les démonstrations d'un homme que le déses-

poir possède : tous ceux qui le voyoient en avoient pitié, & prioient le ciel de le consoler.

Comme la nuit approchoit, tout le peuple se retira dans la ville, & le visir demeura avec deux de ses esclaves dans le tombeau, dont ils fermèrent la porte à double tour : alors ils allumèrent du feu, firent chauffer de l'eau dans un bassin d'argent, puis ayant tiré du cercueil Aboulcasem, ils le lavèrent d'eau chaude : ce jeune homme reprit peu-à-peu ses esprits : il jeta les yeux sur Aboulfatah, qu'il reconnut. Ah ! seigneur, lui dit-il, où sommes-nous ? & dans quel état me vois-je réduit ? Misérable, lui répondit le ministre, apprends que c'est moi qui cause ton infortune. Je t'ai fait apporter ici pour t'avoir en ma puissance, & te faire souffrir mille maux, si tu ne me découvres ton trésor : je mettrai ton corps en pièces, j'inventerai tous les jours de nouveaux supplices pour te rendre la vie insupportable ; en un mot, je ne cesserai point de te tourmenter, que tu ne me livres ces richesses cachées qui te font vivre avec plus de magnificence que les rois. Vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira, lui

répondit Aboulcasem, je ne découvrirai point mon trésor.

A peine eut-il achevé ses paroles, que le lâche & cruel Aboulfatah fit tenir par ses esclaves le malheureux fils d'Abdelaziz, & tira de dessous sa robe un fouet de courroies de peau de lion entortillées, dont il le frappa si longtemps, & avec tant de violence, que ce jeune homme s'évanouït. Quand le visir le vit en cet état, il commanda à ses esclaves de le remettre dans le cercueil; & le laissant dans le tombeau qu'il fit bien fermer, il se retira chez lui.

Il alla le lendemain matin rendre compte au roi de ce qu'il avoit fait. Sire, lui dit-il, j'éprouvai hier la fermeté d'Aboulcasem: elle ne s'est point encore démentie; mais je ne crois pas qu'elle résiste aux tourmens que je lui prépare. Le prince, qui n'étoit guère moins barbare que son ministre, lui dit: visir, je suis content de vous, j'espère que nous apprendrons bientôt dans quel lieu est le trésor. Cependant, il faut renvoyer le courier sans différer davantage: qu'allons-nous-écrire au calife? Mandons-lui, répondit Aboulfatah, qu'Aboulcasem ayant appris qu'on lui donnoit votre place, en a conçu tant de joie, & en a fait de si

grandes réjouiſſances, qu'il eſt mort ſubitement dans une débauche. Le roi approuva cette penſée : ils écrivirent ſur le champ à Haroün-Alraſchild, & lui renvoyèrent ſon courier.

Le viſir, qui ſe flattoit qu'Aboulcaſem dès ce jour-là lui découvriroit ſon tréſor, ſortit de la ville dans la réſolution de lui aller faire ſouffrir de nouveaux ſupplices ; mais étant arrivé au tombeau, il fut ſurpris d'en trouver la porte ouverte : il entra tout troublé, & ne voyant plus dans le cercueil le fils d'Abdelaziz, il en penſa perdre l'eſprit : il retourna promtement au palais, & raconta cet accident au roi, qui ſe ſentit ſaiſir d'une frayeur mortelle, & qui lui dit : ô Waſchy! que deviendrons-nous ? puiſque ce jeune homme nous eſt échappé, nous ſommes perdus; il ne manquera pas de ſe rendre à Bagdad, & de parler au calife.

XIV. JOUR.

ABOULFATAH, de ſon côté, au déſeſpoir de n'avoir plus en ſa puiſſance la victime de ſon avarice & de ſa cruauté, dit

au roi ſon maître : plût au ciel que je lui euſſe hier ôté la vie! il ne nous cauſeroit pas tant d'inquiétudes. Il ne faut pas toutefois, ajouta-t-il, nous déſeſpérer encore : s'il a pris la fuite, comme il n'en faut pas douter, il ne ſauroit être loin d'ici : allons avec tous les ſoldats de la garde, parcourons tous les environs de la ville, j'eſpère que nous le retrouverons. Le roi ſe détermina ſans peine à une recherche ſi importante : il aſſembla tous ſes ſoldats, & les partageant en deux corps, il en donna un à ſon viſir : il ſe mit à la tête de l'autre, & ces troupes ſe répandirent de toutes parts dans la campagne.

Pendant qu'on cherchoit Aboulcaſem dans tous les villages, dans les bois & dans les montagnes, le viſir Giafar, qui s'étoit mis en chemin, rencontra ſur la route le courier, qui lui dit : ſeigneur, il eſt inutile que vous alliez juſqu'à Baſra, ſi Aboulcaſem eſt la ſeule cauſe de votre voyage; car ce jeune homme eſt mort : ſes obſéques ſe firent ces jours paſſés; mes yeux en ont été les triſtes témoins. Giafar, qui ſe faiſoit un plaiſir de voir le nouveau roi, & de lui préſenter lui-même ſes patentes, fut très-affligé de ſa mort : il en répandit des larmes; &

ne croyant pas devoir continuer ſon voyage, il retourna ſur ſes pas.

Dès qu'il fut arrivé à Bagdad, il ſe rendit au palais avec le courier : la triſteſſe qui paroiſſoit ſur leur viſage fit comprendre par avance à l'empereur qu'ils avoient quelque malheur à lui annoncer. Ah! Giafar, s'écria le prince, vous voilà bientôt de retour : que venez-vous m'apprendre ? Commandeur des croyans, lui répondit le viſir, vous ne vous attendez pas ſans doute à la triſte nouvelle que je vais vous dire : Aboulcaſem n'eſt plus : depuis votre départ de Baſra, ce jeune homme a perdu la vie.

Haroün-Alraſchild n'eut pas plutôt ouï ces paroles, qu'il ſe jeta de ſon trône en bas : il demeura quelques momens étendu par terre ſans donner aucun ſigne de vie: on ſe hâta de le ſecourir; & quand on l'eut fait revenir de ſon évanouiſſement, il chercha des yeux le courier qui revenoit de Baſra; & l'ayant apperçu, il lui demanda ſa dépêche; le courier la lui préſenta : le prince la lut avec beaucoup d'attention. Ils s'enferma enſuite dans ſon cabinet avec Giafar : il lui montra la lettre du roi de Baſra. Après l'avoir relue pluſieurs fois, le calife dit : cela ne me paroît pas naturel:

le roi de Basra & son visir me sont suspects : au-lieu d'exécuter mes ordres, ils auront fait mourir Aboulcasem. Seigneur, dit à son tour Giafar, le même soupçon me vient dans l'esprit, & je serois d'avis qu'on les fît arrêter l'un & l'autre : c'est à quoi je me détermine dès ce moment, reprit Haroün : prends dix mille chevaux de ma garde, marche à Basra : saisis-toi des deux coupables, & me les amène ici : je veux venger la mort du plus généreux de tous les hommes. Giafar obéit : il choisit dix mille chevaux, & se mit en marche avec eux.

Venons présentement au fils d'Abdelaziz, & disons pourquoi le visir Aboulfatah ne le retrouva plus dans le tombeau où il l'avoit laissé. Ce jeune homme, après avoir été longtemps évanoui, commençoit à reprendre ses esprits, lorsqu'il se sentit saisi par des bras vigoureux qui le tirèrent du cercueil, & le posèrent à terre. Il crut que c'étoit encore le visir & ses esclaves qui vouloient recommencer à le maltraiter. Bourreaux, leur dit-il, donnez-moi la mort, si vous êtes capables de pitié : épargnez-moi des douleurs qui vous seront inutiles, puisque je vous déclare encore que vos tour-

mens ne m'arracheront jamais mon ſecret. Ne craignez rien, jeune homme, lui répondit une des perſonnes qui l'avoient tiré du cercueil ; au lieu de venir vous maltraiter, nous venons à votre ſecours. A ces paroles Aboulcaſem ouvrit les yeux, les jeta ſur ſes libérateurs, & reconnut parmi eux la jeune dame à qui il avoit montré ſon tréſor. Ah ! madame, dit-il, eſt-ce à vous que je dois la vie ? Oui, ſeigneur, répondit Balkis, c'eſt à moi, & au prince Aly mon amant que vous voyez ici. Inſtruit de toute votre généroſité, il a voulu partager avec moi le plaiſir de vous délivrer de la mort. Il eſt vrai, dit le prince Aly, & j'expoſerai mille fois ma vie, plutôt que de laiſſer périr un homme ſi généreux.

Le fils d'Abdelaziz ayant entièrement repris l'uſage de ſes ſens par le ſecours de quelques liqueurs qu'on lui donna, fit à la dame & au prince Aly des remercîmens proportionnés au ſervice reçu, & leur demanda comment ils avoient appris qu'il reſpiroit encore ? Seigneur, lui dit Balkis, je ſuis fille du viſir Aboulfatah. Je n'ai pas été la dupe du faux bruit de votre mort. J'ai ſoupçonné mon père de tout ce qu'il a fait, & j'ai gagné un de ſes eſclaves qui m'a

m'a tout avoué. Cet esclave est un des deux qui étoient ici tantôt avec lui; & comme il s'est trouvé chargé de la clef du tombeau, il me l'a confiée. J'en ai fait aussitôt avertir le prince Aly, qui s'est hâté de me joindre avec quelques-uns de ses plus fidèles domestiques. Nous sommes venus en diligence, & nous rendons grâces au ciel de n'être point arrivés trop tard.

O dieu! dit alors Aboulcasem, se peut-il qu'un père si lâche & si cruel ait une fille si généreuse! Allons, seigneur, dit le prince Aly, ne perdons point de temps; je ne doute pas que demain le visir ne vous trouvant plus dans le tombeau, ne vous fasse chercher avec beaucoup de soin; mais je vais vous conduire chez moi; vous y serez en sûreté. On ne me soupçonnera point de vous avoir donné un asyle. On couvrit Aboulcasem d'une robe d'esclave. Après quoi ils sortirent tous du tombeau, qu'ils laissèrent ouvert, & prirent le chemin de la ville. Balkis retourna chez elle & rendit la clef du tombeau à l'esclave, & le prince Aly emmena chez lui le fils d'Abdelaziz, qu'il tint si bien caché, que ses ennemis n'en purent apprendre aucune nouvelle.

XV. JOUR.

ABOULCASEM demeura dans la maiſon du prince Aly, qui lui fit toutes ſortes de bons traitemens, juſqu'à ce que le roi & le viſir, déſeſpérant de le retrouver, ceſſèrent de le chercher. Alors le prince Aly lui donna un fort beau cheval, le chargea de ſequins & de pierreries, & lui dit: Vous pouvez préſentement vous ſauver; les chemins vous ſont ouverts. Vos ennemis ne ſavent ce que vous êtes devenu; allez où il vous plaira. Le fils d'Abdelaziz remercia ce généreux prince de ſes bontés, & l'aſſura qu'il en auroit une éternelle reconnoiſſance. Le prince Aly l'embraſſa, le vit partir, & pria le ciel de le conduire. Aboulcaſem prit la route de Bagdad, & y arriva heureuſement après quelques jours de marche.

Lorſqu'il fut dans cette ville, la premiére choſe qu'il fit, fut d'aller au lieu où s'aſſemblent les marchands. L'eſpérance d'y voir celui qu'il avoit régalé à Baſra, & de lui conter ſes diſgrâces, faiſoit toute ſa conſolation. Il fut mortifié de ne le pas trou-

ver. Il parcourut toute la ville, & il cherchoit ſes traits dans tous les hommes qui s'offroient à ſa vue. Se ſentant fatigué, il s'arrêta devant le palais du calife. Le petit page qu'il avoit donné à ce prince étoit alors à une fenêtre, & cet enfant ayant, par hazard, jeté les yeux ſur lui, le reconnut. Il courut auſſi-tôt à l'appartement de l'empereur. Seigneur, lui dit-il, je viens de voir tout-à-l'heure mon ancien maître de Baſra.

Haroün n'ajouta point foi à ce rapport. Tu t'es trompé, lui répondit-il, Aboulcaſem ne vit plus : ſéduit par quelque reſſemblance, tu auras pris un autre pour lui. Non, non, commandeur des Croyans, répliqua le page, je ſuis bien aſſuré que c'eſt lui, je l'ai bien reconnu. Quoique le calife ne crût point cette nouvelle, il ne laiſſa pas de la vouloir approfondir. Il envoya ſur le champ un de ſes officiers avec le page, pour voir ſi l'homme dont il s'agiſſoit étoit effectivement le fils d'Abdelaziz. Ils le trouvèrent encore dans la même place, parce que, de ſon côté, croyant avoir reconnu le petit page, il attendoit que cet enfant reparût à la fenêtre.

Quand le page fut perſuadé qu'il ne s'é-

toit pas trompé, il ſe jeta aux pieds d'Aboulcaſem, qui le releva, & lui demanda s'il avoit l'honneur d'appartenir au calife ? Oui, ſeigneur, lui répondit l'enfant, c'eſt le commandeur des Croyans lui-même que vous avez reçu chez vous à Baſra, & c'eſt à lui que vous m'avez donné. Venez avec moi, ſeigneur, ajouta-t-il; l'empereur ſera bien aiſe de vous voir. A ce diſcours, la ſurpriſe du jeune homme de Baſra fut extrême. Il ſe laiſſa entraîner dans le palais par le page & l'officier, & bientôt il fut introduit dans l'appartement d'Haroün. Ce prince étoit aſſis ſur un ſopha. Il ſe ſentit extraordinairement ému en voyant Aboulcaſem; il ſe leva d'un air empreſſé, alla au-devant de ce jeune homme, & le tint longtemps embraſſé ſans pouvoir prononcer une parole, tant il étoit tranſporté de joie.

Lorſqu'il fut un peu revenu de l'extrême émotion que lui avoit cauſée cette aventure, il dit au fils d'Abdelaziz : O jeune homme, ouvre les yeux, & reconnois ton heureux convive. C'eſt moi que tu as ſi bien reçu, & à qui tu as fait des préſens que ceux des rois n'égalent pas. A ces mots, Aboulcaſem, qui n'étoit pas moins troublé

que le calife, ſur qui, par reſpect, il n'avoit oſé porter la vue, l'enviſagea, & le reconnoiſſant : O mon ſouverain maître! s'écria-t-il : ô roi du monde! eſt-ce vous qui êtes venu chez votre eſclave ? En diſant cela, il ſe jeta la face contre terre aux pieds de l'empereur, qui le releva, & le fit aſſeoir auprès de lui ſur le ſopha.

Comment eſt-il poſſible, lui dit ce prince, que vous ſoyez encore en vie ? Alors Aboulcaſem raconta toutes les cruautés d'Aboulfatah, & par quelle aventure il avoit été arraché à la fureur de ce viſir. Haroün l'écouta fort attentivement, & puis lui dit : je ſuis cauſe de vos derniers malheurs. Etant de retour à Bagdad, je voulus commencer à m'acquitter envers vous. J'envoyai un courier au roi de Baſra; je lui mandai que mon intention étoit qu'il vous remît ſa couronne. Au lieu d'exécuter mes ordres, il réſolut de vous ôter la vie : car vous devez être perſuadé qu'Aboulfatah vous auroit bientôt fait mourir. L'eſpérance qu'il avoit que les ſupplices vous obligeroient bientôt à lui découvrir votre tréſor, lui faiſoit ſeulement différer votre mort. Mais vous ſerez vengé; Giafar, avec un grand nombre de troupes, eſt allé à Baſra; je lui ai donné

ordre de se saisir de vos deux persécuteurs; & de me les amener. Cependant vous demeurerez dans mon palais, & vous y serez servi par mes officiers comme moi-même.

En achevant ces paroles, il prit le jeune homme par la main, & le fit descendre dans un jardin rempli de fleurs rares. On y voyoit plusieurs bassins de marbre, de porphyre & de jaspe, qui servoient de réservoirs à une infinité de beaux poissons. Au milieu du jardin paroissoit, sur douze colonnes de marbre noir fort hautes, un dôme dont la voûte étoit de bois de sandal & de bois d'aloès. Les intervalles des colonnes étoient fermés par un double treillis d'or, qui formoit tout autour une volière pleine de mille & mille serins de diverses couleurs, de rossignols, de fauvettes & d'autres oiseaux harmonieux, qui, confondant leurs ramages, faisoient un concert charmant.

Les bains d'Haroün-Alraschild étoient sous ce dôme. Ce prince & son hôte se baignèrent. Après quoi, plusieurs officiers les couvrirent de linges du plus fin lin, & qui n'avoient jamais servi. On revêtit ensuite Aboulcasem de riches habits. Puis le calife le mena dans une salle, où il le fit manger

avec lui. On leur apporta des potages de jus de mouton & des blancs-mangers. On leur ſervit des grenades d'Amlas & de Ziri, des pommes d'Exhalt, des raiſins de Melah & de Seviſe, & des poires d'Iſpahan. Après qu'ils eurent mangé de ces potages & de ces fruits, & bu d'un vin délicieux, l'empereur conduiſit Aboulcaſem à l'appartement de Zobéïde.

Cette princeſſe paroiſſoit ſur un trône d'or au milieu de toutes ſes eſclaves, qui étoient debout & partagées en deux files. Les unes avoient des tambours de baſques, les autres des flûtes douces, & les autres des harpes. Elles ne faiſoient point alors entendre leurs inſtrumens. Elles écoutoient toutes avec attention une fille plus belle que les autres, qui chantoit une chanſon dont le ſens étoit : *Qu'il ne faut aimer qu'une fois, mais qu'il faut aimer toute ſa vie* ; & pendant qu'elle chantoit, la demoiſelle qu'Aboulcaſem avoit donnée au calife, jouoit de ſon luth de bois d'aloès, d'ivoire, de bois de ſandal & d'ébène.

D'abord que Zobéïde apperçut l'empereur & le fils d'Abdelaziz, elle deſcendit de ſon trône pour les recevoir. Madame, lui dit Haroün, vous voulez bien que je

vous présente mon hôte de Basra. Le jeune homme se prosterna aussi-tôt devant cette princesse, la face contre terre. Mais tandis qu'il étoit dans cet état, on entendit tout-à-coup du bruit parmi les esclaves. Celle qui venoit de chanter ayant jeté les yeux sur Aboulcasem, fit un grand cri & s'évanouit.

XVI. JOUR.

L'EMPEREUR & Zobéïde se tournèrent aussi-tôt du côté de l'esclave, & le fils d'Abdelaziz s'étant relevé la regarda aussi; mais il ne l'eut pas envisagé, qu'il tomba en foiblesse. Ses yeux se couvrirent de ténèbres; une pâleur mortelle se répandit sur son visage: on crut qu'il alloit mourir. Le calife, prompt à le secourir, le prit entre ses bras, & le fit peu à peu revenir de son évanouïssement.

Lorsqu'Aboulcasem eut repris ses esprits, il dit au prince: commandeur des Croyans, vous savez l'aventure qui m'est arrivée au Caire: cette esclave que vous voyez est la personne qui a été jetée avec moi dans

le Nil : c'eſt Dardané. Eſt-il poſſible, s'écria l'empereur ? le ciel ſoit à jamais béni d'un ſi merveilleux évènement.

Pendant ce temps-là l'eſclave, par le ſecours de ſes compagnes, reprit auſſi l'uſage des ſens : elle voulut ſe proſterner aux pieds du calife, qui l'en empêcha, & lui demanda par quel miracle elle étoit encore en vie après avoir été précipitée dans le Nil. Commandeur des Croyans, dit-elle, j'allai donner dans les filets d'un pêcheur, qui par hazard les retira dans le moment : il fut aſſez ſurpris d'avoir fait une pareille pêche ; & comme il s'apperçut que je reſpirois encore, il me porta dans ſa maiſon, où par ſes ſoins, rappelée à la vie, je lui contai ma déplorable hiſtoire. Il en parut effrayé ; il eut peur que le ſultan d'Egypte n'apprît qu'il m'avoit ſauvée. Ainſi, craignant de perdre la vie pour avoir conſervé la mienne, il ſe hâta de me vendre à un marchand d'eſclaves qui partoit pour Bagdad. Ce marchand m'amena dans cette ville, & me préſenta peu de temps après à la princeſſe Zobéïde qui m'acheta.

Tandis que l'eſclave parloit, le calife la conſidéroit attentivement ; & la trouvant d'une beauté charmante : Aboulcaſem, s'é-

cria-t-il, dès qu'elle eut cessé de parler; je ne suis plus surpris que vous ayez toujours conservé le souvenir d'une si belle personne. Je rends grâces au ciel de l'avoir conduite ici pour me donner de quoi m'acquitter envers vous. Dardané n'est plus esclave, elle est libre. Je crois, madame, ajouta-t-il en se tournant vers Zobéïde, que vous ne vous opposerez point à sa liberté. Non, seigneur, répondit la princesse, j'y souscris avec joie, & je souhaite que ces deux amans goûtent les douceurs d'une longue & parfaite union, après les malheurs qui les ont séparés.

Ce n'est pas tout, reprit Haroün, je veux que leur mariage se consomme dans mon palais, & qu'on fasse pendant trois jours des réjouissances publiques dans Bagdad : je ne saurois traiter trop honorablement mon hôte de Basra. Ah! seigneur, dit Aboulcasem, en se jetant aux pied de l'empereur, si vous êtes au-dessus des autres hommes par votre rang, vous l'êtes encore plus par votre générosité : permettez que je vous découvre mon trésor, & que je vous en abandonne dès-à-présent la possession. Non, non, repartit le calife, jouissez tranquillement de votre trésor : je renonce

même au droit que j'ai deſſus ; & puiſſiez-vous vivre aſſez longtemps pour l'épuiſer !

Zobéïde pria le fils d'Abdelaziz & Dardané de lui conter leurs aventures, & elle les fit écrire en lettres d'or : après cela, l'empereur ordonna les aprêts de ſon mariage, qui ſe fit avec beaucoup de pompe. Les réjouiſſances publiques qui le ſuivirent duroient encore, lorſqu'on vit revenir le viſir Giafar avec les troupes qui tenoient Aboulfatah bien lié : pour le roi de Baſra, il s'étoit laiſſé mourir de chagrin de n'avoir pu retrouver Aboulcaſem.

Sitôt que Giafar eut rendu compte de ſa commiſſion à ſon maître, on dreſſa devant le palais un échafaud, & l'on y fit monter le méchant Aboulfatah. Tout le peuple, inſtruit de la cruauté de ce viſir, au lieu d'être touché de ſon malheur, témoignoit de l'impatience de voir ſon ſupplice. Déjà l'exécuteur avoit le ſabre à la main, prêt à faire tomber la tête du coupable, quand le fils d'Abdelaziz ſe proſternant devant le calife ; lui dit : commandeur des Croyans, accordez à mes prières la vie d'Aboulfatah : qu'il vive ; qu'il ſoit témoin de mon bonheur ; qu'il voïe toutes les bontés que vous avez pour moi ; ne ſera-t-il pas aſſez puni ?

O trop généreux Aboulcasem, s'écria l'empereur, que vous méritez bien de régner ! Que les peuples de Basra seront heureux de vous avoir pour roi ! Seigneur, lui dit le jeune homme, j'ai encore une grâce à vous demander : donnez au prince Aly ce trône que vous me destinez : qu'il règne avec la dame qui a eu la générosité de me dérober à la fureur de son père : ces deux amans sont dignes de cet honneur. Pour moi, chéri & protégé du commandeur des Croyans, je n'ai pas besoin de couronne : je suis au-dessus des rois.

Le calife, pour récompenser le prince Aly du service qu'il avoit rendu au fils d'Abdelaziz, lui envoya des patentes, & le fit roi de Basra ; mais trouvant Aboulfatah trop coupable pour lui accorder la liberté avec la vie, il ordonna que ce visir seroit enfermé dans une tour obscure pour le reste de ses jours. Quand le peuple de Bagdad sut que c'étoit l'offensé lui-même qui avoit demandé la vie de l'offenseur, on donna mille louanges au jeune Aboulcasem, qui partit peu de temps après pour Basra avec sa chère Dardané, tous deux escortés par des troupes de la garde du calife, & suivis d'un très-grand nombre d'officiers.

Sutlumemé finit en cet endroit l'hiſtoire d'Aboulcaſem Baſry. Toutes les femmes de la princeſſe de Caſchmire lui donnèrent de grands applaudiſſemens : les unes louèrent la magnificence & la générosité de ce jeune homme de Baſra ; les autres prétendoient que le calife Haroün-Alraſchild n'étoit pas moins généreux que lui : d'autres enfin, ne s'attachant qu'à la conſtance, diſoient qu'Aboulcaſem avoit été un amant très-fidelle. Alors Farrukhnaz prenant la parole, dit : je ne ſuis pas de votre ſentiment ; peu s'en eſt fallu que Balkis ne lui ait fait oublier Dardané : je veux qu'un amant, ſi la mort lui enlève ſa maîtreſſe, en conſerve toujours un ſi tendre ſouvenir, qu'il ſoit incapable d'une paſſion nouvelle ; mais les hommes ne ſe piquent pas d'une ſi grande conſtance. Pardonnez-moi, madame, dit Sutlumemé ; on en a vu dont la fidélité ne s'eſt jamais démentie : vous en ſerez perſuadée, ſi vous voulez entendre l'hiſtoire du roi Ruzvanſchad & de la princeſſe Cheheriſtani. Voyons, répliqua Farrukhnaz, je vous permets de nous la raconter : auſſi-tôt la nourrice la commença de cette ſorte.

HISTOIRE
DU ROI RUZVANSCHAD,
& de la Princesse Cheheristani.

UN jeune roi de la Chine, appelé Ruzvanschad, étant un jour à la chasse, rencontra une biche blanche, à tâches bleues & noires, qui avoit des anneaux d'or aux pieds, & sur le dos une housse de satin jaune, relevée d'une broderie d'argent.

A la vue d'une si belle proie, le prince enflammé du désir de s'en rendre maître, courut sur elle à toute bride; mais la biche trompant sa poursuite, s'enfuit avec tant de vîtesse & de légéreté, que bientôt il ne vit pas même la poussière qu'elle élevoit en courant. Il ne perdit pas sans chagrin l'espérance de la joindre, & il en étoit tout mortifié, lorsqu'elle s'offrit à ses yeux pour la seconde fois : il l'apperçut auprès d'une fontaine, où, couchée sur le gazon, elle sembloit se délasser de la course qu'elle venoit de faire. Il pousse encore son cheval;

mais il fait de vains efforts pour la prendre: la biche le voyant approcher, ſe lève légèrement, fait deux ou trois bonds, & s'élance dans l'eau, de manière qu'elle ne parut plus.

XVII. JOUR.

LE roi de la Chine mit promptement pied-à-terre. Il court, s'agite, tourne ſans ceſſe autour de la fontaine; il remue l'eau, il y cherche ſa proie; & n'en découvrant aucunes traces, il demeure fort étonné de cette aventure. Son viſir & les autres perſonnes de ſa ſuite n'en furent pas moins ſurpris. Le roi, après avoir fait là-deſſus bien des réflexions, dit qu'il ne pouvoit ſe perſuader que cette biche fût en effet une bête ſauvage, & que c'étoit plutôt une nymphe, qui, ſous cette forme, prenoit plaiſir à ſe jouer des chaſſeurs. Les courtiſans furent tous de ce ſentiment.

Cependant, Ruzvanſchad regardoit ſans ceſſe la fontaine, & ſoupiroit de temps en temps ſans ſavoir pourquoi. Il faut, dit-il à ſon viſir, que je paſſe ici la nuit. Je veux

par curiosité observer cette nymphe ; j'ai un secret pressentiment que je la verrai sortir de l'eau. Après avoir pris cette résolution, il renvoya tout son monde, à la réserve du visir. Ils s'assirent tous deux sur l'herbe, & continuèrent à s'entretenir de la biche blanche jusqu'à la nuit. Alors le roi fatigué de la chasse voulut prendre un peu de repos. Muezin, dit-il à son visir, je ne puis me défendre du sommeil ; veille pendant que je dormirai : que tes yeux soient toujours attachés sur la fontaine ; & si tu vois paroître quelque chose, ne manque pas de me réveiller. Muezin, bien qu'accablé de lassitude, veilla quelque temps pour plaire au roi ; mais enfin, se sentant assoupi malgré son zèle, il s'endormit.

Leur sommeil dura peu ; ils se réveillèrent en sursaut l'un & l'autre, au bruit d'une symphonie charmante qui se fit entendre assez près d'eux ; & pour comble d'étonnement, ils apperçurent un magnifique palais fort éclairé, & que la main des hommes ne pouvoit avoir élevé. Muezin, dit le roi tout bas, qu'est-ce que ceci ? quels concerts frappent nos oreilles ? Quel palais s'offre à nos yeux ? Seigneur, répondit le visir, tout ceci, sans doute, n'est point

naturel : c'eſt un enchantement. Plut au ciel que nous euſſions abandonné cette fontaine ! ce palais eſt peut-être un piège que quelque magicien tend à votre majeſté. Quoi que ce puiſſe être, reprit le prince, ne penſes pas que la crainte m'arrête. Marchons vers ce palais, ajouta-t-il en ſe levant ; voyons quelle ſorte de gens l'habitent. Ceſſe de vouloir me faire enviſager des malheurs ; plus tu me repréſenteras de périls, & plus tu me donneras d'envie de m'y expoſer.

Le viſir voyant ſon maître déterminé à tenter l'aventure, n'oſa plus s'oppoſer à ſon deſſein. Ils marchent tous deux vers le palais ; ils arrivent à la porte ; ils la trouvent ouverte ; ils entrent dans une grande cour, & de là dans une ſalle pavée de porcelaines de la Chine, ornée de ſophas & de tapiſſeries de brocard d'or, & parfumée des plus agréables odeurs. Ils traverſèrent cette ſalle où il n'y avoit perſonne, & paſſèrent dans une autre, où ils virent ſur un trône d'or, une jeune dame toute couverte de pierreries, & dont l'extrême beauté les ſurprit.

Elle paroiſſoit écouter, avec beaucoup d'attention, cinquante ou ſoixante demoi-

ſelles, dont les unes chantoient, & les autres jouoient du luth. Elles avoient toutes des habits de taffetas couleur de roſe, parſemés de perles, & elles ſe tenoient debout devant le trône. Ruzvanſchad ne pouvoit entendre de plus belles voix ni des ſons plus touchans ; mais il y fit peu d'attention : la dame qui étoit ſur le trône l'occupa tout entier.

Quand les demoiſelles apperçurent ce prince, elles ceſſèrent de chanter. Il fit une profonde révérence, & s'étant avancé au milieu de la ſalle, il adreſſa ce diſcours à la dame dont il ſe ſentoit déjà charmé : O raviſſante reine des cœurs ! qui venez d'aſſervir par vos premiers regards le ſouverain maître de la Chine, apprenez-moi, de grâce, le nom de cette merveilleuſe nymphe, dont la vue produit des effets ſi puiſſans ! La dame ſourit à ces paroles, & répondit : Je ſuis une biche qui fait enchaîner les lions. Je ſuis cette proie que vous avez pourſuivie aujourd'hui, & qui s'eſt jetée dans la fontaine. Mais, madame, reprit le prince, que dois-je penſer de ces métamorphoſes ? Mon amour en eſt alarmé. Que ſais-je ſi dans ce moment vous n'offrez point à mes yeux de trompeuſes ap-

parences? Non, repartit la dame, je vous parois telle que je ſuis naturellement. Il eſt vrai que je change de formes quand il me plaît; je me rends à mon gré viſible & inviſible aux hommes; mais tout cela ſe fait ſans enchantement; & le pouvoir de me transformer en ce que je veux, eſt un avantage que j'ai reçu du ciel en naiſſant.

A ces mots, la dame deſcendit de ſon trône, s'approcha du roi, le prit par la main, & le mena dans une chambre où il y avoit une table couverte de viandes délicates. Elle le fit aſſeoir, & ſe mit entre lui & Muezin, qui de tout ce qu'il voyoit n'augurant rien de bon pour ſon maître, s'attendoit à quelque triſte événement.

Pour le jeune roi, il étoit enchanté de la dame; aucune réflexion ne troubloit le plaiſir qu'il prenoit à la regarder. Il voulut la ſervir; mais elle lui dit; mangez vous deux: pour nous, l'odeur des parfums, ou celle des viandes, nous ſert de nourriture.

XVIII. JOUR.

AUSSI-TÔT que le prince & son visir eurent mangé, deux demoiselles leur présentèrent à chacun une coupe d'agathe remplie d'un vin de couleur pourpre. Ils burent, & ces mêmes demoiselles avoient soin de tenir toujours les coupes pleines. On apporta aussi du vin à la dame, mais elle n'en but pas une goutte; elle se contentoit de le sentir, & la seule odeur faisoit sur elle autant d'effet que la liqueur même sur Ruzvanschad. Ils commencèrent à s'échauffer; le roi dit à la dame mille choses passionnées, & la dame se laissant attendrir, lui parla dans ces termes:

Prince, quoique vous soyez d'une espèce inférieure à la mienne, je n'ai pu m'empêcher de vous aimer; & pour vous apprendre de quel prix est la conquête que vous avez faite, je ne veux pas que vous ignoriez plus longtemps qui je suis. On voit dans la mer une île appelée Cheheristan; elle est habitée par des génies, dont le roi se nomme Menoutcher. Je suis fille unique

de ce prince, & Cheheriſtani eſt mon nom.

Il y a trois mois que j'ai quitté la cour de mon père, & que, curieuſe de voir tous les différens pays où vivent les enfans d'Adam, je me plais à voyager. J'ai parcouru tout le monde, & j'étois prête à m'en retourner à Cheheriſtan, lorſqu'en traverſant aujourd'hui vos états, je vous ai vu à la chaſſe. Je me ſuis arrêtée pour vous regarder; mes ſens ſe ſont troublés tout-à-coup, & je ne vous ai pas perdu de vue, que je ſuis tombée dans une profonde rêverie. Il m'eſt échappé quelques ſoupirs; &, ſentant que malgré moi j'étois occupée de vous, j'en ai rougi. Eſt-il poſſible, diſois-je, qu'un homme cauſe le trouble qui m'agite? Un enfant d'Adam triomphera-t-il de ma fierté? J'ai eu honte de ma foibleſſe, & j'ai voulu promptement m'éloigner de vous, mais, arrêtée comme par le pouvoir d'un charme, je n'en ai pas eu la force. Alors, cédant aux tendres mouvemens qui retenoient mes pas, je n'ai plus ſongé qu'à chercher les moyens de vous plaire. J'ai pris la forme d'une biche blanche, & me ſuis préſentée devant vous pour vous attirer. Vous m'avez pourſuivie; & après que je me ſuis jetée dans

la fontaine, vous ne fauriez croire avec quel plaifir je vous ai vu fatiguer l'eau pour me trouver. Je me fuis applaudie de votre inquiétude; j'en ai conçu un heureux préfage. Attentive à tous vos difcours, j'ai été ravie d'entendre que vous vouliez paffer la nuit auprès de la fontaine, & pendant que vous dormiez, j'ai fait bâtir ce palais pour vous recevoir. Les génies qui me fervent l'ont conftruit en un moment.

Cheheriftani alloit continuer, lorfqu'il entra une demoifelle qui paroiffoit fort affligée. La princeffe lifant fur fon vifage le malheur qu'elle venoit lui annoncer, fit un grand cri. Enfuite elle fe frappa le vifage, & fe prit à pleurer amèrement. Quel fpectacle pour le roi de la Chine! Vivement touché de la douleur qu'elle faifoit paroître, il étoit fort en peine d'en favoir la caufe. Il alloit la demander, quand la demoifelle qui venoit d'arriver s'avança, & dit à la princeffe: O reine, vous favez que les génies, quoiqu'ils vivent plus longtemps que les hommes, ne laiffent pas d'être comme eux fujets à la mort. Vous avez perdu le roi votre père, il vient de paffer de la vie périffable à la vie éternelle. Tous les peuples vous demandent, ils vous attendent

pour vous couronner. Venez donc recevoir l'hommage de vos nouveaux ſujets, & répondre à l'impatience qu'ils ont de vous rendre tous les honneurs qui vous ſont dûs. Le grand viſir mon père m'a chargée de hâter votre retour.

Maimona, lui répondit la princeſſe, c'eſt aſſez; je reconnoîtrai le zèle de votre père, & celui que vous me marquez. Je vais partir avec vous tout-à-l'heure. Adieu, prince, ajouta-t-elle en ſe tournant vers Ruzvanſchad, & lui tendant une de ſes belles mains, qu'il baiſa avec tranſport, il faut que je vous quitte; mais ſoyez aſſuré que nous nous reverrons quelque jour. Si je vous retrouve amoureux & fidelle, je n'aurai point d'autre époux que vous.

Elle diſparut en achevant ces mots. Auſſitôt une épaiſſe nuit ſuccèdant à la clarté des bougies dont le palais étoit illuminé, laiſſa le roi de la Chine & ſon viſir dans une obſcurité à ne pouvoir rien diſcerner, & ils demeurèrent dans cet état juſqu'au jour, qui leur cauſa une nouvelle ſurpriſe; car, au lieu d'être dans un palais, comme ils ſe l'imaginoient, ils ſe trouvèrent au milieu de la campagne, ſans appercevoir la moindre maiſon.

Muezin, dit alors le prince, faut-il prendre pour un fonge tout ce qui vient de nous arriver ? Non, feigneur, répondit le vifir ; je crois plutôt que c'eft un enchantement. La dame que nous avons vue eft quelque effroyable magicienne, qui, pour vous infpirer de l'amour, aura pris la forme d'une charmante nymphe ; & toutes ces belles demoifelles, qui chantoient & jouoient fi bien du luth, font autant de démons dévoués à fes charmes.

Quelque vraifemblance qu'il y eût dans ce que difoit Muezin, le roi étoit trop amoureux pour le croire ; & ne voulant pas perdre l'opinion avantageufe qu'il avoit conçue de fa dame, il s'en retourna dans fon palais, réfolu d'en conferver toujours un vif & tendre fouvenir. En effet, loin de l'oublier, bien qu'il n'en reçut aucunes nouvelles, & que le vifir ne cefsât de combattre fa paffion, il tomba dans une profonde mélancolie. Il abandonna tous les plaifirs, il n'en pouvoit goûter aucun que celui de la chaffe ; encore n'alloit-il chaffer qu'aux lieux où fa biche blanche lui étoit apparue, & où il fe flattoit quelquefois de la revoir.

Cependant, il y avoit près d'une année qu'i

qu'il aimoit, ſans qu'il eût ſujet de ſe flatter qu'il n'aimoit pas un objet chimérique. Il commençoit à craindre que tout ce qu'il avoit vu ne fût un enchantement. Il lui prit envie de voyager, dans l'eſpérance qu'en voyageant, toutes ces images s'effaceroient inſenſiblement de ſon eſprit. Il laiſſa la conduite du royaume à Muezin; & malgré tout ce que ce miniſtre pût lui repréſenter, pour le détourner du deſſein qu'il avoit pris de ne vouloir être accompagné de perſonne, il partit tout ſeul une nuit, monté ſur un fort beau cheval, qui avoit une ſelle & une bride d'or enrichies de rubis & d'émeraudes. Ce prince étoit couvert de riches habits, & portoit un large cimeterre, dont le fourreau étoit parſemé de diamans.

Il avoit déjà traverſé ſes états; il avoit même gagné les frontières du Thébet, & il s'avançoit vers la capitale de ce royaume. Il n'en étoit qu'à deux petites journées, lorſqu'il s'arrêta ſous un gros arbre, dont l'épais feuillage faiſoit beaucoup d'ombre. A peine eut-il mis pied à terre pour ſe repoſer quelques momens, qu'il apperçut aſſez près de lui, ſous un autre arbre, une dame qui ne paroiſſoit pas avoir dix-huit ans. Elle étoit aſſiſe, la tête appuyée ſur une

de ſes mains ; elle rêvoit profondément ; & l'on jugeoit à ſon air triſte qu'il falloit que quelque malheur lui fût arrivé. Les habits qui la couvroient étoient tous déchirés, mais au travers de ſes haillons, on ne laiſſoit pas de remarquer que c'étoit une très-belle perſonne, & qui ne devoit pas être du commun. Ruzvanſchad s'approcha d'elle, & après lui avoir offert ſon ſecours, lui demanda qui elle étoit ? La dame lui répondit : *Je ſuis fille & femme de roi, & cependant je ne ſuis point ce que je dis. Je ſuis princeſſe, & ne ſuis point ce que je ſuis.*

XIX. JOUR.

LE roi de la Chine ne ſavoit que penſer de la jeune dame, il crut qu'elle avoit perdu l'eſprit. Madame, reprit-il, rappelez votre raiſon, & me croyez diſpoſé à vous rendre tous les ſervices qui dépendront de moi. Seigneur, dit-elle alors, je ne ſuis point étonnée que vous me regardiez comme une folle. Le diſcours que je viens de vous tenir a dû vous paroître inſenſé ;

mais vous me le pardonnerez ſans doute, quand vous ſaurez mes malheurs. Je vais vous les apprendre pour reconnoître votre générofité.

HISTOIRE
DU JEUNE ROI DE THÉBET,
& de la Princeſſe des Naïmans.

JE ſuis, pourſuivit-elle, fille d'un roi des Naïmans. Mon père n'ayant pas d'autre enfant que moi, lorſqu'il mourut, tous les grands & le peuple me proclamèrent reine; & en attendant que je fuſſe en âge de régner, car je n'avois encore que quatre ans, on confia le gouvernement de l'état au viſir Aly-Bin Haytam, qui avoit épouſé ma nourrice, & dont on connoiſſoit la capacité. Ce ſage miniſtre fut auſſi chargé de mon éducation; il commençoit à m'enſeigner l'art de régner, & j'allois bientôt prendre connoiſſance des affaires, quand la fortune qui donne & ôte à ſon gré les diadêmes, vint me précipiter du haut du trône dans un abîme affreux. Un frère de mon

père, le prince Mouaffac, qu'on croyoit mort depuis longtemps, & qu'on disoit avoir été tué dans une bataille donnée contre les Mogols, parut tout-à-coup dans le pays des Naïmans. Quelques grands seigneurs qui avoient été autrefois de ses amis, entrèrent dans ses intérêts, & secondant l'ambition qui l'animoit, excitèrent dans l'état une révolte en sa faveur. Le visir Aly s'efforça vainement de l'appaiser; au-lieu d'éteindre ce feu qui s'allumoit, il ne fit que l'irriter. En un mot, tous mes peuples se laissèrent séduire par les pratiques de Mouaffac, & se déclarèrent pour lui.

L'usurpateur ne se vit pas plutôt couronné, qu'il voulut s'assurer de ma personne, & me faire mourir, pour prévenir tout ce que le zèle de quelques amis qui me restoient pourroit entreprendre pour moi. Mais le visir Aly & ma nourrice sa femme, trouvèrent moyen de me soustraire à la fureur du tyran. Ils m'enlevèrent une nuit, nous sortîmes d'Albasin, & par des chemins détournés nous gagnâmes le Thébet. Nous allâmes demeurer dans la capitale de ce royaume, où le visir passa pour un peintre Indien, & moi pour sa fille; il avoit appris à peindre, & il possédoit cet

art ſi parfaitement, qu'il acquit bientôt de la réputation. Quoique nous euſſions une grande quantité de pierreries, & que nous puſſions vivre avec éclat, nous menions une vie obſcure, comme ſi nous euſſions été réduits à ſubſiſter du pinceau d'Aly. Nous craignions les émiſſaires de Mouaffac, & nous ne voulions point qu'on nous ſoupçonnât d'être autre choſe que ce que nous paroiſſions.

Deux années s'écoulèrent pendant ce temps-là. Je perdis inſenſiblement les idées de grandeur qu'on m'avoit inſpirées, & prenant des ſentimens conformes à mon malheur, déjà je commençois à m'accoutumer à l'obſcurité d'une condition commune; il ſembloit que je n'euſſe jamais été que la fille d'un ſimple particulier. Je ne me ſouvenois plus d'avoir été ſur le trône; la tranquillité dont je jouiſſois me faiſoit oublier le paſſé, ou ſi quelquefois encore, je rappelois dans ma mémoire le rang glorieux que j'avois occupé, je ne l'enviſageois plus que comme un joug dont j'étois dégagée: & libre des ſoins attachés à la puiſſance ſouveraine, je pardonnois à la fortune de me l'avoir ôtée. Plût au ciel, hélas! que j'euſſe paſſé le reſte de ma vie dans cet état

obſcur & heureux ! mais non. Il faut remplir ſa deſtinée ; & il n'eſt pas moins inutile de ſe plaindre des diſgrâces que de vouloir les prévenir.

Le viſir fit quelques tableaux qui furent admirés de la ville de Thébet. Le roi en entendit parler, & eut envie de les voir. Il vint lui-même chez Aly qui les lui montra. Ce prince en fut très-ſatisfait, auſſi bien que de la converſation du peintre. Pendant qu'ils s'entretenoient tous deux, j'entrai dans la chambre où ils étoient, entraînée par la curioſité de voir le roi. Je crus que ne paroiſſant devant lui que comme la fille du peintre, il ne feroit aucune attention à moi. Je me trompai : il me regarda ; il fut même frappé de ma vue ; je m'en apperçus, & me retirai ; il ne fit pas ſemblant toutefois de m'avoir remarquée, & il continua de parler au viſir ; mais avec tant de trouble & d'émotion, avec un air ſi inquiet, qu'il ne fut pas difficile de juger que j'avois fait ſur lui quelque impreſſion. Effectivement, ce prince revint dès le lendemain chez Aly : il y revint encore les jours ſuivans. Sous drétexte de chercher des tableaux, il entroit dans toutes les chambres, & faiſoit ſi bien, qu'il pénétroit toujours juſqu'à celle où j'é-

tois ; il ne me disoit rien, à la vérité, mais ses regards enflammés ne découvroient que trop ses sentimens.

Un jour il offrit au visir un appartement dans son palais, avec une grosse pension, voulant, disoit-il, arrêter dans ses états & s'attacher un si fameux peintre. Aly devina sans peine le motif de cette proposition ; & comme il en voyoit les conséquences, il me dit : Je m'apperçois, ma reine, que le roi de Thébet vous aime. L'amour a plus de part que la peinture aux offres qu'il nous fait. Nous allons loger dans son palais, il ne manquera pas de chercher tous les jours à vous entretenir de sa passion. Souvenez-vous de votre naissance, & bien loin d'accorder aux soupirs de ce prince une indigne victoire, résistez courageusement aux pressantes instances de sa tendresse. S'il est assez amoureux pour vouloir vous associer à son rang, vous l'écouterez ; s'il a d'autres vues, nous saurons bien les tromper. Je promis au visir de suivre exactement ses conseils ; je ne lui dis point que j'avois remarqué aussi bien que lui l'amour du roi, & encore moins ce que cette découverte avoit produit en moi. Le prince étoit jeune, beau, parfaitement bien fait ; je ne pus me

défendre d'avoir pour lui les mêmes ſentimens que je lui avois inſpirés.

XX. JOUR.

CEPENDANT, quelque penchant que je me ſentiſſe pour le roi de Thébet, je me promettois bien de le lui cacher, s'il n'avoit pas d'autre deſſein que d'attenter à ma vertu; mais ce prince m'épargna la peine de me contraindre longtemps. Je ne fus pas plutôt dans ſon palais, qu'il me déclara ſon amour de la manière que je le ſouhaitois. Vous m'avez charmé, me dit-il, dès le premier moment que je vous ai vue; j'ai été depuis ſans ceſſe occupé de vous, & je ſens que je ne puis vivre ſans vous poſſéder; mais quelque vive ardeur qui m'enflamme, ne croyez pas que je veuille vous traiter comme une eſclave; j'ai pour vous autant de reſpect que j'en aurois pour la fille du roi de la Chine, & je prétends, en vous donnant ma foi, vous placer ſur le trône de Thébet.

Je remerciai le prince de l'honneur qu'il vouloit me faire, & prenant cette occaſion pour lui apprendre qui j'étois, je lui contai

mon hiſtoire, qui le toucha vivement. Ma princeſſe, s'écria-t-il, je vois bien que le ciel m'a réſervé l'honneur de vous venger, puiſque vous êtes venue chercher un aſyle au Thébet. Oui, le perfide Mouaffac ſera bientôt puni d'avoir oſé prendre votre place. Conſentez que je vous épouſe aujourd'hui, & ſoyez aſſurée que dès demain je lui enverrai des ambaſſadeurs pour lui déclarer la guerre, s'il refuſe de vous céder le trône qu'il a uſurpé. Je fis de nouveaux remercîmens au roi, & lui avouai, qu'en nous voyant tous deux pour la première fois, ſi j'avois fait ſur lui quelque impreſſion, je ne l'avois pas auſſi impunément regardé. Cet aveu le charma. Il prit une de mes mains, il la baiſa avec tranſport, & me jura qu'il m'aimeroit toujours. Il m'épouſa dès le jour même, & notre mariage fut célébré dans la ville par de grandes réjouiſſances.

Le lendemain, le roi, comme il me l'avoit promis, nomma des ambaſſadeurs pour aller au pays des Naïmans. Ils partirent en diligence, & ils ne furent pas ſitôt arrivés à la cour de Mouaffac, qu'ils demandèrent audience. On la leur accorda : ils dirent à ce prince que leur maître m'ayant épouſée,

ils venoient le sommer de me restituer le royaume des Naïmans, ou sur son refus lui déclarer la guerre. Mouaffac, bien que hors d'état de résister au roi de Thébet, fut assez fier pour mépriser ses menaces; de sorte que les ambassadeurs étant de retour, annoncèrent à leur maître les refus de l'usurpateur. Aussi-tôt on fit des levées dans tout le royaume de Thébet, & l'on mit sur pied une armée nombreuse; mais dans le temps que les troupes assemblées étoient prêtes à marcher contre les Naïmans, il vint des députés de la part de ces peuples pour m'assurer de leur obéissance, & m'apprendre que mon oncle Mouaffac étoit mort après quelques jours de maladie. Sur cette nouvelle, le roi congédia son armée, & résolut d'envoyer Aly règner pour moi dans le pays des Naïmans. Ce ministre étoit prêt à partir, lorsqu'une aventure à laquelle je ne me serois jamais attendue l'en empêcha.

Un soir, j'étois assise sur un sopha dans mon cabinet, & je lisois quelques chapitres de l'alcoran. Après les avoir lus, je me levai pour aller trouver le roi qui étoit déjà couché. Un phantôme effroyable se présenta tout-à-coup au-devant de mes pas, & disparut dans le moment. Je fis un si grand

cri, que je réveillai le roi qui dormoit. Il accourut à moi promptement, & me demanda pourquoi j'avois crié. Je lui en dis la cauſe, &, raſſurée par ſa préſence, j'étois déjà diſpoſée à croire que le phantôme qui m'étoit apparu venoit de ma ſeule imagination que la lecture avoit échauffée. Le prince m'écouta fort attentivement, & bien loin d'achever de diſſiper ma frayeur, il me dit : Je ſuis plus troublé que vous, & je ne comprends pas, madame, comment vous pouvez être en même temps dans mon lit & dans ce cabinet. Seigneur, lui dis-je, je ne conçois rien au diſcours que vous me tenez ; parlez moi, de grâce, plus clairement. Hé bien, repartit-il, vous n'avez qu'à vous approcher du lit, & vous allez voir la choſe du monde la plus étonnante. En effet, m'étant avancée juſqu'au chevet, j'apperçus, avec toute la ſurpriſe que vous pouvez penſer, une jeune dame qui me reſſembloit parfaitement. Elle avoit tous mes traits & toute ma figure.

O ciel! m'écriai-je à ce ſpectacle, quel objet s'offre à ma vue! Quel prodige inouï.... Ah! méchante, interrompit cette dame, d'un ton de voix pareil au mien, il faut que tu ſois bien effrontée pour oſer prendre

ma forme ! Quel eſt donc ton deſſein, ſcélérate enchantereſſe ? Crois-tu que le roi mon époux, trompé par ces apparences qui lui laiſſent ignorer laquelle de nous deux eſt ſa femme, pourra me chaſſer de ſon lit, & te donner ma place ? Perds cette eſpérance, ton artifice ſera inutile. Malgré tes enchantemens, mon mari voit bien que tu n'es qu'une miſérable. Mon cher ſeigneur, ajouta-t-elle en s'adreſſant au prince, faites arrêter cette perfide magicienne ; ordonnez tout-à-l'heure qu'on la jette dans un ſombre cachot, & que demain elle expie dans les flammes ſa coupable intention.

XXI. JOUR.

SI la parfaite reſſemblance qui étoit entre cette dame & moi, pourſuivit la princeſſe des Naïmans, m'avoit étonnée, ſon diſcours inſolent me ſurprit encore davantage. Au lieu de répondre ſur le même ton, je ne pus m'empêcher de pleurer, & je dis au roi : Seigneur, je croyois avoir épuiſé ma mauvaiſe fortune ; j'avois lieu de penſer qu'après avoir uni mon ſort au vôtre, tous

mes malheurs étoient finis ; mais, hélas ! un démon jaloux de mon bonheur vient le traverfer ; il emprunte mes traits, & veut paffer pour moi-même ; il a réuffi : vous ne me connoiffez plus. Vous me confondez avec lui, regardez-moi de grâce. Si votre femme vous eft chère encore, votre cœur doit la démêler au travers du charme qui trompe vos yeux. J'attefte le ciel que je fuis la princeffe des Naïmans.

La dame couchée m'interrompit pour la feconde fois : vous en avez menti, me dit-elle, vous êtes une impudente, & vous faites affez voir ce qu'on doit penfer de vous. Les traîtres ont d'abord recours aux fermens ; & leurs yeux prompts à fervir leur perfidie, leur fourniffent toujours des pleurs. Ceffez, nous dit alors le roi ; finiffez des difcours qui ne m'apprennent point ce que je veux favoir. Vous ne faites que m'embarraffer l'une & l'autre. Je ne puis reconnoître ma femme. L'une de vous deux eft une magicienne qui cherche à me féduire ; mais il ne m'eft pas poffible de la diftinguer, & je craindrois, en voulant punir la coupable, de faire tomber le châtiment fur l'innocente.

Le roi ne pouvant donc me démêler de

la magicienne, appela le chef de ſes eunuques, & lui commanda de nous enfermer dans des appartemens ſéparés. Nous y paſſâmes le reſte de la nuit. Le lendemain, le prince fit venir le viſir Aly & ſa femme, & leur conta toute l'aventure. Ils demandèrent à nous voir toutes deux enſemble, ne doutant point, quelque choſe que leur pût dire le roi, qu'ils ne me reconnuſſent; mais ils nous trouvèrent ſi ſemblables l'une à l'autre, qu'il ne leur fut pas moins impoſſible qu'au roi de diſcerner le menſonge de la vérité. Ma nourrice même, ſe reſſouvenant que j'avois apporté en naiſſant une marque au genou, nous viſita, & fut aſſez ſurpriſe lorſqu'elle vit que nous avions toutes deux le même ſigne au même endroit. Ils ne ſe rebutèrent point pour cela; ils commencèrent à nous interroger ſéparément. La dame répondit à leurs queſtions comme moi-même; de ſorte qu'ils ne ſavoient ce qu'ils devoient penſer. Il parut, cependant, à ma nourrice que mes réponſes étoient les plus juſtes, & elle décida pour moi.

Mais on ne s'arrêta point à ſon ſentiment, & tous les viſirs que le roi avoit aſſemblés, jugeant au contraire que la dame qu'on avoit trouvée couchée dans le lit

du prince étoit la reine, & l'autre la magicienne, ils conclurent qu'il falloit me brûler. Le roi ne voulut pas ſuivre un avis ſi cruel, de peur de faire mourir ſa femme en croyant la venger : il ſe contenta de me bannir de la cour. On m'ôta mes habits, on me couvrit de haillons, & l'on me mit hors de la ville. Je ſuis venue juſqu'ici en vivant des proviſions que les perſonnes charitables m'ont données. Voilà mon hiſtoire, ſeigneur, ajouta la princeſſe des Naïmans. J'eſpère qu'après cela vous conviendrez que j'ai eu raiſon de vous dire, *que je ſuis fille & femme de roi, & que cependant je ne ſuis point ce que je dis : que je ſuis princeſſe, & ne ſuis point ce que je ſuis.*

En cet endroit, la reine de Thébet ayant ceſſé de parler, Ruzvanſchad prit la parole, & lui dit : Conſolez-vous, madame, vos malheurs ſont parvenus à leur comble, & vous ne devez pas douter que la fortune déſormais ne vous devienne favorable ; car, comme dit un de nos poëtes, une choſe qui eſt arrivée au point de ſa perfection touche au moment de ſa décadence ; & un malheur extrême eſt voiſin de la proſpérité. Attends-toi à périr, ajoute le même poëte, quand on te dira que tu es parfait ;

& prépare ton cœur à la joie, lorſque l'adverſité te fera ſentir ce qu'elle a de plus rigoureux. C'eſt ainſi que le ciel a réglé la vie des hommes. Pour vous convaincre de cette vérité, je veux, madame, vous conter l'hiſtoire du viſir Caverſcha.

HISTOIRE
DU VISIR CAVERSCHA.

UN roi d'Hircanie, appelé Codavende, avoit un viſir nommé Caverſcha. Ce miniſtre, homme d'un eſprit ſupérieur, & d'une expérience conſommée, voulut un jour ſe baigner. Il étoit auprès de la cuve du bain, il tira de ſon doigt ſa bague en badinant, & la laiſſa tomber par haſard dans la cuve; mais au-lieu d'aller au fond, elle demeura ſur la ſurface de l'eau.

Caverſcha frappé de ce prodige, ordonna auſſitôt à ſes officiers d'enlever de ſa maiſon toutes ſes richeſſes, & de les aller cacher dans un lieu qu'il leur nomma, en leur diſant que le roi ſon maître étoit ſur le point de le faire arrêter. Effectivement, ſes domeſtiques n'avoient pas encore em-

porté tous ses meubles, que le capitaine des gardes du roi arriva chez lui avec des soldats, & lui dit qu'il avoit ordre de le mener en prison. Le visir s'y laissa conduire, pendant qu'une partie des soldats se saisit de tout ce qui étoit resté dans sa maison. Ce malheureux ministre, que Codavende traitoit ainsi sur de faux rapports, demeura plusieurs années dans les fers. Il n'avoit pas la liberté d'entretenir ses amis. On lui refusoit toutes sortes de consolations, & tous les jours le roi donnoit quelque nouvel ordre qui augmentoit la rigueur de sa prison.

Il avoit envie depuis longtemps de manger du rommanaschi (1). Il en demandoit sans cesse, & l'on avoit la cruauté de lui en refuser, tant on s'attachoit à le mortifier. Cependant, un jour le concierge lui en porta par pitié, & lui en présenta dans un bassin de porcelaine. Le visir, ravi d'avoir enfin ce qu'il avoit si ardemment désiré, se disposoit à contenter ses désirs, quand deux gros rats qui se battoient venant à passer tout-à-coup auprès du rommanas-

---

(1) C'est un mets où il entre des grains de Grenade.

chi qu'il avoit mis à terre pour un moment, tombèrent dedans, & le rendirent immonde. Caverſcha n'en voulut pas manger ; mais il envoya dire à ſes domeſtiques d'aller reprendre ſes richeſſes & de les reporter dans ſa maiſon, parce que, diſoit-il, le roi ſon maître étoit prêt à le retirer de priſon, & à le rétablir dans ſon premier poſte. Cela ne manqua pas d'arriver encore : Codavende lui rendit la liberté dès le jour même, & l'ayant fait venir en ſa préſence, il lui dit : J'ai reconnu votre innocence ; j'ai fait étrangler vos ennemis ; je vous redonne ma confiance avec le rang que vous occupiez auparavant.

Alors les amis de Caverſcha ſachant ce qui s'étoit paſſé, lui demandèrent comment il avoit ſu qu'il devoit être arrêté, & enſuite délivré de priſon. Quand j'ai vu, leur dit le viſir, que ma bague au lieu de s'enfoncer demeuroit ſur l'eau, j'ai jugé par-là que ma gloire étoit arrivée à ſon dernier degré, & que mon bonheur, ne pouvant plus croître, alloit, ſelon l'ordre du ciel, ſe changer en adverſité. Ce qui s'eſt trouvé véritable. Lorſque dans ma priſon j'ai demandé en vain ſi longtemps du rommanaſchi, j'ai bien vu que mon malheur duroit

encore; & enfin quand on m'en a apporté, les rats qui ſont tombés dedans m'ont fait connoître, que j'étois parvenu aux bornes preſcrites à ma mauvaiſe fortune, & que ma douleur extrême ſeroit bientôt ſuivie d'une parfaite joie.

Ne vous abandonnez donc point, madame, à votre déſeſpoir, pourſuivit le roi de la Chine, vous êtes peut-être ſur le point d'éprouver le plus heureux ſort. Imitez-moi, livrez-vous aux plus douces eſpérances. Hélas! je ne ſais ſi je ne ſuis pas comme vous le jouet d'une magicienne, ou ſi la perſonne que j'aime n'eſt point quelque affreux démon. Ruzvanſchad en même temps lui apprit ſon nom, & lui raconta l'aventure de la biche blanche.

Il en avoit à peine achevé le récit, qu'ils apperçurent tous deux un jeune homme à cheval qui attira toute leur attention. Il étoit preſque nud, & il couroit à bride abattue. Il paſſa ſi près d'eux, que la reine le reconnut, & s'écria : Ciel! voilà mon mari. Mais il ne jeta point les yeux ſur elle, il avoit l'air effrayé; & en courant à toute bride, il regardoit de temps en temps derrière lui, comme s'il eût craint d'être pourſuivi.

XXII. JOUR.

LA jeune reine de Thébet & Ruzvanſchad conduiſirent de l'œil le jeune homme, & ils ne l'avoient point encore perdu de vue, qu'ils virent venir un autre cavalier qui preſſoit auſſi très-vivement les flancs de ſon cheval. Celui-ci avoit de magnifiques habits, & tenoit à la main un ſabre nud & teint de ſang ; on voyoit bien qu'il pourſuivoit le premier, & qu'il brûloit d'impatience de le joindre ; mais ce qu'il y avoit de merveilleux, c'eſt qu'il lui reſſembloit ſi parfaitement, que la princeſſe l'ayant enviſagé, ne put s'empêcher de dire encore : O ciel ! voilà mon mari ! Il étoit ſi occupé de ſa pourſuite, qu'il paſſa fort près de la reine ſans la remarquer. Madame, dit le roi de la Chine, il faut avouer que rien n'eſt plus ſurprenant que ceci. Seigneur, lui répondit la princeſſe, vous pouvez juger par là, qu'en vous racontant mon hiſtoire, ce n'eſt point une fable que je vous ai débitée.

Pendant qu'ils raiſonnoient ſur la ſingu-

larité de cet événement, il parut un troisième cavalier. Pour celui-ci, bien qu'il ne courût pas moins vîte que les deux autres, il ne passa pas sans regarder Ruzvanschad & la reine. C'étoit le visir Aly-Bim-Haytam; la princesse & lui se reconnurent bientôt. Ce ministre descendit promptement de cheval, & se jetant aux pied de la reine: Ah! madame, lui dit-il, c'est donc vous que je vois. Le ciel soit à jamais béni de vous avoir conservée. S'il laisse pour un temps triompher le crime, & semble abandonner l'innocence, ce n'est que pour mieux faire éclater dans la suite sa justice. C'en est fait, votre mortelle ennemie ne vit plus. Le roi lui-même l'a frappée, son sabre est encore teint de son perfide sang; & pour achever une entière vengeance, il poursuit en ce moment un misérable, qui par le pouvoir d'un charme a pris aussi ses propres traits. Je voudrois avoir le temps de vous informer de tout ce qui s'est passé à la cour depuis que vous en avez été si indignement écartée; mais remettons ce détail à une autre fois; le roi s'éloigne toujours. Allons, madame, montons promptement à cheval, & courons après lui. Non, seigneur, dit alors Ruzvanschad; au lieu de fatiguer la

reine, demeurez avec elle ici. Je me charge de joindre le roi, & de vous l'amener en ce lieu; en disant cela, il s'approcha de son cheval, sauta légèrement en selle, marcha sur les pas du roi de Thébet, sans répondre au compliment que la princesse lui faisoit sur sa générosité.

Après son départ, le visir demanda à la reine qui étoit ce jeune inconnu, & il ne fut pas peu surpris d'apprendre que c'étoit le roi de la Chine. Satisfaites donc présentement ma curiosité, lui dit la princesse, & contez-moi de quelle manière on a démasqué la magicienne. Madame, répondit le ministre, le roi votre époux, persuadé que son conseil avoit bien distingué la vraie princesse des Naïmans de celle qui, par la force d'un enchantement en avoit toute la ressemblance, vivoit avec votre rivale dans une intelligence parfaite. Il étoit avec elle depuis quelques jours dans un château qu'il a, comme vous savez, à neuf ou dix lieues de sa capitale. Ce matin nous en sommes sortis tous deux avec un seul esclave pour aller à la chasse. Nous en étions déjà un peu éloignés, quand le roi s'est souvenu tout-à-coup qu'il avoit oublié de dire à la reine quelque chose de fort important.

Nous sommes aussitôt retournés sur nos pas. Ce prince est descendu de cheval à la porte du château, où il m'a dit de l'attendre, & par un escalier dérobé s'est rendu à l'appartement de la princesse. Peu de temps après, j'ai vu revenir un homme sans turban, presque nud, & qui avoit tous les traits du roi : j'ai cru que c'étoit ce prince : Ah ! seigneur, me suis-je écrié en le voyant, pourquoi êtes-vous dans cet état ? Mais au lieu de me répondre, il a couru à son cheval d'un air épouvanté. Il est monté dessus, & a pris la fuite sans me dire un seul mot. Comme je jugeois qu'il lui étoit arrivé quelque fâcheux accident, j'avois une extrême impatience d'apprendre ce que ce pouvoit être. Pour m'en éclaircir, je commençois à le suivre, & j'allois faire mes efforts pour le joindre, quand j'ai entendu derrière moi une voix qui crioit : Attendez, visir, attendez. Je m'arrête à l'instant, je tourne la tête & vois le roi qui sort du château les yeux étincelans & le cimeterre à la main. Il vient à moi à pas précipités ; visir, me dit-il, nous avons chassé la reine pour retenir une malheureuse femme qui a pris par magie toute sa figure. Je viens d'ôter la vie à cette scélérate, & il faut que je

faſſe le même traitement au traître qui a pris auſſi mes traits. Donne-moi ton cheval, ajouta-t-il en s'adreſſant à l'eſclave, je veux courir après ce miſérable, qui prétend en vain m'échapper. En achevant ces paroles, il eſt monté ſur le cheval de l'eſclave, & marchant ſur les traces de ſon ennemi, il le pourſuit depuis ce temps-là.

Tandis que le viſir Aly-Bim-Haytam faiſoit ce récit à la reine, Ruzvanſchad piquoit vers le roi de Thébet, & le ſuivoit avec autant d'ardeur que s'il eût couru après ſa biche blanche. De ſon côté, le roi de Thébet, pouſſé par ſon reſſentiment, ne donnoit point de relâche à ſon cheval; & comme il étoit meilleur cavalier que l'homme qu'il pourſuivoit, il le joignit enfin, & le frappant à l'épaule d'un coup de cimeterre, il lui fit vider les étriers. Il deſcendit auſſitôt de cheval pour achever de tuer ſon ennemi; mais ce miſérable demanda la vie. Je te l'accorde, lui dit le roi, à condition que tu me diras qui tu es, comment & pourquoi tu as pris mes traits; en un mot, que tu me donneras un entier éclairciſſement de toutes les choſes que je ſouhaite de ſavoir. Seigneur, lui répondit cet homme, puiſque votre majeſté me fait grâce,

ce, je veux ne lui rien déguiser. Je vais lui parler avec toute la sincérité qu'elle exige de moi; & pour lui persuader que j'ai dessein de la contenter, il faut que je commence par reprendre ma forme naturelle. En achevant ces mots, il ne fit qu'ôter une bague qu'il avoit au doigt, & le roi ne vit plus en lui que les traits d'un affreux vieillard.

XXIII. JOUR.

LE roi de Thébet fut assez surpris de cette métamorphose, qui ne servit qu'à irriter la curiosité qu'il avoit d'apprendre tout ce que ce vieillard se préparoit à lui raconter. Seigneur, dit le misérable, vous me voyez tel que je suis naturellement; & pour vous donner une entière satisfaction, je vais vous conter l'histoire de ma vie.

Je suis fils d'un tisserand de Damas, & Mocbel est mon nom; comme mon père étoit fort riche & encore plus avare, & qu'il n'avoit point d'autre héritier que moi, je me trouvai après sa mort maître d'un bien considérable pour un homme de ma

naiſſance. Au lieu de ſuivre l'exemple de mon père, ou du moins de ménager un peu ma fortune, je ne ſongeai qu'à me divertir. J'aimois les femmes, & je m'attachai particulièrement à plaire à une jeune dame qui demeuroit dans mon voiſinage. Elle avoit de la beauté & beaucoup d'eſprit; mais ſon eſprit étoit artificieux, & d'un aſſez mauvais caractère. Elle étoit aimée de pluſieurs hommes, qui ſe flattoient tous d'avoir la préférence, parce qu'elle les traitoit tous également bien en particulier. J'y fus trompé comme les autres. Séduit par les marques d'amitié qu'elle me donnoit, je m'imaginois que mes rivaux ſoupiroient pour une ingrate, & que j'étois plus heureux qu'eux. Cette opinion augmenta mon amour, & mon amour me jeta dans une dépenſe effroyable. J'envoyois tous les jours quelque nouveau préſent à Dilnouaze, c'eſt ainſi qu'elle ſe nommoit; & les préſens que je lui fis furent ſi conſidérables, qu'en trois ou quatre années je me ruinai. Mes rivaux, de leur côté, comme à l'envi l'un de l'autre, s'attachoient à conſerver par des préſens la tendreſſe de Dilnouaze; de ſorte que cette dame s'enrichit de nos dépouilles.

Après avoir diſſipé tout mon bien, je

m'attendois à me voir plus mal reçu, & j'avois cette crainte, parce que j'étois toujours fort épris; mais quoique coquette & intéressée, Dilnouaze me dit un jour: Mocbel, tu crois peut-être que je vais te bannir de chez moi présentement que tu n'es plus en état de me faire des présens. Non, mon ami; comme tu es le plus amoureux de tous mes amans, puisque tu t'es le plutôt ruiné, je veux à mon tour te montrer que je suis généreuse. Je prétends partager avec toi tout ce que je recevrai de tes rivaux, & te rendre avec usure ce que ton amour t'a fait prodiguer. En effet, au lieu de me laisser manquer des choses nécessaires, elle m'accabloit d'or & d'argent. Je paroissois plus riche que je n'avois jamais été. Outre cela, elle avoit une entière confiance en moi, elle ne faisoit rien sans me consulter, & nous vécûmes ensemble de cette sorte pendant plusieurs années.

Insensiblement Dilnouaze vieillissoit, le nombre de ses amans diminuoit tous les jours, & enfin le temps acheva de les lui enlever tous. Quelle mortification pour une femme qui aimoit autant qu'elle la compagnie des hommes! Elle ne pouvoit se consoler de s'en voir abandonnée. Ah! Moc-

bel, me dit-elle alors, je t'avouerai que la vieilleſſe m'eſt inſupportable. Accoutumée dès l'enfance aux hommages des jeunes gens, je ne puis aujourd'hui ſouffrir leurs mépris. Il faut que je meure pour m'affranchir du chagrin mortel qui me dévore, ou bien que j'aille au déſert de Pharan trouver la ſage Bédra. C'eſt la plus habile magicienne de l'Aſie; toute la terre eſt ſoumiſe à ſes enchantemens. Les rivières, quand il lui plaît, remontent vers leurs ſources, le ſoleil à ſa voix pâlit ou recule; & la lune s'arrête au milieu de ſa carrière. J'ai envie de l'aller voir; je ſais dans quel endroit du déſert elle fait ſa demeure : peut-être me donnera-t-elle un ſecret pour me faire aimer des hommes malgré ma vieilleſſe. Vous ferez fort bien, lui répondis-je, & je vous accompagnerai, ſi vous le ſouhaitez. Elle m'en pria. Nous nous chargeâmes de proviſions & de quelques préſens pour Bédra, & nous prîmes le chemin du déſert.

Quand nous y fûmes arrivés, & que nous eûmes marché pendant deux jours, Dilnouaze me fit remarquer de loin une montagne, & me dit que la magicienne demeuroit là. Nous nous avançâmes juſqu'au pied de la montagne, & nous apperçûmes une

vaſte & profonde caverne, d'où ſortoient avec bruit mille oiſeaux de mauvais préſage, ou plutôt, des monſtres volans de diverſes figures, qui s'élevant juſqu'aux nues, faiſoient retentir l'air de leurs cris funèbres. Nous nous préſentâmes à l'entrée, & vîmes à la clarté d'une lampe d'acier, dont toute la caverne étoit éclairée, une petite vieille qui étoit aſſiſe ſur une groſſe pierre. C'étoit Bédra. Cette magicienne tenoit ſur ſes genoux un grand livre ouvert, qu'elle liſoit devant un fourneau d'or, dans lequel il y avoit un pot d'argent plein de terre noire qui bouilloit ſans feu.

Nous jugeâmes bien que nous avions trouvé ce que nous cherchions. Nous entrâmes, & nous étant approchés de la vieille, nous la ſaluâmes, d'un air fort reſpectueux. Nous lui préſentâmes les choſes que nous avions apportées pour elle, & enſuite Dilnouaze lui adreſſa ces paroles: Toute-puiſſante Bédra, j'implore votre ſecours. Il n'eſt pas beſoin de vous dire le ſujet qui m'amène, puiſque vous ſavez tout par le pouvoir de votre art.

XXIV. JOUR.

LA magicienne, après avoir écouté Dilnouaze, lui dit : Non, non, il n'eſt pas néceſſaire que tu m'apprennes ce que je ſais déjà. En achevant ces mots, elle alla prendre deux phioles de verre, qu'elle porta hors de la caverne; elle les mit à terre, & jeta dans chacune une bague d'or. En même temps elle ouvrit ſon livre, & lut quelques paroles magiques. Tandis qu'elle faiſoit ſes conjurations, nous vîmes ſortir du feu de l'une des phioles, & de l'autre une fumée noire & fort épaiſſe, qui s'élevant & ſe répandant dans l'air, excita tout-à-coup un tonnerre furieux. Mais ce tonnerre ceſſa bientôt, & l'on ne vit plus rien ſortir des phioles. Alors Bédra en tira les bagues, & après en avoir mis une au doigt de Dilnouaze : Va, femme, lui dit-elle, abandonne ton cœur à la joie ; tes ſouhaits ſont accomplis. L'anneau que je te donne, pendant que tu l'auras au doigt, a le pouvoir de te faire prendre tous les traits de femmes qu'il te plaira. Tu n'as

qu'à ſouhaiter de reſſembler à telle fille ou femme que tu voudras, & dans le moment tu deviendras ſi ſemblable à elle, qu'on vous confondra l'une & l'autre. Et toi, Mocbel, pourſuivit-elle en ſe tournant de mon côté, je veux te faire préſent de l'autre anneau, qui a auſſi la vertu de faire diſparoître tes propres traits, & de te prêter toutes les formes d'hommes que tu déſireras. A ces mots, elle me mit au doigt l'autre bague.

Nous remerciâmes Bédra de ſes dons précieux, & nous prîmes congé d'elle. Nous n'attendîmes pas que nous fuſſions de retour à Damas pour éprouver nos anneaux, nous en fîmes l'eſſai dans le déſert. Nous ſouhaitâmes de reſſembler à des perſonnes de notre connoiſſance, & nous prîmes à l'inſtant toute leur figure. Dès que nous fûmes retournés à Damas, Dilnouaze qui n'étoit pas d'humeur à laiſſer ſa bague inutile, emprunta la forme des plus belles dames de la ville, pour ſe proſtituer à leurs amans, & en tirer de groſſes ſommes. De mon côté, pour me divertir, & quelquefois pour voler, je me ſervois auſſi de mon anneau, en paroiſſant tantôt ſous les traits d'un homme, & tantôt ſous les traits d'un autre.

Après avoir longtemps vêcu de cette manière à Damas, il nous prit fantaiſie de voyager. Nous ſortîmes de l'Egypte, & nous allâmes de ville en ville juſqu'au pays des Naïmans. Là, nous apprîmes qu'une jeune princeſſe, ou plutôt un enfant, occupoit le trône; que ſous ſon nom le viſir Aly-Bim-Haytam gouvernoit l'état, & qu'il avoit toute l'autorité : que cela faiſoit beaucoup de mécontens : qu'on ſouhaitoit fort que le prince Mouaffac, oncle de la jeune reine, & frère du feu roi, revînt dans le pays; mais qu'on croyoit qu'il avoit été tué dans une bataille donnée dans le Mogoliſtan; parce que depuis ce temps-là on ne ſavoit ce qu'il étoit devenu. Nous prêtâmes l'oreille à ces diſcours, & Dilnouaze me dit: Voilà une belle occaſion de gagner une couronne; tu n'as qu'à prendre la figure de Mouaffac.

Je me déterminai ſans peine à jouer ce perſonnage. Je m'informai auparavant de toutes les circonſtances du combat donné dans le Mogoliſtan. Je déterrai même des gens qui me nommèrent ceux des grands ſeigneurs du royaume qui avoient été les meilleurs amis de Mouaffac. Enfin, lorſque j'eus appris tout ce que je voulois ſavoir,

je ne fis que ſouhaiter de reſſembler à ce prince, & j'en eus auſſitôt toute la reſſemblance. Je me montrai à ceux qu'on m'avoit dit avoir été attachés à Mouaffac. Ils témoignèrent une grande joie de me revoir, & je ne leur eus pas plutôt fait connoître que j'avois deſſein de m'emparer du trône, qu'ils promirent d'employer pour moi tout le crédit qu'ils avoient dans le pays. Leurs promeſſes ne furent pas vaines. Les Naïmans qui ſont ſur les rivages du fleuve Amor, gagnés par leurs ſollicitations, commencèrent à ſe révolter en ma faveur; les ennemis du viſir Aly firent le reſte. Tout le royaume fut bientôt ſoulevé, les peuples mêmes d'Albaſin m'ouvrirent les portes de leur ville, lorſque je me préſentai; & après m'avoir proclamé roi des Naïmans, jurèrent de m'obéir en tout ce qu'il me plairoit de leur commander. Je voulus d'abord m'aſſurer de la jeune reine, & la ſacrifier à ma ſûreté; mais le viſir Aly ſauva la vie à cette princeſſe, en l'emmenant hors du royaume avec autant de ſecret que de diligence.

Je ne laiſſai pas de demeurer tranquillement ſur le trône, & de règner avec un pouvoir abſolu. Je récompenſai tous ceux

qui avoient contribué à mon élévation, je leur donnai les premières charges : & quand j'aurois été véritablement le prince Mouaffac, je n'aurois peut-être pas fait un meilleur uſage de mon autorité. Je vivois donc fort content avec Dilnouaze, qui, ſous les traits d'une belle & jeune dame, poſsèdoit la qualité de reine. Je la faiſois paſſer pour la fille d'un roi, à la cour duquel je diſois m'être réfugié après cette bataille où j'avois diſparu, & qui me l'avoit fait épouſer pour me conſoler de mon malheur. Elle avoit un ſuperbe appartement dans le palais, & elle étoit ſervie par un nombre infini d'agréables eſclaves, qui, par leurs divers talens, cherchoient ſans ceſſe à la divertir. Nos jours enfin couloient dans les plaiſirs, lorſque nous apprîmes, ſeigneur, par vos ambaſſadeurs, que vous aviez épouſé la princeſſe des Naïmans, & que vous étiez réſolu de me faire la guerre, ſi je ne lui rendois la couronne que je lui avois arrachée. Je fis une réponſe fière, comme ſi j'euſſe mépriſé vos menaces : mais dans le fond j'en fus épouvanté, & je n'eus pas ſitôt congédié vos ambaſſadeurs, que nous ſongeâmes fort ſérieuſement, Dilnouaze & moi, au parti que nous avions à prendre.

Après avoir délibéré très-long-temps, persuadés que nous étions trop foibles pour vous résister, nous nous déterminâmes à vous abandonner un trône que nous ne pouvions conserver : mais nous entreprîmes de nous venger de vous & de la princesse des Naïmans, comme si vous nous eussiez fait la plus grande injustice du monde ; & voici de quelle manière nous conduisîmes notre vengeance.

XXV. JOUR.

J'EUS recours à ma bague, continua Mocbel. Je feignis d'être malade pendant quelques jours, & ensuite pour faire croire au peuple que j'étois mort, j'empruntai toute la forme d'un cadavre. On fit mes obsèques, & la nuit, Dilnouaze étant venue ouvrir le tombeau où l'on m'avoit enfermé, nous sortîmes tous deux d'Albasin sous nos traits naturels. Nous prîmes le chemin de la ville de Thébet, où nous ne fûmes pas plutôt rendus, que nous vîmes arriver des députés que les Naïmans envoyoient à la reine votre épouse, pour lui faire part de

la mort du prince Mouaffac, & l'affurer qu'ils la reconnoiffoient pour leur légitime fouveraine. Sur cette nouvelle, vous licentiâtes les troupes que vous aviez affemblées, & vous réfolûtes de confier le gouvernement du pays des Naïmans au vifir Aly.

Cependant, Dilnouaze, fous la reffemblance d'une jeune efclave de la reine, & moi fous celle d'un de fes eunuques, nous nous introduisîmes une nuit dans le palais. Nous nous glifsâmes dans votre appartement où il ne nous fut pas difficile d'exécuter notre deffein : car vous étiez déjà couché, & la reine lifoit dans un cabinet. Dilnouaze prit les traits de cette princeffe, & fe mit au lit auprès de vous ; & quand votre véritable femme voulut fortir de fon cabinet pour vous aller trouver, je m'offris au-devant d'elle fous l'horrible figure d'un phantôme. Elle fit un cri. Je difparus. Vous favez le refte, feigneur, & je n'ai plus qu'à vous apprendre pourquoi j'ai emprunté aujoud'hui la forme de votre majefté. Ce matin, d'abord que vous avez été hors du palais, je fuis entré fous les traits du chef de vos eunuques dans votre appartement, où vous veniez de laiffer Dilnouaze couchée. Mocbel, m'a-t-elle dit, déshabilles-

toi, & viens ſous la forme du roi occuper ici ſa place. J'ai fait ce qu'elle ſouhaitoit ; & j'étois au lit avec elle, lorſque tout-à-coup ouvrant la porte de l'eſcalier dérobé, vous avez paru dans la chambre. Vous vous êtes mis en devoir de me frapper : je me ſuis dérobé au tranchant de votre cimeterre. Mais le ciel, qui n'a pas voulu ſans doute que mes crimes demeuraſſent impunis, m'a livré à votre reſſentiment. Oui, ſeigneur, je conviens que je mérite la mort. Et ſi votre majeſté, après avoir entendu tous les forfaits qui compoſent l'hiſtoire de ma vie, ſe repent de m'avoir fait grâce, je conſens qu'elle retire ſa parole, & qu'elle puniſſe un miſérable qui ſe reconnoît lui-même indigne de vivre.

Il eſt vrai, lui répondit le roi de Thébet, que je devrois te traiter comme j'ai déjà traité la malheureuſe complice de tes mauvaiſes actions. Je devrois purger la terre d'un monſtre tel que toi ; mais puiſque j'ai promis de te laiſſer la vie, je tiendrai ma promeſſe : je t'ôterai ſeulement ta bague, le fatal inſtrument de tes crimes ; tu ne pourras plus nuire au genre humain, & ta vieilleſſe ſera ton ſupplice.

Comme le roi achevoit ces paroles, il

apperçut Ruzvanſchad, qui s'avançoit vers lui à toute bride, & jugeant à ſon habillement que ce ne devoit pas être un homme ordinaire, il le regardoit avec attention. Ruzvanſchad l'ayant joint, mit pied-à terre, & après l'avoir ſalué, lui dit : Prince, je viens vous annoncer une agréable nouvelle. La reine votre épouſe, la princeſſe des Naïmans vit encore. Avec quelque indignité qu'elle ait été chaſſée de la ville de Thébet, malgré tout ce qu'elle a ſouffert depuis ce temps-là, je vous apprends qu'elle n'eſt point morte, & qu'il ne tiendra qu'à vous de la revoir dès aujourd'hui. O ciel ! s'écria le roi de Thébet, à ce diſcours ; croirai-je ce que j'entends ? Eſt-il bien poſſible que la reine ſoit encore en vie, après les malheurs qu'elle a éprouvés ? Mais vous, ajouta-t-il en s'adreſſant au roi de la Chine, vous qui me paroiſſez inſtruit des étranges événemens qui ſont arrivés dans ma maiſon, dites-moi, de grâce, qui vous êtes, & m'informez de toutes les obligations que je vous ai. Je ſuis étranger, répondit Ruzvanſchad, & je vous dirai mon nom une autre fois. Le haſard m'a fait rencontrer la reine ; elle m'a raconté ſes triſtes aventures, & je n'ignore pas celle qui vous eſt

arrivée ce matin ; le visir Aly vient de me l'apprendre. Il est en ce moment avec cette princesse, dans un lieu où je leur ai promis de vous conduire.

Cette nouvelle causa beaucoup de joie au jeune roi de Thébet, qui plein d'impatience de revoir sa véritable femme, l'alla trouver sur le champ avec Ruzvanschad, & laissa-là le misérable Mocbel après avoir pris son anneau.

XXVI. JOUR.

Aussi-tôt que les deux princes se furent rendus à l'endroit où le visir Aly-Bim-Haytam étoit avec la reine, le roi de Thébet descendit de cheval avec précipitation ; &, recevant dans ses bras cette princesse, qui s'étoit avancée pour l'embrasser : Madame, lui dit-il, de quel œil verrez-vous désormais un mari qui vous a si mal traitée ? Mais, hélas ! à quelques excès que j'aie porté la cruauté, vous ne devez point me haïr, puisqu'en vous persécutant je croyois vous venger de votre ennemie. Oublions le passé, seigneur, répondit la reine, votre erreur sert

d'excuſe au traitement que vous m'avez fait, & l'enchantement étoit tel qu'on doit vous pardonner votre erreur. Non, madame, répliqua le roi, je la trouve inexcuſable, & je ne me la pardonne point. Quelque reſſemblance qu'il y eût entre vous & la malheureuſe femme qui avoit pris vos traits, je devois vous reconnoître à vos ſentimens & à votre eſprit, que celui de votre phantôme n'égaloit pas.

Après s'être tous deux abandonnés quelque temps à la joie de ſe revoir, la reine demanda au prince ſon mari comment il s'étoit apperçu que la dame, qu'il regardoit comme ſa femme, ne l'étoit pas? Je montai, lui dit le roi, par un eſcalier dérobé dans l'appartement de la reine, & je n'en eus pas plutôt ouvert la porte, que voyant un homme couché avec ma femme, je me ſentis ſaiſi de fureur. Je tirai mon cimeterre, & m'approchai du lit pour immoler ces deux amans; mais l'homme eut l'adreſſe d'éviter mes coups, & gagna l'eſcalier dérobé. Avant que de le pourſuivre, je voulus me défaire d'une infidelle épouſe. Elle s'étoit levée, & me demandoit grâce en me tendant les bras. J'étois trop en colère pour l'écouter; je la frappai, & lui coupai une

main, où elle avoit un anneau. Elle n'eut pas plutôt la main coupée, que ſon beau viſage diſparut, & je ne vis plus devant moi qu'une horrible vieille.

Prince, me dit-elle, en me coupant la main tu as détruit le charme qui trompoit tes yeux. C'eſt par le pouvoir d'une bague enchantée que j'avois tous les traits de la reine, & l'homme qui vient de t'échapper a pris auſſi toute ta forme par la vertu d'un autre anneau. Ne m'ôtes point la vie; je ſuis aſſez miſérable, puiſque je te vois déſabuſé. O ſcélérate, me ſuis-je alors écrié, ne te flatte pas d'une vaine eſpérance, ne crois pas pouvoir intéreſſer ma généroſité à te laiſſer vivre. Non, non, ton crime eſt indigne de pardon. Si tu n'avois offenſé que moi, j'aurois pu par pitié te faire grâce; mais tu es venue troubler l'union où je vivois avec la reine; tu es cauſe que j'ai traité cette princeſſe indignement, que je l'ai chaſſée de mon palais, & que je ne la reverrai plus; car je ne doute pas qu'accablée de douleur & de misère, elle n'ait achevé ſon déplorable deſtin. A ces mots, ajouta le roi, j'ai levé mon cimeterre, & j'ai coupé la tête à cette méchante vieille. Après cela, ſans perdre de temps, je me ſuis mis ſur

les traces du malheureux qui avoit emprunté mes traits, & le ciel n'a pas permis qu'il se soit dérobé à mon juste ressentiment.

Lorsque le roi de Thébet eut ainsi satisfait la curiosité de la reine, il raconta tout ce qui s'étoit passé entre Mocbel & lui. Il fit un long récit de toutes les démarches que ce misérable & Dilnouaze avoient faites pour s'emparer du trône des Naïmans, & de quelle manière ils l'avoient ensuite abandonné. La princesse & le visir Aly écoutèrent cette histoire avec autant de surprise que d'attention. Lorsque le roi l'eut achevée, il se tourna vers Ruzvanschad, & lui dit : noble étranger, qui avez si généreusement contribué au bonheur dont nous jouissons, quelles marques de reconnoissance souhaitez-vous que je vous donne? Parlez, demandez-moi tout ce qu'il vous plaira, & soyez sûr que je vous l'accorderai. Ruzvanschad alloit répondre à ce compliment, quand la jeune reine de Thébet prenant la parole, dit au prince son mari : seigneur, vous ne savez pas que l'étranger à qui vous adressez ce discours est le roi de la Chine. Aussi-tôt que le roi de Thébet entendit parler ainsi la reine, il demanda pardon à Ruzvanschad s'il avoit manqué

aux égards qu'il lui devoit. Le roi de la Chine l'interrompit, & ces deux princes s'embrafsèrent à plufieurs reprifes. Après quoi ils allèrent tous au château du roi de Thébet. Ruzvanfchad y demeura quelques jours, il y fut régalé magnifiquement. Puis ayant pris congé de fes hôtes, il retourna dans fes états.

Continuation de l'Hiftoire de Ruzvanchad, & de la Princeffe de Cheheriftani.

LE roi de la Chine étant arrivé dans fon palais, ne manqua pas de raconter à fon vifir la merveilleufe aventure de la reine & du roi de Thébet. Muezin en fut étonné, & prit de là occafion de repréfenter encore à fon maître que Cheheriftani n'étoit vraifemblablement qu'une magicienne, ou plutôt qu'une femme femblable à Dilnouaze: Ruzvanfchad commençoit à n'en pas douter.

Un matin, que tous les courtifans étoient aflemblés au palais, & que felon leur coutume, ils attendoient que ce prince fe montrât, on leur vint dire qu'on ne favoit ce qu'il étoit devenu : que le foir précédent, après avoir fait retirer tous fes officiers, il

s'étoit endormi ſur un ſopha, & qu'on ne le retrouvoit ni dans ſon appartement, ni dans aucun autre lieu du palais. On en fit de nouvelles perquiſitions, mais elles furent toutes inutiles ; & pluſieurs jours s'étant écoulés ſans qu'on entendît parler de lui, & ſans qu'on ſût où il pouvoit être, tous les courtiſans commencèrent à s'affliger, comme à l'envi l'un de l'autre. Ils ſe teignirent le viſage de jaune, & ſe mirent à pleurer en répandant des roſes devant le trône.

Muezin entr'autres paroiſſoit inconſolable. Il aimoit ſon maître paſſionnément ; & dans la douleur qu'il avoit d'ignorer ſon ſort : Ah ! mon prince, s'écrioit-il, dans quel lieu du monde êtes-vous ? Que dois-je penſer de votre abſence ? Auriez-vous entrepris un nouveau voyage ? Eſt-ce un pouvoir magique qui vous enlève à vos peuples ? ou nous abandonnez-vous de votre propre mouvement ? Non, vous connoiſſez trop notre zèle & notre fidélité pour vouloir nous cauſer une ſi grande affliction. C'eſt ſans doute par l'art funeſte d'une enchantereſſe que nous vous avons perdu.

Pendant que le viſir & les autres ſujets de Ruzvanſchad ſe livroient à la douleur, cet heureux prince étoit au comble de la

joie dans l'iſle de Cheheriſtan, où il avoit été tranſporté par l'ordre de Cheheriſtani. Cette princeſſe, après avoir été proclamée reine, s'étoit appliquée aux affaires de l'état, & n'avoit été occupée que du ſoin de ſa grandeur les premiers jours de ſon règne : mais, dans la ſuite, ſentant qu'elle aimoit toujours le roi de la Chine, & ſatisfaite de ſa fidélité, elle avoit enfin réſolu de tenir la parole qu'elle lui avoit donnée. Pour cet effet, elle le fit enlever par un génie qui le lui apporta dans ſon appartement. Ah ! divine princeſſe, s'écria Ruzvanſchad, auſſitôt qu'il apperçut la reine de Cheheriſtan, il m'eſt donc permis de vous revoir ? Hélas ! je n'oſois plus me flatter d'une ſi charmante eſpérance : je craignois que vous ne m'euſſiez oublié. Non, prince, répondit Cheheriſtani, l'abſence ne produit pas ſur les génies le même effet que ſur les hommes, elle ne ſauroit ébranler notre conſtance. Elle n'a point affoibli la mienne, répliqua le roi de la Chine ; quoique je ne ſois qu'un homme, je ſuis auſſi conſtant que les génies. Ah ! ma reine, pourſuivit-il en ſoupirant, que le temps qui nous a ſéparés m'a paru long, & que j'avois d'impatience de vous voir paroître à mes yeux ! Seigneur, dit la

princeſſe, je ſuis contente de vous, & puiſque votre tendreſſe ne s'eſt point démentie, je veux tenir dès aujourd'hui la promeſſe que je vous ai faite. Nous allons unir nos deſtins.

XXVII. JOUR.

Le jeune roi de la Chine remercia Cheheriſtani de ſes bontés, & lui jura un éternel amour. Après cela, tous les grands du royaume, & le peuple, s'aſſemblèrent devant le palais par ordre de la reine, qui leur dit : grands & petits génies qui m'écoutez, comme vous vous êtes tous engagés par ferment à m'obéir, lorſqu'après la mort de Menutcher mon père, vous m'avez revêtue de la puiſſance ſouveraine, je vous déclare que je vais épouſer le prince Ruzvanſchad, & je vous ordonne de le regarder comme votre maître. En même temps elle le fit venir, & le leur montra. Tous les génies applaudirent au choix de la reine; & quoique le roi de la Chine ne fût qu'un homme, ils ne laiſsèrent pas,

tant ils aimoient leur princeſſe, de le couronner roi de Cheheriſtan.

La cérémonie du couronnement étant achevée, on travailla aux préparatifs du mariage. Mais avant que de l'achever, Cheheriſtani dit à Ruzvanſchad: Seigneur, il faut que vous me promettiez une choſe. Je n'exige de vous cette promeſſe que pour notre commun bonheur : mais il eſt abſolument néceſſaire que vous me la faſſiez, & & que vous la teniez abſolument : car ſi par malheur il vous arrivoit d'y manquer, nous ſerions tous deux fort à plaindre. Hé! madame, de grâce, interrompit le roi de la Chine, c'eſt trop me tenir en ſuſpens : dites-moi ce qu'il faut que je vous promette : vous n'avez qu'à parler, je ſuis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira. Ce que j'attends de vous, reprit la reine, eſt un effort pénible, dont je crains que vous ne ſoyez pas capable. Comme je ſuis génie, & vous un enfant d'Adam, nous avons des humeurs différentes. Nous agiſſons autrement que les hommes, nous avons nos loix & nos coutumes particulières; en un mot, nous ne pourrons vivre long-temps enſemble, ſi vous n'avez une complaiſance aveugle pour moi.

Hé quoi ! madame, dit Ruzvanſchad, c'eſt-là cet effort difficile dont vous me ſoupçonnez de n'être pas capable ? Ayez meilleure opinion des hommes, ou plutôt de vous-même. Croyez que vous aurez toujours ſur moi un empire abſolu, & que je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre. Hé bien repartit la princeſſe, vous me promettez donc que ſi je fais devant vous quelque action qui vous déplaiſe, vous vous garderez bien de la blâmer & de m'en reprendre. Oui, ma reine, s'écria-t-il, loin de blâmer vos actions, je jure que je les approuverai toutes. J'aurai toute ma vie pour vous autant de complaiſance que d'amour, & vous ne ſauriez en douter ſans me faire une offenſe mortelle. C'eſt aſſez, reprit Cheheriſtani : je me repoſe ſur la foi de ce ſerment, & quelque choſe que je puiſſe faire devant vous, j'eſpère que vous garderez le ſilence. Au reſte, ne penſez pas que je vous demande une complaiſance injuſte. Les génies ne font jamais rien mal-à-propos. Si quelquefois vous me voyez faire des actions qui ne vous paroiſſent pas raiſonnables, dites en vous-même : elle n'agit pas ainſi ſans raiſon. Le roi de la Chine ayant promis

mis de nouveau qu'il ne trouveroit point à redire à tout ce que pourroit faire la princeſſe, on ne ſongea plus qu'à leur mariage.

La reine fit monter Ruzvanſchad ſur un trône d'or, & puis s'aſſit auprès de lui. Tous les grands ſe rangèrent devant eux, & toutes les femmes de la princeſſe ſe mirent aux deux côtés du trône. Les grands rendirent leurs hommages & leurs reſpects au roi, & firent une cérémonie particulière aux créatures de leur eſpèce. Enſuite le peuple célébra ce mariage par des réjouiſſances qui durèrent trois jours. Le roi de la Chine, charmé de ſon bonheur, ne s'occupa qu'à plaire à la princeſſe, & conſacrant tous ſes momens aux jeux & aux plaiſirs, il perdit pour un temps le ſouvenir de la Chine.

Après une année de mariage, Cheheriſtani accoucha d'un prince plus brillant que le jour. Tous les génies firent de nouvelles réjouiſſances; & le roi, ravi d'avoir un fils de cette charmante princeſſe, ne ceſſoit d'en rendre grâces au ciel. Il étoit à la chaſſe quand il apprit cette nouvelle. Il ſe rendit en diligence au palais pour voir l'enfant, que la mère tenoit dans ſes

bras auprès d'un grand feu. Ruzvanſchad prit le petit prince, & après l'avoir baiſé avec beaucoup de délicateſſe, de peur de le bleſſer, il le rendit à la reine qui le jeta dans le feu. Auſſi-tôt, ô prodige ſurprenant! le feu & l'enfant nouveau né diſparurent.

XXVIII. JOUR.

Ce ſpectacle merveilleux ne fut pas peu mortifiant pour le roi; mais quelque douleur qu'il reſſentit de la perte de ſon fils, il ſe ſouvint de la promeſſe qu'il avoit faite à la reine. Il dévora ſon chagrin, garda le ſilence, & ſe retira dans ſon cabinet, où il ſe mit à pleurer, en diſant: Ne ſuis-je pas bien malheureux? Le ciel m'accorde un fils, je le vois jeter dans les flammes par ſa propre mère, & il m'eſt défendu même de blâmer une action ſi cruelle! O mère dénaturée! ô barbare!...... Mais taiſons-nous, ajouta-t-il en ſe reprenant, je pourrois offenſer la reine en lui témoignant mon affliction. Contraignons-nous, & au lieu de me révolter contre une action ſi horrible, diſons & croyons en effet, que

la princeſſe n'agit pas ainſi ſans raiſon.

Le roi ne dit donc rien à Cheheriſtani, quelqu'envie qu'il eût de lui reprocher la mort de ſon fils. Une année après elle mit au monde une princeſſe encore plus belle que le prince. On la nomma Balkis. Tous les génies de l'iſle ne manquèrent pas auſſi d'en célébrer la naiſſance, par des fêtes qui durèrent trois jours. Le roi fut charmé de la beauté de ſa fille; il ne pouvoit ſe laſſer de la regarder. Elle lui fit oublier le prince de Cheheriſtan; mais la joie de ce malheureux père ne fut pas de longue durée. Quelques jours après l'accouchement de la reine, on vit entrer dans le palais une grande chienne blanche qui avoit la gueule béante. Cheheriſtani l'ayant apperçue, l'appela, & lui dit: tiens, prens cette petite fille & ſon berceau. Auſſitôt la chienne s'approcha du berceau, le prit avec ſa gueule & s'enfuit.

Il ſeroit difficile d'exprimer quelle fut à ce ſpectacle la douleur du roi. Quelque complaiſance qu'il eût juré d'avoir pour la reine, peu s'en fallut qu'il ne lui dit mille choſes dures & déſobligeantes; il fut obligé de ſe retirer de peur d'éclater. Il s'enferma dans ſon cabinet, où rappelant dans ſa mémoire le déplorable ſort de ſon fils, &

frappé de ce qu'il venoit de voir : Cheheristani ! disoit-il, ah ! inhumaine, pouvez-vous traiter ainsi vos propres enfans ? Certes, si les génies se font un plaisir de commettre des actions si contraires à la nature, qu'ils cessent de vanter les avantages de leur espèce. Je déteste leurs coutumes, & leurs loix : celles des hommes sont plus raisonnables. Mais, m'a dit la reine, les génies ne font rien qui ne soit à propos, & quand je ferai quelque chose qui vous révoltera, dites en vous-même, elle n'agit pas ainsi sans raison. Hé ! comment se pourroit-il faire qu'elle n'eût pas tort ? Ah ! je perce le mystère, & je vois la cause de mon malheur. Les loix des génies veulent sans doute que, quand ils se marient avec les hommes, ils fassent mourir les enfans qui naissent de ce mariage. Voilà le motif de cette conduite qui me surprend. O ! cruelle princesse, pensez-vous que je puisse être dévoué à toutes vos volontés ? Non, malgré la tendresse que j'ai pour vous, il m'est impossible de m'accoutumer à vos barbares loix.

Quoique Ruzvanschad fût vivement affligé de la perte de ses enfans, il eut assez de pouvoir sur lui pour ne rien dire à la reine;

mais le séjour de l'isle de Cheheristan lui devint insupportable, & il résolut de retourner à la Chine. Madame, dit-il un jour à Cheheristani, je voudrois bien revoir mon royaume de la Chine; permettez que j'aille retrouver mes peuples, qui sont depuis long-temps des vœux pour mon retour. Hé bien, lui répondit la reine, je consens que vous leur donniez cette satisfaction. D'ailleurs votre présence est nécessaire dans vos états; je sais que les Mogols lèvent contre vous une puissante armée. Partez pour aller défendre votre empire. Quelque courageux que soient vos sujets, ils combattront beaucoup mieux quand ils vous auront à leur tête; j'aurai soin de vous aller voir. En achevant ces paroles, elle appela un génie, & lui dit: portez tout-à-l'heure le roi dans son palais de la Chine. En même temps le génie obéit, & Ruzvanschad se trouva bientôt dans son palais.

Dès que Muezin le vit, il en fut transporté de joie; il se prosterna devant lui la face contre terre, & il lui dit. Ah! seigneur, le ciel a donc exaucé mes vœux, il vous rend à vos peuples. J'ai gouverné vos états pendant votre absence, & vos

ſujets, déſeſpérant de votre retour, m'ont élevé à l'empire; mais je revois mon ſeigneur & mon maître. Qu'il remonte ſur ſon trône, qu'un eſclave occupe depuis trop long-temps. Le roi conta au viſir tout ce qui lui étoit arrivé, & ce miniſtre en fut dans un extrême étonnement.

Cependant, les Mogols s'approchoient de la Chine avec des forces conſidérables. Ils étoient déjà entrés dans ce royaume, & ils ne ſe promettoient pas moins que d'en faire la conquête entière. Sur le bruit de leur marche, Ruzvanſchad aſſembla le plus de troupes qu'il lui fut poſſible, & alla au-devant de ſes ennemis. Il les rencontra dans une vaſte plaine, où rien ne leur manquoit. Il campa aſſez près d'eux, & bientôt on vit arriver une grande abondance de toutes ſortes de vivres, & particulièrement de biſcuits, de fruits & de conſerves, avec une infinité d'outres remplies de vin & d'autres boiſſons. Ces vivres étoient ſur des chameaux & des mulets, & un viſir de Ruzvanſchad les conduiſoit au camp. Ce miniſtre ſe nommoit Wely. Comme il arrivoit dans la plaine avec les vivres, la princeſſe Cheheriſtani parut devant lui accompagnée de pluſieurs génies, qui déchar-

gèrent les chameaux, écrasèrent les bifcuits, les fruits & les conſerves, les renversèrent, percèrent les outres; enfin ils mirent tout en pièces, & répandirent toutes les boiſſons, de ſorte qu'il ne reſta rien qui fût en état d'être bu ou mangé.

XXIX. JOUR.

WELY fut fort étonné de voir ſes vivres en cet état. Mais la princeſſe lui dit: va dire au roi que c'eſt la reine ſa femme qui a fait tout ce déſordre. Il n'y manqua pas, il ſe rendit en diligence ſous la tente de Ruzvanſchad. Sire, lui dit-il, voilà votre armée ſans vivres. En même temps il lu conta tout ce que la reine venoit de faire; ce qui mit le roi au déſeſpoir. La mort de ſes enfans lui ſembloit plus excuſable que cette dernière action. Il en étoit encore tout hors de lui-même, lorſqu'il vit paroître la princeſſe: madame, lui dit-il, je ne puis plus me taire: vous avez mis ma patience à bout: vous avez jeté mon fils au feu, vous avez donné ma fille à une chienne. Quelque chagrin que cela

m'ait caufé, je ne vous en ai rien témoigné, j'ai dévoré ma douleur ; mais ce que vous venez de faire, ne pouvant être qu'un attentat à ma vie & à ma gloire, il m'eft impoffible de ne pas me plaindre de vous. Ah ! ingrate, de quel prix payez-vous ma tendreffe ! Quel eft votre deffein ? Voilà mon armée dépourvue de toutes munitions de bouche. Que deviendra-t-elle ? Parlez ? Et que deviendrai-je moi-même. Vous voulez fans doute que, fans combattre, je tombe au pouvoir de mes ennemis. Cela fe peut-il fouffrir !

Seigneur, répondit la reine, il auroit mieux valu vous taire encore cette fois-ci, que de rompre le filence fi mal à propos ; mais puifque vous avez parlé, & que le mal eft fans remède, c'en eft fait : il feroit inutile de chercher les moyens de détourner le malheur que je craignois, puifqu'il eft arrivé. Ah ! prince imprudent & foible, pourquoi n'avez-vous pu retenir votre langue ? Savez-vous bien quel étoit ce feu à qui je livrai votre fils ? C'étoit un Salamandre habile à qui je confiai l'éducation de ce jeune prince. Et la chienne que vous avez vue, c'eft une fée qui a bien voulu fe charger de votre fille pour lui enfeigner

toutes les ſciences convenables à une princeſſe génie. Le Salamandre & la fée répondent à mon attente, ils élèvent le prince & ſa ſœur d'une manière admirable. Vous en allez juger tout-à-l'heure. Hola, gardes, pourſuivit-elle en parlant aux génies de ſa ſuite, que l'on faſſe venir ici en ce moment mon fils & ma fille. A peine eut-elle prononcé ces paroles, que le prince de Cheheriſtan & ſa ſœur Balkis vinrent ſous la tente de Ruzvanſchad; mais il n'y eut que le roi qui les vit, tous les autres hommes qui étoient préſens ne les voyoient point.

Le roi de la Chine, malgré la ſituation où l'avoient mis ſes munitions gâtées, fut tranſporté de joie quand il apperçut ſes enfans. Il les embraſſa tous deux l'un après l'autre, avec des tranſports que les pères ſeuls ſont capables de ſentir. Pendant ce temps-là, Cheheriſtani continua ſon diſcours. Seigneur, dit-elle, il faut préſentement que je vous apprenne pourquoi j'ai renverſé vos vivres. Le roi des Mogols veut éteindre le flambeau de votre vie, & réduire ſous ſon obéiſſance l'empire de la Chine. Pour y parvenir plus ſûrement, il a, par une ſomme conſidérable, cor-

rompu la fidélité de Wely. Ce perfide miniftre, pour cent mille fequins d'or, s'eft obligé de faire périr votre armée, & vous-même, par le poifon. Comme vous l'avez chargé du foin des vivres, il a fait mettre dans les bifcuits & dans le vin un poifon qui fait fon effet dans le moment. C'eft pourquoi tous vos officiers & vos capitaines auroient perdu la vie, fi je n'avois pas gâté ces munitions. Vous ne fauriez peut-être croire ce que je vous dis : mais il eft aifé de vous convaincre. Faites venir le vifir, qu'il mange en votre préfence un morceau de ces bifcuits, & vous verrez ce qui en arrivera.

Le roi fut troublé de ces paroles : il fit appeler Wely ; & quand ce miniftre fut venu : Qu'on aille, dit le prince, chercher quelques reftes des munitions renverfées. On lui apporta une boîte de confitures qui fe trouva encore toute entière, & fur laquelle étoit le cachet du vifir. Le roi fit ouvrir la boîte, & ordonna au traître de manger des confitures. Sire, dit Wely, je n'ai pas d'appétit préfentement : mais dès que j'en aurai, j'en mangerai. Si tu n'en manges tout-à-l'heure, répliqua le prince, je vais te faire trancher la tête. Alors le

visir voyant qu'il ne pouvoit éviter la mort, aima mieux obéir. Il prit quelques morceaux des confitures, & à l'instant même il tomba roide mort devant toutes les personnes qui étoient sous la tente.

Seigneur, dit la reine à Ruzvanschad, vous ne doutez plus à présent de la trahison de votre visir; & vous êtes sans doute persuadé que les Génies ne font rien sans raison. Oui, madame, dit le roi, je conviens que j'ai tort de n'avoir pas exactement observé la loi que vous m'aviez imposée; mais je ne suis pas hors d'inquiétude. Mon armée demeure sans vivres, & la faim fera ce que le poison devoit faire. Non, non, dit la princesse, les vivres ne vous manqueront pas: vous en aurez demain plus qu'il ne vous en faut; car cette nuit vous attaquerez vos ennemis, vous les taillerez tous en pièces, vous deviendrez maître de leurs munitions, & vous vous en retournerez dans votre capitale vainqueur & triomphant.

Ce que la reine disoit se trouva vrai. Au milieu de la nuit, cette princesse avec tous les génies de sa suite se mit à la tête des Chinois, & fondit sur les Mogols, qui voulurent d'abord faire quelque résis-

tance ; mais ils furent tous renversés. Les Génies & les Chinois en firent un si horrible carnage, qu'à peine le roi des Mogols, qui commandoit en personne, put-il se sauver. Le lendemain, quand le jour vint à paroître, on vit toute la plaine jonchée de corps morts, & Ruzvanschad fut d'autant plus content de cette victoire, qu'elle ne lui couta que quelques soldats. Son armée fit un riche butin. Tous les équipages des Mogols, aussi-bien que leurs vivres, qui étoient en abondance, devinrent la proie des victorieux.

Alors Cheheristani dit au roi son époux : Voilà tous vos ennemis sur la poussière ; la guerre est finie. Vous pouvez retourner sur vos pas, & aller vivre dans votre palais tranquillement. Pour moi, je vais vous quitter, il faut que nous nous séparions pour jamais. Vous ne me verrez plus, & moi-même je serai privée de votre vue. C'est votre faute, mon cher prince : pourquoi n'avez-vous pas tenu la promesse que vous m'aviez faite ? Ah ! juste ciel, s'écria le roi à ce discours, qu'est-ce que j'entends ? Au nom de dieu, madame, abandonnez ce funeste dessein. Je me repens de vous avoir manqué de parole : daignez me pardonner. Je vous

proteſte que déſormais vous ne vous plaindrez plus de moi. Quelque choſe que vous faſſiez, ſoyez aſſurée que je me garderai bien de le déſapprouver. Ce ſerment eſt ſuperflu, dit la princeſſe; nos loix m'ordonnent de m'éloigner de vous. Les loix des Génies ne ſe peuvent enfreindre. Ceſſez de vouloir m'arrêter: hélas! s'il dépendoit de moi de vous pardonner, je ne ſerois pas inexorable. Adieu, prince, ajouta-t-elle en pleurant, vous perdez vos enfans & leur mère. Vous ſouhaiterez en vain de les revoir, ils ne s'offriront plus à vos yeux. En diſant cela elle diſparut, auſſi bien que le prince de Cheheriſtan & la princeſſe Balkis.

XXX. JOUR.

QUELLE vive douleur reſſentit le roi de la Chine en perdant des objets ſi chers! Il n'eſt pas poſſible de l'exprimer. S'il eût perdu la bataille, & qu'il fût tombé entre les mains des Mogols, il n'auroit pas été ſi affligé. Il ſe déchira le viſage, mit de la terre ſur ſa tête, & fit toutes les actions

d'un homme insensé. Il reprit le chemin de sa capitale avec son armée, & dès qu'il fut arrivé dans son palais, il dit à Muezin: Visir, je vous laisse le soin des affaires, gouvernez mon empire. Faites tout ce que vous jugerez à propos; pour moi, je vais passer le reste de ma vie à pleurer ma femme & mes enfans, que j'ai perdu par ma seule imprudence. Je ne veux voir personne que vous, & encore je ne vous donne la liberté de me parler, qu'à condition seulement que vous ne m'entretiendrez point de tout ce qui regarde mon royaume. Vous ne me parlerez que de Cheheristani & de mes enfans. Je prétends faire mon uniquè occupation de mes chagrins.

Effectivement, Ruzvanschad s'enferma dans son appartement, où personne que Muezin n'avoit la permission d'entrer. Ce ministre l'alloit voir tous les jours. Il ne manquoit pas, pour plaire à ce prince, de flatter sa douleur, & il espéroit que le temps la diminueroit: mais au contraire elle s'augmenta de jour en jour. Le roi tomba dans une profonde mélancolie, & demeura près de dix années dans une langueur mortelle. Enfin, cédant à ses ennuis, il devint ma-

lade, & il étoit prêt à mourir, quand la reine paroissant tout-à-coup dans son appartement, lui adressa ces paroles : Prince, je viens finir vos peines, & vous rendre la vie, que vous avez déjà presque perdue. Nos loix vouloient que, pour punir votre parjure, je fusse dix ans séparée de vous, & même elles ne me permettoient pas de vous revoir, à moins que pendant tout ce temps-là vous ne m'eussiez été fidelle : c'est pourquoi, lorsque je vous quittai, je crus que je vous abandonnois sans retour. Les enfans d'Adam, disois-je, ne sont pas capables d'une si longue constance : il m'aura bientôt effacée de son souvenir. Grâces au ciel, je me suis trompée, & je vois que les hommes peuvent aimer constamment. Je reviens donc à vous, prince, ajouta-t-elle, & pour comble de joie, vous reverrez aussi vos enfans.

A peine eut-elle achevé ces paroles, que le prince de Cheheristan & la princesse Balkis entrèrent & se montrèrent à Ruzvanschad, qui en fut charmé. Aussi tendre père que fidelle époux, il étoit agité des plus doux mouvemens que le sang & l'amour puissent inspirer. Sa santé fut rétablie en peu de temps. Ces quatre personnes

passèrent ensemble heureusement un très-grand nombre d'années : & enfin, après la mort du roi & de la reine, le prince de Cheheristan prit possession du royaume de la Chine, & la princesse Balkis alla règner dans l'isle de Cheheristan, jusqu'à-ce qu'elle devînt l'épouse du grand prophête Salomon.

Quand la nourrice de Farrukhnaz eut achevé de raconter cette histoire, les femmes de la princesse qui aimoient les aventures des génies & les enchantemens, l'élevèrent au-dessus de celle d'Aboulcasem; mais toutes les autres furent d'avis contraire, & soutinrent que l'histoire du jeune homme de Basra étoit la plus intéressante. Pour moi, dit Farrukhnaz, je blâme fort le roi de la Chine de n'avoir pas tenu la promesse qu'il avoit faite à Cheheristani, puisqu'elle lui avoit dit que les génies ne faisoient rien sans raison : cela prouve bien que les hommes ne sont pas esclaves de leur parole. Madame, reprit Sutlumemé, il y en a qui la garderoient même aux dépens de leur vie, comme je vous le ferois voir par l'histoire de Couloufe & de la belle Dilara, si vous me permettiez de vous la raconter. Je le veux bien, reprit la prin-

cesse ; aussi-bien je m'apperçois que toutes mes femmes prennent beaucoup de plaisir à vous entendre. Alors la nourrice la commença de cette manière.

HISTOIRE

De Couloufe & de la belle Dilara.

IL y avoit à Damas un vieux marchand nommé Abdallah, qui passoit pour le plus riche de ses confrères. Il étoit fâché d'avoir été dans toutes les parties du monde, & de s'être exposé à mille & mille périls pour amasser du bien, puisqu'il n'avoit point d'enfans. Il n'épargnoit rien, toutefois pour en avoir ; il ouvrit sa porte aux pauvres, & faisoit sans cesse des charités aux derviches, en les invitant à prier dieu de lui accorder un fils. Il fonda même des hôpitaux & des couvents, & fit bâtir des mosquées, mais tout cela étoit inutile. Abdallah ne pouvoit devenir père, & il en perdit même l'espérance.

Un jour il fit venir chez lui un médecin Indien, dont on vantoit fort la capacité. Il le fit asseoir à sa table, & après l'avoir

bien regalé, il lui dit : O docteur ! il y a long-temps que je souhaite passionnément d'avoir un fils. Seigneur, lui répondit l'Indien, c'est une faveur qui dépend de dieu. Cependant, il est permis aux hommes de chercher les moyens de l'obtenir. Ordonnez-moi ce qu'il faut que je fasse pour cela, repartit Abdallah, & je vous assure que je le ferai. Premièrement, dit le médecin, achetez une jeune esclave, qui soit grande & droite comme un cyprès : qu'elle ait un visage agréable, de grosses joues & de grosses hanches. Secondement, le son de sa voix doit être doux ; son air toujours riant, & sa conversation enjouée. De plus, je voudrois que vous vous aimassiez l'un & l'autre. Outre cela, avant que de voir cette esclave, il faut que vous soyez chaste pendant quarante jours, & que votre esprit ne soit occupé d'aucune affaire ; que vous ne mangiez durant tout ce temps-là que de la chair de mouton noir, & que vous ne buviez que du vin vieux. Si vous observez exactement toutes ces choses, il y a lieu d'espérer que vous aurez un fils.

XXXI. JOUR.

ABDALLAH ne manqua pas d'acheter une belle esclave, & véritablement il en eut un fils, en suivant le régime que le médecin lui avoit prescrit. Pour célébrer la naissance de l'enfant, qui fut nommé Couloufe, Abdallah assembla tous ses amis, leur donna un festin, & fit de grandes aumônes, pour rendre grâces au ciel d'avoir comblé ses vœux. On éleva Couloufe, & à mesure qu'il devenoit plus grand, il recevoit de nouvelles instructions. Il eut plusieurs maîtres, qui le trouvèrent fort disposé à profiter de leurs leçons. On lui enseigna les langues Hébraïque, Grecque, Turque & Indienne, & à bien former les caractères de toutes ces langues. On ne se contenta pas de lui faire apprendre l'Alcoran, on lui en fit lire les commentaires. Il en possédoit jusqu'au sens mystique. Il étoit sur-tout bien instruit du point qui regarde la prédestination. Il savoit aussi l'abolissant & l'aboli, de même que les points de l'ambigüité & de la cer-

titude. On ne voulut point qu'il ignorât l'hiſtoire des Tribus Arabes, l'hiſtoire de Perſe, ainſi que les annales des rois. De plus, il apprit la morale, la philoſophie, la médecine, & l'aſtronomie. Il n'avoit pas dix-huit ans, qu'outre toutes les choſes que je viens de dire, il en ſavoit encore d'autres. Il étoit bon poëte & ſavant muſicien. Il étoit d'ailleurs perfectionné dans tous les exercices du corps. Perſonne n'a jamais tiré de l'arc, ni manié le ſabre & la lance avec plus d'adreſſe & de vigueur. Enfin, c'étoit un jeune homme d'un mérite accompli.

Quelle ſatisfaction pour un père d'avoir un ſemblable fils! Abdallah l'aimoit plus que ſa vie, & ne pouvoit vivre un moment ſans lui. Cependant, la mort qui en veut aux heureux du ſiècle, vint bientôt enlever le vieux marchand. Se voyant à l'extrêmité, il fit aſſeoir Couloufe au chevet de ſon lit, & il employa ſes derniers momens à lui donner de ſages conſeils. Après ſa mort & ſes funérailles, ſon fils prit poſſeſſion de tous ſes biens.... Mais ce jeune homme n'en fut pas plutôt maître, qu'il commença à les diſſiper. Il fit bâtir un palais, acheta de belles eſclaves, & choiſit pluſieurs jeu-

nes gens pour être les compagnons de ses débauches. Il passoit les jours à se divertir avec eux. On prodiguoit chez lui les mets les plus délicats & les meilleurs vins. Ce n'étoit que festins, que danses & que concerts. Il vécut de cette manière pendant plusieurs années, comme si la source de ses plaisirs eût été inépuisable. Néanmoins il consuma tout son patrimoine. Il lui fallut vendre son palais & ses esclaves, & insensiblement il se trouva sans bien. Ce qui réjouït fort ses ennemis.

Il se repentit alors de sa prodigalité; il alla chez tous les jeunes gens qui avoient contribué à le ruiner. Mes amis, leur dit-il, vous m'avez vu dans la prospérité, & vous me voyez présentement dans la misère. J'ai recours à vous, aidez-moi à me relever de ma chute; souvenez-vous des offres de services que vous me faisiez quand vous êtiez à ma table. Je ne doute point que vous ne soyez touchés de l'état où je suis, & que vous ne fassiez quelques efforts pour m'en tirer. C'est ainsi que le malheureux Couloufe tâchoit d'exciter la reconnoissance de ses amis, & les engager à le secourir. Mais il parloit à des sourds. Les uns lui disoient qu'ils étoient fâchés de le voir dans une

ſituation ſi déplorable, & ſe contentoient de prier le ciel d'avoir pitié de lui. Les autres, ajoutant la dureté à l'ingratitude, lui refuſoient juſqu'à la conſolation de le plaindre, & lui tournoient le dos. O faux amis! s'écria-t-il, que votre procédé dur & ingrat me punit bien d'avoir été aſſez crédule pour m'imaginer que vous m'aimiez véritablement!

Le fils d'Abdallah, encore plus pénétré de douleur d'avoir été la dupe de la fauſſe amitié de ſes compagnons de débauche, que d'avoir diſſipé tout ſon bien, réſolut de s'éloigner de Damas, où il avoit tant de témoins de ſon infortune. Il prit la route du pays de Keraïtes, & ſe rendit à Caracorom, où régnoit alors Cabal-Kan. Il alla loger dans un caravanſérail, où, de ce qui lui reſtoit d'argent, il ſe fit faire une robe & un turban de toile des Indes. Il paſſoit les journées entières à ſe promener dans la ville. Il alloit dans les marchés & dans les jardins voir tout ce qu'il y avoit de plus curieux; & ſi-tôt que la nuit approchoit, il ſe retiroit dans ſon caravanſérail.

Un jour il entendit dire que le roi des Keraïtes ſe préparoit à faire la guerre; que deux rois de ſes voiſins, qui lui payoient tous

les ans un tribut confidérable, ne vouloient plus le lui payer, qu'ils s'étoient ligués enfemble, & qu'ils avoient déjà des troupes fur pied pour s'oppofer à Cabal-Kan, s'il entreprenoit de pénétrer dans leurs pays. Couloufe ayant appris cette nouvelle, alla offrir fes fervices au roi, qui lui donna de l'emploi dans fon armée. Ce jeune homme fe fignala dans cette guerre par des exploits qui lui attirèrent l'admiration des foldats, l'eftime des officiers, la protection du prince Mirgehan, fils du roi des Keraïtes. Il n'en demeura pas là. Comme à l'exemple de ces deux rois voifins, d'autres princes qui payoient auffi tribut fe foulevèrent, Cabal-Kan fut obligé de tourner fes armes contre ces nouveaux ennemis, qu'il réduifit à lui demander la paix. Le fils d'Abdallah fit encore paroître tant de courage dans les occafions qu'on lui donna de fe diftinguer, que Mirgehan voulut l'avoir auprès de lui.

Couloufe gagna bientôt l'amitié de ce prince, qui, découvrant en lui tous les jours plus de mérite, l'honora de fa confiance. Peu de temps après Cabal-Kan mourut. Le prince fon fils lui fuccéda, & fut à peine fur le trône, qu'il combla de bienfaits le fils d'Abdallah, & en fit fon favori. Couloufe

voyant que ses affaires avoient entièrement changé de face, & qu'il n'avoit jamais été plus heureux, dit en lui-même : Il faut bien que tous les évènemens de notre vie soient marqués dans le ciel. Quand je vivois à Damas dans les plaisirs, y avoit-il quelque apparence que je pusse tomber dans la misère ? & lorsque je suis venu à Caracorom, pouvois-je raisonnablement espérer que je deviendrois ce que je suis ? Non, non, toutes nos prospérités & nos disgrâces ne sauroient ne pas nous arriver. Vivons donc au gré de nos désirs, & subissons le sort que nous ne pouvons éviter.

C'est ainsi que raisonnoit le fils d'Abdallah, & servant ce prince, il suivoit son penchant sans contrainte. Un jour qu'il sortoit du palais, il rencontra une vieille femme couverte d'un voile de toile des Indes, lié de rubans & de bandeaux de soie. Elle avoit un gros collier de perles, un bâton à la main, & cinq esclaves aussi voilées l'accompagnoient. Il s'approcha de la vieille, & lui demanda si ces esclaves étoient à vendre ? Oui, dit la vieille. Il leva aussi-tôt leurs voiles, & vit que ces esclaves étoient jeunes & belles ; il en trouva sur-tout une fort agréable. Vendez-moi celle-ci, dit-il à la vieille,

vieille, elle me plaît. Non, lui répondit-elle, je ne veux pas vous la vendre. Vous me paroiſſez un galant homme, il vous en faut une plus belle. J'en ai d'autres dans ma maiſon. J'ai des filles Turques, Grecques, Eſclavones, Ioniennes, Ethiopiennes, Allemandes, Cachemiriennes, Chinoiſes, Arméniennes & Géorgiennes. Je vous les préſenterai toutes, & vous prendrez celle qui vous plaira davantage; vous n'avez qu'à me ſuivre. En achevant ces paroles, elle marcha devant Couloufe qui la ſuivit.

Lorſqu'ils furent devant une moſquée, la vieille lui dit: O jeune homme, attendez-moi ici un moment, je vais revenir. Il attendit près d'une heure, & il commençoit à s'impatienter, mais elle parut avec une fille qui étoit chargée d'un paquet. Il y avoit dedans un voile & un ſurtout de femme, dont la vieille revêtit Couloufe, en lui diſant: Seigneur, nous ſommes des gens d'honneur & de bonne famille; il ne ſeroit pas de la bienſéance de recevoir chez nous un étranger. Ma mère, lui répondit-il, vous n'avez qu'à ordonner, je ferai tout ce que vous voudrez. Il ſe couvrit donc du ſurtout, & ſe mit le voile ſur la tête. Enſuite il accompagna la vieille, qui le mena dans

un quartier qu'il ne connoiſſoit point. Ils entrèrent dans une grande maiſon ou plutôt dans un palais : car tout ce qui s'offroit à la vue, avoit un air de grandeur & de magnificence. Après avoir traverſé une vaſte cour pavée de marbre jaſpé, ils arrivèrent à un ſalon d'une étendue prodigieuſe, au milieu duquel il y avoit un baſſin de porphyre rempli d'eau, où pluſieurs petits canards ſe jouoient; l'on y voyoit tout autour des cages de fils d'or, où il y avoit mille oiſeaux d'eſpèce différente qui faiſoient entendre leur ramage.

XXXII. JOUR.

PENDANT que Couloufe regardoit avec attention ces oiſeaux, & toutes les autres choſes qui contribuoient à rendre ce ſallon le plus amuſant du monde, il entra une jeune dame qui s'approcha du jeune homme, d'un air riant. Elle lui fit une profonde révérence ; & après que de ſon côté il l'eut ſaluée, elle le prit par la main, & le pria de s'aſſeoir ſur des couſſins de brocard d'or, qui étoient ſur des ſophas de la même étoffe,

Dès qu'il s'y fut assis, elle prit elle-même la peine de lui essuyer le visage & les yeux avec un mouchoir du plus fin lin: & en lui rendant cet agréable service, elle sourioit & lui lançoit des œillades, qui le mirent bientôt hors de lui-même.

Il la trouvoit fort à son gré, & il alloit se déterminer à l'acheter, quand une autre dame, dont les cheveux blonds flottoient par boucles sur ses épaules nues, & qui étoit beaucoup plus belle que la première, parut. Elle s'avança d'un air gracieux vers le fils d'Abdallah, lui prit les mains, les baisa, & se mit en devoir de lui laver les pieds dans un bassin d'or. Il n'y voulut pas consentir; & frappé de la beauté dont elle étoit pourvue, il se leva pour se jeter à ses genoux, & dans la résolution de s'arrêter à celle la. Mais il demeura tout-à-coup immobile, & comme un homme qui a perdu l'usage des ses sens, car il apperçut vingt jeunes demoiselles, toutes plus charmantes les unes que les autres. Elles accompagnoient une jeune personne encore plus belle & plus richement habillée qu'elles, & qui paroissoit être leur maîtresse. Couloufe crut voir la lune environnée d'étoiles; & à la vue de cet objet ravissant, il s'évanouït.

Toutes les esclaves accoururent aussi-tôt à son secours, & l'ayant fait revenir de son évanouissement, la dame qui l'avoit causé lui adressa la parole : Tu sois le bien-venu, lui dit-elle, pauvre oiseau pris par les pieds. Couloufe baisa la terre, & poussa un profond soupir. On le fit asseoir sur un sopha. Cependant, on apporta du sorbet dans une coupe d'or enrichie de pierreries. La dame en but, & présenta le reste au jeune homme. Ensuite elle s'assit auprès de lui, & remarquant qu'il étoit si troublé qu'il ne pouvoit prononcer une parole : D'où naît le trouble qui t'agite, lui dit-elle ? Bannis cette sombre tristesse qui paroît dans tes yeux. Tu t'ennuies déjà sans doute avec nous. Notre compagnie te déplaît. Ah ! belle dame, répondit-il, en la regardant d'un air tendre, cessez de grâce, cessez de m'insulter. Vous savez trop qu'on ne peut voir vos charmes impunément. Je suis, je l'avoue, hors de moi-même ; un trouble inconcevable agite tous mes esprits. Sois donc de bonne humeur, interrompit la dame, & songe que tu viens ici acheter une esclave. Allons nous mettre tous à table, j'espère que nous pourrons te divertir.

En disant cela, elle prit Couloufe par la

main, & le conduisit dans une salle, où ils s'assirent avec toutes les autres dames à une longue table couverte de corbeilles de sandal, pleines de tablettes & de confitures sèches : des confitures Mamouni, des pommes Tannouri, du pileau Gouzina, Lafizina, Chekerina, & autres choses encore. Après avoir mangé, ils se levèrent. On leur apporta un bassin & une aiguière d'or. Les dames se lavèrent les mains avec des pâtes d'amandes de Cousa, du savon de Ricca, du docna de Bagdad, & de la poudre d'aloès Comari; puis, s'étant essuiées avec des mouchoirs de soie de couleur de rose, elles allèrent à la chambre du vin. C'étoit un réduit agréable, orné de plusieurs caisses de baumes, de roses & d'autres fleurs odorantes, qui bordoient un bassin de marbre plein d'une fort belle eau. Ce bassin servoit à rafraîchir le vin, & contribuoit, en mêlant du frais à l'odeur des fleurs, à rendre ce réduit délicieux. Toutes les dames firent boire Couloufe, & burent aussi elles-mêmes ; de sorte que la compagnie retourna dans le sallon, la tête un peu échauffée.

Là, quelques-unes de ces dames commencèrent à danser, & les autres à jouer de la harpe, de la guitare de David, appe-

lée Canoun, de l'orgue Arganoun, & du violon Barbot. Mais, avec quelque délicateſſe qu'elles jouaſſent de ces inſtrumens, elles n'approchoient pas de la dame dont le fils d'Abdallah étoit enchanté. Cette incomparable perſonne voulant à ſon tour montrer ce qu'elle ſavoit faire, prit un luth (1), & l'ayant accordé, elle en joua d'une manière raviſſante. Puis, ſe faiſant donner une harpe, elle joua ſur le mode Raſte; enſuite on lui apporta une viole, & elle joua ſur le mode Iſpahani; après cela, elle prit une flûte douce, & joua ſur le mode Rihaoui. En un mot, elle employa les douze modes l'un après l'autre, & les vingt-quatre branches de la muſique. Elle chanta auſſi, & ſa voix ne fit pas moins de plaiſir à l'amoureux Couloufe, que la manière dont elle avoit joué des inſtrumens.

Il en fut ſi charmé, que ne pouvant plus ſe poſsèder: Ma reine, s'écria-t-il, vous m'avez ôté la raiſon; je ne puis réſiſter aux tranſports que vous m'inſpirez: ſouffrez que je baiſe une de vos belles mains, & que je mette ma tête à vos pieds. En diſant cela, cet amant paſſionné ſe jeta par terre

---

(1) Aoud.

comme un homme insensé, & saisissant une des mains de la dame, il la baisa fort amoureusement. Mais cette aimable personne, choquée de sa hardiesse, le repoussa d'un air fier, & lui dit : Qui que tu sois, arrête, & ne passe pas les bornes de la modestie : je suis une fille de qualité. Il est inutile que tu désires ma possession, tu ne saurois l'acquérir : tu ne me verras plus. A ces mots, elle se retira ; & toutes les autres dames, à son exemple, en firent autant.

XXXIII. JOUR.

LE fils d'Abdallah, au désespoir d'avoir fait une action désagréable à la dame qu'il aimoit, demeura dans la salle, agité de mille pensées différentes. La vieille qui l'avoit amené vint à lui : Qu'avez-vous fait, jeune homme, lui dit-elle ? Falloit-il vous laisser emporter à votre passion ? Quoique je vous aie fait accroire que j'avois ici des esclaves de toutes nations, vous avez dû juger par la magnificence de cette maison, & à la manière dont on vous a reçu, que vous n'étiez point chez une marchande d'esclaves. La

dame que vous avez offensée est fille d'une des premières personnes de la cour : vous deviez être plus respectueux.

Le discours de la vieille augmenta l'amour de Couloufe, & le regret qu'il avoit d'avoir, par un transport indiscret, obligé la dame à se retirer. Il en étoit tout mortifié, & il désespéroit de la revoir, quand, plus parée & sous d'autres habits, elle revint dans le sallon avec les autres dames. Elle se mit à rire en voyant le fils d'Abdallah triste & rêveur. Je crois, lui dit-elle, que tu te repens de ta faute, & je veux bien te la pardonner, à condition que tu seras désormais plus sage, & que tu m'apprendras qui tu es.

Comme il ne demandoit pas mieux que de se réconcilier avec cette charmante personne, il lui dit sans peine qu'il se nommoit Couloufe, & qu'il étoit favori du roi. Seigneur, lui dit-elle alors, il y a long-temps que je vous connois de réputation, & que j'entends parler de vous fort avantageusement; j'ai même quelquefois souhaité de vous voir, je suis ravie d'avoir aujourd'hui cette satisfaction. Continuons nos danses & nos concerts, poursuivit-elle, en se tournant vers les autres femmes; faisons tous nos efforts pour divertir notre convive. Toutes

les dames recommencèrent à danser ou jouer des instrumens, & ce divertissement dura jusqu'à la nuit. D'abord qu'elle fut arrivée, on alluma une prodigieuse quantité de bougies; &, en attendant le souper, la jeune dame & le fils d'Abdallah eurent ensemble un entretien. Elle lui demanda des nouvelles du roi Mirgehan; si ce prince avoit de belles personnes dans son serrail. Oui, madame, lui dit Couloufe, il a des esclaves d'une assez grande beauté. Il en aime une présentement qui se nomme Ghulendam. Elle est jeune, bien faite, & je dirois que c'est la plus belle fille du monde, si je ne vous avois pas vue; mais vos charmes sont au-dessus des siens, & elle ne mérite pas de vous être comparée. Ces paroles flatteuses ne déplurent point à Dilara (1), c'est ainsi que se nommoit la jeune dame. Elle étoit fille de Boyruc, grand seigneur Keraïte, qui n'étoit point alors à Caracorum. Mirgehan l'avoit envoyé à Samarcande, pour féliciter de sa part Usbec-Can sur son avénement à la couronne de Tartarie. Si bien que Dilara, pendant l'absence de son père, se faisoit quelquefois un plaisir d'atti-

(1) Le repos du cœur.

rer des jeunes gens chez elle pour s'en divertir ſeulement ; car dès qu'ils vouloient perdre le reſpect, elle ſavoit bien réprimer leurs tranſports.

Elle fut donc bien aiſe d'entendre dire à Couloufe qu'elle étoit plus belle que la maîtreſſe du roi. Cela la rendit plus vaine & plus gaie. Elle dit mille choſes agréables en ſoupant, & acheva par ſon eſprit d'inſpirer à ſon hôte tout l'amour qu'il pouvoit ſentir. Il ne laiſſa pas de ſon côté de briller dans le repas. Echauffé par la vue & l'enjouement de la jeune dame, il lui échappoit de temps en temps des ſaillies fort plaiſantes. Lorſqu'il fut temps de ſe retirer, il ſe proſterna devant Dilara, & lui dit : Quand je demeurerois ici cent années, je croirois toujours n'être avec vous que depuis un moment ; mais quelque plaiſir que je prenne à votre entretien, il faut que je vous quitte, & vous laiſſe repoſer. Demain, ſi vous voulez bien me le permettre, je reviendrai. J'y conſens, répondit la dame : vous n'avez qu'à vous trouver ſur le ſoir à la porte de la moſquée où l'on a été vous prendre aujourd'hui, & l'on vous ramenera dans cette maiſon. Après avoir achevé ces paroles, elle ſe fit apporter une

bourſe de fils d'or & de ſoie qui étoit l'ouvrage de ſes mains, & dans laquelle il y avoit des bijoux d'un prix conſidérable. Tenez, Couloufe, lui dit-elle, ne refuſez pas ce petit préſent, ou bien vous ne me reverrez plus. Le fils d'Abdallah prit la bourſe, remercia la dame, & ſortit du ſallon. Il rencontra dans la cour la bonne vieille, qui lui ouvrit la porte de la rue & lui montra le chemin du palais.

Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, il ſe retira dans ſon appartement & ſe coucha. Il paſſa le reſte de la nuit à rappeler dans ſa mémoire tout ce qu'il avoit vu le jour. Il étoit ſi occupé de Dilara, que le ſommeil ne put fermer ſa paupière. Il ſe leva du grand matin, & ſe rendit chez le roi. Ce prince, qui ne l'avoit pas vu le jour précédent, & qui l'avoit demandé pluſieurs fois, étoit fort en peine de lui. Hé! d'où viens-tu, Couloufe, lui dit-il d'abord qu'il l'apperçut? Qu'as-tu fait hier? Pourquoi n'as-tu pas paru? Seigneur, lui répondit le favori, quand votre majeſté ſaura l'aventure qui m'eſt arrivée, elle ne ſera pas ſurpriſe de ne m'avoir pas vu. En même temps il raconta tout ce qui s'étoit paſſé. Lorſqu'il eut achevé ſon récit: Eſt-il poſſible, lui dit

Mirgehan, que cette jeune dame, dont tu m'entretiens, ſoit ſi belle que tu le dis? Tu en parles avec tant de vivacité, que je me défie du portrait que tu m'en fais. Seigneur, reprit le fils d'Abdallah, bien loin d'être un peintre flatteur, je puis, vous aſſurer qu'elle eſt encore fort au-deſſus de ce que j'ai dit. Oui, ſi Mani, ce fameux peintre de la Chine, entreprenoit de la peindre, il craindroit, avec raiſon, de ne pouvoir égaler la nature. C'en eſt trop, dit le roi, tu me donnes envie de voir cette dame, & je veux abſolument t'accompagner tantôt, puiſque du dois retourner chez elle.

La curioſité du jeune roi des Keraïtes affligea Couloufe. Il en appréhendoit les ſuites pour ſon amour. Hé comment ferai je, ſeigneur, lui dit-il, pour vous introduire chez cette dame; qui lui dirai-je que vous êtes? Je me déguiſerai, répartit Mirgehan, & je paſſerai pour ton eſclave. J'entrerai avec toi, & me cacherai dans un coin, d'où j'obſerverai tout. Le fils d'Abdallah n'oſa répliquer à ſon maître, qui ſe revêtit d'un habit d'eſclave; & tous deux à l'entrée de la nuit ils ſe rendirent à la porte de la moſquée. Ils n'y furent pas longtemps ſans voir paroître la vieille, qui lui dit: Il n'é-

toit pas beſoin d'amener avec vous cet eſclave. Vous n'avez qu'à le renvoyer.

XXXIV. JOUR.

LE roi fut fort mortifié d'entendre ainſi parler la vieille ; mais Couloufe prit la parole : Ma bonne mère, dit-il, permettez, je vous prie, que cet eſclave nous ſuive. C'eſt un garçon qui a de l'eſprit & d'agréables talens ; il fait des vers ſur le champ, & chante à ravir. Votre maîtreſſe ne ſera pas fâchée que je le lui faſſe voir. La vieille ne dit plus rien. Ils marchèrent tous trois, Couloufe couvert d'un ſurtout de femme comme le jour précédent, & Mirgehan en habit d'eſclave. Ils entrèrent dans la cour, & delà dans le ſallon, qu'ils trouvèrent éclairé d'une infinité de bougies parfumées, qui répandoient d'agréables odeurs.

Dilara demanda au fils d'Abdallah, pourquoi il s'étoit fait accompagner par un eſclave. Madame, lui dit-il, j'ai jugé à propos de l'amener pour vous divertir ; il eſt bouffon, poëte & muſicien : j'eſpère que vous en ſerez contente. Cela étant, dit-elle,

qu'il ſoit le bien-venu. Mais, mon ami; ajouta-t-elle en s'adreſſant au roi, ſois ſoumis & obéiſſant, & ne t'aviſe pas de manquer de reſpect à mes femmes, car tu pourrois t'en repentir. Le prince ſe voyant dans la néceſſité de faire le bouffon, ſe mit à plaiſanter, & il s'en acquitta ſi bien, que la dame dit au favori : en vérité, Couloufe, vous avez-là un garçon très-plaiſant & très-ſpirituel. Je remarque même dans ſes manières quelque choſe de noble & de galant. Il faut qu'il nous ſerve d'échanſon ce ſoir; je me ſens de l'inclination pour lui. Puiſqu'il a le bonheur de vous plaire, répondit le favori, il n'eſt plus à moi : il eſt à vous, madame. Caltapan, dit-il au roi, je ne ſuis plus ton maître : voilà ta maîtreſſe. A ces mots, le prince s'approcha de la dame, lui baiſa la main, & lui dit : madame, je ſuis à préſent votre eſclave, & déjà je me ſens diſpoſé à vous ſervir avec beaucoup de zèle.

Elle accepta Mirgehan pour eſclave. Seigneur, dit-elle à Couloufe, je regarde ce garçon-là comme un bien qui m'appartient : mais trouvez bon que je le mette en dépôt entre vos mains. Il demeurera chez vous, & vous me l'amènerez toutes les fois que

Seigneur, permettez que ce garçon mange et boive avec nous.

Godefroy

vous viendrez ici. Je ne puis le garder dans ma maiſon, parce qu'on ſait que c'eſt votre eſclave. Tout le monde le connoît pour cela. Si on le voyoit paſſer de votre ſervice au mien, on en pourroit tenir de mauvais diſcours, & j'ai de grandes meſures à garder. Après avoir quelque temps encore continué cette converſation, Couloufe & Dilara s'aſſirent à la table pour ſouper, & le roi ſe tint debout devant eux. Comme ce prince réjouiſſoit la dame par mille plaiſanteries, elle dit au favori : Seigneur, permettez que ce garçon mange & boive avec nous. Madame, répondit Couloufe, il ne mange pas ordinairement avec moi. Ne ſoyez pas ſi rigoureux, reprit la dame, ſouffrez que nous buvions enſemble, afin qu'il nous en aime davantage. Mets-toi donc-là, Caltapan, dit le fils d'Abdallah, puiſque madame le veut abſolument.

Le faux eſclave ne ſe le fit pas dire deux fois; il s'aſſit entre Couloufe & l'aimable fille de Boyruc, il mangea; &, lorſqu'on eut apporté le vin, la dame en remplit une coupe juſqu'aux bords; & la lui préſentant : Tiens, Caltapan, lui dit-elle, bois cette razade à ma ſanté. Il prit la coupe, après avoir baiſé la main qui la lui donnoit, &

il but. Après cela on verſa du vin à la ronde, & la belle Dilara, par ſon exemple, excitoit ſes convives à ſe réjouïr. Elle tendit une coupe d'or toute pleine, & s'adreſſant au fils d'Abdallah : Couloufe, lui dit-elle, je bois à vos inclinations, à la charmante Ghulendam, la favorite du roi. Madame, répondit le favori en rougiſſant : A dieu ne plaiſe que j'aie l'audace d'élever ma penſée juſqu'à la maîtreſſe de mon prince ; j'ai pour lui trop de reſpect pour..... Ho, vous voulez faire le diſcret, interrompit la dame en riant ; je me ſouviens que vous me parlâtes hier de Ghulendam d'une manière ſi vive, que vous m'en parûtes charmé. Je ſuis sûre que vous l'aimez. Avouez-nous franchement que vous ne lui déplaiſez pas, & que quelquefois vous faites la débauche enſemble. Couloufe, à ces paroles, dont il voyoit les conſéquences, ſe troubla. De grâce, madame, dit-il, ceſſez de plaiſanter là-deſſus. Je n'ai jamais eu de ſecret entretien avec cette dame.

Le trouble qu'il faiſoit paroître redoubla les ris de Dilara. Au lieu de prendre un air ſérieux, reprit-elle, vous devriez nous raconter vos aventures. Caltapan, ajouta-t-elle en regardant le faux eſclave, dis à

ton maître qu'il ait un peu plus de confiance en moi. Allons, ſeigneur Couloufe, dit le roi, donnez à madame la ſatisfaction qu'elle vous demande. Elle vous en prie de ſi bonne grâce ! Contez-lui la naiſſance & le progrès de vos amours : apprenez-lui où vous en êtes avec Ghulendam, & de quelle manière vous trompez tous deux le roi. Madame, pourſuivit-il, en ſe tournant vers Dilara, je ne ſuis pas moins curieux que vous de ſavoir cela ; car quoique je me pique d'être un confident aſſez diſcret, je vous aſſure que le ſeigneur Couloufe m'a fait un myſtère de ſa paſſion pour la favorite.

Mirgehan par ce diſcours acheva de déconcerter ſon favori, qui s'apperçut que les plaiſanteries de Dilara ne laiſſoient pas de faire une mauvaiſe impreſſion ſur l'eſprit de ce prince. Cependant, ils buvoient tous trois, & inſenſiblement le roi, échauffé par le vin, oublia le perſonnage qu'il avoit réſolu de faire. Ma princeſſe, dit-il à la dame, chantez-moi, je vous prie, quelque choſe d'agréable. On dit que vous chantez à ravir. Ces paroles, quoique prononcées d'un air fort familier, ne déplurent point à la fille de Boyruc. Au lieu de s'en offenſer,

elle fit un éclat de rire : Très - volontiers, dit - elle, mon cher Caltapan ; il n'eſt rien que je ne veuille faire pour toi. Auſſi-tôt elle demanda un luth tout accordé, & joua ſur le mode Yrac un fort bel air, qu'elle accompagna de ſa voix. Enſuite, prenant un tambour de baſque, elle chanta un autre air ſur le mode Bouſelic.

Le roi, qui n'avoit jamais entendu ſi bien chanter ni ſi bien jouer du luth & du tambour de baſque, ſe ſentit tranſporté de plaiſir ; & ne ſe ſouvenant plus qu'il vouloit paſſer pour un eſclave, vous m'enchantez, madame, s'écria-t-il ; quelque portrait avantageux que Couloufe m'ait fait de vous, il ne m'en a pas aſſez dit encore. Le fils d'Abdallah avoit beau lui faire ſigne de ſe taire, il n'y eut pas moyen. Non, pourſuivit le prince, Iſaac Mouſeli mon muſicien, dont on vante tant la voix, ne chante pas ſi agréablement que vous. Dilara reconnoiſſant à ces mots que l'homme qu'elle prenoit pour un eſclave étoit le roi lui-même, ſe leva bruſquement de ſa place, & courut chercher un voile pour ſe couvrir le viſage. Ah ! nous ſommes perdues, dit - elle tout bas à ſes femmes. Ce n'eſt pas un eſclave qui eſt venu ici avec Couloufe, c'eſt le roi.

Après leur avoir dit cela, elle revint trouver Mirgehan, & n'osoit plus s'asseoir devant lui. Asseyez-vous donc, madame, lui dit ce prince, c'est à moi de me tenir debout en votre présence. Ne suis-je pas votre esclave ? Je ne me serois point assis, si, comme ma maîtresse souveraine, vous ne me l'aviez ordonné.

La fille de Boyruc se mit à pleurer à ces paroles : Ah ! grand monarque, dit-elle en se jetant à ses pieds, je supplie très-humblement votre majesté d'avoir pitié de moi ; je suis une jeune fille sans expérience, vous êtes témoin de ma faute ; daignez, de grâce, me la pardonner. Le roi releva la dame, la consola, lui dit de ne rien craindre, & lui demanda qui elle étoit. Elle satisfit sa curiosité ; après quoi il sortit de cette maison avec Couloufe, & regagna son palais.

XXXV. JOUR.

LES plaisanteries que Dilara avoit faites à Couloufe sur Ghulendam, produisirent de tristes effets. Mirgehan soupçonna sa favorite & le fils d'Abdallah de s'aimer tous

deux, & il crut que, sans avoir égard à ce qu'ils lui devoient, ils goûtoient dans son palais même les douceurs d'une heureuse intelligence. Il n'auroit tenu qu'à lui, en les faisant exactement observer l'un & l'autre, d'être persuadé bientôt de la fausseté de ses soupçons. Mais c'étoit un de ces jaloux qui n'écoutent que leur jalousie, & qui, se livrant aux premières impressions qu'on leur donne, croient n'avoir pas besoin d'autre éclaircissement. C'est pourquoi dès le lendemain, sans chercher à vérifier ses conjectures, il envoya dire à Couloufe qu'il lui défendoit de paroître désormais devant lui, & qu'il vouloit que dès ce jour-là il sortît de Caracorum.

Le favori, bien qu'il pénétrât la cause de sa disgrâce, & que n'ayant rien à se reprocher, il ne désespéra point de faire connoître son innocence, s'il pouvoit parvenir à se faire entendre, négligea toutefois de chercher les moyens de se justifier. Il céda de bonne grâce à son malheur. Il obéit à l'ordre du roi, & se joignant à une grosse caravanne qui alloit en Tartarie, il se rendit avec elle à Samarcande. Comme personne ne savoit mieux que lui résister à la mauvaise fortune, il ne fut point accablé

de ce nouveau coup. Outre qu'il s'étoit déjà trouvé dans une ſituation miſérable, tous les accidens de la vie lui paroiſſant des choſes inévitables, ainſi qu'on l'a déjà dit, rien ne pouvoit ébranler la fermeté de ſon eſprit.

Il demeura donc à Samarcande, s'abandonnant à tout ce que le ciel avoit ordonné de lui. Il fit bonne chère, & ſe divertit tant qu'il eut de l'argent. Lorſqu'il n'en eut plus, il alla ſe placer dans le coin d'une moſquée. Les miniſtres l'interrogèrent ſur ſa religion, & le trouvant très-ſavant, ils lui donnèrent une aumône réglée de deux pains par jour, & une cruche d'eau, avec quoi il vivoit fort content. Or il arriva un jour qu'un gros marchand appelé Mouzaffer vint faire ſa prière dans cette moſquée. Il jeta les yeux ſur Couloufe, & l'appela. Jeune homme, lui dit-il, d'où es-tu, & par quel hazard es-tu venu dans cette ville? Seigneur, lui répondit le fils d'Abdallah, je ſuis un enfant de famille de Damas; j'ai eu envie de voyager, je ſuis venu en Tartarie; & à quelques lieues de Samarcande, j'ai rencontré des voleurs qui ont tué mes domeſtiques, & m'ont volé.

Mouzaffer, après avoir écouté Couloufe,

le crut & lui dit : Ne t'afflige pas, les bonnes aventures ſont enchaînées aux mauvaiſes : tu pourras trouver ici de quoi te conſoler ; lève-toi, & me ſuis juſqu'à ma maiſon. Le fils d'Abdallah fit ce qu'on lui diſoit, & il jugea quand il fut chez le marchand, que Mouzaffer devoit être un homme fort riche. Un magazin rempli des plus riches étoffes, des meubles précieux, & un très-grand nombre de domeſtiques qui s'offrirent à ſa vue, lui firent porter ce jugement ; & il ne ſe trompoit pas : Mouzaffer avoit des biens conſidérables.

Ce marchand fit aſſeoir à table, auprès de lui, Couloufe, & lui préſenta d'abord du ſorbet. Puis on leur ſervit du blanc-manger & des viandes fort ſucculentes. Après le dîner, ils s'entretinrent tous deux, & Mouzaffer enſuite le renvoya avec quelques préſens.

Le lendemain, le marchand retourna dans la même moſquée ; il prit le fils d'Abdallah, le mena encore chez lui, & le régala comme le jour précédent. Il ſe trouva là un docteur, nommé Daniſchemend, qui tirant à part Couloufe après le repas, lui parla dans ces termes : Jeune étranger, le ſeigneur Mouzaffer, le maître de cette maiſon, a

un grand deſſein ſur toi ; un deſſein qui demande une prompte exécution, & qui doit te faire plaiſir dans l'état où ſont tes affaires. Tu ſauras qu'il a un fils unique appelé Taher, qui eſt un jeune homme d'un naturel fort violent. Ce Taher a épouſé depuis quelques jours la fille d'un grand ſeigneur étranger. Le mari ſuivant ſon humeur impétueuſe a bruſqué la femme ; elle a répondu à ſes emportemens par des paroles pleines de mépris & de fierté, ce qui a ſi fort irrité Taher, qu'il l'a répudiée. Il s'en eſt repenti un moment après ; car c'eſt une jeune perſonne fort belle, & qu'il aime paſſionnément ; mais les loix ne lui permettent pas de la reprendre, qu'un autre homme ne l'ait auparavant épouſée & répudiée. C'eſt pourquoi Mouzaffer ſouhaite que dès aujourd'hui tu l'épouſes, que tu paſſe la nuit avec elle, & que demain matin tu la répudies. Il te donnera cinquante ſequins d'or. Ne veux-tu pas bien lui faire ce plaiſir là ? Très-volontiers, répondit Couloufe ; je ſuis fort diſpoſé à lui rendre ce ſervice. Il m'a trop bien reçu pour que je refuſe de faire une choſe qu'il déſire ; & d'ailleurs, je ne me ſens aucune répugnance pour ce qu'il me propoſe. Je le crois bien, répliqua

Danifchemend. Il y a dans cette ville beaucoup de gens qui ne demanderoient pas mieux que d'être choifis pour Hullas (1) en cette occafion, quand il n'y auroit pas cinquante fequins à gagner ; car la femme de Taher eft d'une beauté parfaite ; fon corps eft plus droit qu'un Cyprès. Elle a le vifage rond, les fourcils bien féparés, & faits comme deux arcs, & fes regards font autant de flêches empoifonnées. La neige n'eft pas plus blanche que fon teint, & fa bouche petite & vermeille reffemble à un bouton de rofe.

XXXVI. JOUR.

On trouveroit donc dans Samarcande, pourfuivit Danifchemend, des Hullas tant qu'on en voudroit ; mais on aime mieux que ce foit un étranger, parce que ces fortes de chofes doivent fe faire le plus fecrètement qu'il eft poffible. Mouzaffer a donc jeté les yeux fur toi. Je fuis Nayb (1),

---

(1) Hulla. C'eft ainfi qu'on appelle celui qui époufe une femme répudiée.

(2) Lieutenant du Cadi.

&

& par conféquent revêtu du pouvoir de te marier avec cette charmante dame, ce composé de toutes les perfections; & dès ce moment, fi tu veux, tu en feras poffeffeur. J'y confens, repartit le fils d'Abdallah. Après le portrait que vous venez de m'en faire, vous pouvez bien penfer que je voudrois déjà l'avoir époufée. Oui; mais, dit le Nayb, il faut que tu promettes de la répudier dès demain, & de fortir inceffamment de Samarcande avec l'argent qu'on te donnera. La famille du feigneur Mouzaffer ne feroit pas bien aife que tu demeuraffes en cette ville après cette aventure. Je n'y demeurerai pas longtemps, répondit Couloufe, & fi ce n'eft pas affez de promettre, je jure que dès demain matin je répudierai la dame que vous m'aurez fait époufer.

Il n'eut pas plutôt fait ce ferment, que le lieutenant du cadi apprit à Mouzaffer que le jeune étranger étoit prêt à fervir de Hulla; il accepte, lui dit-il, les conditions que je lui ai propofées de votre part; il ne s'agit plus que de le marier avec votre belle-fille. Auffi-tôt Mouzaffer fit venir fon fils Taher & le refte de fa famille, & en leur préfence le Nayb maria Couloufe, fans lui faire voir

la dame, parce que Taher le voulut ainſi. Il fut même réſolu que le Hulla paſſeroit la nuit avec elle ſans lumière, afin que le lendemain, ne l'ayant pas vue, il eût moins de peine à la répudier.

Cependant, la nuit étant venue, on introduiſit Couloufe dans la chambre nuptiale, où on le laiſſa ſans lumière avec la dame qui étoit couchée dans un lit de brocard d'or. Il ferma la porte à double tour, ôta ſes habits, chercha le lit à tâtons, & l'ayant trouvé, il ſe coucha auprès de ſa femme. Vous pouvez croire qu'elle ne dormoit pas. Ce n'étoit pas ſans émotion qu'elle ſe voyoit livrée aux careſſes d'un homme dont on lui cachoit le viſage, & dont elle ſe faiſoit même une image déſagréable, parce qu'elle n'ignoroit pas qu'on prenoit ordinairement pour Hullas les premiers malheureux que le hazard préſentoit. D'une autre part Couloufe, quoique Daniſchemend lui eût vanté la beauté de la dame, étoit mortifié de n'avoir pas le plaiſir de la voir, ou plutôt, le portrait qu'on lui en avoit fait lui donnoit une vive curioſité de le vérifier. Ce déſir qui le conſumoit, & qu'il ne pouvoit contenter, diminuoit la vivacité de ceux qu'il pouvoit ſatisfaire. Madame, lui dit-il, quelque fa-

vorable que ſoit pour moi cette nuit, je ne puis goûter une joie parfaite. Chaque inſtant redouble l'envie que j'ai de voir vos charmes. Je m'en ſuis fait une ſi belle idée, & je ſouhaite avec tant d'ardeur de les contempler, que je ne ſais ſi ce n'eſt point une auſſi grande peine de vous poſſéder ſans vous voir, que de vous voir ſans vous poſſéder. Cependant, il faudra demain que je vous cède. Ah ! puiſque mon bonheur doit durer ſi peu, du moins on auroit dû m'en faire connoître tout le prix.

Après avoir dit ces paroles, il ſe tut pour entendre ce que ſa femme y répondroit, & il fut aſſez ſurpris lorſqu'au lieu de répondre à ce diſcours, elle dit : O vous que Taher a choiſi pour rétablir l'union que ſon humeur violente a détruite, qui que vous ſoyez, apprenez-moi qui vous êtes ; il me ſemble que le ſon de votre voix ne m'eſt point inconnu : je ne vous écoute pas tranquillement.

Couloufe treſſaillit à ces mots. Madame, répondit-il, dites-moi vous-même quelle eſt votre famille ; le ſon de votre voix trouble auſſi mes ſens ; je crois entendre une dame Karaïte que je connois. Juſte-dieu, ſeriez-vous.... Mais non, ajouta-t-il en ſe repre-

nant, il n'eſt pas poſſible que vous ſoyez la fille de Boyruc. Ah ! Couloufe, s'écria la dame en ce moment, eſt-ce vous qui me parlez ? Oui, ma reine, dit-il, c'eſt Couloufe lui-même, qui ne ſauroit croire que c'eſt Dilara qu'il entend. Soyez-en perſuadé, reprit-elle, je ſuis cette malheureuſe Dilara qui vous reçut chez elle avec le roi Mirgehan, qui par des diſcours indiſcrets vous rendit ſuſpect à ce prince, & que vous devez regarder comme votre plus grande ennemie, puiſqu'elle eſt cauſe de votre diſgrâce. Ceſſez, madame, répliqua le fils d'Abdallah, ceſſez de vous l'imputer. Le ciel le vouloit ainſi, & bien loin de l'accuſer de rigueur, je rends grâces à ſa bonté d'avoir fait ſuccéder à mon infortune un ſi agréable évènement. Mais, belle Dilara, continua-t-il, comment la fille de Boyruc a-t-elle pu devenir femme de Taher ? Je vais, dit-elle, vous l'apprendre.

Mon père, pendant ſon ambaſſade à Samarcande, étoit logé chez Mouzaffer, qu'il connoît depuis longtemps. Ils arrêtèrent entr'eux ce mariage, & Boyruc étant de retour à Caracorum, me fit partir pour Samarcande bien accompagnée. J'obéis à mon père avec une répugnance à laquelle

vous n'aviez pas peu de part ; car je l'avouerai, mon cher Couloufe, je vous aimois, quoique je ne vous l'euffe pas témoigné. Et j'attefte le ciel, que votre difgrâce m'a coûté bien des larmes. Mon mariage avec Taher ne vous a point banni de ma mémoire. Ce mari brutal, & d'ailleurs peu agréable de fa perfonne, au lieu de vous en effacer, n'a fait que vous y maintenir. Et comme fi j'euffe prévu que l'amour ou la fortune nous raffembleroit, j'ai toujours conservé l'efpérance de vous revoir. Mais mon bonheur furpaffe encore mon attente, puifque je retrouve mon amant dans l'époux qu'on me donne. O merveilleufe aventure ! à peine y puis-je ajouter foi.

XXXVII. JOUR.

COULOUFE, après ce qu'il venoit d'entendre, ne pouvoit plus douter qu'il ne fût avec la fille de Boyruc. Belle Dilara, s'écria-t-il, tranfporté d'amour & de joie, quel heureux changement ! par quel bizarre enchaînement d'aventures fuis-je parvenu au comble de mes fouhaits ! Quoi ! c'eft vous

qu'on m'a fait épouser; vous dont l'image charmante est gravée dans mon cœur! vous que je croyois ne revoir jamais! Ah! ma princesse, si vous avez en effet plaint le fils d'Abdallah, si ma disgrâce vous a coûté des pleurs, partagez en ce moment la douceur des transports que mon bonheur m'inspire. Qui m'eût dit, quand le roi des Keraïtes me bannit de sa cour, que le ciel ne me faisoit éprouver ce malheur, que pour me rendre le plus heureux des hommes!

Dilara n'étoit pas insensible aux tendres mouvemens que Couloufe laissoit éclater. Ils passèrent tous deux la nuit à se témoigner mutuellement le plaisir qu'ils avoient de se rencontrer; & ils s'en donnoient encore des assurances, lorsqu'un esclave de Mouzaffer vint frapper assez rudement à la porte de leur chambre, en criant de toute sa force: hola ho! seigneur Hulla, prenez, s'il vous plait, la peine de vous lever, il est jour. Le fils d'Abdallah ne répondit point à la voix de l'esclave, & continua d'entretenir la fille de Boyruc; mais il sentit évanouïr sa joie; une tristesse mortelle succéda tout-à-coup aux doux transports qui l'agitoient. Ma reine, dit-il, l'ai-je bien entendu? on veut déjà nous séparer. Mouzaffer,

impatient de vous voir rentrer dans sa famille, compte les momens du divorce qui vous en a fait sortir; & son fils, justement jaloux de mon bonheur, n'en peut souffrir la durée; le jour même, d'accord avec mes ennemis, semble avoir précipité son retour. A peine, hélas! vous ai-je retrouvée, qu'il faut vous perdre encore, malgré les nœuds qui nous lient; car j'ai juré de vous répudier. Et vous pourrez, interrompit la dame, garder cet affreux serment! Saviez-vous, lorsque vous l'avez fait, que c'étoit à moi que vous promettiez de renoncer? Vous n'êtes point obligé de tenir une promesse téméraire; & quand vous le feriez, Dilara ne vaut-elle pas bien un parjure? Ah! Couloufe, ajouta-t-elle en pleurant, vous ne m'aimez point, si vous êtes capable de balancer entre ma possession & le vain honneur de tenir une parole qui choque l'amour & la raison. Mais, madame, reprit-il, est-ce qu'il dépend de moi de vous conserver à ma tendresse? Quand même je violerois mon serment, croyez-vous qu'un étranger sans appui, sans biens, puisse résister au crédit de Mouzaffer? Oui, repartit la fille de Boyruc, vous le pouvez; méprisez ses menaces; rejetez ses offres; les loix sont pour

vous. Si vous avez de la fermeté, vous rendrez inutiles tous les efforts qu'on fera pour nous déſunir. Hé bien, ma princeſſe, dit-il, emporté par ſa paſſion, vous ſerez ſatisfaite. Mon ſerment, en effet, eſt téméraire, & je ſens bien que je ne puis le garder ſans qu'il m'en coûte le repos de ma vie. C'en eſt fait, je ne vous répudierai point, puiſque je puis m'en défendre; c'eſt la réſolution que je prends : je défie Mouzaffer & toute la terre enſemble de m'en détourner.

Tandis qu'il aſſuroit ſa femme, & qu'il ſe promettoit à lui-même de demeurer ferme dans ce deſſein, Taher, à qui la nuit avoit paru beaucoup plus longue qu'à eux, vint auſſi frapper à la porte de leur chambre. Allonc donc, Hulla, s'écria-t-il, le jour s'avance : on vous a déja averti de vous lever, vous vous faites bien preſſer; car il y a longtemps que nous vous attendons pour vous remercier, & vous compter la ſomme promiſe. Habillez-vous promptement, que nous terminions cette affaire; le lieutenant du cadi ſera ici dans un moment. Couloufe ſe leva auſſitôt, ſe revêtit de ſes habits, & ouvrit la porte à Taher, qui le fit conduire au bain, & ſervir par un eſclave grec. Lorſque le fils d'Abdallah fut

ſorti du bain, l'eſclave lui donna de beau linge & une robe très-propre, & le mena enſuite dans une ſalle, où étoit Mouzaffer avec ſon fils & Daniſchemend. Ils saluèrent le Hulla, qui leur fit une profonde révérence : ils l'obligèrent de s'aſſeoir auprès d'eux à une table, & on leur ſervit entr'autres mets des potages (1) de jus de mouton.

Après le repas, Daniſchemend prit Couloufe en particulier, & lui préſentant cinquante ſequins d'or avec un turban magnifique plié dans un paquet : tiens, jeune homme, lui dit-il, voilà ce que le ſeigneur Mouzaffer te donne ; il te remercie du plaiſir que tu lui as fait, & il te prie de ne pas demeurer plus longtemps à Samarcande. Répudie donc ta femme, ſors de cette ville ; & ſi quelqu'un te demande : as-tu vu le chameau (2), dis que non.

---

1) Aſche riſchhé y gnipa.

(2) Façon de parler des Orientaux, pour dire garde le ſecret.

XXXVIII. JOUR.

LE Nayb (1) s'imaginoit que le Hulla, pénétré des bontés de Mouzaffer, alloit se répandre en discours pleins de reconnoissance, & il fut fort surpris de sa réponse. Je croyois, répondit Couloufe, en jetant loin de lui le paquet & les sequins, que la justice, la bonne-foi & la religion régnoient à Samarcande, surtout depuis qu'Usbec-Kan est parvenu à la couronne de Tartarie; mais je m'apperçois que je me suis trompé, ou plutôt qu'on trompe le roi: il ne sait pas que dans la ville même où il fait son séjour, on veut tyranniser les étrangers. Quoi donc! j'arrive à Samarcande, un marchand s'adresse à moi, m'invite à dîner chez lui, me caresse, me fait épouser une dame suivant les loix; je m'engage de la meilleure foi du monde; & lorsque je suis engagé, on prétend que je répudie ma femme! Cessez, seigneur Nayb, cessez de me proposer une action si indigne d'un honnête homme, ou bien je met-

(1) Lieutenant du Cadi.

trai de la terre (1) ſur ma tête, j'irai me jeter aux pieds d'Usbec-Kan, & nous verrons ce qu'il ordonne.

Le lieutenant du cadi, à ces paroles, tira Mouzaffer à part, & lui dit : vous avez voulu prendre cet étranger pour Hulla, vous ne pouviez faire un plus mauvais choix : il refuſe de répudier ſa femme ; mais je vois bien que c'eſt un homme qui ne ſait où donner de la tête, & qui voudroit vous obliger à lui faire quelque préſent conſidérable. Ho ! s'il ne tient qu'à cela, dit Mouzaffer, il ſera bientôt content : offrez-lui cent ſequins d'or, & qu'il ſorte de la ville avec toute la diligence & tout le ſecret que j'exige de lui. Non, non, ſeigneur Mouzaffer, s'écria Couloufe en l'entendant parler ainſi, vous avez beau doubler la ſomme, vous me donneriez dix mille ſequins, vous y ajouteriez même inutilement les plus riches étoffes de vos magaſins, je ne romprai point un ſi ſaint engagement. Jeune homme, lui dit alors Daniſchemend, vous ne prenez pas le bon parti dans cette affaire ; je vous conſeille d'accepter les cent

(1) Quand les Orientaux veulent donner des marques publiques d'une extrême douleur, ils ſe revêtent d'un ſac, & ſe couvrent la tête de terre & de cendre.

ſequins d'or, & de répudier votre femme ſans différer ; car ſi vous nous réduiſiez à la néceſſité de rendre cette aventure publique, vous vous en repentiriez ſur ma parole. Vos menaces, répliqua le fils d'Abdallah, ne m'épouvantent point. Vous ne ſauriez m'obliger à détruire une union que protègent les loix. Ah ! c'en eſt trop, interrompit en cet endroit l'impétueux Taher, qui avoit eu bien de la peine à ſe contraindre & à ſe taire juſque-là. Menons ce miſérable chez le cadi, & faiſons le traiter comme il le mérite. Nous allons voir s'il eſt permis d'abuſer d'honnêtes gens par de vaines promeſſes. Daniſchemend & Mouzaffer eſſayèrent encore de perſuader au Hulla qu'il devoit faire de bonne grâce ce qu'ils ſouhaitoient ; mais n'en pouvant venir à bout, ils le menèrent devant le cadi.

Ils informèrent ce juge de tout ce qui s'étoit paſſé ; & ſur leur rapport le cadi regardant Couloufe, lui parla en ces termes : Jeune étranger, que perſonne ne connoît dans cette ville, & qui vivoit dans une moſquée des aumônes que nos miniſtres te donnoient chaque jour, as-tu perdu le jugement juſqu'à t'imaginer que tu demeureras tranquille poſſeſſeur d'une dame qui

a été l'épouſe de Taher? Le fils du plus riche marchand de Samarcande verroit une femme qu'il aime, & qu'il veut reprendre, entre les bras d'un malheureux, dont une naiſſance baſſe eſt peut-être le moindre défaut. Rentre en toi-même, & te rends juſtice : tu n'es pas d'une condition égale à celle de ta femme; & quand tu ſerois d'un rang au-deſſus même de celui de Taher, il ſuffit que tu ne ſois pas en état de faire la dépenſe qui convient à une honnête famille, pour que je ne te permette pas de vivre avec ta femme. Renonce donc à la folle eſpérance que tu as conçue, & qui t'a fait violer un ferment; accepte l'offre du ſeigneur Mouzaffer, répudie ta femme, & t'en retournes en ta patrie; ou bien ſi tu t'obſtines à n'y vouloir pas conſentir, prépare-toi à recevoir tout-à-l'heure cent coups de bâton.

Le diſcours du cadi, bien que prononcé d'un ton de Juge, n'eut pas le pouvoir d'ébranler la fermeté du fils d'Abdallah, qui reçut les cent coups de bâton d'un air froid & ſans ſe démentir. En voilà aſſez pour aujourd'hui, dit le cadi, demain nous doublerons la doſe; & ſi elle n'eſt pas aſſez forte pour le guérir de ſon opiniâtreté,

nous aurons recours à des remèdes plus violens : qu'il paſſe encore cette nuit avec ſa femme : j'eſpère que nous le reverrons demain plus raiſonnable. Taher auroit fort ſouhaité que, ſans attendre au jour ſuivant, on eût continué de frapper le Hulla, & il ne tint pas à lui que cela ne fût ; mais le cadi ne le voulut pas : de ſorte que Mouzaffer & ſon fils s'en retournèrent chez eux avec Couloufe, qui tout meurtri qu'il étoit des coups qu'il avoit reçus, ne laiſſa pas de regarder comme un doux lénitif à ſes maux, la liberté qu'on lui donnoit de revoir Dilara.

XXXIX. JOUR.

MOUZAFFER eſſaya de perſuader par la douceur le fils d'Abdallah. Il lui fit de nouvelles promeſſes ; il lui offrit juſqu'à trois cent ſequins d'or, s'il vouloit ſur le champ répudier la fille de Boyruc : & pendant qu'il n'épargnoit rien pour gagner ſon eſprit, Taher entra dans l'appartement de la dame.

Elle étoit dans une agitation qu'on ne peut exprimer. Impatiente d'apprendre ce qui s'étoit paſſé chez le cadi, elle attendoit Couloufe avec toute l'inquiétude qu'on

peut sentir. Quoiqu'assurée de son amour, elle appréhendoit que sa fermeté ne se fût démentie, & elle ne put s'empêcher de le croire, lorsqu'elle vit paroître son premier mari. Elle frémit à sa vue, dans la pensée qu'il venoit lui annoncer cette nouvelle affreuse. Son visage se couvrit d'une pâleur mortelle, & peu s'en fallut qu'elle ne tombât évanouïe. Taher se laissa tromper à ces marques de douleur. Il s'imagina que quelqu'un avoit déjà dit à la dame que le Hulla refusoit de la répudier, & que ce refus étoit la cause de cette profonde affliction dont elle paroissoit saisie. Madame, lui dit-il, ne vous abandonnez point à votre tristesse. Il n'est pas encore temps de vous désespérer. Le misérable que j'ai choisi pour Hulla, ne veut pas, à la vérité, vous céder à mon amour, mais que cela ne vous chagrine point. Il a déjà reçu cent coups de bâton, & demain il en aura bien davantage, s'il s'obstine à ne pas faire les choses dont il est convenu avec le Nayb. Le cadi même est dans la résolution de lui faire éprouver les derniers supplices. Consolez-vous donc, ma sultane, vous n'avez plus que cette nuit à passer avec le Hulla; dès demain je redeviendrai votre époux. Je

viens vous en aſſurer moi-même, & vous exhorter à prendre patience; car je ne doute pas que la néceſſité de ſouffrir ce gueux-là ne ſoit pour vous une grande mortification. Oui, ſeigneur, interrompit Dilara, je vous avoue que le Hulla fait toute ma peine. Le repos de ma vie dépend de lui. Hélas! je crains que cette affaire ne tourne pas au gré de mes déſirs. Pardonnez-moi, ma reine, reprit-il avec précipitation, calmez une inquiétude ſi obligeante pour Taher. Vous pouvez vous flatter que demain notre union ſera rétablie. En achevant ces paroles, il ſortit de l'appartement de la dame, & Couloufe y entra un moment après.

Sitôt qu'elle apperçut le fils d'Abdallah, elle paſſa de la douleur à la joie: Ah! cher époux, s'écria-t-elle en lui tendant les bras, venez recevoir le prix de votre conſtance. Eſt-il poſſible que vous ayez mieux aimé ſouffrir un indigne traitement, que de renoncer à Dilara? Taher lui-même m'a conté tout ce qui vous eſt arrivé chez le cadi, & ſi je ſuis charmée de votre fermeté, je reſſens auſſi très-vivement la barbarie qu'on a exercée ſur vous. Je ne puis même, ſans effroi, penſer aux nouveaux

tourmens qui vous menacent. Madame, répondit Couloufe, quels que puiffent être les maux qu'on me prépare, ma conftance n'en fera point ébranlée : ils ne produiront pas plus d'effet que les promeffes que Mouzaffer vient de me faire; on ne peut me féduire ni m'épouvanter. J'ignore ce que l'arbitre de nos deftinées a ordonné de mon fort : j'ignore s'il veut que je meure ou que je vive pour vous, mais du moins je fais bien qu'il ne fauroit être écrit dans le ciel (1) que je vous répudierai. Non, reprit la fille de Boyruc, le ciel ne nous a pas joints l'un & l'autre d'une manière fi merveilleufe, pour nous féparer prefque auffitôt. Je ne puis croire qu'il vous laiffe périr, & je fens qu'il m'infpire un moyen de tromper nos ennemis. Avez-vous dit au cadi, ajouta-t-elle, que vous avez été favori du roi des Keraïtes ? Non, repartit Couloufe, car le juge m'a d'abord fermé la bouche, en me

(1) Les Perfans croient que tout ce qui doit arriver jufqu'à la fin du monde, eft écrit fur une table de lumière appelée *Louh*, avec une plume de feu appelée *Calam-azer*, & l'écriture qui eft deffus fe nomme *Caza* ou *Calda*, c'eft-à-dire, la prédeftination inévitable.

difant qu'il ne permettra jamais que je vous poffède, puifque je fuis fans biens, quand j'aurois d'ailleurs de la naiffance. Cela étant, dit-elle, fuivez exactement le confeil que je vais vous donner. Demain, lorfque vous ferez devant le cadi, ne manquez pas de dire que vous êtes fils de Maffaoud: C'eft un marchand de Cogende qui a des richeffes immenfes. Vous n'avez qu'à foutenir que c'eft votre père. Avancez même hardiment que vous en recevrez bientôt des nouvelles, qui feront connoître à tout le monde que vous ne dites rien qui ne foit très-véritable.

XL. JOUR.

COULOUFE promit à Dilara d'employer ce menfonge, pour éviter, s'il étoit poffible, les maux qu'on lui préparoit; & l'efpérance qu'ils conçurent tous deux, que par ce moyen ils obligeroient le cadi à les laiffer vivre enfemble, les rendit plus tranquilles. Ils cédèrent infenfiblement l'un & l'autre à leur penchant; & détournant leur penfée des peines de l'avenir, ils s'abandonnèrent au plaifir préfent.

Ils paſſèrent le reſte de la journée & toute la nuit comme deux époux charmés de leur ſort; mais auſſitôt qu'il fut jour, on vint troubler leur joie. Les gens du cadi, conduits par Taher, arrivèrent à la porte de la chambre. Ils frappèrent rudement, en criant : debout, debout, ſeigneur Hulla! il eſt temps de paroître devant le juge : levez-vous. Le fils d'Abdallah pouſſa un profond ſoupir à ces paroles, & ſa femme ſe prit à pleurer. Infortuné Couloufe, dit-elle, que ton épouſe te coûte cher! Ma princeſſe, répondit-il, de grâce eſſuyez vos larmes, elles me percent le cœur; ne nous livrons point au déſeſpoir; ranimons plutôt notre eſpérance; attendons tout du ciel; je me flatte qu'il voudra bien me ſecourir; je ſens même déjà un effet de ſa bonté, mon courage redouble, & il n'eſt point de péril qui puiſſe me faire trembler.

En parlant de cette ſorte, il s'habilla, ouvrit la porte, & ſuivit les gens du cadi qui le menèrent à leur maître. Mouzaffer & ſon fils les accompagnoient, & paroiſſoient pleins d'inquiétude. D'abord que le juge apperçut Couloufe : Hé bien, Hulla, lui dit-il, dans quelle diſpoſition es-tu aujourd'hui? N'es-tu pas plus ſage qu'hier? fau-

dra-t-il te donner de nouveaux coups de bâton pour te faire répudier ta femme ? Je ne le crois pas : tu auras ſans doute fait des réflexions ſalutaires, & penſé qu'un homme de rien, comme toi, ne doit point s'obſtiner à vouloir conſerver une femme, qui ne peut être à lui. Monſeigneur, dit Couloufe, puiſſe la vie d'un juge tel que vous durer plusieurs ſiècles ; mais je ne ſuis pas un homme de rien. Ma naiſſance n'eſt point obſcure, comme vous vous l'imaginez : & puiſqu'il faut enfin que je me faſſe connoître, ſachez que je me nomme Rucnedin, & que je ſuis fils unique d'un marchand de Cogende appelé Maſſaoud. Mon père eſt encore plus riche que Mouzaffer ; & s'il ſavoit l'état où je me trouve, il m'enverroit bientôt tant de chameaux chargés d'or, que toutes les femmes de Samarcande envieroient le bonheur de celle que j'ai épouſée. Quoi donc ! parce que des voleurs m'ont volé & dépouillé auprès de cette ville, & que je me ſuis retiré dans une moſquée pour ſubſiſter, vous concluez de-là que je ne ſuis qu'un homme de rien ! Ho, je vous ferai bien voir que vous vous trompez. Je vais inceſſamment écrire à mon père, & il n'aura pas plutôt reçu de mes

nouvelles, qu'il me fera tenir en cette ville des richesses infinies.

Dès que Couloufe eut achevé ces paroles, le cadi lui dit : Vous êtes fils unique d'un riche marchand de Cogende, & ce n'est que par accident que vous venez de raconter que vous êtes dans la misère ? Assurément, répondit le fils d'Abdallah. Vous voyez bien, monseigneur, que je ne suis pas un misérable élevé dans la poussière. Hé pourquoi, jeune homme, reprit le juge, n'avez-vous pas déclaré cela hier ? je ne vous aurois pas fait maltraiter. Seigneur, ajouta-t-il, en se tournant vers Mouzaffer, ce que dit le Hulla change la thèse; étant fils unique d'un gros marchand, les loix ne permettent pas qu'on le force à répudier sa femme. Bon ! seigneur cadi, interrompit Taher, est-ce que vous ajoutez foi à cet imposteur ? Il se dit fils de Massaoud, pour éviter les coups de bâton & gagner du temps. Je n'y saurois que faire, dit le juge; soit qu'il mente, soit qu'il dise la vérité, il m'est défendu de passer outre, tout ce que je puis ordonner de plus favorable pour vous, c'est d'enjoindre au Hulla de prouver ce qu'il avance. Nous n'en demandons pas davantage, dit alors Mou-

zaffer. Je veux bien même qu'à mes dépens on envoie un exprès à Cogende ; je connois Maſſaoud pour l'avoir vu ici quelquefois, je ſais bien que c'eſt un marchand très-riche : ſi le Hulla eſt effectivement ſon fils, nous lui abandonnons Dilara. Oui, dit Taher ; mais en attendant le retour du courier, il ſeroit à propos, ce me ſemble, de faire vivre les époux ſéparément ? Cela eſt contre les règles, repartit le cadi, la femme doit demeurer avec ſon mari : on ne ſauroit la lui enlever ſans commettre une violence condamnée par les loix. Envoyez donc un homme à Cogende, qui n'eſt qu'à ſept journées d'ici. Dans quinze jours nous ſaurons ce que nous devons penſer du Hulla. S'il eſt fils de Maſſaoud, il ne répudiera pas la dame ; mais je jure, par la pierre noire du ſacré temple de la Mecque, & par le ſaint boſquet de Medine, où eſt le tombeau du prophète, que s'il nous trompe, un ſupplice cruel & ignominieux punira l'impoſteur, & terminera le cours de ſa vie.

XLI.

XLI. JOUR.

CETTE affaire ainſi décidée par le cadi, les parties ſe retirèrent : Mouzaffer & ſon fils firent partir pour Cogende un de leurs domeſtiques, avec ordre de s'informer parfaitement de ce qu'ils vouloient ſavoir, & de faire toute la diligence poſſible. Pour Couloufe, il alla promptement rendre compte à ſa dame de ce qui s'étoit paſſé chez le juge. Elle en eut beaucoup de joie : ah ! cher époux, dit-elle, tout va bien : nous ne devons plus rien appréhender. Avant que le courier ſoit revenu de Cogende, avant même qu'il y ſoit arrivé, nous prendrons tous deux la fuite ; nous ſortirons une nuit de Samarcande, nous nous rendrons à Bocara le plutôt qu'il nous ſera poſſible, & nous y vivrons de ma dot dans un repos que nos ennemis ne pourront troubler.

Couloufe approuva la penſée de Dilara. Ils réſolurent de ſe ſauver ; mais comme ils étoient trop obſervés dans la maiſon où ils demeuroient, pour pouvoir impunément exécuter leur deſſein, ils jugèrent qu'ils

devoient aller loger ailleurs; qu'il falloit le déclarer à Mouzaffer; & que s'il s'y oppofoit, ils en demanderoient la permiffion au cadi. Cela étant arrêté entr'eux, le fils d'Abdallah alla trouver fur le champ Mouzaffer & fon fils : il leur dit que, dès ce jour là il vouloit changer de demeure; qu'il prétendoit, puifque les loix le rendoient maître de fa femme, difpofer d'elle à fon gré, & la mener où il lui plairoit. Mouzaffer & fon fils ne manquèrent pas de s'y oppofer. Taher furtout protefta qu'il ne confentiroit pas que Dilara fortît de chez lui. Couloufe de fon côté n'en démordit point, de forte qu'il fallut encore avoir recours au cadi.

Ce juge, informé du fujet qui les ramenoit devant lui, demanda au Hulla pourquoi il avoit envie de quitter la maifon de Mouzaffer? Monfeigneur, lui répondit le fils d'Abdallah, j'ai ouï dire fouvent à Maffaoud mon père, que lorfqu'on demeure avec fes ennemis, il faut s'en féparer le plutôt qu'il eft poffible : ainfi je voudrois aller vivre ailleurs en attendant des nouvelles de Cogende. Ma femme le fouhaite autant que moi. Ah! le menteur, s'écria Taher en cet endroit. Dilara gémit, Dilara eft

eſt dans les pleurs depuis que ce miſérable eſt ſon mari, & il a l'impudence de dire qu'elle s'ennuie chez moi! Oui, je l'ai dit, reprit Couloufe, & je le dis encore; ma femme m'aime, & ne déſire rien avec plus d'ardeur, que de s'éloigner de vous. Si cela n'eſt pas vrai, ſi elle a d'autres ſentimens, je ſuis prêt à la répudier tout-à-l'heure. Seigneur cadi, dit alors Taher, vous l'entendez, je le prends au mot: ordonnez que Dilara vienne ici, & qu'elle s'explique là-deſſus. J'y conſens, dit le juge: Allez, Nayb, ajouta-t-il en ſe tournant vers Daniſchemend, qui étoit préſent, tranſportez-vous chez Mouzaffer, & dites à Dilara que je veux lui parler: amenez-la ici dans un moment; nous verrons bientôt dans quelle diſpoſition elle eſt; & je déclare que ſi elle dément le Hulla, elle ſera répudiée ſur le champ.

Le Nayb s'acquitta de ſa commiſſion avec beaucoup de diligence; il amena la dame chez le juge, qui ne la vit pas ſitôt paroître, qu'il lui demanda ſi elle ſouhaitoit de ſortir de chez Mouzaffer, & ſi elle avoit plus d'inclination pour le Hulla que pour ſon premier mari. Taher ne doutoit point qu'elle ne prononçât en ſa faveur; & cé-

dant à un mouvement de joie dont il ne fut pas maître, il prit la parole avant qu'elle repondît : parlez, madame, dit-il, vous n'avez qu'à déclarer vos véritables ſentimens, & vous ſerez dès aujourd'hui délivrée de ce que vous haïſſez. Puſqu'on me donne cette aſſurance, dit la fille de Boyruc, je vais ne vous rien déguiſer. Mon ſecond mari, le fils de Maſſaoud, a toute ma tendreſſe, & je ſupplie très-humblement le ſeigneur cadi d'ordonner qu'il nous ſera permis de loger ailleurs que chez Mouzaffer. Ho, ho, dit alors le juge, en s'adreſſant au premier mari, vous voyez que le Hulla n'a rien avancé témérairement, il étoit bien ſûr de ſon fait. Ah! la traitreſſe, s'écria Taher, tout étourdi de l'aveu ſincère de la dame, comment a-t-elle pu ſe laiſſer ſéduire depuis hier? J'en ſuis fâché pour l'amour de vous, reprit le cadi, car je ne puis me diſpenſer de leur permettre d'aller loger où il leur plaira. Vous laiſſerez donc triompher cet étranger, lui dit Taher, & ſans ſavoir s'il eſt véritablement fils de Maſſaoud, vous ſouffrirez qu'il poſſède tranquillement Dilara? Non, répondit le juge, s'il n'eſt pas en effet ce qu'il dit; ſi c'eſt un miſérable, je le ferai mourir pour nous

avoir trompés. Et vous vous imaginez, répliqua le fils de Mouzaffer, que s'il a sujet de craindre le châtiment dont vous le menacez, il sera assez sot pour attendre en cette ville que nous ayons reçu des nouvelles de Cogende ! Quelle erreur ! persuadez-vous plutôt qu'il a dessein de sortir de Samarcande, & qu'il engagera peut-être la dame à le suivre ; mais que dis-je, peut-être ? leur complot est déjà fait, & ils ne veulent sans doute changer de demeure, que pour pouvoir plus aisément exécuter leur résolution. Cela n'est pas impossible, repartit le cadi ; mais j'y mettrai ordre. En quelqu'endroit de la ville qu'ils prennent un logement, je me charge de les faire observer par une garde nombreuse & vigilante qui m'en rendra bon compte.

Couloufe & Dilara eurent donc la liberté de quitter la maison de Mouzaffer. Ils en sortirent dès ce jour-là même, pour aller demeurer dans un caravansérail. Ils achetèrent quelques esclaves pour les servir. Ils ne manquoient ni d'argent ni de quoi en faire ; car la dame avoit une dot considérable, avec une assez grande quantité de pierreries. Ils ne songèrent d'abord qu'à se réjouir. Le plaisir de pouvoir sans contrainte

s'abandonner à leur, amour les empêcha les premiers jours de faire les triſtes réflexions que l'état où ils étoient devoit leur inſpirer. Ils vivoient comme ſi le cadi ne leur eût pas donné de garde, & qu'ils euſſent pu ſe ſauver facilement, ou comme ſi Couloufe eût été véritablement fils de Maſſaoud, & qu'ils euſſent attendu des nouvelles agréables de Cogende.

XLII. JOUR.

L'AVENTURE du Hulla, quelques ſoins qu'euſſent apportés Mouzaffer & ſon fils pour la rendre ſecrète, fit tant de bruit dans Samarcande, que pluſieurs honnêtes gens voulurent voir les deux perſonnes que l'amour avoit ſi fortement unies; de ſorte que Couloufe & Dilara, en butte à la curioſité publique, recevoient tous les jours de nouvelles viſites.

Un jour entr'autres, il entra chez eux un homme de bonne mine, qui leur dit qu'il étoit un officier du roi, qu'il avoit appris ce qui s'étoit paſſé chez le cadi, & qu'il venoit les aſſurer qu'il s'intéreſſoit à

leur fortune; enfin, il leur offrit ses services de si bonne grâce, & il sut si bien leur persuader qu'il entroit dans leurs intérêts, qu'ils crurent ne pouvoir lui témoigner trop de reconnoissance. Ils le prièrent de manger avec eux; & pour lui marquer l'extrême considération qu'ils avoient pour lui, Dilara ôta son voile: de sorte que l'officier, étonné de la beauté de la dame, ne put s'empêcher de s'écrier: Ah! seigneur Hulla, je ne suis plus surpris de la fermeté que vous avez fait paroître chez le juge. Ils s'assirent tous trois à une table couverte de plusieurs mets. Il y avoit toutes sortes de pilau, du bogra, où il entroit du gingembre, du poivre long, du noir & du blanc avec du beurre frais: du rischtéy poulad, composé de safran, de vinaigre, de miel & de térébenthine; & un jouschberré, c'est-à-dire, un agneau à l'étuvée, dont le dombé, ou la queue, remplie d'herbes aromatiques, faisoit un plat particulier.

Les esclaves, après le repas, apportèrent du vin rouge de Chiras, du vin blanc de Kismische, & du rossoli ambré, nommé raqui-moanber; ensuite les parfums furent présentés à la ronde. Et alors la dame s'étant fait donner un tambour de basque,

commença d'en jouer en chantant un air ſur le mode Uzzal. Après cela elle demanda un luth; elle l'accorda & en joua d'une manière qui charma l'officier du roi : puis elle prit une guittare, & chanta un air tendre ſur le mode Nava, dont on ſe ſert pour pleurer l'abſence des amans.

C'étoit une chanſon qu'elle avoit compoſée à Caracorum, après la diſgrâce de Couloufe. Mais elle ne put la chanter ſans retracer à l'eſprit de cet amant des images qui l'attendrirent. Ce jeune homme tomba dans une profonde rêverie, & bientôt ſe mit à pleurer amèrement.

L'officier du roi en fut ſurpris, & lui demanda quel étoit le ſujet de ſes pleurs. Hélas, répondit le fils d'Abdallah, de quoi vous ſervira d'en ſavoir la cauſe? il ne vous eſt pas moins inutile de l'apprendre, qu'à moi de vous le dire. Je viens de rappeler dans ma mémoire mes malheurs paſſés, & je ne puis ſonger à ceux qui me menacent, ſans être pénétré de la plus vive douleur. Cette réponſe ne ſatisfit point l'officier du roi: Jeune étranger, dit-il, au nom de dieu, racontez-moi vos aventures. Ce n'eſt point par curioſité que je veux les entendre; je me ſens diſpoſé à vous

ſervir, & peut-être ne vous repentirez-vous point de m'avoir fait cette confidence. Dites-moi qui vous êtes, je vois bien que vous ne manquez pas de naiſſance : parlez, & ne me déguiſez rien. Seigneur, reprit Couloufe, mon hiſtoire eſt un peu longue, & pourra vous ennuyer : Non, non, dit l'officier; je vous prie même de n'en ſupprimer aucune circonſtance. Alors le fils d'Abdallah commença le récit de ſes aventures : il raconta tout ſans déguiſement. Il avoua qu'il n'étoit point fils de Maſſaoud, & qu'il avoit eu recours à l'impoſture pour s'aſſurer la poſſeſſion de Dilara ; mais, ajouta-t-il, mon menſonge n'a pas eu tout l'effet que j'en attendois : on n'a pas voulu me croire ſur ma parole ; on a envoyé à Cogende un courier qui ſera de retour dans trois jours : Ainſi le cadi, qui nous fait garder à vue, découvrira bientôt ma fourberie, & m'en punira par une mort infâme. Cette mort pourtant n'eſt pas ce qui m'afflige ; c'eſt l'approche du funeſte moment qui doit pour jamais me ſéparer de l'objet que j'aime : cette ſeule penſée fait toute ma peine.

Pendant qu'il tenoit ce diſcours, qu'il entremêloit de ſoupirs & de larmes, la

dame de ſon côté fondoit en pleurs, & faiſoit aſſez connoître par la douleur dont elle paroiſſoit ſaiſie, qu'elle étoit dans les mêmes ſentimens que Couloufe. L'officier du roi ne vit pas ce ſpectacle ſans compaſſion : tendres époux, dit-il, je ſuis touché de votre affliction. Je voudrois pouvoir vous rendre ſervice, & vous empêcher tous deux de boire la coupe empoiſonnée du malheur de la ſéparation. Plût à dieu, jeune homme, que je puſſe vous ſouſtraire au danger que vous courez ! mais cela me paroît bien difficile ! Le cadi eſt un juge vigilant & inflexible. On ne ſauroit ſurprendre ſa vigilance, & il ne vous pardonnera point de l'avoir trompé. Tout ce que j'ai à vous conſeiller, c'eſt de mettre votre confiance en dieu, qui fait ouvrir les portes les mieux fermées, & lever les plus inſurmontables difficultés. Implorez ſon ſecours par de ferventes prières : & ne déſeſpérez pas de ſortir heureuſement de cette affaire, bien que vous n'y voyez nulle apparence. A ces mots, l'officier prit congé de Couloufe & de la dame, & ſe retira.

Il faut avouer, dit alors la fille de Boyruc, qu'il y a dans le monde une eſpèce de gens aſſez particulière. Ils viennent vous

offrir leurs ſervices : ſi vous leur paroiſſez affligé, ils vous preſſent de leur raconter vos peines, en vous promettant de les ſoulager; & lorſque par leurs complimens importuns, ils vous ont contraint de ſatisfaire leur curioſité, toute la conſolation qu'ils vous donnent, c'eſt de vous exhorter à prendre patience. Qui n'eût pas cru, en voyant cet homme-ci entrer avec tant de chaleur dans nos intérêts, qu'il avoit deſſein de nous être utile, & de faire au moins tous ſes efforts pour nous ſervir? Cependant, après avoir écouté le récit de nos aventures, il nous quitte, & nous abandonne à la providence. Madame, dit le fils d'Abdallah, que voulez-vous qu'il faſſe pour nous? rendons-lui plus de juſtice; il a trop l'air d'un honnête homme, pour pouvoir être ſoupçonné de ne m'avoir arraché que par curioſité la confidence de mes malheurs. Non, non, il étoit diſpoſé à nous faire plaiſir; je m'en fie à la pitié généreuſe qu'il nous a marquée, & qui a paru juſque dans ſon ſilence; mais quand il a vu le mal ſans remède, pouvoit-il nous dire autre choſe que ce qu'il nous a dit? & de qui pouvons-nous en effet re-

cevoir du ſecours ? Le ciel ſeul eſt capable de me délivrer du péril où je ſuis.

XLIII. JOUR.

CEs malheureux époux s'attendrirent l'un & l'autre, en ſe rappelant toute l'horreur de leur deſtinée, & paſsèrent les deux jours ſuivans à gémir & à ſe lamenter. Ils ſongèrent pourtant aux moyens de ſe ſauver; ils tentèrent la fidélité de leurs gardes ; mais ils les trouvèrent incorruptibles. Ainſi, le quinzième jour arriva, jour auquel devoit revenir le courier de Cogende, & qu'ils craignoient autant tous deux, qu'il étoit ardemment ſouhaité du fils de Mouzaffer.

Dès que les premiers rayons de ce jour terrible virent éclairer l'appartement de Couloufe, ce jeune homme, croyant voir la lumière pour la dernière fois, ſe leva pour aller à la mort. Il regarda ſa femme avec des yeux où étoient peints la douleur & le déſeſpoir, & lui dit d'une voix preſque éteinte : Adieu, je vais remplir mon deſtin, & porter ma tête au cadi : pour vous, belle Dilara, vivez, & ſouvenez-vous quelque-

fois d'un homme qui vous a ſi tendrement aimée. Ah ! Couloufe, répondit la dame en fondant en pleurs, vous allez mourir, & vous m'exhortez à vivre! penſez-vous que la vie puiſſe avoir des charmes pour moi? cruel! tu veux donc que je traîne des jours languiſſans & déplorables? Non, non, je veux t'accompagner, & deſcendre avec toi dans le tombeau. Taher, l'odieux Taher, verra périr ce qu'il aime avec ce qu'il haït; il n'aura pas lieu de ſe réjouïr de ton trépas. Hé! pourquoi faut-il que tu meures? c'eſt ſur moi ſeule que doit tomber le châtiment; c'eſt ta femme qui t'a rendu parjure, & qui t'a ſuggéré le menſonge qu'on veut que ta mort expie; c'eſt donc à moi à ſervir de victime : il eſt juſte du moins que je ſois auſſi punie. Allons, marchons au lieu où ton ſupplice s'apprête; je veux faire connoître à tout le monde que j'aime mieux périr avec toi que de te ſurvivre.

Le fils d'Abdallah combattit le deſſein de la dame, il la conjura de ne pas lui donner une ſi funeſte marque de ſa tendreſſe; & Dilara, de ſon côté, s'obſtinant à vouloir mourir avec lui, le prioit de ne pas s'oppoſer à ſa réſolution. Pendant qu'ils ne pouvoient s'accorder là-deſſus, ils en-

tendirent un grand bruit à la porte de la rue, & bientôt ils virent entrer dans la cour le cadi, fuivi de plufieurs perfonnes, parmi lefquelles étoient Mouzaffer & fon fils. A cette vue, la fille de Boyruc s'évanouït, & pendant qu'elle étoit entre les bras de quelques efclaves qui s'empreffoient de la fecourir, Couloufe profita de ce moment, & courut au-devant du cadi. Mais ce juge, bien loin de le venir chercher pour le conduire à la mort, lui fit la révérence, & lui dit d'un air riant : Seigneur, le courier qu'on avoit envoyé à Cogende eft arrivé, accompagné d'un domeftique de Maffaoud votre père, qui vous envoie quarante chameaux chargés d'étoffes, de linge fin, & d'autres marchandifes. Nous ne doutons plus que vous ne foyez fils de ce riche marchand, & nous vous prions d'oublier le mauvais traitement que nous vous avons fait.

Après que le juge eut tenu ce difcours, qui caufa un extrême étonnement à Couloufe, Mouzaffer & fon fils témoignèrent à ce Hulla qu'ils étoient fâchés des coups de bâton qu'il avoit reçus. Je renonce, lui dit Taher, aux prétentions que j'avois fur Dilara. Je conviens qu'elle eft à vous,

& je vous l'abandonne, à condition que s'il vous prend fantaisie de la répudier bientôt, & de la vouloir reprendre, vous me choisirez aussi pour Hulla. Coloufe ne savoit que penser de tout ce qu'il entendoit, il crut que Taher & le cadi le railloient, & qu'ils alloient lui parler d'un autre ton, lorsqu'une manière d'esclave qui arriva, lui baisa la main, & dit en lui présentant une lettre : Seigneur, votre père & votre mère se portent bien, ils souhaitent passionnément de vous revoir; leurs yeux & leurs oreilles sont sur le chemin.

Couloufe rougit à ces paroles; & ne sachant ce qu'il devoit répondre, il prit la lettre, l'ouvrit, & y trouva ces mots :

Louanges à dieu seul, & ses bénédictions soient répandues sur son grand prophête, sur sa famille, & ses amis. Mon cher fils, depuis que tu n'es plus devant mes yeux, je n'ai point de repos, je suis sur les épines de l'inquiétude; le poison de ton absence s'est emparé de mon cœur, & consume peu-à-peu ma vie. J'ai appris par le courier que m'a envoyé le seigneur Mouzaffer, l'aventure qui t'est arrivée. Aussitôt j'ai fait charger quarante chameaux noirs, à yeux ronds, de plusieurs sortes de marchandises que je

t'envoie à Samarcande, ſous la conduite de Gioher, capitaine de mes charrois. Mande-moi au plutôt l'état où tu es, afin que notre cœur ſe conſole, & reprenne la joie & le ſalut.

MASSAOUD.

A peine le fils d'Abdallah eut-il lu cette lettre, qu'il vit entrer dans ſa cour les quarante chameaux qui venoient de Cogende. Alors le capitaine Gioher lui dit : Monſeigneur & mon maître, ayez, s'il vous plaît, la bonté d'ordonner qu'on décharge les chameaux, & qu'on mette les ballots dans quelque grande ſalle. Que diable ſignifie tout ceci, dit Couloufe en lui-même ! J'ai bien vu arriver des aventures ſurprenantes ; mais, par Ali, celle-ci les ſurpaſſe toutes. Ce capitaine Gioher m'a abordé, comme s'il me connoiſſoit parfaitement ; le cadi & Mouzaffer ſemblent donner dans ces apparences ; hé bien, quoique tout cela paſſe ma pénétration, ne laiſſons pas d'en profiter ; la fortune ſans doute veut me ſauver par un de ſes coups capricieux, ou le ciel a voulu faire un miracle en ma faveur.

XLIV. JOUR.

QUELQUE étonné que fût Couloufe de ce merveilleux événement, il eut la force de cacher sa surprise, il fit mettre les ballots dans une salle, & ordonna qu'on eût soin des chameaux; il eut même l'assurance de faire des questions au chamelier: Gioher, lui dit-il, apprends-moi des nouvelles de toute ma famille; n'ai-je pas quelque cousin ou quelque cousine malade à Cogende? Non, seigneur, répondit Gioher, tous vos parens, grâces à dieu, sont en parfaite santé, à la réserve de votre père qui compte les momens de votre absence, & qui m'a chargé de vous dire qu'il souhaiteroit fort que vous vous en retournassiez promptement à Cogende avec la dame que vous avez épousée.

Pendant que le conducteur des chameaux parloit ainsi, le cadi, Taher & son père prirent congé du fils d'Abdallah, & s'en retournèrent chez eux, persuadés qu'il étoit effectivement fils de Massaoud: mais avant que de s'en aller, le juge congédia la garde qu'il avoit donnée aux nouveaux époux.

Après qu'ils se furent tous retirés, Couloufe retourna dans l'appartement où il avoit laissé Dilara. Cette dame, par les soins de ses esclaves, étoit revenue de son évanouissement. Il lui conta ce qui venoit de se passer, & lui montra la lettre de Massaoud. Elle n'en eut pas achevé la lecture, qu'elle s'écria : juste ciel ! c'est à vous qu'il faut rendre grâces de ce prodige étonnant ; vous avez eu pitié de deux amans fidelles dont vous avez formé les nœuds. Madame, lui dit le fils d'Abdallah, il n'est pas encore temps de nous livrer à la joie ; nos peines ne sont pas finies ; que dis-je, finies ? je suis plus que jamais dans le péril ; vous m'avez fait prendre le nom d'un homme qui est sans doute à Samarcande ; le fils de Massaoud doit être en cette ville, son père lui écrit, & lui envoie quarante chameaux chargés de marchandises, sous la conduite de Gioher ; ce Gioher, qui n'a jamais vu apparemment le fils de son maître, aura suivi le courier de Mouzaffer : il est aisé de comprendre le reste. Cette erreur, je l'avoue, nous seroit favorable, si elle pouvoit durer longtemps ; rien ne nous empêcheroit de prendre la fuite, parce que désormais nous ne serons plus observés ;

mais la nouvelle de l'arrivée des chameaux s'eſt peut-être déjà répandue dans Samarcande; le véritable fils de Maſſaoud l'apprendra, & ira trouver le cadi, qu'il déſabuſera : que ſais-je, ſi dans un moment ce juge ne reviendra pas me chercher pour me traîner au ſupplice?

C'eſt ainſi que raiſonnoit Couloufe, qui, flottant entre la crainte & l'eſpérance, ſe trouvoit plus à plaindre que s'il n'eût eu rien à eſpérer; il croyoit voir ſans ceſſe Taher & le cadi revenir détrompés & furieux; chaque moment augmentoit ſon inquiétude. Tandis qu'il étoit dans cette agitation, l'officier du roi, ce même homme qui étoit venu chez lui deux jours auparavant, arriva. Seigneur Hulla, dit-il en entrant, j'ai appris que vos malheurs ſont finis, & qu'enfin le ciel a jeté ſur vous un regard favorable; je viens vous en témoigner ma joie, & vous faire un reproche en même-temps; vous n'êtes pas ſincère : pourquoi m'avez-vous dit que vous n'étiez pas fils de Maſſaoud? pourquoi m'avez-vous trompé? Mon cher ſeigneur, répondit le fils d'Abdallah, je vous ai dit la vérité; je ne ſuis point de Cogende, je ſuis de Damas, comme je vous l'ai déjà dit. Il y a longtemps que

mon père eſt mort, & que j'ai conſumé tout le bien qu'il m'a laiſſé. Cependant, reprit l'officier, on dit qu'il vous eſt arrivé quarante chameaux chargés de diverſes ſortes d'étoffes, & que Maſſaoud vous écrit comme ſi vous étiez ſon propre fils. Il eſt vrai, repartit Couloufe, que j'ai reçu ſa lettre & ſes marchandiſes, mais je ne ſuis pas pour cela ſon fils. L'officier demanda de quelle manière la choſe s'étoit paſſée, & quand le Hulla eut fait ce détail, il lui dit: Je crois, comme vous, que c'eſt une mépriſe, & que le fils de Maſſaoud eſt à Samarcande; ainſi je ſuis d'avis que vous vous ſauviez tous deux cette nuit. C'eſt notre deſſein, répondit Couloufe; pourvu que le cadi demeure juſqu'à demain dans l'erreur où il eſt, nous n'en demandons pas davantage. Vous ne devez point avoir d'inquiétude là-deſſus, répliqua l'officier; il faut eſpérer que tout ira bien. Le ciel, ſans doute, ne veut pas que vous périſſiez, puiſque par une aventure qui tient du miracle, il vous a dérobé au ſupplice qu'on vous préparoit. A ces paroles, il en ajouta d'autres encore pour diſſiper la crainte dont les deux époux paroiſſoient agités, enſuite

il leur dit adieu, en leur ſouhaitant toutes ſortes de proſpérités.

Quand Couloufe & Dilara furent ſeuls, ils commencèrent à s'entretenir de leur fuite, & à s'y préparer. Ils attendoient la nuit avec beaucoup d'impatience; mais avant qu'elle arrivât, ils entendirent un grand bruit, & virent tout-à-coup paroître dans la cour du caravanſérail pluſieurs gardes à cheval. A cette vue, les deux époux furent ſaiſis d'effroi, & crurent que c'étoit le cadi qui venoit chercher le fils d'Abdallah pour le faire mourir. Ils perdirent pourtant bientôt cette frayeur: c'étoient des gardes du roi. Le capitaine qui les conduiſoit deſcendit de cheval; &, chargé d'un paquet, entra dans la chambre où étoit Couloufe avec ſa femme. Il les ſalua l'un & l'autre d'un air reſpectueux; & s'adreſſant au mari: Seigneur, lui dit-il, je viens ici de la part du grand Usbec-Kan; il veut voir le fils de Maſſaoud; il a ſu votre aventure, il ſouhaite que vous la lui racontiez vous-même, & il vous envoye cette (1) robe d'honneur pour vous mettre en état de paroître devant lui. Le fils d'Abdallah ſe

---

(1) Caftan.

feroit fort bien paffé d'aller fatisfaire la curio-
fité du roi : cependant il fallut obéir. Il fe
revêtit de la robe d'honneur, & fortit avec
le capitaine des gardes, qui lui montrant
dans la cour une mule qui avoit une felle
& une bride d'or, enrichies de pierreries,
& dont un page, magnifiquement vêtu,
tenoit l'étrier, lui dit : montez fur cette
mule royale, & je vais vous conduire au
palais. Couloufe s'approcha de la mule,
le page baifa l'étrïer, & le lui préfenta ; en
même-temps le Hulla y mit le pied, fauta
légérement en felle, & fe rendit au palais
avec les gardes.

XLV. JOUR.

DÈS qu'il fut arrivé au palais, les officiers du roi vinrent le recevoir, & le conduifirent jufqu'à la porte de la falle, où ce prince avoit coutume de donner audience aux ambaffadeurs. Là, le grand vifir le prit par la main, & l'introduifit dans la falle, où le roi, revêtu d'habits couverts de diamans, de rubis & d'émeraudes, étoit affis fur un trône d'ivoire autour duquel étoient debout tous les grands feigneurs de Tarta-

rie. Couloufe fut ébloui de l'éclat qui environnoit Usbec-Kan; & au lieu d'élever ſes regards juſqu'à ce prince, il baiſſa les yeux, & alla ſe proſterner au pied du trône.

Le roi le voyant dans cet état, lui dit: fils de Maſſaoud, on m'a dit qu'il t'eſt arrivé des aventures aſſez ſingulières; je ſouhaite que tu me les raconte, & que tu me parles ſans déguiſement. Couloufe, frappé du ſon de la voix qui lui adreſſoit ces paroles, leva les yeux, & reconnoiſſant dans le roi le même homme qui l'étoit venu voir, qu'il avoit pris pour un officier d'Usbec-Kan, & à qui il avoit confié tous ſes ſecrets, ſe jeta la face contre terre, & ſe mit à pleurer. Le viſir le releva, & lui dit: ne craignez rien, jeune homme, approchez-vous du roi, & baiſez le bas de ſa robe. Le fils d'Abdallah tremblant, éperdu, s'avança juſqu'aux pieds du roi; & après lui avoir baiſé la robe, recula quelques pas, & ſe tint debout, la tête baiſſée ſur ſa poitrine. Mais Usbec-Kan ne le laiſſa pas longtemps dans cette ſituation; ce prince deſcendit de ſon trône, le prit par la main, & le mena dans ſon cabinet, où il lui dit: Couloufe, ayez déſormais l'eſprit en repos, & n'appréhendez plus la fortune. Vous

n'éprouverez plus ſes rigueurs; vous ne ſerez point ſéparé de Dilara : vous vivrez avec elle dans ma cour, & vous tiendrez auprès de moi la place que vous occupiez à Caracorum auprès du roi Mirgehan. Quand, ſur le rapport qu'on m'avoit fait de votre fidélité pour votre femme, je vous allai voir par curioſité, vous me plûtes; & la confiance que vous eûtes en moi acheva de me déterminer à vous ſauver la vie, & à vous laiſſer uni pour jamais avec l'objet que vous aimez : ce que j'ai voulu faire de la manière que vous l'avez vu. Les quarante chameaux que vous avez chez vous ont été tirés de mes écuries : j'ai fait acheter les étoffes qu'ils portoient, & ce Gioher qui les conduiſoit, eſt un eunuque qui ſort rarement du ſerrail : j'ai fait écrire par mon debirkhaſſe (1) la lettre que vous avez reçue; & de peur que le courier de Mouzaffer ne la vînt démentir, j'envoyai hier au devant de lui ſur le chemin de Cogende un de mes officiers, qui lui ordonna de ma part de faire à ſon maître un rapport tel que je le ſouhaitois : c'eſt un plai-

(1) Secrétaire du Cabinet.

fir que je voulois me donner, & je l'ai eu tout entier.

Auffi-tôt que le roi eut achevé de parler, Couloufe fe profterna aux pieds de ce prince, le remercia de fes bontés, & promit d'en avoir toute fa vie une vive reconnoiffance. Dès ce jour-là même, ce jeune homme amena au palais Dilara. Usbec-Kan leur donna un magnifique appartement, avec une penfion confidérable, & fit écrire l'hiftoire de leurs amours, par le meilleur écrivain de Samarcande.

La nourrice de Farukhnaz, après avoir ainfi conté l'hiftoire de Couloufe, fe tut pour entendre ce qu'en diroit fa maîtreffe, qui, toujours prévenue contre les hommes, ne fut pas encore du fentiment de fes femmes, qui foutenoient toutes que le fils d'Abdallah avoit été un parfait amant. Non, non, dit la princeffe, lorfqu'on le bannit de la cour du roi des Keraïtes, il fortit de Caracorum fans dire adieu à Dilara, fans chercher même à lui parler : j'avoue que le roi lui ordonnoit de fortir de la ville très-brufquement; mais l'amour eft ingénieux, & il lui auroit fourni les moyens d'entretenir la fille de Boyruc, s'il en eût été fort épris : encore n'eft-ce pas le feul reproche que j'aie

à lui faire. Quelques jours après ſon arrivée à Samarcande, pour peu qu'il eût été occupé de ſa dame, il ne ſe feroit pas offert de bon cœur à ſervir de hulla. D'ailleurs, bien qu'il eût reconnu ſa maîtreſſe, ne vouloit-il pas la répudier? n'étoit-il pas prêt à garder ſon ſerment? & ne l'auroit-il pas fait, ſi, pour l'en détourner, elle n'eût pas elle même employé juſqu'à ſes larmes? Un amant bien enflammé n'eſt pas ſi ſcrupuleux. Madame, dit Sutlumemé, il eſt vrai que le premier mouvement de Couloufe fut pour l'honneur, & c'eſt ce que je ne puis lui reprocher; j'admire au contraire un jeune homme qui fait paroître de l'horreur pour le parjure, au milieu même de ſes plaiſirs: je crois qu'un amant de ce caractère eſt plus eſtimable qu'un autre, & qu'on peut faire fond ſur ſes ſermens; mais, madame, ajouta-t-elle, puiſque vous êtes ſi délicate, il faut que je vous conte une autre hiſtoire, qui pourra mettre votre délicateſſe en défaut, & que vous trouverez peut-être plus intéreſſante que celles de Couloufe & d'Aboulcaſem. A ces paroles de la nourrice, toutes les femmes de la princeſſe pouſsèrent des cris de joie, & parurent fort curieuſes d'entendre cette nouvelle hiſtoire. Sutlumemé

memé la commença dans ces termes, aussitôt que Farrukhnaz lui en eut accordé la permission.

HISTOIRE
DU PRINCE CALAF,
& de la Princesse de la Chine.

APRÈS avoir entendu l'histoire de Couloufe, vous allez entendre celle du prince Calaf, fils d'un ancien kan des Tartares Nogaïs. L'histoire de son siècle en fait une glorieuse mention ; elle dit qu'il surpassoit tous les princes de son temps en bonne mine, en esprit & en valeur ; qu'il étoit aussi savant que les plus grands docteurs ; qu'il perçoit le sens mystique des commentaires de l'Alcoran, & savoit par cœur les sentences de Mahomet ; enfin, elle l'appelle le héros de l'Asie, & le phénix de l'Orient.

En effet, ce prince, dès l'âge de dix-huit ans, n'avoit peut-être pas son semblable dans le monde ; il étoit l'ame des conseils de Timurtasch son père. S'il ouvroit un avis, les ministres les plus consommés

l'approuvoient, & ne pouvoient aſſez admirer ſa prudence & ſa ſageſſe. Outre cela, s'il s'agiſſoit de faire la guerre, on le voyoit à la tête des troupes de l'état, aller chercher l'ennemi, le combattre & le vaincre. Il avoit déjà remporté pluſieurs victoires, & les Nogaïs s'étoient rendu ſi redoutables par leurs heureux ſuccès, que les nations voiſines n'oſoient ſe brouiller avec eux. Les affaires du kan ſon père étoient dans cette diſpoſition, lorſqu'il vint à ſa cour un ambaſſadeur du ſultan de Carizme, qui dans l'audience qu'on lui donna, déclara que ſon maître prétendoit qu'à l'avenir les Tartares Nogaïs lui payaſſent un tribut tous les ans; ſinon, qu'il viendroit en perſonne les y forcer avec deux cent mille hommes, & ôter la couronne & la vie à leur ſouverain, pour le punir de ne s'être pas ſoumis de bonne grâce. Le kan, là-deſſus, aſſembla ſon conſeil. On mit en délibération ſi l'on payeroit le tribut, plutôt que d'en venir aux mains avec un ſi puiſſant ennemi, ou ſi l'on mépriſeroit ſes menaces. Calaf, & la plupart de ceux qui aſſiſtoient au conſeil, furent de ce dernier avis, de ſorte qu'on renvoya l'ambaſſadeur avec un refus.

Après cela, on envoya des députés chez

les peuples voiſins, pour leur repréſenter l'intérêt qu'ils avoient de s'unir avec le kan contre le ſultan de Carizme, dont l'ambition étoit exceſſive, & qui ne manqueroit pas d'exiger auſſi d'eux le même tribut, s'il pouvoit y contraindre les Nogaïs. Les députés réuſſirent dans leurs négociations; les nations voiſines, & entr'autres les Circaſſiens, promirent de ſe joindre au kan, & de lui fournir cinquante mille hommes. Sur cette promeſſe, outre l'armée que ce prince avoit ordinairement ſur pied, il leva de nouvelles troupes.

Pendant que ces préparatifs ſe faiſoient chez les Nogaïs, le ſultan de Carizme, de ſon côté, aſſembla deux cent mille combattans, & paſſa le Jaxartes (1) à Cogende. Il traverſa les pays d'Ilac & de Saganac, où il trouva des vivres en abondance; & il s'avança juſqu'à Jund, avant que l'armée du kan, commandée par le prince Calaf, pût ſe mettre en campagne, parce que les Circaſſiens & les autres troupes auxiliaires, n'avoient pu joindre plutôt. D'abord que Calaf eut reçu tous les ſecours qu'il

(1) Fleuve, autrement nommé le Sihon.

attendoit, il marcha droit à Jund; mais à peine eut-il paſſé Jengikunt, que ſes coureurs lui rapportèrent que les ennemis paroiſſoient, & venoient à lui en bataille. Auſſi-tôt le jeune prince fit faire alte, & diſpoſa ſes troupes à combattre.

XLVI. JOUR.

LES deux armées étoient à-peu-près égales en nombre, & les peuples qui les compoſoient n'étoient pas moins belliqueux les uns que les autres; auſſi le combat qui ſe donna fut-il ſanglant & opiniâtre. Il commença le matin, & dura juſqu'à la nuit. Des deux côtés les officiers & les ſoldats s'acquittèrent bien de leur devoir. Le ſultan fit pendant l'action tout ce que pouvoit faire un guerrier conſommé dans le métier des armes, & le prince Calaf, plus qu'on ne devoit attendre d'un ſi jeune général. Tantôt les Tartares Nogaïs avoient l'avantage, & tantôt ils étoient obligés de céder aux efforts des Carizmiens. De manière que les deux partis, ſucceſſivement vainqueurs & vaincus, ſonnèrent la retraite à l'entrée

de la nuit, résolus de recommencer le combat le lendemain. Mais le commandant des Circassiens alla secrètement trouver le sultan, & lui promit d'abandonner les Nogaïs, pourvu que, par un traité qu'il jureroit d'observer religieusement, il s'engageât à ne jamais exiger de tribut des peuples de Circassie, sous quelque prétexte que ce fût. Le sultan y consentit; le traité fut fait; le commandant regagna son quartier; & le jour suivant, lorsqu'il fallut retourner à la charge, on vit tout-à-coup les Circassiens se détacher de leurs alliés, & reprendre le chemin de leur pays.

Cette trahison causa beaucoup de chagrin au prince Calaf, qui se voyant alors beaucoup plus foible que le sultan, auroit fort souhaité d'éviter le combat; mais il n'y eut pas moyen. Les Carizmiens attaquèrent brusquement; & profitant du terrain qui leur permettoit de s'étendre, ils enveloppèrent de toutes parts les Nogaïs. Ceux-ci, cependant, quoiqu'abandonnés de leurs meilleures troupes auxiliaires, & environnés d'ennemis, ne perdirent pas courage. Animés par l'exemple de leur prince, ils se serrèrent, & soutinrent long-temps les plus vives charges du sultan; ils furent toutefois enfoncés; &

alors Calaf, déſeſpérant de remporter la victoire, ne ſongea plus qu'à échapper à ſon ennemi. Il choiſit quelques eſcadrons, & ſe mettant à leur tête, il ſe fit jour au travers des Carizmiens. Le ſultan, averti de ſa retraite, détacha ſix mille chevaux pour le pourſuivre; mais il trompa leur pourſuite en prenant des chemins qui ne leur étoient pas connus; & enfin, il arriva peu de jours après la bataille à la cour de ſon père, où il répandit la triſteſſe & la terreur, en apprenant le malheur qui lui étoit arrivé.

Si cette nouvelle affligea Timurtaſch, celle qu'on reçut bientôt après, acheva de le mettre au déſeſpoir. Un officier échappé du combat vint dire, que le ſultan de Carizme avoit fait paſſer ſous le ſabre preſque tous les Nogaïs, & qu'il s'avançoit à grandes journées, dans la réſolution de faire mourir toute la famille du kan, & de ſoumettre la nation à ſon obéiſſance. Le kan ſe repentit alors d'avoir réfuſé de payer le tribut; mais, comme dit le proverbe Arabe: *A quoi ſert le repentir après la ruine de la ville de Baſra.* Comme le temps preſſoit, & qu'il falloit ſe ſauver, de peur de tomber au pouvoir du ſultan, le kan, la prin-

ceſſe Elmaze (1) ſa femme, & Calaf ſe chargèrent de tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans leur tréſor, & ſortirent d'Aſtracan, leur ville capitale, accompagnés de pluſieurs officiers du palais, qui ne voulurent point les abandonner, & des troupes qui s'étoient fait jour avec le jeune prince au travers des ennemis.

Ils prirent la route de la grande Bulgarie; leur deſſein étoit d'aller mendier un aſyle chez quelque prince ſouverain. Il y avoit pluſieurs jours qu'ils étoient en marche, & ils avoient déjà gagné le mont Caucaſe, lorſque quatre mille brigands, habitans de cette montagne, vinrent tout-à-coup fondre ſur eux. Bien que Calaf eût à peine quatre cent hommes, il ne laiſſa pas de ſoutenir l'impétuoſité des brigands; il en tua même une grande partie; mais il perdit toutes ſes troupes, & demeura enfin au pouvoir de ces bandits, dont les uns ſe ſaiſirent des richeſſes qu'ils trouvèrent, pendant que les autres ôtoient la vie à toutes les perſonnes qui ſuivoient le kan. Ils n'épargnèrent que ce prince, ſa femme & ſon

(1) Elmaze ſignifie Diamant.

fils, encore les laiſsèrent-ils preſque nuds au milieu de la montagne.

On ne peut exprimer quelle fut la douleur de Timurtaſch, lorſqu'il ſe vit réduit à cette extrêmité. Il envioit le ſort de ceux qui venoient de périr à ſes yeux; & ſe livrant à ſon déſeſpoir, il vouloit ſe donner la mort. La princeſſe de ſon côté fondoit en pleurs, & faiſoit retentir l'air de plaintes & de gémiſſemens. Calaf ſeul avoit la force de ſoutenir le poids d'une ſi mauvaiſe fortune; pénétré des maximes de l'Alcoran, & des ſentences de Mahomet ſur la prédeſtination, il avoit une fermeté d'ame inébranlable. L'extrême affliction que le kan & ſa femme faiſoient éclater étoit ſa plus grande peine. O mon père! ô ma mère! leur diſoit-il, ne ſuccombez point à vos malheurs, ſongez que c'eſt dieu qui veut que vous ſoyez ſi miſérables. Soumettons-nous ſans murmure à ſes ordres abſolus. Sommes-nous les premiers princes que la verge de ſa juſtice ait frappés? Combien de ſouverains avant nous ont été chaſſés de leurs états; & après avoir mené une vie errante, & paſſé même pour les plus vils mortels dans des terres étrangères, ſont remontés ſur leurs trônes? Si dieu a le pouvoir d'ôter les couronnes, il

peut aussi les rendre. Espérons donc qu'il sera touché de notre misère, & qu'il fera succéder la prospérité à la déplorable situation où nous sommes.

Il ajouta plusieurs autres paroles consolantes; & à mesure qu'il parloit, son père & sa mère, attentifs à ses discours, sentoient une secrète consolation. Ils se laissèrent enfin persuader. Je le veux, mon fils, dit le kan, abandonnons-nous à la providence; & puisque les maux qui nous environnent sont tracés sur la table fatale (1), souffrons-les donc sans nous plaindre. A ces mots, ce prince, sa femme & son fils, résolus d'avoir de la fermeté dans leur malheur, continuèrent leur chemin à pied; car les voleurs leur avoient ôté leurs chevaux. Ils marchèrent assez long-temps, & vécurent des fruits qu'ils trouvèrent dans les vallées; mais ils s'engagèrent dans un désert, où la terre ne produisant rien dont ils pussent subsister, leur courage s'abattit. Le kan, déjà dans un âge avancé, commençoit à sentir que les forces lui manquoient; & la princesse, fatiguée du chemin qu'elle avoit fait,

(1) Voyez page 233.

pouvoit à peine se soutenir ; si bien que Calaf, quoiqu'il fût lui-même assez las, les portoit sur ses épaules l'un après l'autre pour les soulager. Enfin, accablés tous trois de faim, de soif & de lassitude, ils arrivèrent à un endroit rempli de précipices affreux. C'étoit une colline très-élevée & entrecoupée de creux épouvantables, entre lesquels il paroissoit fort dangereux de passer, & l'on ne voyoit pas d'autre chemin pour entrer dans une vaste plaine qui étoit au-delà, parce que des deux côtés de la colline, le pays paroissoit si embarrassé de ronces & d'épines, qu'on ne pouvoit s'y faire un passage. Quand la princesse apperçut les abîmes, elle en fut si éffrayée, qu'elle poussa un grand cri, & le kan perdit enfin patience. Il entre en fureur: C'en est fait, dit-il au prince son fils, je cède à mon mauvais destin, je succombe à tant de peines, je vais me précipiter moi-même dans un de ces gouffres profonds, que le ciel sans doute m'a réservé pour tombeau ; je veux m'affranchir de la tyrannie de mon infortune ; j'aime mieux la mort qu'une vie si pénible.

XLVII.

XLVII. JOUR.

LE kan ſe laiſſant entraîner au mouvement furieux qui l'agitoit, alloit ſe jeter dans un précipice, lorſque le prince Calaf le prit entre ſes bras & le retint. Ah! mon père, lui dit-il, que voulez-vous faire? à quel tranſport vous abandonnez-vous? eſt-ce ainſi que vous témoignez la ſoumiſſion que vous devez aux ordres du ciel? Rentrez en vous-même; au lieu de marquer une impatience rebelle à ſes volontés, tâchons de mériter par notre conſtance qu'il nous regarde d'un œil plus favorable. Nous ſommes, je l'avoue, dans un état très-fâcheux, & nous ne ſaurions ſans péril marcher parmi ces abîmes; mais il y a peut-être quelque chemin pour entrer dans la plaine: permettez-moi de le chercher. Vous, cependant, ſeigneur, calmez la violence de vos mouvemens, & demeurez ici avec la princeſſe; je ſerai bientôt de retour. Allez, mon fils, répondit le kan, nous vous attendrons, ne craignez point mon déſeſpoir, j'en ſerai maître juſqu'à ce que vous ſoyez revenu.

Le jeune prince parcourut toute la colline ſans pouvoir découvrir aucun chemin. Il en fut fort affligé ; il ſe proſterna, gémit, & implora le ſecours du ciel. Il ſe leva enſuite, & cherchant de nouveau quelque ſentier qui conduisît à la plaine ; enfin, il en trouva un : il le ſuivit en rendant grâces à dieu de ce bonheur ; il s'avança juſqu'au pied d'un arbre qui étoit à l'entrée de la plaine, & qui couvroit de ſon ombre une fontaine d'une eau pure & tranſparente. Il apperçut auſſi d'autres arbres chargés de fruits d'une groſſeur ſurprenante. Charmé de cette découverte, il courut en donner avis à ſon père & à ſa mère, qui reçurent cette nouvelle avec d'autant plus de joie, qu'ils jugèrent par-là que le ciel commençoit d'avoir pitié de leur misère. Calaf les conduiſit à la fontaine, où ils ſe lavèrent tous trois le viſage & les mains, & ſoulagèrent l'ardente ſoif qui les dévoroit. Enſuite, ils mangèrent des fruits que le jeune prince alla cueillir, & qui, dans le preſſant beſoin qu'ils avoient de nourriture, leur parurent excellens. Seigneur, diſoit Calaf à ſon père, vous voyez l'injuſtice de vos murmures, vous vous imaginiez que le ciel nous avoit abandonnés. J'ai imploré ſon ſecours, & il nous a ſecou-

rus ; il n'eſt point ſourd à la voix des malheureux qui ont une entière confiance en lui.

Ils demeurèrent près de la fontaine deux ou trois jours à ſe repoſer, & à réparer leurs forces épuiſées. Après cela ils ſe chargèrent de fruits, & s'avancèrent dans la plaine, eſpérant qu'elle les conduiroit à quelque lieu habité. Ils ne ſe flattèrent pas d'une fauſſe eſpérance; ils apperçurent bientôt au-devant d'eux une ville qui leur parut grande & ſuperbement bâtie: ils y allèrent, & quand ils furent arrivés aux portes, ils s'arrêtèrent pour attendre la nuit, ne voulant point entrer dans la ville pendant le jour, couverts de ſueur & de pouſſière, & preſque nuds. Ils s'aſſirent ſous un arbre qui faiſoit beaucoup d'ombre, & s'étendirent ſur l'herbe. Il y avoit déjà quelque temps qu'ils ſe repoſoient en cet endroit, lorſqu'un vieillard, ſorti de la ville, vint ſous le même arbre prendre le frais, & s'aſſit auprès d'eux, après leur avoir fait une profonde révérence. Ils ſe mirent à leur ſéant pour le ſaluer à leur tour, & enſuite ils lui demandèrent comment ſe nommoit cette ville? Elle s'appelle Jaïc, répondit le vieillard; c'eſt la capitale du pays où le fleuve Jaïc a ſa ſource; le roi Ilenge-Kan

y fait son séjour : il faut que vous soyez bien étrangers, puisque vous me faites cette question. Oui, dit le kan, nous sommes d'un pays assez éloigné d'ici. Nous avons pris naissance dans le royaume de Carizme, & nous demeurons sur les bords de la mer Caspienne : nous nous mêlons du négoce. Nous allions avec plusieurs autres marchands dans le Capchac : une grosse troupe de voleurs est venue attaquer notre caravane, & l'a pillée. Ils nous ont laissé la vie, mais ils nous ont mis dans l'état où vous nous voyez. Nous avons traversé le mont Caucase, & nous sommes venus jusqu'ici sans savoir où nous portions nos pas.

Le vieillard, qui étoit un homme fort compatissant aux peines de son prochain, leur témoigna qu'il étoit sensible à leur malheur ; & pour mieux le leur persuader, il leur offrit sa maison. Il leur fit cette offre de si bonne grâce, que quand ils n'auroient pas eu besoin de l'accepter, ils n'auroient pu s'en défendre. Il les mena donc chez lui dès que la nuit fut venue : c'étoit une petite maison fort simplement meublée, mais où tout étoit propre, & avoit plutôt un air de modestie que d'indigence. Le vieillard, en entrant, donna quelques ordres tout bas à

un de ses esclaves, qu'on vit revenir peu de temps après suivi de deux garçons marchands, dont l'un portoit un gros paquet d'habits d'hommes & de femmes tout faits, & l'autre étoit chargé de toutes sortes de voiles, de turbans & de ceintures. Le prince Calaf & son père prirent chacun un castan de drap, & une veste de brocard avec un turban de toile des Indes, & la princesse un habillement de femme aussi complet. Après cela l'hôte paya les marchands, les renvoya, & demanda à souper: deux esclaves dressèrent aussi-tôt une table avec un buffet couvert de porcelaines, de plats de bois de sandal & d'aloës, & de plusieurs coupes de corail, parfumées avec de l'ambre gris. Ils servirent un excellent chourva (1), accompagné de deux assiettes d'œufs d'esturgeon. Le kan, sa femme & Calaf se mirent à table avec le vieillard, & mangèrent de ces mets, auxquels succédèrent un pâté de gazelle, un grand plat de pilau en pyramide, dans lequel il y avoit trois francolins dépecés par morceaux. Un plat de tziberica (2),

(1) Chourva est un bouillon gras, dans lequel on met des morceaux de pain pour servir de potage.

(2) Le Tziberica est un poisson long de cinq pieds,

excellent poiſſon du Volga, & deux d'eſturgeons furent enſuite apportés, & une grillade de cuiſſe de cavalle fut le dernier ſervice; après quoi, ils burent trois grandes bouteilles de cammez, & de l'eau-de-vie de dattes.

XLVIII. JOUR.

LE vieillard, échauffé par les liqueurs qu'il avoit bues, ſe mit en belle humeur, & fit tous ſes efforts pour inſpirer de la joie à ſes hôtes; mais s'appercevant qu'il n'en pouvoit venir à bout, & qu'ils paroiſſoient toujours préoccupés de leur malheur: je vois bien, leur dit-il, que je m'efforce inutilement de détourner votre eſprit de l'accident qui vous eſt arrivé: vous en rappelez ſans ceſſe le ſouvenir: cependant, permettez-moi de vous repréſenter, qu'au lieu de vous abandonner à ces triſtes images, vous devriez tâcher de les bannir de votre mémoire: conſolez-vous de la perte

qui a la gueule longue & large comme un canard; & le corps tacheté de noir & de blanc; il a le goût de Saumon.

des biens que des voleurs vous ont enlevés : l'aventure qui vous afflige n'eſt pas nouvelle : les voyageurs & les négocians l'éprouvent tous les jours : j'ai moi-même, en ma jeuneſſe, été volé ſur le chemin de Mouſel à Bagdad : des voleurs me prirent des biens conſidérables, & je penſai perdre la vie : je me trouvai dans la ſituation où vous êtes, & je ne laiſſai pas de me conſoler : il étoit pourtant bien déſagréable pour un homme de ma condition, de me voir réduit à la mendicité. Il faut que je vous raconte mon hiſtoire; je veux vous faire cette confidence, elle vous ſera peut-être de quelque utilité; le récit de mes malheurs pourra vous encourager à ſoutenir les vôtres. Après avoir achevé ces paroles, le bon vieillard ordonna à ſes eſclaves de ſe retirer; enſuite il parla en ces termes.

HISTOIRE

DU PRINCE FADLALLAH,

fils de Bin-Ortoc, Roi de Moufel.

JE fuis fils du roi de Moufel, du grand Bin-Ortoc. Auffi-tôt qu'il me vit parvenu à la vingtième année de mon âge, il voulut me marier. Il fit préfenter à ma vue un grand nombre de jeunes efclaves, parmi lefquelles il y en avoit de fort belles. Je les regardai toutes avec indifférence; il n'y en eut pas une qui fît fur moi la moindre impreffion; elles s'en apperçurent, elles en rougirent, & fe retirèrent pleines de dépit d'avoir manqué mon cœur. Mon père fut auffi fort furpris de mon infenfibilité; il ne l'avoit pas prévue: au contraire, il avoit cru que, frappé à la fois de plufieurs beautés différentes, j'aurois de la peine à faire un choix. Je lui dis que je ne me fentois pas encore de goût pour le mariage; que cela venoit peut-être de ce que j'avois une extrême envie de voyager; que je le conjurois de m'accorder la

permiſſion d'aller ſeulement à Bagdad, & qu'à mon retour je pourrois me déterminer à prendre une femme. Il ne voulut pas me contraindre, il me permit de faire un voyage à Bagdad ; & , pour paroître en fils de roi dans cette grande ville, il ordonna qu'on me fît un magnifique équipage : il ouvrit ſes tréſors, & on en tira la charge de quatre chameaux de pièces d'or : il me donna des officiers de ſa maiſon pour me ſervir, avec cent ſoldats de ſa garde pour m'eſcorter.

Je partis donc de Mouſel avec ce nombreux cortège, pour aller à Bagdad. Il ne nous arriva point d'accidens les premières journées ; mais une nuit, pendant que nous repoſions dans une prairie où nous étions campés, nous fûmes attaqués ſi bruſquement, & par un ſi grand nombre d'Arabes Bédouins, que la plupart de mes gens furent égorgés, avant même que je connuſſe tout le péril où je me trouvois. Je me mis en défenſe avec ce qui me reſtoit de gardes & d'officiers de la maiſon de mon père. Nous chargeâmes les Bédouins avec tant de furie, qu'il en tomba ſous nos coups plus de trois cent. Le jour étant ſurvenu, les brigands qui nous te-

noient enveloppés, honteux & irrités de l'opiniâtre résistance d'une poignée de gens, redoublèrent leurs efforts ; & nous eûmes beau combattre en désespérés, ils nous accablèrent : enfin, il fallut céder à la force ; ils nous ôtèrent nos armes & nos habits, & au lieu de nous réserver à l'esclavage, ou de nous laisser aller comme des gens qui étoient assez misérables de se voir dans l'état où nous étions réduits, ils voulurent venger la mort de leurs compagnons ; ils furent assez lâches & assez barbares pour faire passer sous le sabre des hommes qui ne pouvoit plus se défendre. Tous mes gens périrent ; & j'allois avoir le même sort, lorsque, me faisant connoître aux voleurs : Arrêtez, téméraires, leur dis-je, respectez le sang des Rois. Je suis le prince Fadlallah, le fils unique de Bin-Ortoc, roi de Mousel, & l'héritier de ses états. Je suis bien aise, me dit alors le chef des Bédouins, d'apprendre qui tu es. Il y a long-temps que nous haïssons mortellement ton père ; il a fait pendre plusieurs de nos camarades qui sont tombés entre ses mains, tu seras traité de la même manière.

En effet, il me fit lier ; & les voleurs, après s'être saisis de mon équipage, me

menèrent avec eux au pied d'une montagne entre deux forêts, où une infinité de petites tentes grises étoient dressées. C'étoit-là leur retraite. On me mit sous la tente du chef, qui s'élevoit au milieu des autres, & paroissoit beaucoup plus grande. On me garda un jour entier, après quoi on m'attacha à un arbre, où, en attendant la mort lente qui devoit venir borner des jours qui n'étoient encore qu'au commencement de leur course, j'avois le chagrin de me voir environné de tous ces bandits, qui m'insultoient par de piquantes railleries, & prenoient plaisir à m'outrager.

XLIX. JOUR.

Il y avoit déjà long-temps que j'étois lié à l'arbre, & le dernier moment de ma vie n'étoit pas fort éloigné, quand un espion vint avertir le chef des Bédouins qu'il y avoit un beau coup à faire à sept lieues de là; qu'une grosse caravanne devoit camper la nuit prochaine dans un certain endroit qu'il nomma. Ce chef ordonna aussi-tôt à ses compagnons de se préparer à partir,

ce qui fut fait en peu de temps. Ils montèrent tous à cheval, & me laiſsèrent dans leur retraite, ne doutant point qu'à leur retour ils ne me trouvaſſent ſans vie. Cependant, le ciel, qui rend inutiles toutes les réſolutions des hommes, lorſqu'elles ne s'accordent pas avec ſes deſſeins éternels, ne vouloit pas que je périſſe ſi-tôt. La femme du chef des voleurs eut pitié de moi. Elle vint pendant la nuit auprès de l'arbre où j'étois attaché, & me dit : Jeune homme, je ſuis touchée de ton malheur, & je voudrois te tirer du danger où tu es ; mais ſi je te déliois & te mettois en liberté, aurois-tu encore aſſez de force pour te ſauver ? Oui, lui répondis-je ; comme c'eſt dieu qui vous a inſpiré ce mouvement charitable, il me prêtera des forces pour marcher. Cette femme m'ôta mes liens, me donna un vieux caftan de ſon mari, avec deux ou trois pains ; & me montrant un ſentier : va par-là, me dit-elle, ſuis cette route, & tu arriveras à un lieu habité. Je remerciai ma libératrice, & marchai toute la nuit ſans m'écarter du chemin qu'elle m'avoit enſeigné.

Le lendemain j'apperçus un homme à pied, qui chaſſoit devant lui un cheval

chargé de deux gros ballots. Je le joignis; & après lui avoir dit que j'étois un malheureux étranger qui ne connoiſſoit point le pays, & s'étoit égaré, je lui demandai où il alloit. Je vais, répondit-il, vendre des marchandiſes à Bagdad, où j'arriverai dans deux jours. J'accompagnai cet homme: je ne le quittai qu'en entrant dans cette grande ville; il alla où ſes affaires l'appeloient, & moi je me retirai dans une moſquée, où je demeurai deux jours & deux nuits. J'avois peu d'envie d'en ſortir; je craignois de rencontrer des gens de Mouſel qui me reconnuſſent. J'avois tant de honte de me voir dans la ſituation où j'étois, que bien loin de ſonger à découvrir ma condition, j'aurois voulu me la cacher à moi-même. La faim toutefois m'ôta une partie de ma honte; ou, pour mieux dire, il me fallut céder à cette néceſſité qui nous entraîne tous. Je me réſolus à mendier mon pain comme un miſérable, en attendant que je priſſe un meilleur parti.

Je me préſentai devant une fenêtre baſſe d'une grande maiſon, & je demandai l'aumône d'un ton de voix élevé. Une vieille eſclave parut preſque auſſi-tôt avec un pain à la main, qu'elle voulut me donner. Dans

le temps que je m'avançois pour le prendre, le vent par hasard leva le rideau de la fenêtre, & me laissa voir dans la salle une jeune dame d'une beauté surprenante; son éclat frappa ma vue comme un éclair; j'en fus tout ébloui. Je reçus le pain sans songer à ce que je faisois, & je demeurai immobile devant la vieille esclave, au lieu de lui rendre les grâces que je lui devois. J'étois si surpris, si troublé, si éperdu d'amour, qu'elle me prit sans doute pour un insensé: elle disparut, & me laissa dans la rue, occupé à regarder inutilement la fenêtre; car le vent ne leva plus le rideau. Je passai pourtant le reste de la journée à attendre un second coup de vent favorable. Quand je vis que la nuit s'approchoit, je songeai à me retirer; mais avant que de m'éloigner de cette maison, je demandai à un vieillard qui passoit, s'il ne savoit pas à qui elle appartenoit? C'est, répondit-il, la maison du seigneur Mouaffac, fils d'Adbane: c'est une personne de qualité, qui de plus est riche & homme d'honneur. Il n'y a pas long-temps qu'il étoit gouverneur de cette ville; mais il se brouilla avec le cadi, qui trouva moyen de le perdre dans

l'eſprit du calife, & de lui faire ôter ſon gouvernement.

En rêvant à cette aventure, je ſortis inſenſiblement de la ville, & j'entrai dans un grand cimetière, réſolu d'y paſſer la nuit. Je mangeai mon pain avec peu d'appétit, bien que je duſſe en avoir beaucoup; enſuite je me couchai près d'un tombeau, la tête appuyée ſur un monceau de briques. Je n'eus pas peu de peine à m'endormir; la fille de Mouaffac agitoit terriblement mes ſens; ſon image charmante échauffoit mon imagination, & d'ailleurs le mets que j'avois mangé n'étoit pas aſſez ſucculent pour me procurer par ſes vapeurs un ſommeil aiſé. Je m'aſſoupis pourtant, malgré les idées qui m'occupoient; mais mon aſſoupiſſement ne fut pas de longue durée, un grand bruit qui ſe faiſoit entendre dans le tombeau me réveilla bientôt.

L. JOUR.

EFFRAYÉ de ce bruit, dont je ne ſavois pas la cauſe, je me levai pour prendre la fuite, & m'éloigner du cimetière, quand deux hommes, qui étoient à l'entrée du

tombeau, m'ayant apperçu, m'arrêtèrent & me demandèrent qui j'étois, & ce que je faifois dans ce cimetière ? Je fuis, leur dis-je, un malheureux étranger, que la fortune réduit à fubfifter d'aumônes ; & je fuis venu paffer ici la nuit, parce que je n'ai point de logement dans la ville. Puifque tu es un mendiant, me dit un de ces deux hommes, remercie le ciel de nous avoir rencontrés ; nous allons te faire faire bonne chère. En difant cela, ils m'entraînèrent dans le tombeau, ou quatre de leurs camarades mangeoient de groffes raves & des dattes, & vuidoient de grandes cruches d'eau-de-vie.

Ils me firent affeoir auprès d'eux, autour d'une longue pierre qui leur fervoit de table, & je fus obligé de manger & de boire par complaifance. Je les foupçonnai d'abord d'être ce qu'ils étoient, c'eft-à-dire, des voleurs, & ils me confirmèrent bientôt par leurs difcours dans mes foupçons. Ils commencèrent à s'entretenir d'un vol confidérable qu'ils venoient de faire ; & s'imaginant que ce feroit un grand plaifir pour moi que d'entrer dans leur compagnie, ils m'en firent la propofition, ce qui me jeta dans un terrible embarras. Vous

jugez bien que je n'étois nullement tenté de m'aſſocier avec ces gens-là ; mais je craignois de les irriter en n'acceptant pas le parti qu'ils me propoſoient ; c'étoit ce qui m'embarraſſoit. Je ne ſavois donc ce que je devois leur répondre, quand tout-à-coup je me vis tiré de cette peine. Le lieutenant du cadi, accompagné de vingt ou trente aſas (1) bien armés, entra dans le tombeau, ſe ſaiſit des voleurs & de moi, & nous mena tous en priſon, où nous paſsâmes le reſte de la nuit. Le jour ſuivant le cadi vint interroger les priſonniers. Les voleurs confeſsèrent leur crime, parce qu'ils virent bien qu'il leur ſeroit inutile de nier : pour moi, je contai au juge de quelle manière je les avois rencontrés ; & comme ils aſſurèrent la même choſe, on me fit mettre à part. Le cadi vouloit m'interroger en particulier, avant que de me laiſſer ſortir de ſes mains. En effet, il vint à moi, & me demanda ce que j'étois allé faire dans le cimetière où j'avois été pris, & comment je paſſois le temps à Bagdad ? Enfin, il me fit mille queſtions, & j'y répondis avec beaucoup de ſincérité, excepté

(1) Archers.

que je ne lui découvris pas ma naiſſance. Je lui rendis ſur-tout un compte exact de toutes mes démarches, & même je lui contai que le jour précédent, m'étant préſenté devant une fenêtre de la maiſon de Mouaffac pour demander l'aumône, j'avois vu par haſard une jeune dame qui m'avoit charmé.

Au nom de Mouaffac, je vis les yeux du cadi s'animer. Ce juge demeura quelques momens à rêver; enſuite il prit un air gai, & me dit: Jeune homme, il ne tiendra qu'à toi de poſſéder la dame que tu as vue hier. C'eſt ſans doute la fille de Mouaffac, car on m'a dit qu'il a une fille d'une beauté parfaite. Quand tu ſerois le dernier des hommes, je te ferai arriver au comble de tes vœux. Tu n'as qu'à me laiſſer faire, je vais travailler à ta fortune. Je le remerciai, ſans pénétrer encore le deſſein qu'il méditoit, & je ſuivis l'aga de ſes eunuques noirs, qui par ſon ordre me fit ſortir de priſon, & me mena au hamman (*a*).

Pendant que j'y étois, le juge envoya

---

(1) Bains publics.

deux chiaoux (1) chez Mouaffac, pour lui dire qu'il ſouhaitoit de lui parler, pour l'entretenir d'une affaire de la dernière conſéquence. Mouaffac vint avec les chiaoux. Dès que le cadi l'apperçut, il alla au-devant de lui, le ſalua, & l'embraſſa à pluſieurs repriſes. Mouaffac fut aſſez étonné de cette réception. Ho, ho, dit-il en lui-même, d'où vient que le cadi, mon plus grand ennemi, me fait aujourd'hui tant de civilités ? Il y a quelque choſe là-deſſous. Seigneur Mouaffac, lui dit le juge, le ciel ne veut pas que nous demeurions plus long-temps ennemis. Il nous offre une occaſion d'éteindre cette haine qui ſépare depuis quelques années votre famille & la mienne. Le prince de Baſra arriva hier au ſoir à Bagdad. Il eſt venu loger chez moi. Il eſt parti de Baſra, ſans prendre congé du roi ſon père. Il a ouï parler de votre fille, & ſur le portrait qu'on lui en a fait, il en eſt devenu ſi amoureux, qu'il a pris la réſolution de vous la demander en mariage. Il veut que ce ſoit par mon entremiſe que cette union ſe forme ; ce qui m'eſt d'autant

(1) Exempts.

plus agréable, que c'eſt un moyen de me réconcilier avec vous. Je ſuis étonné, lui répondit Mouaffac, que le prince de Baſra ſonge à me faire l'honneur d'épouſer Zemroude ma fille, & que ce ſoit vous qui m'annonciez cette nouvelle, vous qui vous êtes toujours montré ſi ardent à me nuire. Ne parlons plus du paſſé, ſeigneur Mouaffac, reprit le cadi; oublions, de grâce, tout ce que nous avons fait mutuellement l'un contre l'autre; & en faveur des beaux nœuds qui vont lier à votre fille le prince de Baſra, vivons le reſte de nos jours en bonne intelligence.

Mouaffac étoit naturellement auſſi bon que le juge étoit mauvais. Il ſe laiſſa tromper aux faux témoignages d'amitié que ſon ennemi lui donnoit. Il étouffa ſa haine en ce moment, & ſe livra ſans défiance aux careſſes perfides du cadi. Ils s'embraſſoient tous deux en ſe jurant l'un à l'autre une inviolable amitié, lorſque j'entrai dans la chambre où ils étoient, conduit par l'aga, qui m'avoit fait prendre au ſortir du bain une belle robe, avec un turban de mouſſeline des Indes, dont le bout de la toile d'or pendoit juſque ſur mon oreille. Grand prince, me dit le cadi, dès qu'il m'apper-

çut, bénis ſoient vos pieds & votre arrivée à Bagdad; puiſque vous avez bien voulu venir loger chez moi, quelle langue pourroit vous marquer toute la reconnoiſſance que j'ai d'un ſi grand honneur? Voilà le ſeigneur Mouaffac que j'ai informé au ſujet de votre voyage en cette ville. Il conſent de vous donner ſa fille, qui eſt belle comme un aſtre, pour en faire votre légitime épouſe. Mouaffac me fit alors une profonde révérence, & me dit: ô fils de Grand! je ſuis confus de l'honneur que vous ſouhaitez de faire à ma fille: elle ſe trouveroit aſſez heureuſe d'être l'eſclave d'une des princeſſes de votre ſerrail.

Jugez dans quel étonnement me jetèrent ces diſcours, auxquels je ne ſavois que répondre; je ſaluai Mouaffac ſans lui rien dire; mais le cadi me voyant troublé, & craignant que je ne fiſſe quelque réponſe qui renversât ſon projet, ſe hâta de prendre la parole: il faut, dit-il, que le contrat de mariage ſe faſſe tout-à-l'heure en préſence de bons témoins. En parlant ainſi, il ordonna à ſon aga d'aller chercher des témoins; & pendant ce temps-là il dreſſa le contrat.

L I. JOUR.

QUAND l'aga eut amené des témoins, on lut devant eux le contrat que je ſignai. Mouaffac le ſigna auſſi, & enſuite le cadi, qui y mit la dernière main. Alors le juge renvoya les témoins, & dit à Mouaffac : vous ſavez que les affaires des grands ne ſe font pas comme celles des autres hommes, il faut du ſecret & de la diligence : conduiſez ce prince à votre maiſon, il eſt préſentement votre gendre ; donnez promptement vos ordres pour la ſommation du mariage, & ayez ſoin que tout ſe faſſe comme il faut.

Je ſortis de chez le cadi avec Mouaffac. Nous trouvâmes à la porte deux beaux mulets très-richement enharnachés qui nous attendoient, & ſur leſquels le juge nous fit monter avec d'aſſez grandes cérémonies. Mouaffac me mena chez lui ; & lorſque nous fûmes entrés dans ſa cour, il deſcendit le premier ; & d'un air fort reſpectueux, ſe préſenta pour me tenir l'étrier, ce que je fus obligé de ſouffrir. Après cela, il me prit par la main, & me ſit monter à

l'appartement de ſa fille, où il me laiſſa ſeul avec elle, auſſi-tôt qu'il l'eut inſtruite de ce qui s'étoit paſſé chez le cadi.

Zemroude, perſuadée que ſon père venoit de la marier avec le prince de Baſra, me reçut comme un mari qui devoit un jour la placer ſur le trône; & moi, le plus content & le plus amoureux des hommes, je paſſai la journée aux pieds de cette jeune dame, à qui je tâchai, par des manières tendres & complaiſantes, de donner un peu de goût pour moi. Je m'apperçus bientôt que je ne perdois pas mon temps, & que ma jeuneſſe & mon amour faiſoient ſur elle quelque impreſſion : que cette découverte eut de charmes pour moi! Je redoublai mes ſoins, & j'avois le plaiſir de remarquer, de moment en moment, que je faiſois quelque progrès dans ſon cœur. Pendant ce temps-là Mouaffac, pour célébrer les noces de ſa fille, fit préparer un grand repas, où ſe trouvèrent pluſieurs perſonnes de ſa famille. La mariée y parut plus brillante & plus belle que les Houris (*a*); les ſentimens que je lui avois déjà inſpirés ſembloient ajouter un nouvel éclat à ſa beauté.

---

(1) Ce ſont les filles du paradis de Mahomet.

Le repas fut suivi de danses & de concerts ; plusieurs esclaves assez jolies commencèrent à danser, à chanter & à jouer de toutes sortes d'instrumens. Tandis que la compagnie étoit occupée à les regarder & à les entendre, je vis disparoître la mariée avec sa mère. Quelque temps après, Mouaffac vint me prendre par la main, & me conduisit à un fort bel appartement. Nous entrâmes dans une chambre très-richement meublée, où il y avoit un grand lit de brocard d'or, autour duquel on voyoit des bougies de cire parfumée, qui brûloient dans des flambeaux d'argent. Zemroude, que sa mère & deux esclaves venoient de déshabiller, y étoit déjà couchée. Mouaffac, sa femme & les esclaves se retirèrent, & me laissèrent dans cette chambre, où, après avoir rendu grâces au ciel de mon bonheur, j'ôtai mes habits, & me mis au lit auprès de la personne que j'aimois plus que ma vie.

Le lendemain matin, j'entendis frapper à la porte de ma chambre ; je me levai, j'allai ouvrir ; c'étoit l'aga noir qui portoit un gros paquet de hardes. Je m'imaginai que c'étoit le cadi qui nous envoyoit, à ma femme & à moi, deux robes d'hon-

neur; mais je me trompois. Seigneur aventurier, me dit le nègre d'un air railleur, le cadi vous ſalue, & vous prie de lui rendre l'habit qu'il vous prêta hier pour faire le prince de Baſra; je vous rapporte votre vieille robe & vos haillons : vous pouvez reprendre vos habits naturels. Je fus aſſez ſurpris de ce compliment; je connus alors toute la malice du cadi; je remis entre les mains de l'aga, le turban & la robe de ſon maître, & repris mon vieux caftan qui étoit tout déchiré. Zemroude avoit entendu une partie du diſcours du nègre; & me voyant couvert de lambeaux: O ciel! dit-elle, que ſignifie ce changement? & qu'eſt-ce que cet homme vient de vous dire? Ma princeſſe, lui répondis-je, le cadi eſt un grand ſcélerat; mais il eſt la dupe de ſa malice. Il croit vous avoir donné pour époux un miſérable, né dans la plus obſcure condition, & c'eſt avec un prince que vous êtes mariée; je ne ſuis point au-deſſous du mari dont vous vous imaginez avoir reçu la main; le rang du prince de Baſra n'eſt pas au-deſſus du mien. Je ſuis fils unique du roi de Mouſel, l'héritier du grand Bin-Ortoc; & Fadlallah eſt mon nom. En même temps je lui contai

mon hiſtoire, ſans en ſupprimer la moindre circonſtance. Lorſque j'en eus achevé le récit : mon prince, me dit-elle, quand vous ne feriez pas le fils d'un grand roi, je ne vous en aimerois pas moins ; & j'oſe vous aſſurer, que, ſi j'ai de la joie d'apprendre votre haute naiſſance, ce n'eſt que par rapport à mon père, qui eſt plus ſenſible que moi aux honneurs du monde. Toute mon ambition eſt d'avoir un mari qui m'aime uniquement, & qui ne me faſſe pas le déplaiſir de me donner des rivales.

Je ne manquai pas de lui proteſter que je l'aimerois toute ma vie. Elle me parut charmée de cette aſſurance ; elle appela une de ſes femmes, & lui donna ordre d'aller ſecrètement, & en diligence, chez un marchand, acheter un habit d'homme tout fait & des plus riches. L'eſclave qui fut chargée de cette commiſſion, s'en acquitta comme on le ſouhaitoit ; elle revint promptement chargée d'une robe & d'une veſte magnifique, avec un turban de mouſſeline des Indes auſſi beau que l'autre ; de ſorte que je me trouvai en un inſtant encore plus richement vêtu qu'auparavant. Hé bien, ſeigneur, me dit alors Zemroude, croyez-vous que le cadi ait grand ſujet de s'ap-

plaudir de ſon ouvrage ? Il a voulu faire un affront à ma famille, & il lui a procuré un honneur immortel : il s'imagine ſans doute en ce moment que nous ſommes accablés de douleur. Quel ſera ſon chagrin, lorſqu'il apprendra qu'il a ſi bien ſervi ſes ennemis! Mais avant que de lui faire connoître qui vous êtes, il faut punir ſa mauvaiſe intention. Je me charge de ce ſoin-là : je ſais qu'il y a dans cette ville un teinturier qui a une fille d'une laideur effroyable.... Je ne veux pas vous en dire davantage, ajouta-t-elle en ſe reprenant, il faut vous laiſſer le plaiſir de la ſurpriſe. Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que je médite un projet de vengeance qui mettra le cadi au déſeſpoir, & le rendra la fable de la cour & de la ville.

LII. JOUR.

JE croyois ce juge aſſez puni de m'avoir donné pour gendre à Mouaffac, & j'aurois ſouhaité qu'on ſe fût contenté de lui découvrir ma condition ; mais Zemroude paroiſſoit avoir un déſir extrême de ſe venger. Vous connoiſſez les femmes, je ne lui aurois pas fait plaiſir de m'oppoſer à ſon deſ-

ſein. Elle prit de ſimples habits, mais propres ; & après s'être couvert le viſage d'un voile fort épais, elle me demanda permiſſion de ſortir : je la lui accordai. Elle ſortit toute ſeule, ſe rendit à l'hôtel du cadi, & ſe tint debout dans un coin de la ſalle où ce juge donnoit audience tant aux Muſulmans qu'aux infidèles.

Il ne l'eut pas plutôt apperçue, que, frappé de ſon port majeſtueux ; il lui envoya demander par un exempt qui elle étoit, & ce qu'elle déſiroit. Elle répondit qu'elle étoit fille d'un artiſan de la ville, & qu'elle ſouhaitoit d'entretenir le cadi d'une affaire ſecrète. L'exempt ayant porté cette réponſe au cadi, ce juge, qui aimoit naturellement le beau ſexe, fit ſigne à Zemroude d'approcher, & d'entrer dans un cabinet qui étoit à côté de ſon tribunal. Elle obéit en faiſant une profonde inclination de tête ; elle s'aſſit ſur un ſofa, & leva ſon voile. Le cadi la ſuivit, ſe mit auprès d'elle, & fut ſurpris de ſa beauté : Hé bien, ma chère enfant, lui dit-il, qu'y a-t-il pour votre ſervice ? Seigneur, lui répondit-elle, vous qui avez le pouvoir de faire obſerver les loix, & qui rendez juſtice aux pauvres comme aux riches, ſoyez, je vous prie, attentif

& ſenſible à mes plaintes : ayez pitié de la triſte ſituation où je me trouve. Explique-moi ton affaire, reprit le cadi déjà tout ému ; je jure ſur ma tête & ſur mes yeux, que je ferai pour toi le poſſible & l'impoſſible.

Alors Zemroude ôta ſon voile entièrement, & montrant au juge de beaux cheveux de couleur de muſc, qui flottoient par boucles ſur ſes épaules : Voyez, monſeigneur, lui dit-elle, ſi cette chevelure eſt déſagréable ; examinez, de grâce, mon viſage, & me dites ſans façon ce que vous en penſez. Le cadi, à ces paroles qui lui donnoient ſi beau jeu, ne demeura pas muet : Par le ſacrifice du mont Arafate (1),

(1) *Arafate.* C'eſt une montagne voiſine de la Mecque : les Mahométans croient qu'Adam & Eve ayant été chaſſés du paradis, l'un vers l'Orient, l'autre vers l'Occident, à cauſe de leur déſobéiſſance, ils errèrent ſur la terre pendant cent vingt ans par pénitence, en ſe cherchant ; & qu'enfin ils ſe rencontrèrent & ſe reconnurent ſur le mont Arafate, qui pour cette raiſon, a tiré ſon nom du mot arabe *arafa*, qui ſignifie reconnoître. Le dixieme jour de la lune de *Zulhaja*, qui eſt la dernière des douze de l'année arabique, jour appelé *Aidalaha*, c'eſt-à-dire, fête du ſacrifice, les pélerins de la Mecque y font une proceſſion générale nommée *Tavaf.* Ils amènent chacun un mouton ou un chameau, qu'ils égorgent, & dont ils

s'écria-t-il, je n'apperçois en vous aucun défaut; votre front reſſemble à une lame d'argent, vos ſourcils à deux arcs, vos joues à des roſes, vos yeux à deux pierres précieuſes qui jettent un éclat éblouiſſant, & l'on prendroit votre bouche pour une boîte de rubis qui renferme un braſſelet de perles.

La fille de Mouaffac ne s'en tint pas-là; elle ſe leva de deſſus le ſopha, & fit quelques pas dans le cabinet en ſe donnant de bons airs; regardez ma taille, monſeigneur, diſoit-elle, conſidérez-la bien; y trouvez-vous quelque choſe d'irrégulier? n'eſt-elle pas libre & dégagée? ai je les manières contraintes, le geſte embarraſſé? qu'y a-t-il de choquant dans ma démarche? Je ſuis enchanté de toute votre perſonne, répliqua le juge, je n'ai jamais rien vu de ſi beau que vous. Et que vous ſemble de mes

---

remportent les membres dans leur pays comme des reliques. Il arrive ordinairement que le troiſième jour après le ſacrifice, il tombe une groſſe pluie qui emporte le ſang des bêtes, & nettoie la montagne; ce qui eſt regardé comme un miracle, ſans qu'on faſſe réflexion qu'elle eſt l'effet de la vapeur groſſière qui ſort du ſang des bêtes, & qui s'élève dans l'air; car on égorge un nombre prodigieux d'animaux, puiſque chaque homme amène ſa victime, & qu'il y a ordinairement pluſieurs millions d'hommes.

bras, reprit-elle en les découvrant, ne font-ils pas aſſez blancs & aſſez ronds? Ah! cruelle, interrompit en cet endroit le cadi tranſporté d'amour, tu me fais mourir! Si tu as d'autres choſes à me dire, parle vîte, car la raiſon m'abandonne, & je ne puis plus ſoutenir ta vue.

Vous ſaurez donc, monſeigneur, reprit Zemroude, que malgré les attraits dont le ciel m'a pourvue, je vis dans l'obſcurité d'une maiſon interdite, non-ſeulement à tous les hommes, mais aux femmes mêmes, qui pourroient par leurs diſcours me donner quelque conſolation. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe ſoit préſenté ſouvent des partis pour moi, & il y a longtemps que je ſerois mariée, ſi mon père n'avoit pas eu la cruauté de me refuſer à tous ceux qui m'ont demandée en mariage. Il dit aux uns que je ſuis plus sèche que du bois, & aux autres que je ſuis bouffie; à celui-ci, que je ſuis boiteuſe & manchotte; à celui-là, que j'ai perdu l'eſprit; j'ai un cancer au dos; je ſuis hydropique & couverte de gale. Enfin, il me fait paſſer pour une créature indigne de la compagnie des hommes, & il m'a ſi fort décriée, qu'il m'a rendue l'opprobre du genre humain; perſonne ne me recher-

che plus, & je ſuis condamnée à un éternel célibat. En achevant ces paroles, elle fit ſemblant de pleurer, & joua ſon perſonnage avec tant d'art, que le juge s'y laiſſa tromper. O père barbare, s'écria-t-il, peux-tu traiter avec tant de rigueur une fille ſi aimable! tu veux donc qu'un ſi bel arbre demeure ſtérile : ho, c'eſt ce que je ne ſouffrirai point! Hé quel eſt donc, pourſuivit-il, le deſſein de votre père? parlez, mon ange, pourquoi ne veut-il pas vous marier? Je n'en ſais rien, ſeigneur, repartit Zemroude en redoublant ſes fauſſes larmes; j'ignore quelles peuvent être ſes intentions, mais je vous avouerai que ma patience eſt à bout : je ne puis plus vivre dans l'état où je ſuis. J'ai trouvé moyen de ſortir de chez mon père; je me ſuis échappée pour venir me jeter entre vos bras, & implorer votre ſecours : ayez donc la bonté, monſeigneur, d'interpoſer votre autorité pour me faire rendre juſtice, ou je ne réponds plus de ma vie : je me frapperai moi-même de mon propre cangiar (1), & je me tuerai pour mettre fin à mes ſouffrances.

(1) Poignard.

LIII. JOUR.

ZEMROUDE par ces derniers mots, acheva de renverser la cervelle au cadi. Non, non, dit-il, vous ne mourrez point, & vous ne passerez pas toute votre jeunesse dans les pleurs & les gémissemens. Il ne tiendra qu'à vous de sortir des ténèbres qui récèlent vos perfections, & d'être même dès aujourd'hui femme du cadi de Bagdad: Oui, parfaite image des Houris (1), je suis prêt à vous épouser, si vous voulez bien y consentir. Monseigneur, répondit la dame, quand vous ne seriez pas une des plus considérables personnes de cette ville, je n'aurois point de répugnance à vous donner la main, car vous me paroissez un homme fort aimable; mais je crains que vous ne puissiez obtenir l'aveu de mon père, quelque honneur que lui fasse votre alliance.

N'ayez point d'inquiétude là-dessus, reprit le juge, je réponds de l'événement: dites-

(1) Filles du Paradis de Mahomet qui ne vieillissent jamais.

moi ſeulement dans quelle rue demeure votre père, comment il ſe nomme, & de quelle profeſſion il eſt ? Il s'appelle Ouſta Omar, repartit Zemroude; il eſt teinturier; il demeure ſur le quai oriental du Degela (1), & l'on voit à la porte de ſa boutique un palmier chargé de dattes. Cela ſuffit, dit le cadi, vous pouvez préſentement vous en retourner au logis, vous entendrez bientôt parler de moi, ſur ma parole.

Alors, la dame, après avoir regardé le juge d'un air gracieux, ſe couvrit le viſage de ſon voile, ſortit du cabinet, & revint me trouver. Elle me rendit compte de l'entretien qu'elle venoit d'avoir avec lui; à peine pouvoit-elle ſe poſſéder, tant elle étoit tranſportée de joie. Nous ſerons vengés, me diſoit-elle; notre ennemi, qui croit nous faire ſervir de riſée au peuple, en ſera lui-même le jouet. Effectivement, le juge n'eut pas perdu de vue Zemroude, qu'il envoya un exempt chez Ouſta Omar, qui ſe trouva dans ſa maiſon : venez parler au cadi, lui dit l'exempt, il veut vous entretenir, & il m'a donné ordre de vous

(1) C'eſt-à-dire le Tigre.

mener devant lui. Le teinturier pâlit à ces paroles, il crut que quelqu'un avoit été se plaindre de lui au juge, & que c'étoit à cause de cela qu'on venoit le chercher : il suivit l'exempt avec beaucoup d'inquiétude.

Aussitôt qu'il fut devant le cadi, ce juge le fit entrer dans le même cabinet où il avoit entretenu Zemroude, & le fit asseoir sur le même sopha : l'artisan étoit si confus de l'honneur qu'on lui faisoit, qu'il changea plusieurs fois de couleur. Maître Omar, lui dit le cadi, je suis bien aise de vous voir, il y a longtemps que j'entends parler de vous avantageusement. On dit que vous êtes un homme de bonnes mœurs; que vous faites régulièrement vos cinq prières par jour, & que vous ne manquez jamais d'assister à celle du vendredi dans la grande mosquée; outre cela, je sais que vous ne mangez point de porc, que vous ne buvez ni vin, ni eau-de-vie de dattes, & qu'enfin, pendant que vous travaillez, un de vos garçons lit l'Alcoran. Cela est vrai, monseigneur, répondit le teinturier, je sais même par cœur plus de quatre mille hadits (1), & je me prépare à faire bientôt

(1) Ce sont les sentences de Mahomet.

le pélerinage de la Mecque. Je vous aſſure, reprit le juge, que tout cela me fait beaucoup de plaiſir : car j'aime paſſionnément les bons muſulmans. On m'a dit auſſi, pourſuivit-il, que vous avez derrière le rideau de chaſteté (1), une fille qui eſt en âge d'être mariée, cela eſt-il véritable ? Grand juge, repartit Ouſta Omar, dont le palais ſert de port & de refuge aux malheureux qui ſont agités des tempêtes de ce monde, on vous a dit vrai. J'ai une fille qui eſt aſſez âgée pour avoir un mari, car elle a trente ans paſſés ; mais la pauvre créature n'eſt pas en état d'être préſentée à un homme; elle eſt laide, ou plutôt effroyable, eſtropiée, galeuſe, imbécile; en un mot, c'eſt un monſtre que je ne ſaurois trop cacher. Bon, dit le cadi en ſouriant, je m'attendois à celui-là, maître Omar; j'étois bien perſuadé que vous me feriez ainſi l'éloge de votre fille. Mais apprenez, mon ami, que cette galeuſe, cette imbécile, cette eſtropiée, cette effroyable, ce monſtre avec tous ſes défauts, eſt aimée à la rage d'un homme qui ſouhaite de l'avoir pour femme, & que cet homme-là c'eſt moi.

(1) C'eſt-à-dire, dans l'appartement des femmes.

A ce discours, le teinturier regarda le juge en face, & lui dit: Si monseigneur le cadi veut plaisanter, il est le maître; il peut, tant qu'il lui plaira, se moquer de ma fille. Non, non, répliqua le cadi, je ne plaisante point; je suis amoureux de votre fille, & je vous la demande. L'artisan fit un éclat de rire à ces paroles: Par le prophète, s'écria-t-il, quelqu'un veut vous en donner à garder; car je vous avertis, monseigneur, que ma fille est manchotte, boiteuse, hydropique.... Justement, interrompit le juge, je la reconnois à ce portrait-là; j'aime ces sortes de filles, c'est mon goût. Encore une fois, reprit le teinturier, elle ne vous convient pas; elle se nomme Cayfacattaddahri (1), & je vous proteste qu'elle est bien nommée. Oh! c'en est trop, dit le cadi d'un ton brusque & impérieux, je suis las de tous ces raisonnemens: Maître Omar, je veux que tu m'accordes cette Cayfaccattaddahri, telle qu'elle est, & ne me réplique pas davantage.

Le teinturier le voyant déterminé à épouser sa fille, & persuadé plus que jamais que

(1) C'est-à-dire, le monstre du temps.

quelqu'un, pour s'en divertir, l'avoit rendu amoureux d'elle ſur un faux portrait, dit en lui-même : il faut que je lui demande un gros ſchirbeha (1); cette ſomme pourra le dégoûter de ma fille, & il ceſſera de m'en parler. Monſeigneur, lui dit-il, je ſuis diſpoſé à vous obéir; mais je ne livrerai point Cayfacattaddahri, que vous ne m'ayez donné auparavant une dot de mille ſequins d'or. La ſomme eſt un peu forte, dit le cadi; cependant, je vais te la mettre entre les mains. En même-temps il ſe fit apporter un grand ſac plein de ſequins; on en compta mille, on les peſa, & le teinturier les prit. Alors le juge ordonna qu'on dreſſât le contrat; mais lorſqu'il fut queſtion de le ſigner, l'artiſan proteſta qu'il ne le ſigneroit qu'en préſence de cent perſonnes de loi. Tu es bien défiant, lui dit le cadi; n'importe, je veux te ſatisfaire, car je ne prétends pas que ta fille m'échappe. Il envoya chercher ſur le champ des docteurs & des alfaquihs, des moullas, des gens de moſquée & de juſtice; & il en vint plus que le teinturier n'en avoit demandé.

(1) Dot en argent comptant, que le marié doit donner au père de la fille en ſe mariant, ou à la fille en la répudiant.

LIV. JOUR.

LORSQUE tous les témoins furent aſſemblés chez le juge, Ouſta Omar prit la parole : Seigneur cadi, dit-il, je vous donne ma fille pour être votre épouſe légitime, puiſque vous voulez abſolument que je vous l'accorde; mais je déclare devant tous ces ſeigneurs, que c'eſt à condition que ſi elle vous déplaît quand vous l'aurez vue, & qu'il vous prenne envie de la répudier, vous lui donnerez mille ſequins d'or comme ceux que j'ai reçus de vous. Hé bien, je te le jure, dit le cadi, & j'en atteſte toute l'aſſemblée : es-tu content? Le teinturier répondit qu'oui, & ſortit en diſant qu'il alloit lui envoyer la mariée.

Après le départ d'Omar, toute l'aſſemblée ſe ſépara, & le cadi demeura ſeul chez lui. Il y avoit deux ans qu'il étoit marié avec la fille d'un marchand de Bagdad, avec qui juſque-là il avoit vécu en aſſez bonne intelligence. Cette femme ayant appris que ſon mari ſongeoit à de nouvelles noces, ſe mit en colère contre lui :

Comment donc, lui dit-elle, deux têtes dans un bonnet ! deux mains dans un gant ! deux épées dans un fourreau ! deux femmes dans une maiſon ! Ah volage ! puiſque les careſſes d'une épouſe fidelle, & jeune encore, ne ſont pas capables de fixer ton inconſtance, je ſuis prête à céder ma place à ma rivale, & à me retirer chez mes parens : tu n'as qu'à me répudier & me compter ma dot, & tu ne me reverras plus. Tu me fais plaiſir de me prévenir, lui répondit le juge, car je me faiſois une peine de t'annoncer mon nouveau mariage. Auſſitôt il tira d'un coffre une bourſe où il y avoit cinq cent ſequins d'or, & la lui mettant entre les mains : Tiens, femme, lui dit-il, ta dot eſt là-dedans : va emporte ton trouſſeau, *je te répudie*, *une fois*, *deux fois*, *trois fois*, *je te répudie* (1). Et afin que tes parens ne doutent point que je ne t'aie répudiée, je vais te donner ces paroles écrites & ſignées de moi & de mon Nayb, ſelon les loix. Il n'y manqua pas, & ſa femme ſe retira chez ſon père avec ſon écrit & ſon argent.

(1) Ce ſont les termes dont ſe ſervent les Orientaux quand ils répudient leurs femmes.

Il ne la vit pas hors de ſa maiſon, qu'il fit meubler magnifiquement un appartement pour recevoir ſa nouvelle épouſe. On y mit des tapis de pied de velours, avec des tapiſſeries & des ſofas de brocard d'or & d'argent : pluſieurs caſſolettes remplies d'agréables odeurs parfumoient la chambre nuptiale. Tout étoit déjà prêt, & le cadi attendoit impatiemment Cayſacattaddahri, qui ne venoit point : il appelle ſon fidèle aga (1), & lui dit : L'aimable objet de mes déſirs devroit, ce me ſemble, être ici ; qui peut la retenir ſi longtemps chez ſon père ? que les momens qui retardent mon bonheur me paroiſſent longs !

Le cadi, impatient de voir ſa nouvelle femme, alloit envoyer ſon aga chez Ouſta Omar, lorſqu'il arriva un porte-faix chargé d'une caiſſe de ſapin, couverte d'un tapis de taffetas vert. Que m'apportes-tu là, mon ami, lui dit le juge ? Monſeigneur, lui répondit le porte-faix, en poſant la caiſſe à terre, c'eſt la mariée ; vous n'avez qu'à ôter le tapis, & vous verrez comme elle eſt faite. Le cadi ôta le tapis, & apperçut

(1) C'eſt le chef des Eunuques noirs.

une fille de trois pieds & demi ; elle avoit le visage long & couvert de gale ; des yeux enfoncés dans la tête, & plus rouges que du feu ; elle n'avoit point de nez ; il paroissoit seulement au-dessus de la bouche, faite en forme de gueule de crocodile, deux larges nazeaux très-dégoûtans. Il ne put voir cet objet sans horreur ; il remit dessus promptement le tapis, & dit au porte-faix : Que veux-tu que je fasse de cet horrible animal ? Seigneur, repartit le porte-faix, c'est la fille de maître Omar le teinturier, qui m'a dit que vous l'avez épousée par inclination. Juste ciel ! s'écria le cadi, est-ce qu'on peut épouser un monstre pareil à celui-là ?

Dans ce moment, le teinturier, qui avoit bien prévu la surprise du juge, arriva. Misérable, lui dit le cadi, pour qui me prends-tu ? il faut que tu sois bien effronté pour me faire de semblables tours : tu oses me traiter ainsi, moi qui puis me venger facilement de mes ennemis ! moi qui, quand il me plaît, mets tes pareils dans les fers. Crains ma colère, malheureux ! au lieu de cet épouvantable objet que tu m'as envoyé, donne, donne-moi ton autre fille, dont rien n'égale la beauté, autrement tu éprouveras bientôt ce que peut un cadi irrité. Mon-

ſeigneur, dit Omar, ceſſez de me menacer, je vous en ſupplie, & ne ſoyez plus en colère contre moi : je jure par le créateur de la lumière, que je n'ai pas d'autre fille que celle-ci. Je vous ai dit mille fois qu'elle ne vous convenoit point : vous n'avez pas voulu me croire ; à qui vous en prenez-vous ?

L V. J O U R.

LE cadi, à ce diſcours, r'entra en lui-même, & dit au teinturier : Maître Omar, il eſt venu ici ce matin une fille parfaitement belle, qui m'a dit que vous étiez ſon père, & que vous la faiſiez paſſer dans le monde pour un monſtre, afin que perſonne n'eût envie de vous la demander en mariage. Monſeigneur, lui dit l'artiſan, cette belle fille-là eſt aſſurément une friponne, & il faut que vous ayez quelqu'ennemi.

Alors le cadi baiſſa la tête ſur ſon eſtomac, & demeura quelque temps à rêver : enſuite prenant la parole; c'eſt, dit-il, un malheur qui devoit m'arriver : n'en parlons plus. Fais, je te prie, remporter ta fille

chez toi, garde les mille ſequins d'or que je t'ai donnés; mais ne m'en demande pas davantage, ſi tu veux que nous ſoyons amis.

Quoique le juge eût juré devant les gens de loi qu'il donneroit encore mille ſequins, ſi la fille d'Omar ne lui plaiſoit pas, cet artiſan n'oſa l'obliger à tenir ſa parole, de peur de ſe brouiller avec lui; car il le connoiſſoit pour un homme très-vindicatif, & qui ſavoit trouver facilement l'occaſion de nuire à ſes ennemis. Il aima mieux ſe contenter de ce qu'il avoit reçu : Monſeigneur, lui dit-il, je vais vous obéir, & vous débarraſſer de ma fille; mais il faut, s'il vous plaît, la répudier auparavant. Oh vraiment, dit le cadi, je n'ai pas deſſein d'y manquer, & je t'aſſure que cela ſera bientôt fait. Effectivement, il envoya chercher ſon Nayb à l'heure même, & la répudiation ſe fit dans les formes. Après quoi maître Omar prit congé du juge, & fit emporter chez lui, par le porte-faix, l'horrible Cayfacattaddahri.

Cette aventure fut bientôt ſue dans la ville. Tout le monde en rit, & approuva fort la tromperie qu'on avoit faite au cadi, qui n'en fut pas quitte pour le ridicule que cela lui donna dans Bagdad. Nous pouſsâmes la vengeance plus loin : j'allai, par le

conſeil de Mouaffac, trouver le prince des fidèles (1), à qui je dis mon nom & contai mon hiſtoire. Je ne ſupprimai pas, comme vous pouvez penſer, les circonſtances qui marquoient davantage la malignité du cadi. Le calife, après m'avoir écouté fort attentivement, me fit d'obligeans reproches : Prince, me dit-il, pourquoi n'avez-vous pas eu d'abord recours à moi ? vous aviez honte ſans doute de votre infortune ; mais vous pouviez, ſans rougir, vous préſenter à mes yeux dans un état miſérable. Dépend-il des hommes d'être heureux ou malheureux, & n'eſt-ce pas dieu qui compoſe à ſon gré le tiſſu de notre vie ? deviez-vous craindre que je ne vous fiſſe pas un accueil favorable ? non : Vous ſavez que j'aime & que j'eſtime le roi Bin-Ortoc votre père ; ma cour étoit un aſyle aſſuré pour vous.

Le calife me fit mille careſſes ; il me donna la galate (2), avec un fort beau diamant qu'il avoit au doigt : il me régala d'un excellent ſorbet ; & lorſque je fus de retour chez mon

(1) C'eſt le titre qu'on donne aux Califes.

(2) *Galate*, en Arabe, robe d'honneur ; & en Turc, *Cuſtan*.

beau-père, j'y trouvai ſix gros paquets de brocard de Perſe, d'or & d'argent, deux pièces de Kemkha (1), avec un très-beau cheval Perſan, richement enharnaché. Outre cela, il redonna à Mouaffac le gouvernement de Bagdad : & pour punir le cadi d'avoir voulu tromper Zemroude & ſon père, il dépoſa ce juge, & le condamna à une priſon perpétuelle, où, pour combler ſa misère, il lui ordonna de vivre avec la fille d'Ouſta Omar.

Peu de jours après mon mariage, j'envoyai un courier à Mouſel, pour informer le roi mon père de tout ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de ſa cour, & pour l'aſſurer en même temps que je m'en retournerois bientôt avec la perſonne que j'avois épouſée. J'attendis impatiemment le retour de mon courier ; mais, hélas ! il m'apporta des nouvelles qui m'affligèrent fort ; il m'apprit que « Bin-Ortoc ayant ſu que quatre » mille Arabes Bédouins m'avoient attaqué, » & que mon eſcorte avoit été taillée en » pièces, perſuadé que je ne vivois plus, » en avoit conçu tant de chagrin, qu'il s'é-

(1) Damas à grandes fleurs.

» toit enfin laiſſé mourir; que le prince » Amadeddin Zengui, mon couſin germain, » occupoit le trône; qu'il régnoit avec beau- » coup d'équité, & que cependant, quoi- » qu'il fût généralement aimé, les peuples » n'avoient pas plutôt appris que j'étois en- » core vivant, qu'ils en avoient témoigné » une joie incroyable. » Le prince Amadeddin lui-même, par une lettre que le courier me donna de ſa part, m'aſſuroit de ſa fidélité, & me marquoit beaucoup d'impatience de me voir, pour me remettre le diadême, & devenir mon premier ſujet.

Ces nouvelles me firent prendre la réſolution de hâter mon retour à Mouſel. Je pris congé du prince des fidèles, qui me donna trois mille chevaux de ſa garde pour m'eſcorter juſque dans mes états; &, après avoir embraſſé Mouaffac & ſa femme, je partis de Bagdad avec ma chère Zemroude, qui ſeroit morte de douleur en quittant ſon père & ſa mère, ſi l'amour qu'elle avoit pour moi n'en eût modéré le ſentiment.

LVI. JOUR.

JE n'avois pas fait la moitié du chemin de Bagdad à Moufel, que l'avant-garde de mon efcorte découvrit la tête d'un corps de troupes qui marchoît droit à nous. Je crus que c'étoient encore des Arabes Bédouins. Je mis auffi-tôt mes gens en bataille, & nous étions déjà difpofés à combattre, lorfque mes coureurs vinrent me rapporter que les hommes que nous prenions pour des brigands & des ennemis, étoient des troupes de Moufel qui venoient au-devant de moi, & qu'Amadeddin Zengui les conduifoit.

Ce prince, de fon côté, ayant appris qui nous étions, fe détacha de fa petite armée pour me venir trouver avec les principaux feigneurs de Moufel. Il me parla conformément à fa lettre, c'eft-à-dire, d'une manière foumife & refpectueufe; & toutes les perfonnes de qualité qui l'accompagnoient m'affurèrent de leur zèle & de leur fidélité. Quelque fujet que j'euffe de me défier d'eux, & de penfer que mon coufin, fous prétexte de me faire honneur, avoit peut-être deffein

de m'ôter la vie pour demeurer maître de mon royaume, j'aimai mieux bannir toute défiance, que de faire connoître que je n'étois pas ſans crainte. Je renvoyai les ſoldats de la garde du calife, & confiai mes jours au prince Amadeddin. Je n'eus pas lieu de me repentir de ma confiance : au-lieu d'être capable de former un noir attentat, il ne ſongea qu'à me donner des marques de ſon attachement.

Lorſque nous fûmes arrivés à Mouſel, tout le peuple témoigna par des acclamations le plaiſir qu'il avoit de me revoir, & fit pendant trois jours de grandes réjouiſſances. Les boutiques des aſouaques (1) & des badiſtans (2) furent tapiſſées en-dedans & en-dehors, & la nuit elles étoient éclairées de lampions qui formoient les lettres d'un verſet de l'alcoran : de ſorte que chaque boutique ayant ſon verſet particulier, ce ſacré livre ſe liſoit tout entier dans la ville ; & il ſembloit que l'ange Gabriel l'apportât une

(1) *Aſouaques.* Ce ſont les rues marchandes.

(2) *Badiſtan.* C'eſt un lieu comme la foire ſaint-germain ou le palais, tout rempli de boutiques de bijoutiers.

seconde fois à notre grand prophête en caractères lumineux.

Outre cette pieuse illumination, il y avoit sur le devant des boutiques, de grands plats de pileau, de toutes sortes de couleurs, en pyramides, avec de grandes jattes pleines de sorbet & de jus de grenades, dont les passans buvoient & mangeoient à discrétion. A tous les carrefours, on voyoit des danses de tchenguis (1) animés par le son des tambouras (2) & des deffs (3); & les calenders, selon leur coutume, couroient par la ville comme des foux furieux. Tous les gens de métier, montés sur des chariots, parés de clinquant & de banderoles volantes de diverses couleurs, avec des outils qui marquoient leurs professions, après avoir traversé la grande rue, venoient au son des fifres, des timbales & des trompettes, passer devant mon balcon, où Zemroude étoit

(1) Les *Tchenguis* sont des baladins.

(2) *Tambouras*, espèce de luths fort petits, qui ont cinq cordes de laiton, & le manche long de deux pieds. On en touche les cordes avec un petit morceau d'écaille de tortue, ce qu'on appelle *Tazana*. Cet instrument est d'ordinaire accompagné de la voix.

(3) *Deffs*. C'est une espèce de tambour de basque; qui sert à marquer la mesure dans les concerts.

assise auprès de moi, & ils nous saluoient en criant de toute leur force : (1) *Essalat ou esselam Aleck ya resoul Allah, Allah yn sor Assultan* (2).

Je ne me contentai pas de partager ces honneurs avec la fille de Mouaffac, je m'étudiai à chercher tout ce qui pouvoit lui faire quelque plaisir. Je fis mettre dans son appartement tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus agréable à la vue. Je composai sa suite de vingt-cinq jeunes dames Géorgiennes, esclaves du serrail de mon père ; les unes chantoient & jouoient parfaitement du luth, les autres de la harpe, & les autres dansoient avec autant d'art & de grâce que de légèreté. Je lui donnai aussi un aga (3) noir avec douze eunuques, qui tous avoient quelque talent propre à la divertir.

---

(1) Manière de crier *vive le roi* chez les Arabes.

(2) C'est à dire, bénédiction & salut sur toi, ô apôtre de dieu ; dieu donne la victoire au roi.

(3) Aga, chef des eunuques noirs.

LVII,

LVII. JOUR.

Je règnois ſur des ſujets fidèles & zèlés ; j'aimois plus que jamais Zemroude, & j'en étois aimé. Je vivois heureux, lorſqu'un jeune derviche parut à ma cour. Il s'introduiſit auprès des principaux ſeigneurs par un eſprit plaiſant & agréable ; il gagna bientôt leur amitié par ſes bons mots & ſes reparties juſtes & brillantes. Il les accompagnoit à la chaſſe ; il faiſoit la débauche avec eux ; il étoit de toutes leurs parties. Quelques-uns m'en parloient tous les jours, comme d'un homme qui avoit la converſation charmante ; & enfin, ils firent ſi bien, qu'ils me donnèrent envie de le voir & de l'entretenir.

Loin de trouver qu'on m'en eût fait un portrait flatteur, il me parut encore plus ſpirituel qu'on ne me l'avoit dépeint. Son entretien me charma, & me tira d'une erreur où ſont encore aujourd'hui beaucoup de gens de qualité, qui croient qu'on ne voit qu'à la cour des eſprits fins & délicats. Je pris tant de goût aux diſcours du derviche, & il me ſembla même ſi propre aux grandes

affaires, que je voulus le mettre au nombre de mes miniſtres ; mais il me remercia, & me dit qu'il avoit fait vœu de n'exercer jamais aucun emploi ; qu'il aimoit à mener une vie libre & indépendante ; qu'il mépriſoit les honneurs & les richeſſes, & ſe contentoit de ce que dieu, qui a ſoin des plus vils animaux, lui faiſoit trouver pour ſubſiſter : en un mot, qu'il étoit content de ſa condition.

J'admirois un homme ſi détaché des choſes du monde, & j'en avois plus d'eſtime pour lui ; je le recevois agréablement toutes les fois qu'il ſe préſentoit pour me faire ſa cour ; s'il étoit dans la foule des courtiſans, mes yeux l'alloient chercher, & il étoit un de ceux à qui j'adreſſois le plus ſouvent la parole : je conçus inſenſiblement tant d'amitié pour lui, que j'en fis mon favori.

Un jour que je chaſſois dans un bois, je m'écartai du gros de la chaſſe, & le derviche ſe trouva ſeul avec moi. Il commença de m'entretenir de ſes voyages ; car quoiqu'il fût encore jeune, il ne laiſſoit pas d'avoir voyagé. Il me parla de pluſieurs choſes curieuſes qu'il avoit vues dans les Indes, & entr'autres, d'un vieux brachmane qu'il y avoit connu. Ce grand perſonnage, me dit-il,

ſavoit une infinité de ſecrets, tous plus curieux les uns que les autres : la nature n'avoit rien d'impénétrable pour lui. Il mourut entre mes bras ; mais comme il m'aimoit, avant que d'expirer il me dit : mon fils, je veux t'apprendre un ſecret, afin que tu te ſouviennes de moi, à condition que tu ne le diras à perſonne. Je le lui promis, ajouta le derviche, & ſur la foi de ma promeſſe, il m'apprit ce ſecret.

Hé! de quelle nature eſt ce ſecret, lui dis-je ? n'eſt-ce pas celui de faire de l'or ? Non ſire, répondit-il, c'eſt un ſecret plus rare & bien plus précieux ; c'eſt de ranimer un corps mort. Ce n'eſt pas, pourſuivit-il, que je puiſſe rendre à un cadavre la même ame qu'il a perdue, le ciel ſeul a le pouvoir de faire ce miracle ; mais je puis faire entrer mon ame dans un corps privé de vie, & j'en ferai l'épreuve devant votre majeſté quand il lui plaira. Très-volontiers, lui dis-je, & ce ſera tout-à-l'heure, ſi vous voulez.

Il paſſa fort à-propos auprès de nous, dans ce moment, une biche ; & je lui décochai une flêche qui la perça & l'abattit. Nous allons voir, repris-je alors, ſi vous ranimerez cet animal. Sire, repartit le derviche, votre curioſité ſera bientôt ſatisfaite ; remar-

quez bien ce que je vais faire. A peine eut-il achevé ces paroles, que je vis tout-à-coup tomber ſon corps ſans ſentiment ; & en même-temps je vis la biche ſe relever avec beaucoup de légèreté. Je vous laiſſe à juger de ma ſurpriſe ; quoiqu'il ne fût pas permis de douter de ce que je voyois, je me défiois du rapport de mes yeux. Cependant la biche vint me flatter ; & après avoir fait pluſieurs bonds, elle tomba, & auſſi-tôt le corps du derviche qui étoit étendu par terre, ſe ranima.

Je fus charmé d'un ſi beau ſecret, & je priai le derviche de me l'apprendre. Sire, me dit-il, je ſuis fâché de ne pouvoir contenter votre envie; mais je promis au brachmane mourant de ne faire part de ce ſecret à perſonne, & je ſuis eſclave de ma parole. Plus le derviche ſe défendoit de ſatisfaire mes déſirs curieux, plus je ſentois qu'il les irritoit: au nom de dieu, lui disje, ne me refuſe point la ſatisfaction que je te demande; je te promets auſſi de ne pas découvrir ce ſecret, & je jure par celui qui nous a créés tous deux, que je n'en ferai jamais un mauvais uſage. Le derviche rêva un moment, enſuite reprenant la parole: je ne puis, dit-il, tenir contre un roi que j'aime plus que ma vie : je me rends à tant

d'inſtances; auſſi-bien, ajouta-t-il, je ne fis au brachmane qu'une ſimple promeſſe, je ne me liai point par un ſerment inviolable: je vais donc apprendre mon ſecret à votre majeſté: il ne s'agit que de retenir deux mots; il ſuffit de les dire mentalement, pour ranimer un cadavre. En même temps il me les apprit.

Je ne le ſus pas plutôt, que je voulus en éprouver la vertu; je les prononçai dans l'intention de faire paſſer auſſi mon ame dans le corps de la biche, & je me vis à l'inſtant métamorphoſé en cet animal. Mais le plaiſir que j'avois de ſentir que l'opération ſe faiſoit heureuſement, ſe changea bientôt en douleur; car dès que mes eſprits furent entrés dans le corps de la biche, le perfide fit paſſer les ſiens dans mon cadavre; &, bandant promptement mon arc, il alloit me percer d'une de mes flèches, ſi jugeant à ſon action de ſon deſſein, je ne me fuſſe dérobé à ſes coups par une prompte fuite. Il ne laiſſa pas de décocher une flèche, mais par bonheur il me manqua.

LVIII.

LVIII. JOUR.

ME voilà donc réduit à vivre avec les animaux des montagnes & des bois ; heureux, ſi je leur euſſe plus parfaitement reſſemblé, & qu'en perdant la forme humaine j'euſſe auſſi perdu la raiſon ! je n'aurois pas été la proie de mille affligeantes réflexions.

Pendant que je déplorois mon infortune dans les forêts, le derviche occupoit le trône de Mouſel ; &, ce qui me faiſoit beaucoup plus de peine, il poſſédoit Zemroude. Il laiſſa dans le bois ſon corps de derviche ; &, fort ſatisfait d'avoir pris le mien, il goûtoit en paix la douceur de régner. Comme il craignoit pourtant qu'avec le même ſecret, qui m'avoit été ſi funeſte, je ne trouvaſſe moyen de m'introduire dans le palais, & de me venger de ſa perfidie, il ordonna, dès le même jour qu'il ſe vit à ma place, qu'on tuât toutes les biches qu'on trouveroit dans le royaume ; voulant, diſoit-il, purger ſes états de cette ſorte de bêtes qu'il haïſſoit mortellement : & pour mieux engager ſes ſujets à détruire ces animaux,

il fit publier qu'il donneroit trente ſequins pour chaque biche dont on lui apporteroit la tête.

Les peuples de Mouſel, animés par l'eſpérance du gain, ſe répandirent dans les campagnes avec leurs arcs & leurs flèches; ils entrèrent dans les forêts, parcoururent les montagnes, & percèrent de leurs traits toutes les biches qu'ils rencontrèrent. Heureuſement leurs coups n'étoient pas à craindre pour moi, car ayant apperçu au pied d'un arbre un roſſignol mort, je le ranimai; & ſous cette nouvelle forme, je volai vers le palais de mon ennemi, & me gliſſai dans l'épais feuillage d'un arbre du jardin. Cet arbre n'étoit pas éloigné de l'appartement de la reine. Là, rêvant à ma triſte aventure & au bonheur de mon rival, je m'attendris, & je commençai à chanter mes peines. C'étoit un matin, le ſoleil ſe levoit, & déjà pluſieurs oiſeaux, charmés de revoir ſa lumière, exprimoient par leurs chants la joie qui les animoit. Pour moi, peu ſenſible à la clarté du nouveau jour, je n'étois occupé que de mes ennuis; les yeux triſtement tournés vers l'appartement de Zemroude, je pouſſois dans les airs une voix ſi plaintive, que j'attirai cette princeſſe à une fenêtre.

Je continuai mon douloureux ramage à sa vue, je m'efforçai même de le rendre encore plus touchant, comme si j'eusse pu lui faire comprendre le sujet de ma douleur. Mais hélas! elle prenoit plaisir à m'écouter, & j'avois la mortification de remarquer, qu'au lieu de se laisser toucher à mes pitoyables accens, elle n'en faisoit que rire, avec une de ses esclaves, qui étoit aussi accourue à la même fenêtre pour m'entendre.

Je ne sortis point du jardin ce jour-là ni les autres suivans, & j'avois soin tous les matins de chanter au même endroit. Zemroude ne manquoit pas non plus de se mettre à ses fenêtres; &, ce qui me parut l'ouvrage du ciel, elle eut envie de m'avoir. Ecoutez, dit-elle à ses femmes, je veux qu'on prenne ce rossignol: qu'on aille chercher des oiseleurs, j'aime cet oiseau, j'en suis folle; qu'on fasse si bien qu'on s'en saisisse, & qu'on me l'apporte. On obéit à la reine, on fit venir d'habiles oiseleurs qui me tendirent des filets; & comme je n'avois pas dessein de leur échapper, parce que je voyois bien qu'on n'en vouloit à ma liberté que pour me rendre esclave de ma princesse, je me laissai prendre.

D'abord que je fus entre ses mains, elle

fit paroître une grande joie : mon mignon, dit-elle en me flattant, charmant rossignol, je veux être ta rose (1). Je me sens déjà pour toi une tendresse infinie. A ces mots elle me baisa, & moi je portai mon bec doucement sur ses lèvres. Ah le petit fripon, s'écria-t-elle en riant, il semble qu'il entende ce que je lui dis. Enfin, après m'avoir caressé, elle me mit elle-même dans une cage de fil d'or, qu'un eunuque de sa maison avoit été acheter dans la ville.

Je chantois tous les jours dès qu'elle étoit éveillée ; & lorsque, pour me flatter ou me donner quelque chose, elle se présentoit devant ma cage, bien loin de paroître farouche, j'étendois mes aîles pour marquer ma joie, & lui tendois mon petit bec. Elle étoit étonnée de me voir apprivoisé en si peu de temps ; quelquefois elle me tiroit de ma cage, & me laissoit voler dans sa chambre ; j'allois toujours à elle pour lui faire des caresses & recevoir les siennes ; & si quel-

(1) Les Orientaux disent que le rossignol est amoureux de la rose. Tous les poëtes Turcs, dans leurs ouvrages, font mention de cet amour, & ne parlent jamais du rossignol, qu'ils ne parlent en même temps de la rose & du rosier.

qu'une de ſes eſclaves me vouloit prendre, je la pinçois très-rudement. Je me rendis par ces manières peu-à-peu ſi cher à Zemroude, qu'elle diſoit ſouvent, que ſi par malheur je venois à mourir, elle en ſeroit inconſolable, tant elle ſe ſentoit attachée à moi.

Si dans mon malheur j'avois quelque plaiſir d'être dans l'appartement de la reine, je le payois bien cher, quand le derviche la venoit voir. Quel affreux ſupplice! je ne puis même encore aujourd'hui y penſer ſans frémir; je levois de temps en temps les yeux au ciel pour lui demander vengeance; mes plumes ſe hériſſoient, & le cœur bouffi de colère, je m'agitois, je me tourmentois extraordinairement dans ma cage. Si quelquefois la reine me careſſoit devant le traître, & qu'il voulût lui-même me flatter, je donnois des coups de bec de toute ma force, & faiſois paroître beaucoup de fureur; mais ma rage ne ſervoit qu'à les réjouïr l'un & l'autre, & ne pouvoit me venger.

Zemroude avoit auſſi dans ſa chambre une chienne qu'elle aimait; cet animal, un jour que nous étions ſeuls, mourut en faiſant ſes petits. Sa mort m'inſpira la penſée de faire une troiſième épreuve du ſecret: il faut, dis-je en moi-même, que je paſſe

dans le corps de cette chienne, je veux voir ce que produira le chagrin que la princeſſe aura de la mort de ſon roſſignol. Je ne ſais pourquoi cette fantaiſie me prit, car je ne prévoyois pas à quoi cette nouvelle métamorphoſe pourroit aboutir; mais ce mouvement me parut un avis ſecret du ciel, & je le ſuivis à tout haſard.

LIX. JOUR.

Lorsque Zemroude revint dans la chambre, ſon premier ſoin fut de venir ſe préſenter devant la cage. Dès qu'elle s'apperçut que le roſſignol étoit mort, elle fit un cri qui attira toutes ſes eſclaves. Qu'avez-vous, madame, lui dirent-elles, d'un air effrayé, vous eſt-il arrivé quelque malheur? Vous me voyez au déſeſpoir, répondit la princeſſe en pleurant amèrement, mon roſſignol eſt mort! mon cher oiſeau! mon petit mari! pourquoi m'es-tu ſi-tôt enlevé? je ne goûterai donc plus la douceur de tes chants! je ne te reverrai plus! qu'ai-je fait pour mériter que le ciel me puniſſe avec tant de rigueur?

Elle étoit ſi affligée, que ſes femmes tâchèrent

tâchèrent vainement de la consoler; leurs discours ne servirent qu'à irriter sa douleur. Une d'entr'elles courut avertir le derviche de l'état où se trouvoit la reine. Il se rendit auprès d'elle en diligence, & lui représenta que la mort d'un oiseau ne devoit pas causer une si grande affliction; que la perte n'étoit pas irréparable; que si elle aimoit tant les rossignols, & qu'elle en voulût avoir, il étoit aisé de la contenter. Mais il eut beau parler, tous ces raisonnemens furent inutiles, il ne put rien gagner sur Zemroude. Cessez, seigneur, lui dit-elle, cessez de combattre ma douleur, vous ne la vaincrez jamais; je sais bien que c'est une grande foiblesse de ne pouvoir se consoler de la mort d'un oiseau, j'en suis persuadée comme vous, & toutefois je ne puis résister à la force du coup qui m'accable; j'aimois ce petit animal, il paroissoit sensible aux caresses que je lui faisois; & il y répondoit d'une manière qui me ravissoit. Si mes femmes s'en approchoient, il se montroit farouche, ou plutôt dédaigneux, au lieu qu'il venoit au-devant de ma main quand je l'avançois pour le prendre. Il sembloit qu'il se sentît de l'amour pour moi; il me regardoit d'un air

tendre & languiſſant ; & l'on eût dit quelquefois qu'il étoit mortifié de n'avoir pas l'uſage de la parole, pour m'exprimer ſes ſentimens ; je liſois cela dans ſes yeux : ah ! je n'y puis penſer ſans déſeſpoir ; mon aimable oiſeau, je t'ai perdu pour jamais ! En achevant ces mots, elle redoubla ſes pleurs, & parut ne pouvoir ſouffrir aucune conſolation. Je conçus un préſage favorable de la vivacité de cette douleur ; j'étois dans un coin de la chambre, où je donnois à teter à mes petits chiens, d'où j'entendois tout ce qui ſe diſoit, & obſervois tout ce qui ſe faiſoit ſans qu'on prît garde à moi. J'eus un preſſentiment que le derviche, pour conſoler la reine, mettroit en œuvre ſon ſecret, & ce preſſentiment ne fut pas faux.

Le derviche voyant que la princeſſe n'étoit pas capable d'écouter la raiſon, comme il l'aimoit éperdument, & qu'il étoit touché de ſes larmes, au lieu de ſe répandre en diſcours ſuperflus, il ordonna aux eſclaves de la reine de ſortir de la chambre, & de le laiſſer ſeul avec elle. Madame, lui dit-il alors, croyant que perſonne ne l'entendoit, puiſque la mort de votre roſſignol vous fait tant de peine, il faut qu'il revive ; ne vous affligez plus,

vous le reverrez vivant ; je promets de le rendre à votre tendresse ; dès demain à votre réveil vous l'entendrez chanter encore, & vous aurez le plaisir de le caresser.

Je vous entends, seigneur, lui dit Zemroude, vous me regardez comme une insensée dont il faut flatter la douleur ; vous me faites espérer que demain je reverrai mon rossignol en vie ; demain vous remettrez ce miracle au jour suivant, & ainsi, en différant toujours, vous comptez que peu-à-peu vous me ferez oublier mon oiseau, ou bien, poursuivit elle, vous avez dessein d'en faire chercher un autre aujourd'hui, & de le mettre à sa place pour tromper mon affliction. Non, ma reine, repartit le derviche, non, c'est cet oiseau que vous voyez étendu dans sa cage sans sentiment, ce rossignol, l'heureux objet d'une si vive douleur, c'est lui-même qui chantera ; je lui donnerai une vie nouvelle, & vous pourrez lui prodiguer vos bontés ; il en connoîtra mieux le prix, & vous le verrez encore plus empressé à vous plaire ; car ce sera moi qui l'animerai ; tous les matins je le ferai revivre pour vous divertir. Je puis faire ce prodige, continua-t-il ; c'est

un ſecret que je poſsède : ſi vous en doutez, ou ſi vous avez trop d'impatience de revoir votre oiſeau ranimé, je vais le faire revivre tout-à-l'heure.

Comme la princeſſe ne lui répondoit point, & qu'il jugeoit par ſon ſilence qu'elle n'étoit pas bien perſuadée qu'il put faire ce qu'il diſoit, il alla s'aſſeoir ſur un ſopha, où, par la vertu des deux paroles cabaliſtiques qui ſervoient comme de véhicule à l'ame pour la faire paſſer dans un cadavre, il laiſſa ſon corps, ou plutôt le mien, & entra dans celui du roſſignol. L'oiſeau ſe mit tout auſſi-tôt à chanter dans ſa cage, au grand étonnement de Zemroude. Mais la voix ne tarda guère à lui manquer ; car d'abord qu'il eut commencé ſon ramage, je quittai le corps de la chienne, & me hâtai de reprendre le mien. En même-temps, courant à la cage, j'en tirai bruſquement l'oiſeau, & lui tordis le cou. Que faites-vous, ſeigneur, me dit la princeſſe ? pourquoi traitez-vous ainſi mon roſſignol, ſi vous ne vouliez pas qu'il vive, vous ne deviez pas le rappeler à la vie.

Grâce au ciel, m'écriai-je alors, ſans faire attention à ce qu'elle diſoit, tant j'étois occupé de la vengeance que je venois

de tirer de l'outrage fait à mon honneur & à mon amour, c'en eſt fait, je viens de punir le perfide dont l'exécrable trahiſon méritoit un plus rigoureux châtiment! Si Zemroude avoit été ſurpriſe de revoir ſon roſſignol vivant, elle ne le fut pas moins de m'entendre prononcer ces paroles avec beaucoup d'émotion. Seigneur, me dit-elle, quel tranſport vous agite, & que ſignifie ce que vous venez de dire?

Je lui racontai tout ce qui m'étoit arrivé; & je remarquai qu'en lui faiſant ce récit elle frémiſſoit à tous momens: tantôt la honte de m'avoir été infidelle, quoiqu'innocemment, la faiſoit rougir, & tantôt la douleur qu'elle en reſſentoit la rendoit plus pâle que la mort.

Elle ne pouvoit douter que je ne fuſſe véritablement Fadlallah, parce qu'elle ſavoit qu'on avoit trouvé dans le bois le corps du derviche, & l'ordre qu'il avoit donné de tuer toutes les biches.

LX. JOUR.

APRÈS avoir achevé d'inftruire Zemroude d'une fi étrange aventure, je m'en repentis ; j'aurois pu lui dire feulement que quelque grand cabalifte m'avoit appris fecret de ranimer un corps mort, fans lui parler du tour que le derviche m'avoit fait. Plût au ciel qu'elle eût toujours ignoré cette horrible perfidie ! peut-être, hélas ! vivroit-elle encore. Mais que dis-je, où mon efprit va-t-il s'égarer ? ne fais-je pas que les biens & les maux qui doivent nous arriver, font marqués dans le ciel !

La fille de Mouaffac conçut tant de chagrin d'avoir fait le bonheur d'un miférable, qu'il me fut impoffible de la confoler. J'eus beau lui repréfenter que fon erreur l'excufoit entièrement, & que tout le crime devoit être imputé au derviche, qui l'avoit expié par fa mort ; malgré ce que je lui pus dire, malgré les affurances que je lui donnai de l'aimer toujours avec la même tendreffe, je ne pus lui faire oublier ce défagréable évènement. Elle tomba malade, & mourut entre mes bras en me deman-

dant pardon d'un crime dont elle n'étoit pas coupable, & qui ne m'ôtoit rien de mon amour pour elle.

En effet, quand elle fut morte, & que j'eus rendu à son tombeau tous les soins que je lui devois, je fis appeler le prince Amadeddin Zingui : Mon cousin, lui dis-je, je n'ai point d'enfans, je me démets en votre faveur de la couronne de Mousel ; je vous l'abandonne, je renonce à la grandeur souveraine, & veux passer le reste de ma vie dans un état obscur. Amadeddin, qui m'aimoit véritablement, n'épargna rien pour me détourner de ma résolution ; mais je lui fis connoître qu'il la combattoit inutilement. Prince, lui dis-je, le dessein en est pris, je vous donne mon rang ; occupez le trône de Fadlallah, & puissiez-vous être plus heureux que lui ; règnez sur des peuples qui connoissent votre mérite, & ont déjà éprouvé le bonheur de vous avoir pour maître. Pour moi, dégoûté des grandeurs, je vais dans des climats éloignés, vivre comme un homme d'une condition commune ; & là, libre des soins attachés au pouvoir souverain, je veux pleurer Zemroude, &, me rappelant les jours heureux que nous avons

paſſés enſemble, faire mon unique occupation d'un ſi doux ſouvenir.

Je laiſſai donc Amadeddin ſur le trône de Mouſel; &, accompagné ſeulement de quelques eſclaves, je pris la route de Bagdad, où j'arrivai heureuſement avec beaucoup d'or & de pierreries. J'allai deſcendre chez Mouaffac; ſa femme & lui ne furent pas peu ſurpris de me voir; & ils le furent encore bien davantage, lorſque je leur appris la mort de leur fille, qu'ils aimoient paſſionnément. Je ne fis pas ce récit ſans répandre des larmes, ni ſans exciter les leurs. Je ne demeurai pas longtemps à Bagdad; je me joignis à un grand nombre de pélerins qui alloient à la Mecque, où, après avoir fait mes dévotions, je trouvai par haſard une compagnie de pélerins Tartares, avec qui je vins en Tartarie. Nous paſsâmes par cette ville; j'en trouvai le ſéjour agréable, je m'y arrêtai, je m'y établis; & il y a près de quarante années que j'y demeure. J'y paſſe pour un étranger qui s'eſt autrefois mêlé de négoce; je mène une vie retirée, je ne vois preſque perſonne, Zemroude eſt toujours préſente à ma penſée, & je prends plaiſir à m'en reſſouvenir.

Continuation de l'Hiſtoire du Prince Calaf, & de la Princeſſe de la Chine.

FADLALLAH ayant achevé le récit de ſes aventures, dit à ſes hôtes : voilà mon hiſtoire. Vous voyez par mes malheurs & par les vôtres, que la vie humaine eſt un roſeau ſans ceſſe agité par le vent froid du nord. Je vous dirai pourtant que je vis heureux & tranquille depuis que je ſuis à Jaïc ; je ne me répens point d'avoir abandonné la couronne de Mouſel ; je trouve des douceurs dans l'obſcurité du ſort dont je jouis. Timurtaſch, Elmaze & Calaf donnèrent mille louanges au fils de Bin-Ortoc ; le kan admira la réſolution qu'il avoit pu prendre de ſe dépouiller lui-même de ſes états, pour vivre comme un particulier dans une terre étrangère, où l'on ne ſavoit pas même le rang qu'il avoit autrefois tenu dans le monde. Elmaze loua la fidélité qu'il avoit gardée à Zemroude, & le reſſentiment qu'il avoit eu de ſa mort. Et enfin Calaf lui dit : Seigneur, il ſeroit à ſouhaiter que tous les hommes qui ſont dans l'adverſité, euſſent autant de conſtance que

vous en avez fait paroître dans la mauvaiſe fortune.

Ils continuèrent de s'entretenir juſqu'à-ce qu'il fût temps de ſe retirer. Alors Fadlallah appela ſes eſclaves, qui apportèrent des bougies dans des flambeaux faits de bois d'Aloès, & menèrent le kan, la princeſſe & ſon fils dans un appartement où régnoit la même ſimplicité qu'on voyoit dans le reſte de la maiſon. Elmaze & Timurtaſch demeurèrent dans une chambre, & Calaf alla ſe coucher dans une autre. Le lendemain matin le vieillard entra dans l'appartement de ſes hôtes, lorſqu'ils furent levés, & il leur dit : Vous n'êtes pas ſeuls malheureux, on vient de m'apprendre qu'un ambaſſadeur du ſultan de Carizme arriva hier au ſoir dans cette ville ; que ſon maître l'envoye à Ilenge-Kan, pour le prier, non-ſeulement de ne pas donner un aſyle au kan des Nogaïs ſon ennemi, mais même de le faire arrêter, s'il paſſe par le pays de Jaïc. Effectivement, pourſuivit Fadlallah, le bruit court que ce kan infortuné, de peur de tomber entre les mains du ſultan de Carizme, a quitté ſa capitale & s'eſt ſauvé avec ſa famille. A cette nouvelle, Timurtaſch & Calaf chan-

gèrent de couleur, & la princesse s'évanouït.

LXI. JOUR.

L'ÉVANOUISSEMENT d'Elmaze, aussi bien que le trouble du père & du fils, firent juger à Fadlallah que ses hôtes n'étoient pas des marchands. Je vois bien, leur dit-il, après que la princesse eut repris l'usage de ses sens, que vous prenez beaucoup de part aux malheurs du kan des Nogaïs, ou plutôt, vous dirai-je ce que je pense? je crois que vous êtes tous trois les déplorables objets de la haine du sultan. Oui, seigneur, lui dit Timurtasch, nous sommes les victimes qu'il veut sacrifier; je suis le kan des Nogaïs; vous voyez ma femme & mon fils, nous aurions tort de ne pas nous découvrir à vous, après la réception & la confidence que vous nous avez faites. J'espère même que par vos conseils, vous nous aiderez à sortir de l'embarras où nous nous trouvons.

La conjoncture est assez délicate, repliqua le vieux roi de Mousel; je connois Ilenge-Kan, il craint le sultan de Carizme,

& il ne faut pas douter que pour lui plaire, il ne vous faſſe chercher par-tout. Vous ne ſerez point en ſûreté chez moi, ni dans aucune autre maiſon de cette ville : vous n'avez point d'autre parti à prendre que de ſortir promptement du pays de Jaïc ; paſſez la rivière d'Irtiche, & gagnez le plutôt qu'il vous ſera poſſible les frontières de la tribu de Berlas. Timurtaſch, ſa femme & Calaf goûtèrent cet avis. Auſſitôt Fadlàllah leur fit préparer trois chevaux avec des proviſions ; & leur donnant une bourſe pleine de pièces d'or : Partez vîte, leur dit-il, vous n'avez point de temps à perdre ; dès demain, peut-être, Ilenge-Kan vous fera chercher.

Ils rendirent au vieux roi les grâces qu'ils lui devoient ; ils ſortirent enſuite de Jaïc, paſsèrent l'Irtiche, & arrivèrent après pluſieurs jours de marche ſur les terres de la tribu de Berlas. Ils s'arrêtèrent à la première horde (*a*) qu'ils rencontrèrent, ils y vendirent leurs chevaux, & y vécurent avec aſſez de tranquillité tant qu'ils eurent de l'argent ; mais lorſqu'il vint à leur manquer,

(1) *Horde*. C'eſt un grand nombre de tentes dreſſées dans la campagne, qui ſont une eſpèce de ville, & qui ſervent de demeure aux Tartares.

les chagrins du kan ſe renouvellèrent. Pourquoi, diſoit-il, faut-il que je ſois encore au monde ? ne valoit-il pas bien mieux attendre dans mes états mon ſuperbe ennemi, & périr en défendant ma ville capitale, que de conſerver une vie qui n'eſt qu'un enchaînement de malheurs ? C'eſt en vain que nous ſouffrons patiemment nos diſgrâces, le ciel ne nous rendra jamais heureux, puiſque, malgré la ſoumiſſion que nous avons à ſes ordres, il nous laiſſe toujours dans la misère. Seigneur, lui dit Calaf, ne déſeſpérons point de voir finir nos maux ; le ciel, qui diſpoſe des événemens, nous en prépare peut-être d'agréables que nous ne pouvons prévoir. Allons, pourſuivit-il, à la principale horde de cette tribu, j'ai un preſſentiment que notre fortune y pourra changer de face.

Ils allèrent donc tous trois à la horde où demeuroit le kan de Berlas. Ils entrèrent ſous une grande tente qui ſervoit d'hôpital aux pauvres étrangers, & ils ſe couchèrent dans un coin, fort en peine de ce qu'ils feroient pour ſubſiſter. Calaf laiſſa ſon père & ſa mère en cet endroit, ſortit, & s'avança dans la horde en demandant la charité aux paſſans ; il en reçut une petite

ſomme d'argent, dont il acheta des proviſions, qu'il porta ſur la fin du jour à ſon père & à ſa mère. Ils ne purent tous deux s'empêcher de pleurer, quand ils ſurent que leur fils venoit de demander l'aumône. Calaf s'attendrit avec eux, & leur dit: Rien, je l'avoue, ne me paroît plus mortifiant que d'être réduit à mendier: cependant, ſi je ne puis autrement vous procurer du ſecours, je le ferai, quelque honte qu'il m'en coûte. Mais, ajouta-t-il, vous n'avez qu'à me vendre comme un eſclave; & de l'argent qui vous en reviendra, vous aurez de quoi vivre long-temps. Que dites-vous, mon fils, s'écria Timurtaſch à ce diſcours? Vous nous propoſez de vivre aux dépens de votre liberté! ah! dure plutôt toujours l'infortune qui nous accable. S'il faut vendre quelqu'un de nous trois pour ſecourir les deux autres, c'eſt moi; je ne refuſe point de porter pour vous deux le joug de la ſervitude.

Seigneur, reprit Calaf, il me vient une penſée; demain matin j'irai me mettre parmi les porte-faix; quelqu'un m'emploiera, & nous vivrons ainſi de mon travail. Ils s'arrêtèrent à ce parti. Le jour ſuivant, le prince ſe mêla parmi les porte-faix de la

horde, & attendit que quelqu'un voulût se servir de lui; mais il arriva par malheur que personne ne l'employa; de manière que la moitié de la journée étoit déjà passée qu'il n'avoit encore rien gagné. Cela l'affligeoit fort: si je ne fais pas mieux mes affaires, dit-il en lui-même, comment pourrai-je nourrir mon père & ma mère?

Il s'ennuya d'attendre en vain parmi les porte-faix, que quelqu'un vînt s'adresser à lui; il sortit de la horde, & s'avança dans la campagne, pour rêver plus librement aux moyens de subsister. Il s'assit sous un arbre, où, après avoir prié le ciel d'avoir pitié de sa situation, il s'endormit. A son réveil, il apperçut auprès de lui un faucon d'une beauté singulière; il avoit la tête ornée d'une panache de mille couleurs, & il portoit au cou une chaîne de feuilles d'or garnie de diamans, de topazes & de rubis. Calaf, qui entendoit la fauconnerie, lui présenta le poignet, & l'oiseau se mit dessus. Le prince des Nogaïs en eut beaucoup de joie: voyons, dit-il en lui-même, où ceci nous mènera; cet oiseau, selon toutes les apparences, appartient au souverain de cette horde. Il ne se trompoit pas, c'étoit le faucon d'Alinguer, kan de Berlas,

que ce prince avoit perdu à la chaſſe le jour précédent. Ses grands veneurs le cherchoient dans la campagne, avec d'autant plus d'ardeur & d'inquiétude, que leur maître les avoit menacés du dernier ſupplice, s'ils revenoient à la cour ſans ſon oiſeau, qu'il aimoit paſſionnément.

LXII. JOUR.

LE prince Calaf rentra dans la horde avec le faucon. Auſſi-tôt tout le peuple ſe mit à crier : hé ! voilà le faucon du kan retrouvé, béni ſoit le jeune homme qui va réjouir notre prince en lui portant ſon oiſeau. Effectivement, lorſque Calaf fut arrivé à la tente royale, & qu'il y parut avec le faucon, le kan tranſporté de joie, courut à ſon oiſeau, & lui fit mille careſſes : enſuite s'adreſſant au prince des Nogaïs, il lui demanda où il l'avoit trouvé : Calaf raconta la choſe comme elle s'étoit paſſée. Après cela le kan lui dit : tu me parois étranger ; de quel päys es-tu, & quelle eſt ta profeſſion ? Seigneur, lui répondit le fils de Timurtaſch, en ſe proſternant à ſes pieds, je ſuis fils d'un marchand de Bulgarie, qui poſſé-

Hé ! voila le Faucon du Kan retrouvé !

doit de grands biens ; je voyageois avec mon père & ma mère dans le pays de Jaïc ; nous avons rencontré des voleurs qui ne nous ont laiſſé que la vie, & nous ſommes venus juſqu'à cette horde en mendiant.

Jeune homme, reprit le kan, je ſuis bien aiſe que ce ſoit toi qui aies trouvé mon faucon, car j'ai juré d'accorder à la perſonne qui me le rapporteroit les trois choſes qu'il voudroit me demander, ainſi tu n'as qu'à parler : dis-moi ce que tu ſouhaites que je te donne, & ſois ſûr de l'obtenir. Puiſqu'il m'eſt permis de demander trois choſes, repartit Calaf, je voudrois premièrement que mon père & ma mère, qui ſont à l'hôpital, euſſent une tente particulière dans le quartier de votre majeſté ; qu'ils fuſſent entretenus à vos dépens le reſte de leurs jours, & ſervis même par des officiers de votre maiſon. Secondement, je déſire un des plus beaux chevaux de vos écuries, tout ſellé & bridé ; & enfin un habillement complet & magnifique, avec un riche ſabre, & une bourſe pleine de pièces d'or, pour pouvoir faire commodément un voyage que je médite. Tes vœux ſeront ſatisfaits, dit Alinguer, amène-moi ton père & ta mère, je commence-

rai dès aujourd'hui à les faire traiter comme tu le ſouhaites; & demain, vêtu de riches habits, & monté ſur le plus beau cheval de mes écuries, tu pourras t'en aller où il te plaira.

Calaf ſe proſterna une ſeconde fois devant le kan; & après l'avoir remercié de ſes bontés, il ſe rendit à la tente où Elmaze & Timurtaſch l'attendoient impatiemment. Je vous apporte de bonnes nouvelles, leur dit-il, notre ſort eſt déjà changé. En même-temps il leur raconta tout ce qui lui étoit arrivé. Cette aventure leur fit plaiſir; ils la regardèrent comme une marque infaillible que la rigueur de leur deſtinée commençoit à s'adoucir. Ils ſuivirent volontiers Calaf, qui les conduiſit à la tente royale, & les préſenta au kan. Ce prince les reçut fort bien, & leur promit qu'il tiendroit exactement la promeſſe qu'il avoit faite à leur fils. Il n'y manqua pas; il leur donna dès ce jour-là une tente particulière; il les fit ſervir par des eſclaves & des officiers de ſa maiſon, & il ordonna qu'on les traitât comme lui-même.

Le lendemain Calaf fut revêtu de riches habits; il reçut de la main même du prince Alinguer un ſabre dont la poignée étoit de

diamans, avec une bourſe remplie de ſequins d'or, & enſuite on lui amena un très-beau cheval Turcoman. Il le monta devant toute la cour; & pour montrer qu'il ſavoit manier un cheval, il lui fit faire cent caracoles d'une manière qui charma le prince & ſes courtiſans.

Après avoir remercié le kan de toutes ſes bontés, il prit congé de lui. Il alla trouver Timurtaſch & la princeſſe Elmaze. J'ai une extrême envie, leur dit-il, de voir le grand royaume de la Chine, permettez-moi de la ſatisfaire; j'ai un preſſentiment que je me ſignalerai par quelque action d'éclat, & que je gagnerai l'amitié du monarque qui tient ſous ſes loix de ſi vaſtes états. Souffrez que vous laiſſant ici dans un aſyle où vous êtes en ſûreté, & où rien ne vous manque, je ſuive le mouvement qui m'entraîne, ou plutôt que je m'abandonne au ciel qui me conduit. Va, mon fils, lui dit Timurtaſch, cède au noble tranſport qui t'agite; cours au ſort qui t'attend; hâte par ta vertu la lente proſpérité qui doit ſuccéder à notre infortune, ou par un beau trépas, mérite une place éclatante dans l'hiſtoire des princes malheureux. Pars, nous attendrons de tes nouvelles dans cette tri-

bu, & nous réglerons notre fortune ſur la tienne.

Le jeune prince des Nogaïs embraſſa ſon père & ſa mère, & prit le chemin de la Chine. Il n'eſt point marqué dans les auteurs qu'il éprouva quelqu'aventure ſur la route; ils diſent ſeulement, qu'étant arrivé à la grande ville de Canbalec, autrement Pekin, il deſcendit auprès d'une maiſon qui étoit à l'entrée, & où demeuroit une petite vieille qui étoit veuve. Calaf ſe préſenta à la porte, auſſitôt la vieille parut: il la ſalua, & lui dit: Ma bonne mère, voudriez-vous bien recevoir chez vous un étranger? ſi vous pouvez me donner un logement dans votre maiſon, j'oſe vous aſſurer que vous n'en aurez point de chagrin. La vieille enviſagea le jeune prince, & jugeant à ſa bonne mine, ainſi qu'à ſon habillement, que ce n'étoit pas un hôte à dédaigner, elle lui fit une profonde inclination de tête, & lui répondit: Jeune étranger de grande apparence, ma maiſon eſt à votre ſervice, auſſi-bien que tout ce qu'il y a dedans. Et avez-vous, reprit-il, un lieu propre à mettre mon cheval? Oui, dit-elle, j'en ai. En même temps elle prit le cheval par la bride, & le mena dans une petite écurie qui étoit

ſur le derrière de ſa maiſon. Enſuite elle revint trouver Calaf, qui ſe ſentant beaucoup d'appétit, lui demanda ſi elle n'avoit perſonne qui pût lui aller acheter quelque choſe au marché ? La veuve repartit qu'elle avoit un petit fils de douze ans, qui demeuroit avec elle, & qui s'acquitteroit fort bien de cette commiſſion. Alors le prince tira de ſa bourſe un ſequin d'or, & le mit entre les mains de l'enfant, qui ſortit pour aller au marché.

Pendant ce temps-là, l'hôteſſe ne fut pas peu occupée à ſatisfaire la curioſité de Calaf. Il lui fit mille queſtions; il lui demanda quelles étoient les mœurs des habitans de la ville? combien on comptoit de familles dans Pekin? & enfin la converſation tomba ſur le roi de la Chine. Apprenez-moi, de grâce, lui dit Calaf, de quel caractère eſt ce prince? Eſt-il généreux, & penſez-vous qu'il fît quelqu'attention au zèle d'un jeune étranger qui s'offriroit à le ſervir contre ſes ennemis? En un mot, mérite-t-il qu'on s'attache à ſes intérêts? Sans doute, répondit la vieille, c'eſt un très-bon prince, qui aime ſes ſujets autant qu'il en eſt aimé, & je ſuis fort ſurpriſe que vous n'ayez pas ouï parler de notre bon roi Altoun-Kan, car la répu-

tation de sa bonté s'est répandue par tout le monde.

Sur le portrait que vous m'en faites, répliqua le prince Nogaïs, je juge que ce doit être le monarque du monde le plus heureux & le plus content. Il ne l'est pourtant pas, repartit la veuve : on peut dire même qu'il est fort malheureux. Premièrement, il n'a point de prince pour lui succéder ; il ne peut avoir d'enfant mâle, quelques bonnes œuvres qu'il fasse pour cela. Je vous dirai pourtant que le chagrin de n'avoir point de fils ne fait pas sa plus grande peine ; ce qui trouble le repos de sa vie, c'est la princesse Tourandocte, sa fille unique. Hé ! pourquoi, repliqua Calaf, est-elle un supplice pour lui? Je vais vous le dire, repartit la veuve ; je puis vous parler savamment de cela, car c'est un récit que m'a fait souvent ma fille, qui a l'honneur d'être au serrail parmi les esclaves de la princesse.

LXIII. JOUR.

LA princeſſe Tourandocte, pourſuivit la vieille hôteſſe du prince des Nogaïs, eſt dans ſa dixneuvième année; elle eſt ſi belle, que les peintres qui en ont fait le portrait, quoique des plus habiles de l'orient, ont tous avoué qu'ils avoient honte de leur ouvrage, & que le pinceau du monde qui ſauroit le mieux attraper les charmes d'un beau viſage, ne pourroit prendre tous ceux de la princeſſe de la Chine : cependant, les divers portraits qu'on en a faits, quoiqu'infiniment au-deſſous de la nature, n'ont pas laiſſé de produire de terribles effets.

Elle joint à ſa beauté raviſſante un eſprit ſi cultivé, qu'elle ſait non-ſeulement tout ce qu'on a coutume d'enſeigner aux perſonnes de ſon rang, mais même les ſciences qui ne conviennent qu'aux hommes. Elle ſait tracer les différens caractères de pluſieurs ſortes de langues, elle poſsède l'arithmétique, la géographie, la philoſophie, les mathématiques, le droit, & ſurtout la théologie ; elle a lu les loix & la

morale de notre légiſlateur Berginghuzin (1) : enfin, elle eſt auſſi habile que tous les docteurs enſemble ; mais ſes belles qualités ſont effacées par une dureté d'ame ſans exemple ; elle ternit tout ſon mérite par une déteſtable cruauté.

Il y a deux ans que le roi de Thébet l'envoya demander en mariage pour le prince ſon fils, qui en étoit devenu amoureux ſur un portrait qu'il en avoit vu. Altoun-Kan, ravi de cette alliance, la propoſa à Tourandocte. Cette fière princeſſe, à qui tous les hommes paroiſſoient mépriſables, tant ſa beauté l'a rendue vaine, rejeta la propoſition avec dédain. Le roi ſe mit en colère contr'elle, & lui déclara qu'il vouloit être obéi. Mais au lieu de ſe ſoumettre de bonne grâce aux volontés de ſon père, elle pleura de dépit de ce qu'on prétendoit la contraindre. Elle s'affligea ſans modération, comme ſi l'on eût eu envie de lui faire un grand mal : enfin, elle ſe tourmenta de manière qu'elle tomba malade. Les médecins connoiſſant la cauſe de ſa

(1) Les Chinois le nomment auſſi le Prophête Jatmouny. C'eſt apparemment Confucius.

maladie, dirent au roi que tous leurs remèdes étoient inutiles, & que la princesse perdroit infailliblement la vie, s'il s'obstinoit à lui vouloir faire épouser le prince de Thébet.

Alors le roi, qui aime sa fille éperdument, effrayé du péril où elle étoit, l'alla voir, & l'assura qu'il renverroit l'ambassadeur de Thébet avec un refus. Ce n'est pas assez, seigneur, lui dit la princesse, j'ai résolu de me laisser mourir, à moins que vous ne m'accordiez ce que j'ai à vous demander. Si vous souhaitez que je vive, il faut que vous vous engagiez par un serment inviolable, à ne point gêner mes sentimens, & que vous fassiez publier un édit par lequel vous déclarerez que de tous les princes qui me rechercheront, nul ne pourra m'épouser, qu'il n'ait auparavant répondu pertinemment aux questions que je lui ferai devant tous les gens de loi qui sont dans cette ville : que s'il y répond bien, je consens qu'il soit mon époux ; mais que s'il y répond mal, on lui tranchera la tête dans la cour de votre palais.

Par cet édit, ajouta-t-elle, qu'on fera savoir aux princes étrangers qui arriveront à Pekin, on leur ôtera l'envie de me demander en mariage, & c'est ce que je sou-

haite : car je hais les hommes, & ne veux point me marier. Mais, ma fille, lui dit le roi, si quelqu'un, méprisant mon édit, se présente & répond juste à vos questions.... Ho, c'est ce que je ne crains pas, interrompit-elle avec précipitation ; j'en sais faire de si difficiles, que j'embarrasserois les plus grands docteurs ; j'en veux bien courir le risque. Altoun-Kan rêva quelque temps à ce que la princesse exigeoit de lui : Je vois bien, dit-il en lui-même, que ma fille ne veut point se marier, & qu'en effet cet édit épouvantera tous ses amans ; ainsi je ne hasarde rien en lui donnant cette satisfaction ; il n'en peut arriver aucun malheur : quel prince seroit assez fou pour affronter un si affreux péril !

Enfin, le roi, persuadé que cet édit n'auroit point de mauvaises suites, & que l'entière guérison de sa fille en dépendoit, le fit publier, & jura sur les loix de Berginghuzin, de le faire exactement observer. Tourandocte, rassurée par ce serment sacré, qu'elle savoit que le roi son père n'oseroit violer, reprit ses forces, & jouït bientôt d'une parfaite santé.

Cependant, le bruit de sa beauté attira plusieurs jeunes princes étrangers à Pekin ;

l'on eut beau leur faire ſavoir la teneur de l'édit, comme tout le monde a bonne opinion de ſon eſprit, & ſurtout les jeunes gens, ils eurent l'audace de ſe préſenter pour répondre aux queſtions de la princeſſe ; & n'en pouvant percer le ſens obſcur, ils périrent tous miſérablement l'un après l'autre. Le roi, il faut lui rendre cette juſtice, paroît fort touché de leur ſort. Il ſe repent d'avoir fait un ſerment qui le lie ; & quelque tendreſſe qu'il ait pour ſa fille, il aimeroit mieux l'avoir laiſſée mourir, que l'avoir conſervée à ce prix. Il fait tout ce qui dépend de lui pour prévenir ces malheurs. Lorſqu'un amant, que l'ordonnance n'a pu retenir, vient lui demander la main de la princeſſe, il s'efforce de le détourner de ſa réſolution, & il ne conſent jamais qu'à regret qu'il s'expoſe à perdre la vie. Mais il arrive ordinairement qu'il ne ſauroit perſuader ces jeunes téméraires. Ils ne ſont occupés que de Tourandocte ; & l'eſpérance de la poſſéder les étourdit ſur la difficulté qu'il y a de l'obtenir.

Mais ſi le roi du moins ſe montre ſenſible à la perte de ces malheureux princes, il n'en eſt pas de même de ſa barbare fille. Elle s'applaudit des ſpectacles ſanglans que ſa

beauté donne aux Chinois. Elle a tant de vanité, que le prince le plus aimable lui paroît non-ſeulement indigne d'elle, mais même fort inſolent d'oſer élever ſa penſée jusqu'à ſa poſſeſſion, & elle regarde ſon trépas comme un juſte châtiment de ſa témérité.

Ce qu'il y a de plus déplorable encore, c'eſt que le ciel permet ſouvent que des princes, viennent ſe ſacrifier à cette inhumaine princeſſe. Il n'y a pas longtemps qu'un prince, qui ſe flattoit d'avoir aſſez d'eſprit pour répondre à ſes queſtions, a perdu la vie; & cette nuit il en doit périr un autre, qui pour ſon malheur eſt venu à la cour de la Chine dans la même eſpérance.

LXIV. JOUR.

CALAF fut fort attentif au récit de la vieille. Je ne comprends pas, lui dit-il, après qu'elle eut achevé de parler, comment il ſe trouve des princes aſſez dépourvus de jugement pour aller demander la princeſſe de la Chine. Quel homme ne doit pas être effrayé de la condition, ſans laquelle on ne ſauroit l'obtenir? D'ailleurs, quoi-

qu'en puiſſent dire les peintres qui en ont fait le portrait, quoiqu'ils aſſurent que leur ouvrage n'eſt qu'une image imparfaite de ſa beauté, je crois plutôt qu'ils lui ont prêté des charmes, & que leurs peintures ſont flatteuſes, puiſqu'elles ont produit des effets ſi puiſſans. Enfin, je ne puis penſer que Tourandocte ſoit auſſi belle que vous le dites. Seigneur, répliqua la veuve, elle eſt encore plus charmante que je ne vous l'ai dit, & vous pouvez m'en croire, car je l'ai vue pluſieurs fois en allant voir ma fille au ſerrail. Faites-vous, ſi vous voulez, une idée à plaiſir, raſſemblez dans votre imagination tout ce qui peut contribuer à compoſer une beauté parfaite, & ſoyez perſuadé que vous ne ſauriez vous repréſenter un objet qui approche de la princeſſe.

Le prince des Nogaïs ne pouvoit ajouter foi au diſcours de ſon hôteſſe, tant il le trouvoit hyperbolique : il en reſſentoit pourtant, ſans ſavoir pourquoi, un ſecret plaiſir. Mais, ma mère, reprit-il, les queſtions que propoſe la fille du roi ſont-elles ſi difficiles, qu'on ne puiſſe y répondre d'une manière qui ſatisfaſſe les gens de loi qui en ſont les juges ? Pour moi, je m'imagine que les princes qui n'en peuvent pénétrer

le sens sont tous de petits génies ou des ignorans. Non, non, repartit la vieille, il n'y a point d'énigme plus obscure que les questions de la princesse, & il est presque impossible d'y bien répondre.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi de Tourandocte & de ses amans infortunés, le petit garçon qu'on avoit envoyé au marché revint chargé de provisions. Calaf s'assit à une table que la veuve lui dressa, & mangea comme un homme qui mouroit de faim. Sur ces entrefaites la nuit arriva, & bientôt on entendit dans la ville les tymbales (1) de la justice. Le prince demanda ce que signifioit ce bruit; c'est, lui dit la vieille, pour avertir le peuple qu'on va exécuter quelqu'un à mort, & le malheureux qui doit être immolé est ce prince que je vous ai dit qui devoit cette nuit perdre la vie, pour avoir mal répondu aux questions de la princesse. On a coutume de punir les coupables pendant le jour, mais ceci est un cas particulier. Le roi, dans son cœur, déteste le supplice qu'il fait souffrir aux amans de sa fille, & il ne veut pas que le

(1) Ce sont des tymbales qu'on bat lorsqu'on veut faire quelque triste exécution.

ſoleil ſoit témoin d'une action ſi cruelle. Le fils de Timurtaſch eut envie de voir cette exécution, dont la cauſe lui paroiſſoit bien ſingulière; il ſortit de la maiſon de ſon hôteſſe, & rencontrant dans la rue une grande foule de Chinois que la même curioſité animoit, il ſe mêla parmi eux, & ſe rendit dans la cour du palais, où devoit ſe paſſer une ſi tragique ſcène. Il vit au milieu un *Schebtcheraghe*, autrement une tour de bois fort élevée, dont le dehors, du haut jusqu'en bas, étoit couvert de branches de cyprès, parmi leſquelles il y avoit une prodigieuſe quantité de lampes qui étoient fort bien arrangées, & qui répandoient une ſi grande lumière, que toute la cour en étoit éclairée. A quinze coudées de la cour s'élevoit un échafaud, tout couvert de ſatin blanc (1), & autour duquel règnoient pluſieurs pavillons de taffetas de la même couleur. Derrière ces tentes, deux mille ſoldats de la garde d'Altoun-Kan, l'épée nue & la hache à la main, formoient une double haie qui ſervoit de barrière au peuple. Calaf regardoit avec attention tout ce qui

(1) Le blanc, chez les Chinois, eſt une marque de deuil.

s'offroit à sa vue, lorsque tout-à-coup la triste cérémonie, dont on voyoit l'appareil, commença par un bruit confus de tambours & de cloches, qui du haut de la tour se faisoient entendre de fort loin. En même-temps vingt mandarins, & autant de gens de loi, tous vêtus de longues robes de laine blanche, sortirent du palais, s'avancèrent vers l'échafaud; & après en avoir fait trois fois le tour, allèrent s'asseoir sous les pavillons.

Ensuite parut la victime, ornée de fleurs entrelacées de feuilles de cyprès, avec une banderolle bleue sur la tête, & non une banderolle rouge (1), comme les criminels que la justice a condamnés. C'étoit un jeune prince qui avoit à peine dix-huit ans; il étoit accompagné d'un mandarin qui le tenoit par la main, & suivi de l'exécuteur. Ils montèrent tous trois sur l'échafaud : aussitôt le bruit des tambours & des cloches cessa. Le mandarin alors adressa la parole au prince d'un ton de voix si haut, que la moitié du peuple l'entendit : prince, lui dit-il, n'est-il pas vrai qu'on vous a fait savoir la teneur

(1) Chez les Chinois, un criminel qu'on mène au supplice, a sur la tête une banderolle rouge.

de l'édit du roi, dès que vous vous êtes présenté pour demander la princesse en mariage ? N'est-il pas vrai encore, que le roi a fait tous ses efforts pour vous détourner de votre téméraire résolution ? Le prince ayant répondu qu'oui : Reconnoissez donc reprit le mandarin, que c'est votre faute si vous perdez aujourd'hui la vie, & que le roi & la princesse ne sont pas coupables de votre mort. Je la leur pardonne, repartit le prince, je ne l'impute qu'à moi-même, & je prie le ciel de ne leur demander jamais compte du sang qu'on va répandre.

Il n'eut pas achevé ces paroles, que l'exécuteur lui abattit la tête d'un coup de sabre. L'air, à l'instant, retentit de nouveau du son des cloches & du bruit des tambours. Cependant, douze mandarins vinrent prendre le corps, ils l'enfermèrent dans un cercueil d'ivoire & d'ébène, & le mirent dans une petite litière, que six d'entr'eux portèrent sur leurs épaules dans les jardins du serrail, sous un dôme de marbre blanc, que le roi avoit fait bâtir exprès pour être le lieu de la sépulture de tous les malheureux princes qui devoient avoir le même sort. Il alloit souvent pleurer sur le tombeau de ceux qui y étoient ; & il tâchoit,

en honorant leurs cendres de ses larmes, d'expier en quelque façon la barbarie de sa fille.

LXV. JOUR.

D'ABORD que les mandarins eurent emporté le prince qui venoit de périr, le peuple & les gens de loi se retirérent dans leurs maisons, en blâmant le roi d'avoir eu l'imprudence de consacrer la fureur par un serment qu'il ne pouvoit violer. Calaf demeura dans la cour du palais, occupé de mille pensées confuses ; il s'apperçut qu'il y avoit auprès de lui un homme qui fondoit en pleurs ; il jugea bien que c'étoit quelqu'un qui prenoit beaucoup de part à l'exécution qui venoit de se faire ; & souhaitant d'en savoir davantage, il lui adressa la parole : Je suis touché, lui dit-il, de la vive douleur que vous faites paroître, & j'entre dans vos peines, car je ne doute pas que vous n'ayez connu particuliérement le prince qui vient de mourir. Ah! seigneur, lui répondit cet homme affligé, en redoublant ses larmes, je dois bien l'avoir connu, puisque j'étois son gouverneur. O

malheureux roi de Samarcande, ajouta-t-il, quelle sera ton affliction, quand tu sauras l'étrange mort de ton fils! & quel homme osera t'en porter la nouvelle?

Calaf demanda de quelle manière le prince de Samarcande étoit devenu amoureux de la princesse de la Chine. Je vais vous l'apprendre, lui dit le gouverneur, & vous serez sans doute étonné du récit que j'ai à vous faire. Le prince de Samarcande, poursuivit-il, vivoit heureux à la cour de son père; les courtisans le regardant comme un prince qui devoit un jour être leur souverain, ne s'étudioient pas moins à lui plaire qu'au roi même. Il passoit ordinairement le jour à chasser, ou à jouer au mail, & la nuit il faisoit secrètement venir dans son appartement la plus brillante jeunesse de la cour, avec laquelle il buvoit toutes sortes de liqueurs. Il prenoit aussi plaisir quelquefois à voir danser de belles esclaves, & à entendre des voix & des instrumens. En un mot, tous les plaisirs enchaînés l'un à l'autre occupoient les momens de sa vie.

Sur ces entrefaites, il arriva un fameux peintre à Samarcande, avec plusieurs portraits de princesses, qu'il avoit faits dans les différentes cours par où il avoit passé.

Il les vint montrer à mon prince, qui lui dit en regardant les premiers qu'il lui présenta : Voilà de fort belles peintures; je suis persuadé que les originaux de ces portraits-là vous ont bien de l'obligation. Seigneur, répondit le peintre, je conviens que ces portraits sont un peu flattés; mais je vous dirai en même-temps que j'en ai un encore plus beau que ceux-là, & qui toutefois n'approche pas de son original. En parlant ainsi, il tira, d'une petite cassette où étoient ses portraits, celui de la princesse de la Chine.

A peine mon maître l'eût-il entre ses mains, que ne pouvant s'imaginer que la nature fût capable de produire une beauté si parfaite, s'écria qu'il n'y avoit point au monde de femme si charmante, & que le portrait de la princesse de la Chine devoit être encore plus flatté que les autres. Le peintre protesta qu'il ne l'étoit point, & assura que jamais aucun pinceau ne pourroit rendre la grâce & l'agrément qu'il y avoit dans le visage de la princesse Tourandocte. Sur cette assurance, mon maître acheta le portrait, qui fit sur lui une si vive impression, qu'abandonnant un jour la cour de son père, il sortit de Samarçande ac-

compagné de moi ſeul; &, ſans me dire ſon deſſein, prit la route de la Chine, & vint dans cette ville. Il ſe propoſoit de ſervir quelque-temps Altoun-Kan contre ſes ennemis, & de lui demander enſuite la princeſſe en mariage; mais nous apprîmes en arrivant la rigueur de l'édit; &, ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que mon prince, au lieu d'être vivement affligé de cette nouvelle, en conçut de la joie: Je vais, me dit-il, me préſenter pour répondre aux queſtions de Tourandocte. Je ne manque pas d'eſprit: j'obtiendrai cette princeſſe.

Il n'eſt pas beſoin de vous dire le reſte, ſeigneur, continua le gouverneur en ſanglottant; vous jugez bien par le triſte ſpectacle que vous venez de voir, que le déplorable prince de Samarcande n'a pu répondre, comme il l'eſpéroit, aux fatales queſtions de cette barbare beauté, qui ſe plaît à faire répandre du ſang, & qui a déjà coûté la vie à pluſieurs fils de rois. Il m'a donné tantôt le portrait de cette cruelle princeſſe, quand il a vu qu'il falloit ſe préparer à la mort. Je te confie, m'a-t-il dit, cette rare peinture; conſerve bien ce précieux dépôt: tu n'as qu'à le montrer à mon père, en lui apprenant ma deſtinée, & je ne doute pas

qu'en voyant une si charmante image, il ne me pardonne ma témérité : mais, ajouta le gouverneur, qu'un autre, s'il veut, aille porter au roi son père une si triste nouvelle ; pour moi, possédé de mon affliction, je vais loin d'ici & de Samarcande pleurer une tête si chère. Voilà ce que vous souhaitiez d'apprendre, & voici ce dangereux portrait, poursuivit-il, en le tirant de dessous sa robe, & le jetant à terre avec indignation ; voici la cause du malheur de mon prince. O détestable peinture ! pourquoi mon maître, quand tu es tombée entre ses mains, n'avoit-il pas mes yeux ? O princesse inhumaine ! puissent tous les princes de la terre avoir pour toi les sentimens que tu m'inspires ! au lieu d'être l'objet de leur amour, tu leur serois horreur. A ces mots, le gouverneur du prince de Samarcande se retira plein de colère, en regardant le palais d'un œil furieux, & sans parler davantage au fils de Timurtasch, qui ramassa promptement le portrait de Tourandocte, & voulut se retirer dans la maison de sa vieille ; mais il s'égara dans l'obscurité, & insensiblement il se trouva hors de la ville. Il attendit impatiemment le jour pour contempler la beauté de la princesse de la Chine ;

fitôt qu'il le vit paroître, & qu'il put contenter sa curiosité, il ouvrit la boîte qui renfermoit le portrait.

Il hésita pourtant avant que de le regarder. Que vais-je faire, s'écria-t-il ! dois-je présenter à mes yeux un objet si dangereux ? songe, Calaf, songe aux funestes effets qu'il a causés ; as-tu déjà oublié ce que le gouverneur du prince de Samarcande vient de te dire ! ne regarde point cette peinture ; résiste au mouvement qui t'entraîne, pendant qu'il n'est encore qu'un desir curieux. Tandis que tu jouis de ta raison, tu peux prévenir ta perte.... Mais que dis-je ! prévenir, ajouta-t-il en se reprenant : quel faux raisonnement m'inspire une timide prudence ? si je dois aimer la princesse, mon amour n'est-il pas déjà écrit au ciel en caractères ineffaçables ? d'ailleurs, je crois qu'on peut voir impunément le plus beau portrait ; il faut être bien foible pour se troubler à la vue d'un vain mêlange de couleurs. Ne craignons rien ; considérons de sang froid ces traits vainqueurs & assassins : j'y veux même trouver des défauts, & goûter le plaisir nouveau de censurer les charmes de cette princesse trop superbe ; & je souhaiterois, pour mortifier sa vanité, qu'elle ap-

prît que j'ai, sans émotion, envisagé son image.

LXVI. JOUR.

LE fils de Timurtasch se promettoit bien de voir d'un œil indifférent le portrait de Tourandocte ; il le regarde, il l'examine, il admire le tour du visage, la régularité des traits, la vivacité des yeux, la bouche, le nez ; tout lui paroît parfait : il s'étonne d'un si rare assemblage ; &, quoiqu'en garde contre ce qu'il voit, il s'en laisse charmer. Un trouble inconcevable l'agite malgré lui ; il ne se connoît plus : quel feu, dit-il, vient tout-à-coup m'animer ? quel désordre ce portrait met-il dans mes sens ? juste ciel ! est-ce le sort de tous ceux qui regardent cette peinture, d'aimer l'inhumaine princesse qu'elle représente ? Hélas ! je ne sens que trop qu'elle fait sur moi la même impression qu'elle a faite sur le malheureux prince de Samarcande ; je me rends aux traits qui l'ont blessé ; &, loin d'être effrayé de sa pitoyable histoire, peu s'en faut que je n'envie son malheur même ! Quel changement, grand dieu ! je ne concevois pas

tout-à-l'heure comment on pouvoit être aſſez inſenſé pour mépriſer la rigueur de l'édit, & dans ce moment je ne vois plus rien qui m'épouvante; tout le péril eſt diſparu.

Non, princeſſe incomparable, pourſuivit-il en regardant le portrait d'un air tendre, aucun obſtacle ne m'arrête; je vous aime malgré votre barbarie; &, puiſqu'il m'eſt permis d'aſpirer à votre poſſeſſion, je veux dès aujourd'hui tâcher de vous obtenir: ſi je péris dans un ſi beau deſſein, je ne ſentirai en mourant que la douleur de ne pouvoir vous poſſéder.

Calaf ayant pris la réſolution de demander la princeſſe, retourna chez ſa vieille veuve, dont il n'eut pas peu de peine à trouver la maiſon; car il s'en étoit aſſez éloigné pendant la nuit. Ah! mon fils, lui dit l'hôteſſe, ſitôt qu'elle l'apperçut, je ſuis ravie de vous revoir! j'étois fort en peine de vous; je craignois qu'il ne vous fût arrivé quelque fâcheux accident. Pourquoi n'êtes-vous pas revenu plutôt? Ma bonne mère, lui répondit-il, je ſuis fâché de vous avoir cauſé de l'inquiétude, mais je me ſuis égaré dans l'obſcurité. Enſuite, il lui conta comment il avoit rencontré le gouverneur

du prince qu'on avoit fait mourir, & il ne manqua pas de répéter tout ce que ce gouverneur lui avoit dit. Puis, montrant le portrait de Tourandocte : Voyez, dit-il, si cette peinture n'est qu'une image imparfaite de la princesse de la Chine; pour moi, je ne puis m'imaginer qu'elle n'égale pas la beauté de l'original.

Par l'ame du prophète Jacmouny, s'écria la vieille, après avoir examiné le portrait, la princesse est mille fois plus belle & plus charmante encore qu'elle n'est ici représentée. Je voudrois que vous l'eussiez vue, vous seriez persuadé, comme moi, que tous les peintres du monde, qui entreprendront de la peindre au naturel, n'y pourront réussir; je n'en excepte pas même le fameux Many. Vous me faites un plaisir extrême, reprit le prince Nogaïs, de m'assurer que la beauté de Tourandocte est au-dessus de tous les efforts de la peinture. Que cette assurance me flatte! elle m'affermit dans mon dessein, & m'excite à tenter promptement une si belle aventure. Que ne suis-je déjà devant la princesse! je brûle d'impatience d'éprouver si je serai plus heureux que le prince de Samarcande.

Que dites-vous, mon fils, répliqua la

veuve ! quelle entreprise osez-vous former, & songez-vous en effet à l'exécuter ? Oui, ma bonne mère, repartit Calaf, je prétends aujourd'hui me présenter pour répondre aux questions de la princesse ; je ne suis venu à la Chine que pour offrir mon bras au grand roi Altoun-Kan, mais il vaut mieux être son gendre qu'un officier de ses armées.

A ces paroles, la vieille se prit à pleurer. Ah ! Seigneur, dit-elle, au nom de dieu, ne persistez pas dans une résolution si téméraire : vous périrez sans doute, si vous êtes assez hardi pour aller demander la princesse ; au lieu d'être charmé de sa beauté, détestez-la plutôt, puisqu'elle est la cause de tant d'évènemens tragiques ; représentez-vous quelle sera la douleur de vos parens, lorsqu'ils recevront la nouvelle de votre mort ; soyez touché des déplaisirs mortels où vous allez les plonger. De grâce, ma mère, interrompit le fils de Timurtasch, cessez de me présenter des images si capables de m'attendrir ; je n'ignore pas que si j'achève aujourd'hui ma destinée, ce sera pour les auteurs de ma naissance une source inépuisable de larmes ; peut-être même, (car je connois leur tendresse pour moi) ne

pourront-ils apprendre mon trépas ſans ſe laiſſer mourir de douleur : quelque reconnoiſſance pourtant que leurs ſentimens me doivent inſpirer, & qu'ils m'inſpirent en effet, il faut que je cède à l'ardeur qui me domine ; mais que dis-je, n'eſt-ce pas auſſi pour les rendre plus heureux que je veux expoſer ma vie ? oui, ſans doute, leur intérêt s'accorde avec le deſir qui me preſſe ; & ſi mon père étoit ici, bien loin de s'oppoſer à mon deſſein, il m'exciteroit à l'exécuter promptement. C'eſt donc une choſe réſolue : ne perdez point de temps à vouloir me perſuader ; car rien ne ſauroit m'ébranler.

Lorſque la vieille vit que ſon jeune hôte n'écoutoit point ſes conſeils, ſon affliction en redoubla : C'en eſt donc fait, ſeigneur, reprit-elle, on ne peut vous empêcher de courir à votre perte ; pourquoi faut-il que vous ſoyez venu loger dans ma maiſon ? pourquoi vous ai-je parlé de Tourandocte ? vous en êtes devenu amoureux ſur le portrait que je vous en ai fait, malheureuſe que je ſuis ! c'eſt moi qui vous ai perdu : pourquoi faut-il que j'aie votre mort à me reprocher ? Non, ma bonne mère, interrompit une ſeconde fois le prince Nogaïs,

ce n'eſt pas vous qui faites mon malheur, ne vous imputez point l'amour que j'ai pour la princeſſe ; je devois l'aimer, & je remplis mon ſort ; d'ailleurs, qui vous a dit que je répondrai mal à ſes queſtions ? je ne ſuis ni ſans étude, ni ſans eſprit, & le ciel peut-être m'a réſervé l'honneur de délivrer le roi de la Chine des chagrins que lui cauſe un affreux ſerment. Mais, ajouta-t-il en tirant la bourſe que le kan de Berlas lui avoit donnée, & dans laquelle il y avoit encore une aſſez grande quantité de pièces d'or ; comme cela, je l'avoue, eſt incertain, & qu'il peut arriver que je meure, je vous fais préſent de cette bourſe pour vous conſoler de mon trépas ; vous pourrez même vendre auſſi mon cheval, & en garder l'argent ; car je n'en aurai pas beſoin, ſoit que la fille d'Altoun-Kan devienne le prix de mon audace, ſoit que mon trépas en doive être le triſte ſalaire.

LXVII. JOUR.

LA veuve prit la bourſe de Calaf, en diſant : ô mon fils ! vous vous trompez fort, ſi vous vous imaginez que ces pièces d'or

me consolent de votre perte ; je vais les employer en bonnes œuvres, en distribuer une partie dans les hôpitaux aux pauvres qui souffrent patiemment leur misère, & dont, par conséquent, les prières sont si agréables à Dieu ; je donnerai le reste aux ministres de notre religion, afin que tous ensemble ils prient le ciel de vous inspirer, & de ne pas permettre que vous vous exposiez à périr : toute la grâce que je vous demande, c'est de ne point aller aujourd'hui vous présenter pour répondre aux questions de Tourandocte ; attendez jusqu'à demain, le terme n'est pas long ; laissez-moi ce temps-là pour faire agir de bonnes ames, & mettre Jacmouny dans vos intérêts, après cela vous ferez tout ce qu'il vous plaira ; accordez-moi, je vous prie, cette satisfaction ; j'ose dire que vous la devez à une personne qui a déjà conçu pour vous tant d'amitié, qu'elle seroit inconsolable si vous périssiez.

Effectivement, Calaf avoit un air qui prévenoit d'abord en sa faveur ; outre que c'étoit un des plus beaux princes du monde, & des mieux faits, il avoit des manières aisées, & si agréables qu'on ne pouvoit le voir sans l'aimer. Il fut touché de la dou-

leur & de l'affection que cette bonne vieille faisoit paroître : hé bien, ma mère, lui dit-il, j'aurai pour vous la complaisance que vous exigez de moi ; je n'irai point aujourd'hui demander la princesse ; mais pour vous dire ce que je pense, je ne crois pas que votre prophète Jacmouny puisse me faire changer de résolution.

Il ne sortit point de toute la journée de la maison de la veuve, qui ne manqua pas d'aller dans les hôpitaux distribuer des aumônes, & d'acheter, à beaux deniers comptans, l'intercession des bonzes (1) auprès de Berginghuzin : elle fit aussi sacrifier aux idoles des poules & des poissons ; les génies ne furent pas non plus oubliés ; on leur offrit en sacrifice du ris & des légumes dans les lieux consacrés à cette cérémonie ; mais toutes les prières des bonzes & des ministres des idoles, quoique bien payées, ne produisirent pas l'effet que la bonne hôtesse de Calaf en avoit attendu ; car le lendemain matin, ce prince parut plus déterminé que jamais à demander Tourandocte : adieu, ma bonne mère, dit-il à la veuve, je suis

(1) Ce sont des Prêtres.

fâché que vous vous ſoyez donné hier tant de peine pour moi ; vous pouviez vous les épargner ; car je vous avois aſſuré que je ne ſerois pas aujourd'hui dans d'autres ſentimens. A ces mots, il quitta la vieille, qui ſe ſentant ſaiſir de la plus vive douleur, ſe couvrit le viſage de ſon voile, & demeura, la tête ſur ſes genoux, dans un accablement qu'on ne ſauroit exprimer.

Le jeune prince des Nogaïs, parfumé d'eſſence, & plus beau que la lune, ſe rendit au palais : il vit à la porte cinq éléphans liés, & des deux côtés étoient en haie deux mille ſoldats, le caſque en tête, armés de boucliers, & couverts de plaques de fer. Un des principaux officiers, qui les commandoit, jugeant à l'air de Calaf qu'il étoit étranger, l'arrêta, & lui demanda quelle affaire il avoit au palais ? Je ſuis un prince étranger, lui répondit le fils de Timurtaſch, je viens me préſenter au roi pour le prier de m'accorder la permiſſion de répondre aux queſtions de la princeſſe ſa fille. L'officier, à ces paroles, le regardant avec étonnement, lui dit : prince, ſavez-vous bien que vous venez chercher ici, la mort ? vous auriez mieux fait de demeurer dans votre pays, que de former le deſſein qui vous

vous amène ; retournez ſur vos pas, & ne vous flattéz point de la trompeuſe eſpérance que vous obtiendrez la barbare Tourandocte. Quand vous ſeriez plus habile qu'un mandarin (1) de la ſcience, vous ne percerez jamais le ſens de ſes paroles ambiguës. Je vous rends grâces de votre conſeil, repartit Calaf, mais je ne ſuis pas venu juſqu'ici pour reculer : allez donc à la mort, répliqua l'officier d'un air chagrin, puiſqu'il n'eſt pas poſſible de vous en empêcher. En même temps il le laiſſa entrer dans le palais, & enſuite ſe tournant vers quelques autres officiers, qui avoient entendu leur converſation : Que ce jeune prince, leur dit-il, eſt beau & bien fait ! c'eſt dommage qu'il meure ſitôt.

Cependant Calaf traverſa pluſieurs ſalles, & enfin ſe trouva dans celle où le roi avoit coutume de donner audience à ſes peuples : il y avoit dedans un trône d'acier du Catay, fait en forme de dragon, & haut de trois coudées ; quatre colonnes de la même ma-

(1) Il y a dans chaque ville de la Chine deux *Hiaquon*, c'eſt-à-dire, mandarins de la ſcience, qui ont droit d'examiner les gens qui ſe préſentent pour prendre des degrés.

tière, & fort élevées, ſoutenoient au-deſſus un vaſte dais de ſatin jaune, garni de pierreries. Altoun-Kan, revêtu d'un caftan de brocard d'or à fond rouge, étoit aſſis ſur ſon trône avec un air de gravité que ſoutenoit merveilleuſement un bouquet de poils fort longs, & partagé en trois boucles qu'il avoit au milieu de la barbe. Ce monarque, après avoir écouté quelques-uns de ſes ſujets, jeta par hazard les yeux ſur le prince Nogaïs, qui étoit dans la foule; comme il lui ſembla que c'étoit un étranger, & qu'il vit bien à ſon air noble, ainſi qu'à ſes habits magnifiques, que ce n'étoit pas un homme du commun, il appela un de ſes mandarins, il lui montra du doigt Calaf, & lui donna ordre tout bas de s'informer de ſa qualité, & du ſujet qui l'avoit fait venir à ſa cour.

Le mandarin s'approcha du fils de Timurtaſch, & lui dit que le roi ſouhaitoit de ſavoir qui il étoit, & s'il avoit quelque choſe à lui demander? vous pouvez dire au roi votre maître, répondit le jeune prince, que je ſuis fils unique d'un ſouverain, & que je viens tâcher de mériter l'honneur d'être ſon gendre.

LXVIII. JOUR.

ALTOUN-KAN ne ſut pas plutôt la réponſe du prince des Nogaïs, qu'il changea de couleur; ſon auguſte viſage ſe couvrit d'une pâleur ſemblable à celle de la mort : il ceſſa de donner audience; il renvoya tout le peuple; enſuite il deſcendit de ſon trône, & s'approcha de Calaf : jeune téméraire, lui dit-il, ſavez-vous la rigueur de mon édit, & le malheureux deſtin de tous ceux qui juſqu'ici ſe ſont obſtinés à vouloir obtenir la princeſſe ma fille? Oui, ſeigneur, répondit le fils de Timurtaſch, je connois tout le danger que je cours; mes yeux même ont été témoins du juſte & dernier ſupplice que votre majeſté a fait ſouffrir au prince de Samarcande; mais la fin déplorable de ces audacieux, qui ſe ſont vainement flattés de la douce eſpérance de poſſéder la princeſſe Tourandocte, ne fait qu'irriter l'envie que j'ai de la mériter.

Quelle fureur, repartit le roi : à peine un prince a-t-il perdu la vie, qu'il s'en préſente un autre pour avoir le même ſort;

il ſemble qu'ils prennent plaiſir à s'immoler : quel aveuglement ! r'entrez en vous-même, prince, & ſoyez moins prodigue de votre ſang. Vous m'inſpirez plus de pitié que tous ceux qui ſont déjà venus chercher ici la mort; je me ſens naître de l'inclination pour vous, & je veux faire tout mon poſſible pour vous empêcher de périr. Retournez dans les états de votre père, & ne lui donnez pas le déplaiſir d'apprendre par la renommée, qu'il ne reverra plus ſon fils unique.

Seigneur, repartit Calaf, il m'eſt bien doux d'entendre de la bouche même de votre majeſté, que j'ai le bonheur de lui plaire; j'en tire un heureux préſage : peut-être que, touché des malheurs que cauſe la beauté de la princeſſe, le ciel veut ſe ſervir de moi pour en arrêter le cours, & aſſurer en même temps le repos de votre vie, que trouble la néceſſité d'autoriſer des actions ſi cruelles. Savez-vous, en effet, ſi je répondrai mal aux queſtions qu'on me fera ? quelle certitude avez-vous que je périrai ? ſi d'autres n'ont pu démêler le ſens des paroles obſcures de Tourandocte, eſt-ce à dire pour cela que je ne pourrai le pénétrer ? Non, ſeigneur, leur exemple

ne ſauroit me faire renoncer à l'honneur éclatant de vous avoir pour beau-père. Ah ! prince infortuné, répliqua le roi, en s'attendriſſant, vous voulez ceſſer de vivre ! les amans qui ſe ſont préſentés avant vous, pour répondre aux funeſtes queſtions de ma fille, tenoient le même langage ; ils eſpéroient tous qu'ils en perceroient le ſens, & ils n'ont pu en venir à bout : hélas ! vous ſerez auſſi la dupe de votre confiance ; encore une fois, mon fils, pourſuivit-il, laiſſez-vous perſuader, je vous aime & veux vous ſauver ; ne rendez pas ma bonne intention inutile par votre opiniâtreté ; quelque eſprit que vous vous ſentiez, défiez-vous-en : vous êtes dans l'erreur, de vous imaginer que vous pourrez répondre ſur le champ à ce que la princeſſe vous propoſera ; cependant, vous n'aurez pas un demi quart d'heure pour y rêver, c'eſt la règle. Si dans le moment vous ne faites pas une réponſe juſte, & qui ſoit approuvée de tous les docteurs qui en feront les juges, auſſitôt vous ſerez déclaré digne de mort, & vous ſerez conduit au ſupplice la nuit ſuivante : ainſi, prince, retirez-vous ; paſſez le reſte de la journée à ſonger au parti que vous avez à prendre ; conſultez des perſon-

nes ſages ; faites vos réflexions, & demain vous viendrez m'apprendre ce que vous aurez réſolu.

En achevant ces paroles, il quitta Calaf, qui ſortit du palais fort mortifié de ce qu'il falloit attendre au lendemain, car il n'étoit nullement frappé de ce que le roi venoit de lui repréſenter, & il revint chez ſon hôteſſe ſans faire la moindre attention à l'affreux péril auquel il vouloit s'expoſer. Dès qu'il parut devant la vieille, & qu'il lui eut conté ce qui s'étoit paſſé au palais, elle recommença à le haranguer, & à mettre encore tout en uſage pour le détourner de ſon entrepriſe ; mais elle ne recueillit point d'autre fruit de ſes nouveaux efforts, que de s'appercevoir qu'ils enflammoient ſon jeune hôte, & le rendoient encore plus ferme dans ſa réſolution. En effet, il retourna le jour ſuivant au palais, & ſe fit annoncer au roi, qui le reçut dans ſon cabinet, ne voulant pas que perſonne fût témoin de leur converſation.

Hé bien, prince, lui dit Altoun-Kan, votre vue doit-elle aujourd'hui me réjouïr ou m'affliger ? dans quels ſentimens êtes-vous ? Seigneur, répondit Calaf, j'ai toujours l'eſprit dans la même diſpoſition ; quand

j'eus l'honneur de me présenter hier devant votre majesté, j'avois déjà fait toutes mes réflexions ; je suis déterminé à souffrir le même supplice que mes rivaux, si le ciel n'a pas autrement ordonné de mon sort. A ce discours, le roi se frappa la poitrine, déchira son collet, & s'arracha quelques poils de la barbe.

Que je suis malheureux, s'écria-t-il, d'avoir conçu tant d'amitié pour celui-ci ! la mort des autres ne m'a point fait tant de peine. Ah ! mon fils, continua-t-il en embrassant le prince Nogaïs, avec un attendrissement qui lui causa quelqu'émotion, rends-toi à ma douleur, si mes raisons ne sont pas capables de t'ébranler. Je sens que le coup qui t'ôtera la vie frappera mon cœur d'une atteinte mortelle ; renonce, je t'en conjure, à la possession de ma cruelle fille ; tu trouveras dans le monde assez d'autres princesses que tu pourras posséder : pourquoi t'obstiner à la poursuite d'une inhumaine que tu ne saurois obtenir ? demeure, si tu veux, dans ma cour, tu y tiendras le premier rang après moi ; tu auras de belles esclaves ; les plaisirs te suivront par-tout ; en un mot, je te regarderai comme mon propre fils. Désiste-toi donc de la poursuite

de Tourandocte; que j'aie du moins la satisfaction d'enlever une victime à cette sanguinaire princesse.

LXIX. JOUR.

Le fils de Timurtasch étoit très-sensible à l'amitié que le roi de la Chine lui témoignoit; mais il lui répondit : Seigneur, laissez-moi, de grâce, m'exposer au péril dont vous voulez me détourner. Plus il est grand, & plus il a de quoi me tenter. Je vous avouerai même que la cruauté de la princesse flatte en secret mon amour. Je me fais un plaisir charmant de penser que je suis peut-être l'heureux mortel qui doit triompher de cette orgueilleuse. Au nom de dieu, poursuivit-il, que votre majesté cesse de combattre un dessein que ma gloire, mon repos & ma vie même veulent que j'exécute; car enfin je ne puis vivre si je n'obtiens Tourandocte.

Altoun-Kan voyant Calaf inébranlable dans sa résolution, en fut vivement affligé : Ah! jeune audacieux, lui dit-il, ta perte est assurée, puisque tu t'opiniâtres à de-

mander ma fille. Le ciel m'eſt témoin que j'ai fait tout mon poſſible pour t'inſpirer des ſentimens raiſonnables. Tu rejettes mes conſeils, & aimes mieux périr que de les ſuivre. N'en parlons donc plus : tu recevras bientôt le prix de ta folle conſtance. Je conſens que tu entreprennes de répondre aux queſtions de Tourandocte ; mais il faut auparavant que je te faſſe les honneurs que j'ai coutume de faire aux princes qui recherchent mon alliance. A ces mots, il appela le chef du premier corps de ſes eunuques (1) ; il lui ordonna de mener Calaf dans le palais (2) du prince, & de lui donner deux cent eunuques pour le ſervir.

A peine le prince Nogaïs fut-il dans le palais où on l'avoit conduit, que les principaux mandarins vinrent le ſaluer, c'eſt-à-dire, qu'ils ſe mirent à genoux, & qu'ils baiſsèrent la tête juſqu'à terre, en lui diſant l'un après l'autre : Prince, *le ſerviteur*

(1) Les eunuques des rois de la Chine ſont ordinairement au nombre de douze mille, plus ou moins, & partagés en divers corps.

(2) Dans l'enceinte du palais du roi il y en a pluſieurs autres qui ſont ſéparés, un pour le prince, un pour le petit-fils, un autre pour la reine, un autre pour les princeſſes, & d'autres pour les concubines.

perpétuel de votre illuſtre race vient en cette qualité vous faire la révérence. Enſuite ils lui firent des préſens & ſe retirèrent.

Cependant, le roi, qui ſe ſentoit beaucoup d'amitié pour le fils de Timurtaſch, & qui en avoit compaſſion, envoya chercher le profeſſeur le plus habile, ou du moins le plus fameux de ſon collège royal, & lui dit : Docteur, il y a dans ma cour un nouveau prince qui demande ma fille. Je n'ai rien épargné pour le rebuter ; mais je n'en ai pu venir à bout. Je voudrois que par ton éloquence tu lui fiſſes entendre raiſon : c'eſt pour cela que je te mande ici. Le docteur obéit ; il alla voir Calaf, & eut avec lui une fort longue converſation ; enſuite il revint trouver Altoun-Kan, & lui dit : Seigneur, il eſt impoſſible de perſuader ce jeune prince, il veut abſolument mériter la princeſſe ou mourir. Quand j'ai connu que c'étoit une erreur de prétendre vaincre ſa fermeté, j'ai eu la curioſité de voir ſi ſon obſtination n'avoit point d'autre fondement que ſon amour ; je l'ai interrogé ſur pluſieurs matières différentes, & je l'ai trouvé ſi ſavant que j'en ai été ſurpris. Il eſt muſulman, & il me paroît parfaitement inſtruit de tout ce qui regarde ſa religion.

Enfin, pour dire à votre majeſté ce que j'en penſe, je crois que ſi quelque prince eſt capable de bien répondre aux queſtions de la princeſſe, c'eſt celui-là.

O docteur! s'écria le roi, tu me ravis par ce diſcours; plaiſe au ciel que ce prince devienne mon gendre! Dès qu'il a paru devant moi, je me ſuis ſenti de l'affection pour lui; puiſſe-t-il être plus heureux que les autres qui ſont venus périr dans cette ville. Le bon roi Altoun-Kan ne ſe contenta pas de faire des vœux pour Calaf, il tâcha de lui rendre propices les eſprits qui préſident au ciel, au ſoleil & à la lune. Pour cet effet, il ordonna des prières publiques, & l'on fit dans les temples des ſacrifices ſolemnels. On immola par ſon ordre un bœuf au ciel, une chèvre au ſoleil, & un pourceau à la lune. De plus, il fit publier dans Pekin que les confréries (1) du mois euſſent à faire un feſtin dans l'intention que le prince qui ſe préſentoit pour demander la princeſſe, eût le bonheur de l'obtenir.

(1) Ce ſont des confrairies d'artiſans, appelées ainſi, à cauſe qu'il y a dans chacune trente confrères, qui chaque jour régalent l'un après l'autre la confrérie.

Après les prières & les ſacrifices, le monarque Chinois envoya ſon colao (1) au prince des Nogaïs, pour l'avertir de ſe tenir prêt à répondre le lendemain aux queſtions de la princeſſe, & lui dire qu'on ne manqueroit pas de l'aller chercher pour le conduire au divan, & que les perſonnes qui devoient compoſer l'aſſemblée, avoient déjà reçu ordre de s'y rendre.

LXX. JOUR.

QUELQUE déterminé que fût Calaf à éprouver l'aventure, il ne paſſa pas la nuit ſans inquiétude. Si tantôt il oſoit ſe fier à ſon génie, & ſe promettre un heureux ſuccès, tantôt perdant cette confiance, il ſe repréſentoit la honte qu'il auroit, ſi ſes réponſes ne plaiſoient pas au divan, il penſoit auſſi quelquefois à Elmaze & à Timurtaſch : hélas! diſoit-il, ſi je meurs, que deviendront mon père & ma mère ?

Le jour le ſurprit dans cette confuſion de ſentimens. Auſſitôt il entendit le ſon de

(1) Colao, c'eſt le chancelier.

plusieurs cloches avec un grand bruit de tambours. Il jugea que c'étoit pour appeler au conseil tous ceux qui devoient s'y trouver. Alors élevant sa pensée à Mahomet : O grand prophète, lui dit-il, vous voyez l'état où je suis ; inspirez-moi : Faut-il que je me rende au divan, ou que j'aille dire au roi que le péril m'épouvante ? Il n'eut pas prononcé ces paroles, qu'il sentit évanouir toutes ses craintes, & renaître son audace ; il se leva, & se revêtit d'un caftan & d'un manteau d'une étoffe de soie rouge à fleurs d'or qu'Altoun-Kan lui envoya, avec des bas & des souliers de soie bleue.

Comme il achevoit de s'habiller, six mandarins bottés & vêtus de robes fort larges & de couleur cramoisi, entrèrent dans son appartement ; & après l'avoir salué de la même manière que ceux du jour précédent, ils lui dirent qu'ils venoient de la part du roi le prendre pour le mener au divan. Il se laissa conduire ; ils traversèrent une cour en marchant au milieu d'une double haie de soldats ; & quand ils furent arrivés dans la première salle du conseil, ils y trouvèrent plus de mille chanteurs & joueurs d'instrumens, qui chantant & jouant

tous ensemble de concert, faisoient un bruit étonnant. De là ils s'avancèrent dans la salle où se tenoit le conseil, & qui communiquoit au palais intérieur.

Déjà toutes les personnes qui devoient assister à cette assemblée étoient assises sous des pavillons de diverses couleurs, qui règnoient autour de la salle. Les mandarins les plus considérables paroissoient d'un côté, le colao avec les professeurs du collége royal étoient de l'autre, & plusieurs docteurs dont on connoissoit la capacité, occupoient les autres places. Il y avoit au milieu deux trônes d'or, posés sur deux sièges triangulaires. D'abord que le prince Nogaïs parut, la noble & docte assistance le salua avec toutes les marques d'un grand respect, mais sans lui dire une parole, parce que tout le monde étant dans l'attente de l'arrivée du roi, gardoit un profond silence.

Le soleil étoit sur le point de se lever. Dès qu'on vit briller les premiers rayons de ce bel astre, deux eunuques ouvrirent des deux côtés les rideaux de la porte du palais intérieur, & aussitôt le roi sortit accompagné de la princesse Tourandocte, qui portoit une longue robe de soie tissue d'or, & un voile de la même étoffe qui lui couvroit le

visage. Ils montèrent tous deux à leurs trônes par cinq dégrés d'argent. Lorsqu'ils eurent pris leurs places, deux jeunes filles parfaitement belles parurent, l'une au côté du roi, & l'autre au côté de la princesse. C'étoient des esclaves du serrail d'Altoun-Kan. Elles avoient le visage & la gorge découverte, de grosses perles aux oreilles, & elles se tenoient debout avec une plume & du papier, prêtes à écrire ce que le roi leur ordonneroit. Pendant ce temps-là toutes les personnes de l'assemblée, qui s'étoient levées à la vue d'Altoun-Kan, demeurèrent debout avec beaucoup de gravité & les yeux à demi fermés. Calaf seul promenoit par-tout ses regards, ou plutôt il ne regardoit que la princesse, dont il admiroit le port majestueux.

Quand le puissant monarque de la Chine eut ordonné aux mandarins & aux docteurs de s'asseoir, un des six seigneurs qui avoient conduit Calaf, & qui étoit debout avec lui à quinze coudées des deux trônes, s'agenouilla, & lut un mémoire qui contenoit la demande que ce prince étranger faisoit de la princesse Tourandocte. Ensuite il se releva, & dit à Calaf de faire trois révérences au roi. Le prince des Nogaïs s'en acquitta de si

bonne grâce, qu'Altoun-Kan ne put s'empêcher de lui ſourire, pour lui témoigner qu'il le voyoit avec plaiſir.

Alors le colao ſe leva de ſa place, & lut à haute voix l'édit funeſte qui condamnoit à mort tous les amans téméraires qui répondroient mal aux queſtions de Tourandocte. Puis adreſſant la parole à Calaf: Prince, lui dit-il, vous venez d'entendre à quelle condition on peut obtenir la princeſſe; ſi l'image du péril préſent fait quelque impreſſion ſur votre ame, il vous eſt encore permis de vous retirer. Non, non, dit le prince Nogaïs, le prix qu'il s'agit de remporter eſt trop beau, pour avoir la lâcheté d'y renoncer.

LXXI. JOUR.

LE roi voyant Calaf diſpoſé à répondre aux queſtions de Tourandocte, ſe tourna vers cette princeſſe, & lui dit: Ma fille, c'eſt à vous de parler; propoſez à ce jeune prince les queſtions que vous avez préparées; & plaiſe à tous les eſprits à qui l'on fit hier des ſacrifices, qu'il pénètre le ſens

de vos paroles. Tourandocte, à ces mots, dit : Je prends à témoin le prophête Jacmouny, que je ne vois qu'à regret mourir tant de princes ; mais pourquoi s'obstinent-ils à vouloir que je sois à eux ? que ne me laissent-ils vivre tranquillement dans mon palais, sans venir attenter à ma liberté ? Sachez donc, jeune audacieux, ajouta-t-elle, en s'adressant à Calaf, que vous n'aurez point de reproche à me faire, lorsqu'à l'exemple de vos rivaux, il vous faudra souffrir une mort cruelle ; vous êtes vous seul la cause de votre perte, puisque je ne vous oblige point à venir demander ma main.

Belle princesse, répondit le prince des Nogaïs, je sais tout ce qu'on me peut dire là-dessus ; faites-moi, s'il vous plaît, vos questions, & je vais tâcher d'en démêler le sens : Hé bien, reprit Tourandocte : dites-moi *quelle est la créature qui est de tout pays, amie de tout le monde, & qui ne sauroit souffrir son semblable* ? Madame, répondit Calaf, c'est le *soleil* : il a raison, s'écrièrent tous les docteurs, c'est le soleil. *Quelle est la mère*, reprit la princesse, *qui, après avoir mis au monde ses enfans, les dévore tous lorsqu'ils sont devenus grands* ? C'est la *mer*, répondit le prince des Nogaïs, parce

que les fleuves qui vont ſe décharger dans la mer, tirent d'elle leur ſource.

Tourandocte voyant que le jeune prince répondoit juſte à ſes queſtions, en fut ſi piquée, qu'elle réſolut de ne rien épargner pour le perdre. *Quel eſt l'arbre*, lui dit-elle, *dont toutes les feuilles ſont blanches d'un côté & noires de l'autre?* Elle ne ſe contenta pas de propoſer cette queſtion; la maligne princeſſe, pour éblouïr Calaf & l'étourdir, leva ſon voile en même-temps, & laiſſa voir à l'aſſemblée toute la beauté de ſon viſage, auquel le dépit & la honte ajoutoient de nouveaux charmes. Sa tête étoit parée de fleurs naturelles, placées avec un art infini, & ſes yeux paroiſſoient plus brillans que les étoiles. Elle étoit auſſi belle que le ſoleil quand il ſe montre dans tout ſon éclat à l'ouverture d'un nuage épais. L'amoureux fils de Timurtaſch, à la vue de cette incomparable princeſſe, au-lieu de répondre à la queſtion propoſée, demeura muet & immobile: auſſi-tôt tout le divan, qui s'intéreſſoit pour lui, fut ſaiſi d'une frayeur mortelle; le roi même en pâlit, & crut que c'étoit fait de ce jeune prince.

Mais Calaf, revenu de la ſurpriſe que lui avoit cauſée tout-à-coup la beauté de Tou-

randocte, rassura bientôt l'assemblée en reprenant ainsi la parole : charmante princesse, je vous prie de me pardonner, si j'ai demeuré quelques momens interdit, j'ai cru voir un de ces objets célestes qui sont le plus bel ornement du séjour qui est promis aux fidèles après leur mort ; je n'ai pu voir tant d'attraits sans en être troublé : ayez la bonté de répéter la question que vous m'avez faite ; car je ne m'en souviens plus ; vous m'avez fait tout oublier. Je vous ai demandé, dit Tourandocte, *quel est l'arbre dont toutes les feuilles sont blanches d'un côté & noires de l'autre ?* Cet arbre, répondit Calaf, représente *l'année, qui est composée de jours & de nuits.*

Cette réponse fut encore applaudie dans le divan ; les mandarins & les docteurs dirent qu'elle étoit juste, & donnèrent mille louanges au jeune prince. Alors Altoun-Kan dit à Tourandocte : allons, ma fille, confesse-toi vaincue, & consens d'épouser ton vainqueur : les autres n'ont pu seulement répondre à une de tes questions ; & celui-ci, comme tu vois, les explique toutes. Il n'a pas encore remporté la victoire, répondit la princesse en remettant son voile pour cacher sa confusion & les pleurs qu'elle ne

pouvoit s'empêcher de répandre, j'ai d'autres questions à lui faire? mais je les lui proposerai demain : oh, pour cela non, repartit le roi, je ne permettrai point que vous lui fassiez des questions à l'infini; tout ce que je puis souffrir, c'est que vous lui en proposiez encore une tout-à-l'heure. La princesse s'en défendit, en disant qu'elle n'avoit préparé que celles qui venoient d'être interprêtées, & elle pria le roi son père de ne pas lui refuser la permission d'interroger le prince le jour suivant.

C'est ce que je ne veux pas vous accorder, s'écria le monarque de la Chine, en colère; vous ne cherchez qu'à mettre l'esprit de ce jeune prince en défaut, & moi je ne songe qu'à dégager l'affreux serment que j'ai eu l'imprudence de faire : Ah! cruelle, vous ne respirez que le sang, & la mort de vos amans est un doux spectacle pour vous! La reine votre mère, touchée des premiers malheurs que vous avez causés, se laissa mourir de douleur d'avoir mis au monde une fille si barbare; & moi, vous ne l'ignorez pas, je suis plongé dans une mélancolie que rien ne peut dissiper, depuis que je vois les suites funestes de la complaisance que j'ai eue pour vous; mais grâces

aux esprits qui président au ciel, au soleil & à la lune, & à qui mes sacrifices ont été agréables, on ne fera plus dans mon palais de ces horribles exécutions qui rendent votre nom exécrable. Puisque ce prince a bien répondu à ce que vous lui avez proposé, je demande à toute cette assemblée, s'il n'est pas juste qu'il soit votre époux ? Les mandarins & les docteurs éclatèrent alors en murmures, & le colao prit la parole : Seigneur, dit-il au roi, votre majesté n'est plus liée par le serment qu'elle fit de faire exécuter son rigoureux édit ; c'est à la princesse présentement à y satisfaire de sa part : elle promit sa main à celui qui répondroit juste à ses questions : un prince vient d'y répondre d'une manière qui a contenté tout le divan, il faut qu'elle tienne sa promesse, ou il ne faut pas douter que les esprits qui veillent aux supplices des parjures ne la punissent bientôt.

LXXII. JOUR.

TOURANDOCTE pendant ce temps-là, gardoit le silence ; elle avoit la tête sur ses genoux, & paroissoit ensevelie dans une pro-

fonde affliction. Calaf s'en étant apperçu, se prosterna devant Altoun-Kan, & lui dit: Grand roi, dont la justice & la bonté rendent florissant le vaste empire de la Chine, je demande une grâce à votre majesté; je vois bien que la princesse est au désespoir que j'aie eu le bonheur de répondre à ses questions; elle aimeroit beaucoup mieux sans doute que j'eusse mérité la mort. Puisqu'elle a tant d'aversion pour les hommes, que, malgré la parole donnée, elle se refuse à moi, je veux bien renoncer aux droits que j'ai sur elle, à condition qu'à son tour elle répondra juste à une question que je vais lui proposer.

Toute l'assemblée fut assez surprise de ce discours. Ce jeune prince est-il fou, se disoient-ils tout bas les uns aux autres, de se mettre au hasard de perdre ce qu'il vient d'acquérir au péril de sa vie? croit-il pouvoir faire une question qui embarrasse Tourandocte? il faut qu'il ait perdu l'esprit. Altoun-Kan étoit aussi fort étonné de ce que Calaf osoit lui demander: prince, lui dit-il, avez vous bien fait attention aux paroles qui viennent de vous échapper? Oui, seigneur, répondit le prince des Nogaïs, & je vous conjure de m'accorder cette grâce. Je

le veux, repliqua le roi, mais quelque chose qu'il en puisse arriver, je déclare que je ne suis plus lié par le serment que j'ai fait, & que désormais je ne ferai plus mourir aucun prince. Divine Tourandocte, reprit le fils de Timurtasch en s'adressant à la princesse, vous avez entendu ce que j'ai dit : quoiqu'au jugement de cette savante assemblée, votre main me soit dûe ; quoique vous soyez à moi, je vous rends à vous-même ; j'abandonne votre possession ; je me dépouille d'un bien si précieux, pourvu que vous répondiez précisément à la question que je vais vous faire ; mais, de votre côté, jurez que si vous n'y répondez pas juste, vous consentirez de bonne grâce à mon bonheur, & couronnerez mon amour : oui, prince, dit Tourandocte, j'accepte la condition, j'en jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, & je prends cette assemblée à témoin de mon serment.

Tout le divan étoit dans l'attente de la question que Calaf alloit faire à la princesse, & il n'y avoit personne qui ne blâmât ce jeune prince, de s'exposer sans nécessité à perdre la fille d'Altoun-Kan, ils étoient tous choqués de sa témérité : Belle princesse, dit Calaf, *comment se nomme le prince qui*,

après avoir souffert mille fatigues, & mendié son pain, se trouve en ce moment comblé de gloire & de joie? La princesse demeura quelque temps à rêver; ensuite elle dit : il m'est impossible de répondre à cela présentement, mais je vous promets que demain je vous dirai le nom de ce prince. Madame, s'écria Calaf, je n'ai point demandé de délai, & il n'est pas juste de vous en accorder; cependant je veux vous donner encore cette satisfaction; j'espère qu'après cela vous serez trop contente de moi, pour faire quelque difficulté de m'épouser.

Il faudra bien qu'elle s'y résolve, dit alors Altoun-Kan, si elle ne répond pas à la question proposée : qu'elle ne prétende pas, en se laissant tomber malade, ou bien en feignant de l'être, échapper à son amant, quand mon serment ne m'engageroit pas à la lui accorder, & qu'elle ne seroit pas à lui suivant la teneur de l'édit, je la laisserois plutôt mourir que de renvoyer ce jeune prince: quel homme plus aimable peut-elle jamais rencontrer? En achevant ces paroles, il se leva de dessus son trône, & congédia l'assemblée; il rentra dans le palais intérieur avec la princesse, qui de-là se retira dans le sien.

Dès

Dès que le roi fut sorti du divan, tous les docteurs & les mandarins firent compliment à Calaf sur son esprit : J'admire, lui disoit l'un, votre conception prompte & facile. Non, lui disoit l'autre, il n'y a point de bachelier, de licencié, ni de docteur même plus pénétrant que vous. Aucun des princes qui se sont présentés jusqu'ici n'avoit, à beaucoup près, votre mérite, & nous avons une extrême joie que vous ayez réussi dans votre entreprise. Le prince Nogaïs n'avoit pas peu d'occupation à remercier tous ceux qui s'empressoient à le féliciter. Enfin, les six mandarins qui l'avoient amené au conseil, le ramenèrent au même palais où ils l'avoient été prendre, pendant que les autres, avec les docteurs, s'en allèrent, non sans inquiétude sur la réponse que feroit à sa question la fille d'Altoun-Kan.

LXXIII. JOUR.

LA princesse Tourandocte regagna son palais, suivie de deux jeunes esclaves qui étoient dans sa confidence. Dès qu'elle fut dans son appartement, elle ôta son voile ; & se jetant sur un sopha, elle donna une

libre étendue aux tranſports qui l'agitoient ; on voyoit la honte & la douleur peintes ſur ſon viſage ; ſes yeux, déjà baignés de pleurs, répandirent de nouvelles larmes : elle arracha les fleurs qui paroient ſa tête, & mit ſes beaux cheveux en déſordre ; ſes deux eſclaves favorites commencèrent à vouloir la conſoler ; mais elle leur dit : laiſſez-moi l'une & l'autre ; ceſſez de prendre des ſoins ſuperflus ; je n'écoute rien que mon déſeſpoir ; je veux pleurer & m'affliger : ah ! quelle ſera demain ma confuſion, lorſqu'il faudra qu'en plein conſeil, devant les plus grands docteurs de la Chine, j'avoue que je ne puis répondre à la queſtion propoſée : eſt-ce là, diront-ils, cette ſpirituelle princeſſe qui ſe pique de ſavoir tout, & à qui l'énigme la plus difficile ne coûte rien à deviner ?

Hélas ! pourſuivit-elle, ils s'intéreſſent tous pour le jeune prince : je les ai vus pâles, effrayés, quand il a paru embarraſſé, & je les ai vus pleins de joie, lorſqu'il a pénétré le ſens de mes queſtions : j'aurai la mortification cruelle de les voir encore jouïr de ma peine, quand je me confeſſerai vaincue : quel plaiſir ne leur ſera pas cet aveu

honteux, & quel ſupplice pour moi d'être réduite à le faire ?

Ma princeſſe, lui dit une des eſclaves, au-lieu de vous chagriner par avance; au-lieu de vous repréſenter la honte que vous devez avoir demain, ne feriez-vous pas mieux de ſonger à la prévenir ? ce qu'il vous a propoſé eſt-il ſi difficile, que vous n'y puiſſiez répondre ? avec le génie & la pénétration que vous avez, n'en ſauriez-vous venir à bout ? Non, dit Tourandocte, c'eſt une choſe impoſſible : il me demande, *comment ſe nomme le prince, qui, après avoir ſouffert mille fatigues & mendié ſon pain, eſt en ce moment comblé de joie & de gloire ?* Je conçois bien qu'il eſt lui-même ce prince ; mais ne le connoiſſant point, je ne puis dire ſon nom : cependant, madame, reprit la même eſclave, vous avez promis de nommer demain ce prince au divan ; lorſque vous avez fait cette promeſſe, vous eſpériez, ſans doute, que vous la tiendriez ? Je n'eſpérois rien, repartit la princeſſe, & je n'ai demandé du temps que pour me laiſſer mourir de chagrin, avant que d'être obligée d'avouer ma honte, & d'épouſer le prince.

La réſolution eſt violente, dit alors l'autre eſclave favorite : je ſais bien, madame,

qu'aucun homme n'eſt digne de vous ; mais il faut convenir que celui-ci a un mérite ſingulier ; ſa beauté, ſa bonne mine & ſon eſprit doivent vous parler en ſa faveur. Je lui rends juſtice, interrompit la princeſſe ; s'il eſt quelque prince au monde qui mérite que je le regarde d'un œil favorable, c'eſt celui-là. Tantôt même, je le confeſſe, avant que de l'interroger, je l'ai plaint ; j'ai ſoupiré en le voyant ; & ce qui juſqu'à ce jour ne m'étoit jamais arrivé, peu s'en eſt fallu que je n'aie ſouhaité qu'il répondît bien à mes queſtions : il eſt vrai que dans le moment j'ai rougi de ma foibleſſe ; mais ma fierté l'a ſurmontée, & les réponſes juſtes qu'il m'a faites ont achevé de me révolter contre lui ; tous les applaudiſſemens que les docteurs lui ont donnés m'ont tellement mortifiée, que je n'ai plus ſenti, & ne ſens plus encore pour lui que des mouvemens de haine. O malheureuſe Tourandocte ! meurs promptement de regret & de dépit, d'avoir trouvé un jeune homme qui a pu te couvrir de honte, & te contraindre à devenir ſa femme !

A ces mots, elle redoubla ſes pleurs, & dans la violence de ſes tranſports, elle n'épargna ni ſes cheveux ni ſes habits ; elle

porta même plus d'une fois la main sur ses belles joues pour les déchirer & pour punir ses charmes, comme premiers auteurs de la confusion qu'elle avoit essuyée, si ses esclaves, qui veilloient sur sa fureur, n'en eussent sauvé son visage; mais elles avoient beau s'empresser à la secourir, elles ne pouvoient calmer son agitation. Pendant qu'elle étoit dans cet état affreux, le prince des Nogaïs, charmé du résultat du divan, nageoit dans la joie, & se livroit à l'espérance de posséder sa maîtresse le jour suivant.

LXXIV. JOUR.

LE roi étant revenu de la salle du conseil dans son appartement, envoya chercher Calaf pour l'entretenir en particulier sur ce qui s'étoit passé au divan; le prince Nogaïs accourut aussi-tôt aux ordres du monarque, qui lui dit après l'avoir embrassé avec beaucoup de tendresse: Ah! mon fils, viens m'ôter de l'inquiétude où je suis; je crains que ma fille ne réponde à la question que tu lui as proposée: Pourquoi t'es-tu mis en danger de perdre l'objet de ton amour? Seigneur,

répondit Calaf, que votre majesté n'appréhende rien ; il est impossible que la princesse me dise comment s'appelle le prince dont je lui ai demandé le nom, puisque je suis ce prince, & que personne ne me connoît dans votre cour.

Ce discours me rassure, s'écria le roi avec transport ; j'étois allarmé, je te l'avoue : Tourandocte est fort pénétrante ; la subtilité de son esprit me faisoit trembler pour toi ; mais, grâces au ciel, tu me rends tranquille : quelque facilité qu'elle ait à percer le sens des énigmes, elle ne peut en effet déviner ton nom ; je ne t'accuse plus d'être un téméraire, & je m'apperçois que ce qui m'a paru un défaut de prudence, est un tour ingénieux dont tu t'es servi pour ôter tout prétexte à ma fille de se refuser à tes vœux.

Altoun-Kan, après avoir ri avec Calaf de la question faite à la princesse, se disposa à prendre le divertissement de la chasse ; il se revêtit d'un caftan étroit & léger, & fit enfermer sa barbe dans un sac de satin noir. Il ordonna aux mandarins de se tenir prêts à l'accompagner, & fit donner des habits de chasse au prince des Nogaïs ; ils mangèrent quelques morceaux à la hâte, ensuite ils sortirent du palais : les mandarins, dans

des chaiſes d'ivoire enrichies d'or & découvertes, étoient à la tête; chacun avoit ſix hommes qui le portoient, deux qui marchoient devant lui, avec des fouets de corde, & deux autres qui le ſuivoient avec des tables d'argent, ſur leſquelles étoient écrites en gros caractères toutes ſes qualités; le roi & Calaf, dans une litière de bois de ſandal rouge, portée par vingt officiers militaires, auſſi découverte, & ſur laquelle la première lettre du nom du monarque & pluſieurs figures d'animaux étoient peintes en traits d'argent, paroiſſoient après les mandarins; deux généraux des armées d'Altoun-Kan, tenoient à côté de la litière, chacun un large évantail pour les préſerver de la chaleur, & trois mille eunuques qui marchoient derrière terminoient le cortège.

Lorſqu'ils furent arrivés au lieu où les officiers de la vénerie attendoient le roi avec des oiſeaux de proie, on commença la chaſſe aux cailles, qui dura juſqu'au coucher du ſoleil. Alors ce prince & les perſonnes de ſa ſuite s'en retournèrent au palais dans le même ordre qu'ils en étoient ſortis. Ils trouvèrent dans une cour, ſous pluſieurs pavillons de taffetas de diverſes couleurs, une infinité de petites tables dreſſées, bien

vernissées (1) & couvertes de toutes sortes de viandes coupées. Calaf & les mandarins s'assirent, à l'exemple du roi, chacun à une petite table séparée, auprès de laquelle il y en avoit une autre qui servoit de buffet. Ils commencèrent tous à boire plusieurs rasades de vin de riz (2) avant que de toucher aux viandes, ensuite ils ne firent plus que manger sans boire. Le repas achevé, Altoun-Kan emmena le prince des Nogaïs dans une grande salle fort éclairée, & remplie de sièges rangés comme pour voir quelque spectacle, & ils furent suivis de tous les mandarins. Le roi règla les rangs, & fit asseoir Calaf auprès de lui sur un grand trône d'ébène, orné de filigrames d'or.

Aussi-tôt que tout le monde eut pris sa place, il entra des chanteurs & joueurs d'instrumens, qui, s'accordant ensemble,

---

(1) On mange à la Chine sur des tables enduites d'un vernis nommé *Charan* : On ne s'y sert point de nappes ni de serviettes ; il n'y a pas non plus de coûteaux, parce que les viandes sont coupées quand on les présente, & on se sert de deux petits bâtons au-lieu de fourchettes.

(2) Le vin de riz est de couleur d'Ambre, & aussi délicat que le vin d'Espagne.

commencèrent un concert fort agréable; Altoun-Kan en étoit charmé. Entêté de la musique Chinoise, il demandoit de temps-en-temps au fils de Timurtasch ce qu'il en pensoit, & ce jeune prince, par complaisance, la mettoit au-dessus de toutes les musiques du monde. Le concert fini, les chanteurs & joueurs d'instrumens se retirèrent pour faire place à un éléphant artificiel, qui s'étant avancé par ressorts au milieu de la salle, vomit six baladins, qui commencèrent à faire des sauts périlleux. Ils étoient presque nuds; ils avoient seulement des escarpins (1), des caleçons de toile des Indes, & des bonnets de brocard. Après qu'ils eurent fait voir leur souplesse & leur agilité par mille tours surprenans, ils r'entrèrent dans l'éléphant, qui sortit comme il étoit entré. Il parut ensuite des comédiens (2) qui représentèrent sur le champ une pièce dont le roi leur prescrivit le sujet. Quand tous ces divertissemens furent finis, la nuit se trouvant fort avancée, Altoun-Kan &

---

(1) On les appelle Naleines.

(2) Les comédiens Chinois, tant ceux du roi que les autres, jouent sur le champ tout ce qu'on leur ordonne de jouer, comme les comédiens Italiens.

Calaf se levèrent pour aller reposer dans leurs appartemens, & tous les mandarins se retirèrent.

LXXV. JOUR.

Le jeune prince des Nogaïs, conduit par des eunuques qui portoient dans des flambeaux d'or des bougies de serpent (1), se préparoit à goûter les douceurs du sommeil, autant que l'impatience de retourner au divan pourroit le lui permettre, lorsqu'en entrant dans son appartement, il y trouva une jeune dame revêtue d'une robe de brocard rouge à fleurs d'argent, fort ample, par-dessus une autre plus étroite de satin blanc tout brodé d'or, & parsemée de rubis & d'émeraudes. Elle avoit un bonnet d'un simple taffetas couleur de rose garni de perles, & relevé d'une broderie d'argent fort légère, qui ne lui couvroit que le

(1) Ce sont des bougies faites de l'huile d'une certaine espèce de serpent, mêlée avec un peu de cire. Elles sont plus blanches, & jettent une lumière plus brillante que les nôtres.

haut de la tête, & laiſſoit voir de très-beaux cheveux bien bouclés, & mêlés de quelques fleurs artificielles : à l'égard de ſa taille & de ſon viſage, on ne pouvoit rien voir de plus beau ni de plus parfait après la princeſſe de la Chine.

Le fils de Timurtaſch fut aſſez ſurpris de rencontrer au milieu de la nuit une dame ſeule & ſi charmante dans ſon appartement. Il ne l'auroit pas regardée impunément, s'il n'eût vu Tourandocte ; mais un amant de cette princeſſe pouvoit-il avoir des yeux pour une autre! Sitôt que la dame apperçut Calaf, elle ſe leva de deſſus un ſopha où elle étoit aſſiſe, & ſur lequel elle avoit mis ſon voile; & après avoir fait une inclination de tête aſſez baſſe : Prince, dit-elle, je ne doute pas que vous ne ſoyez fort étonné de trouver ici une femme ; car vous n'ignorez pas, ſans doute, qu'il eſt défendu, ſous de très-rigoureuſes peines, aux hommes & aux femmes qui habitent ce ſerrail, d'avoir enſemble quelque communication ; mais l'importance des choſes que j'ai à vous dire m'a fait mépriſer tous les périls ; j'ai eu l'adreſſe & le bonheur de lever tous les obſtacles qui s'oppoſoient à mon deſſein ; j'ai gagné les eunuques qui vous ſervent ;

enfin je me ſuis introduite dans votre appartement. Il ne me reſte plus qu'à vous dire ce qui m'amène, & c'eſt ce que vous allez entendre.

Ce début intereſſa Calaf; il ne douta point que la dame, puiſqu'elle avoit fait une démarche ſi périlleuſe, n'eût à lui dire des choſes dignes de ſon attention. Il la pria de ſe remettre ſur le ſopha; ils s'y aſſirent tous deux; enſuite la dame reprit la parole en ces termes :

Seigneur, je crois devoir commencer par vous apprendre que je ſuis fille d'un kan tributaire d'Altoun-Kan. Mon père, il y a quelques années, fut aſſez hardi pour refuſer de payer le tribut ordinaire; & ſe fiant un peu trop à ſon expérience dans l'art militaire ainſi qu'à la valeur de ſes ſoldats, il ſe mit en état de ſe défendre ſi on le venoit attaquer : cela ne manqua pas d'arriver. Le roi de la Chine, irrité de ſon audace, envoya contre lui le plus habile de ſes généraux, avec une puiſſante armée. Mon père, quoique moins fort, alla au-devant de lui. Après un ſanglant combat, qui ſe donna ſur le bord d'un fleuve, le général Chinois demeura victorieux. Mon père, percé de mille coups, mourut pendant l'ac-

tion; mais en mourant, il ordonna qu'on jetât dans le fleuve ſes femmes & ſes enfans, pour les préſerver de l'eſclavage. Ceux qu'il chargea de cet ordre généreux, mais inhumain, l'exécutèrent; ils me précipitèrent dans l'eau avec ma mère, mes ſœurs, & deux frères, que leur enfance retenoit auprès de nous. Le général Chinois arriva dans le moment à l'endroit du fleuve où l'on nous avoit jetés, & où nous achevions notre miſérable deſtinée. Ce triſte & horrible ſpectacle excita ſa compaſſion; il promit une récompenſe à ceux de ſes ſoldats qui ſauveroient quelque reſte de la famille du kan vaincu. Pluſieurs cavaliers Chinois, malgré la rapidité du fleuve, y entrèrent auſſitôt, & pouſſèrent leurs chevaux partout où ils voyoient flotter nos corps mourans. Ils en recueillirent une partie, mais leur ſecours ne fut utile qu'à moi ſeule; je reſpirois encore quand ils me portèrent à terre, le reſte ſe trouva ſans vie. Le général prit grand ſoin de mes jours, comme ſi ſa gloire en eût eu beſoin, & que ma captivité eût donné un nouvel éclat à ſa victoire. Il m'amena dans cette ville, & me préſenta au roi, après lui avoir rendu compte de ſa conduite. Altoun-Kan me mit

auprès de la princeſſe ſa fille, qui eſt de deux ou trois années plus jeune que moi.

Quoique je ne fuſſe pas encore ſortie de l'enfance, je ne laiſſois pas de penſer que j'étois devenue eſclave, & que je devois avoir des ſentimens conformes à mon infortune; ainſi j'étudiai l'humeur de Tourandocte; je m'attachai à lui plaire, & je fis ſi bien par ma complaiſance & par mes ſoins, que je gagnai ſon amitié. Depuis ce temps-là je partage ſa confidence avec une jeune perſonne d'une naiſſance illuſtre, que les malheurs de ſa maiſon ont auſſi réduite à l'eſclavage.

Pardonnez-moi, ſeigneur, pourſuivit-elle, ce récit qui n'a rien de commun avec le ſujet qui me conduit ici. J'ai cru devoir vous apprendre que je ſuis d'un ſang noble, pour vous faire prendre plus de confiance en moi: car le rapport important que j'ai à vous faire eſt tel, qu'une ſimple eſclave pourroit trouver peu de créance dans votre eſprit. Je ne ſais même ſi, quoique fille de kan, je vous perſuaderai; un prince charmé de Tourandocte ajoutera-t-il foi à ce que je vais lui dire d'elle? Canume (1), inter-

(1) C'eſt-à-dire Princeſſe.

rompit en cet endroit le fils de Timurtafch, ne me tenez pas davantage en fufpens; apprenez-moi, de grâce, ce que vous avez à me dire de la princeffe de la Chine. Seigneur, reprit la dame, Tourandocte, la barbare Tourandocte, a formé le deffein de vous faire affaffiner. A ces paroles, Calaf fe renverfant fur le fopha demeura dans la fituation d'un homme faifi d'horreur & d'étonnement.

LXXVI. JOUR.

LA princeffe efclave, qui avoit bien prévu la furprife du jeune prince, lui dit : je ne fuis pas étonnée que vous receviez ainfi cette effroyable nouvelle, & je vois bien que j'avois raifon de douter que vous la vouluffiez croire. Jufte ciel! s'écria Calaf, lorfqu'il fut revenu de fon accablement, l'ai-je bien entendu? la princeffe de la Chine peut-elle être capable d'un fi noir attentat? comment l'a-t-elle pu concevoir? Prince, lui dit la dame, voici de quelle manière elle a pris cette horrible réfolution : ce matin, quand elle eft fortie du divan où

j'étois derrière ſon trône, elle avoit un dépit mortel de ce qui venoit de ſe paſſer; elle eſt revenue dans ſon appartement, agitée des plus vifs mouvemens de haine & de rage; elle a rêvé longtemps à la queſtion que vous lui avez propoſée, & n'y pouvant trouver de réponſe à ſon gré, elle s'eſt abandonnée au déſeſpoir. Je n'ai rien épargné, non plus que l'autre eſclave favorite, pour calmer la violence de ſes tranſports. Nous avons même fait tout notre poſſible pour lui inſpirer des ſentimens favorables pour vous; nous lui avons vanté votre bonne mine & votre eſprit, & nous lui avons repréſenté, qu'au lieu de s'affliger ſans modération, elle devoit plutôt ſe déterminer à vous donner la main. Mais elle nous a impoſé ſilence par un torrent de mots injurieux qui lui ſont échappés contre les hommes; le plus aimable ne fait pas plus d'impreſſion ſur elle que le plus laid & le plus mal fait. Ce ſont tous, a-t-elle dit, des objets mépriſables, & pour qui je n'aurai jamais que de l'averſion. A l'égard de celui qui ſe préſente, j'ai encore plus de haine pour lui que pour les autres; & puiſque je ne ſaurois m'en délivrer autre-

ment que par un aſſaſſinat, je veux le faire aſſaſſiner.

J'ai combattu ce deſſein déteſtable, continua la princeſſe eſclave; j'en ai fait enviſager à Tourandocte les ſuites terribles. Je lui ai repréſenté le tort qu'elle ſe feroit à elle-même, & la juſte horreur que les ſiècles à venir auroient de ſa mémoire. De ſon côté, l'autre eſclave favorite n'a pas manqué d'ajouter des raiſons aux miennes; mais tous nos diſcours ont été inutiles, nous n'avons pu la détourner de ſon entrepriſe. Elle a chargé des eunuques affidés du ſoin de vous ôter la vie demain matin, lorſque vous ſortirez de votre palais pour vous rendre au divan.

O princeſſe inhumaine! perfide Tourandocte! s'écria le prince des Nogaïs, eſt-ce ainſi que vous vous préparez à couronner la tendreſſe du malheureux fils de Timurtaſch? Calaf vous a donc paru bien horrible, puiſque vous aimez mieux vous en défaire par un crime qui va vous deshonorer, que de joindre votre deſtinée à la ſienne! Grand dieu! que ma vie eſt compoſée d'aventures bizarres! Tantôt je parois jouïr d'un bonheur digne d'envie, & tantôt je ſuis plongé dans un abîme de maux!

Seigneur, lui dit la dame esclave, si le ciel vous fait éprouver des malheurs, il ne veut pas du moins que vous y succombiez, puisqu'il vous avertit des périls qui vous menacent. Oui, prince, c'est lui qui m'a sans doute inspiré la pensée de vous sauver, car je ne viens pas seulement vous découvrir un piège dressé contre vos jours, je viens vous donner les moyens de l'éviter. Par l'entremise de quelques eunuques qui me sont dévoués, j'ai gagné des soldats de la garde, qui vous faciliteront la sortie du serrail. Comme après votre retraite on ne manquera pas de faire des perquisitions, & d'apprendre que j'en suis l'auteur, j'ai résolu de partir avec vous, pour m'éloigner de cette cour fatale, où j'ai plus d'un sujet d'ennui; mon esclavage me la fait haïr, & vous me la rendez encore plus odieuse.

Il y a, continua-t-elle, dans un endroit de cette ville, des chevaux qui nous attendent: partons, & gagnons, s'il est possible, les terres de la tribu de Berlas. Le sang me lie avec le prince Alinguer qui en est le souverain; il aura une extrême joie de voir sa parente hors des fers du superbe Altoun-Kan, & il vous recevra comme

mon libérateur. Nous vivrons tous deux ſous ſes tentes, plus tranquilles & plus heureux qu'ici; moi, dégagée des liens de ma captivité, j'y jouïrai d'un ſort plus doux; & vous, ſeigneur, vous pourrez y trouver quelque princeſſe aſſez belle pour mériter d'être aimée, & qui, bien loin d'attenter à votre vie, pour ne pas devenir votre femme, ne ſera occupée que du ſoin de vous plaire, ſi elle peut faire le bonheur d'un prince tel que vous. Ne perdons point de temps, allons, & que demain, le ſoleil en commençant ſa courſe, nous trouve déjà bien éloignés de Pekin.

Calaf répondit : Belle princeſſe, j'ai mille grâces à vous rendre de d'avoir voulu me délivrer du danger où je ſuis. Que ne puis-je, par reconnoiſſance, vous tirer d'eſclavage, & vous conduire à la horde du kan de Berlas votre parent! que j'aurois de plaiſir à vous remettre entre ſes mains! par là je m'acquitterois de quelques obligations que je lui ai. Mais dites-moi, Canume, dois-je diſparoître ainſi aux yeux d'Altoun-Kan; que penſeroit-il de moi? il croiroit que je ne ſerois venu dans ſa cour que pour vous enlever; &, dans le temps que je ne fuirois que pour épargner un

crime à sa fille, il m'accuseroit d'avoir violé les droits de l'hospitalité; d'ailleurs, faut-il vous l'avouer, toute barbare qu'est la princesse de la Chine, mon lâche cœur ne sauroit la haïr. Que dis-je, la haïr! je l'adore; je suis dévoué à toutes ses volontés; &, puisqu'elle veut m'immoler, la victime est toute prête.

La dame esclave voyant le prince des Nogaïs dans la résolution de mourir plutôt que de partir avec elle, se prit à pleurer, en lui disant: est-il possible, seigneur, que vous préfériez la mort à la reconnoissance d'une princesse captive dont vous pouvez briser les fers? Si Tourandocte est plus belle que moi, en récompense j'ai un autre cœur que le sien. Hélas! quand vous vous êtes présenté ce matin au divan, j'ai tremblé pour vous; j'ai craint que vous ne répondissiez mal aux questions de la fille d'Altoun-Kan; & lorsque vous y avez bien répondu, j'ai senti naître un autre trouble; je pressentois, sans doute, qu'on attenteroit sur vos jours. Ah! mon cher prince, ajouta-t-elle, je vous conjure de réfléchir sur vous-même, & de ne point vous laisser entraîner à cette fureur qui vous fait envisager la mort sans pâlir. Qu'un aveugle

amour ne vous faſſe point mépriſer un péril qui m'allarme : cédez à la crainte qui m'agite pour vous ; & tous deux, ſans différer, ſortons de ce ſerrail, où je ſouffre un cruel tourment.

Ma princeſſe, repartit à ces paroles le fils de Timurtaſch, quelque malheur qui doive m'arriver, je ne puis me réſoudre à une ſi prompte fuite. Vous avez, je l'avoue, de quoi payer votre libérateur, & lui faire un deſtin plein de charmes ; mais je ne ſuis pas né pour être heureux ; mon ſort eſt d'aimer Tourandocte ; malgré l'horreur qu'elle a pour moi, je ne ferois, loin de ſes yeux, que traîner des jours languiſſans.... Hé bien ingrat, demeure, interrompit bruſquement la dame en ſe levant, ne t'éloignes pas de ce ſéjour qui fait tes délices ; quand tu devrois l'arroſer de ton ſang, je ne te preſſe plus de partir ; la fuite te déplaît avec une eſclave ; ſi tu vois le fond de mon cœur, je lis dans le tien : quelqu'ardeur que t'inſpire la princeſſe de la Chine, tu as moins d'amour pour elle que d'averſion pour moi. En achevant ces mots, elle remit ſon voile, & ſortit de l'appartement de Calaf.

LXXVII. JOUR.

Ce jeune prince, après le départ de la dame, demeura ſur le ſofa dans une grande perplexité. Dois-je croire, diſoit-il, ce que je viens d'entendre ? peut-on juſque-là pouſſer la barbarie ? mais, hélas ! je n'en ſaurois douter : cette princeſſe eſclave a eu horreur de l'attentat que médite Tourandocte, elle eſt venue m'en avertir, & les ſentimens même qu'elle m'a laiſſé voir ſont de ſûrs garants de ſa ſincérité. Ah ! cruelle fille du meilleur de tous les rois, eſt-ce ainſi que vous abuſez des dons que vous avez reçus du ciel ? O dieu ! comment avez-vous pu douer d'une beauté ſi parfaite cette princeſſe inhumaine, ou, pourquoi lui avez-vous donné une ame ſi barbare avec tant de charmes ?

Au lieu de chercher à ſe procurer quelques heures de ſommeil, il paſſa le reſte de la nuit à ſe livrer aux plus affligeantes réflexions. Enfin, le jour parut, le ſon des cloches & le bruit des tambours ſe firent entendre, & bientôt ſix mandarins vinrent le prendre comme le jour précédent ;

pour le mener au conſeil. Il traverſa la cour, où des ſoldats de la garde du roi étoient en haie ; il crut qu'il laiſſeroit la vie en cet endroit, & que ſans doute les gens dont on avoit fait choix pour l'aſſaſſiner l'attendoient au paſſage. Loin de ſe tenir ſur ſes gardes, & de ſonger à ſe défendre, il marchoit comme un homme réſolu à la mort, & ſembloit même accuſer de lenteur ſes aſſaſſins. Il paſſa pourtant la cour ſans que perſonne l'attaquât, & il arriva dans la première ſalle du divan. Ah! c'eſt ſans doute ici, diſoit-il en lui-même, que l'ordre ſanguinaire de la princeſſe doit être exécuté. En même temps il regardoit de tous côtés, & chaque perſonne qu'il voyoit lui paroiſſoit ſon meurtrier. Il s'avance toutefois, & entre dans la chambre où ſe tenoit le conſeil, ſans recevoir le coup mortel qu'il attendoit.

Tous les docteurs & les mandarins étoient déjà ſous leurs pavillons, & Altoun-Kan alloit paroître. Quel eſt donc le deſſein de la princeſſe, dit-il alors en lui-même? Veut-elle être témoin de ma mort, & veut-elle me faire aſſaſſiner aux yeux de ſon père? le roi ſeroit-il complice de cet attentat? que dois-je penſer? auroit-elle changé de

ſentiment, & révoqué l'arrêt de mon trépas ? Tandis qu'il étoit dans cette incertitude, la porte du palais intérieur s'ouvrit, & le roi, accompagné de Tourandocte, entra dans la ſalle. Ils ſe placèrent ſur leurs trônes, & le prince des Nogaïs ſe tint debout devant eux, & à la même diſtance que le jour précédent.

Le colao, dès qu'il vit le roi aſſis, ſe leva, & demanda au jeune prince s'il ſe reſſouvenoit d'avoir promis de renoncer à la princeſſe, ſi elle répondoit juſte à la queſtion qu'il lui avoit propoſée ? Calaf fit réponſe qu'oui, & proteſta de nouveau qu'à cette condition il ceſſoit de prétendre à l'honneur d'être gendre du roi. Le colao enſuite adreſſa la parole à Tourandocte. Et vous, grande princeſſe, lui dit-il, vous ſavez quel ſerment vous lie, & à quoi vous êtes ſoumiſe, ſi vous ne nommez pas aujourd'hui le prince dont on vous a demandé le nom.

Le roi, perſuadé qu'elle ne pouvoit répondre à la queſtion de Calaf, lui dit : Ma fille, vous avez eu tout le temps de rêver à ce qu'on vous a propoſé ; mais quand on vous donneroit une année entière pour y penſer, je crois que malgré votre pénétration,

tion, vous feriez obligée d'avouer à la fin, que c'eſt une choſe impénétrable pour vous. Ainſi, puiſque vous ne ſauriez la deviner, rendez-vous de bonne grâce à l'amour de ce jeune prince, & satisfaites l'envie que j'ai de le voir votre époux; il eſt digne de l'être & de règner avec vous, après moi, ſur les peuples de la Chine. Seigneur, dit Tourandocte, pourquoi vous imaginez-vous que je ne ſaurois répondre à la queſtion de ce prince! cela n'eſt pas ſi difficile que vous le penſez; ſi j'eus hier la honte d'être vaincue, je prétends avoir aujourd'hui l'honneur de vaincre. Je vais confondre ce jeune téméraire, qui a eu trop mauvaiſe opinion de mon eſprit. Qu'il me faſſe ſa queſtion, & j'y répondrai.

Madame, dit alors le prince des Nogaïs, je vous demande *quel eſt le nom du prince, qui, après avoir ſouffert mille fatigues & mendié ſon pain, ſe trouve en ce moment comblé de joie & de gloire?* *Ce prince,* repartit Tourandocte, *ſe nomme Calaf, & il eſt fils de Timurtaſch.* Auſſitôt que Calaf entendit prononcer ſon nom, il changea de couleur; ſes yeux ſe couvrirent d'épaiſſes ténèbres, & il tomba tout-à-coup ſans ſentiment. Le roi & toute l'aſſemblée jugeant

par là que Tourandocte avoit effectivement nommé le prince dont on lui demandoit le nom, pâlirent, & demeurèrent dans une grande consternation.

LXXVIII. JOUR.

APRÈS que le prince Calaf fut revenu de son évanouissement par les soins des mandarins & du roi même, qui étoit descendu de son trône pour le secourir, il adressa la parole à Tourandocte : Belle princesse, lui dit-il, vous êtes dans l'erreur, si vous croyez avoir bien répondu à ma question ; le fils de Timurtasch n'est point comblé de joie & de gloire ; il est plutôt couvert de honte & accablé de douleur. Je conviens, dit la princesse, que vous n'êtes point comblé de joie & de gloire en ce moment ; mais vous l'étiez, quand vous m'avez proposé votre question : ainsi, prince, au lieu d'avoir recours à de vaines subtilités, avouez de bonne-foi que vous avez perdu les droits que vous aviez sur Tourandocte. Je puis donc vous refuser ma main, & vous abandonner au regret de l'avoir manquée :

cependant, je veux bien vous l'apprendre, & le déclarer ici publiquement; je ſuis dans une autre diſpoſition à votre égard; l'amitié que le roi mon père a conçue pour vous, & votre mérite particulier, me déterminent à vous prendre pour époux.

A ce diſcours, la ſalle du divan retentit de mille cris de joie. Les mandarins & les docteurs applaudirent aux paroles de la princeſſe; le roi s'approcha d'elle, l'embraſſa, & lui dit: Ma fille, vous ne pouviez prendre une réſolution qui me fût plus agréable: par là, vous effacerez la mauvaiſe impreſſion que vous avez faite ſur l'eſprit de mes peuples, & vous donnerez à un père la ſatisfaction qu'il attendoit de vous depuis longtemps, & qu'il déſeſpéroit d'avoir jamais. Oui, l'averſion que vous aviez pour tous les hommes, cette averſion ſi contraire à la nature, m'ôtoit la douce eſpérance de voir naître de vous des princes de mon ſang. Heureuſement cette haine finit aujourd'hui ſon cours; &, ce qui met le comble à mes ſouhaits, vous venez de l'éteindre en faveur d'un jeune héros qui m'eſt cher: mais apprenez nous, ajouta-t-il, comment vous avez pu deviner le nom d'un prince qui vous étoit inconnu? par

quel charme l'avez-vous découvert? Seigneur, répondit Tourandocte, ce n'est point par enchantement que je l'ai su, c'est par une aventure assez naturelle : une de mes esclaves a été trouver cette nuit le prince Calaf, & a eu l'adresse de lui arracher son secret : il doit me pardonner d'avoir profité de cette trahison, puisque je n'en fais pas un plus mauvais usage.

Ah! charmante Tourandocte, s'écria le prince des Nogaïs en cet endroit, est-il bien possible que vous ayez pour moi des sentimens si favorables? De quel abîme affreux vous me retirez pour m'élever à la première place du monde! Hélas! que j'étois injuste! tandis que vous me prépariez un si beau sort, je vous croyois coupable de la plus noire de toutes les perfidies. Trompé par une horrible fable qui avoit troublé ma raison, je payois vos bontés de soupçons injurieux : que j'ai d'impatience d'expier à vos pieds mon injustice!

L'amoureux fils de Timurtasch alloit continuer de se répandre en discours tendres & passionnés, lorsque tout-à-coup il fut obligé de se taire pour écouter & considérer une esclave, qui jusque-là s'étoit tenue debout derrière la princesse de la Chine,

& qui s'avançant alors au milieu de l'assemblée, surprit tout le monde par son action : elle leva son voile, & aussitôt Calaf la reconnut pour cette même personne qu'il avoit vue la nuit, dans son appartement; elle avoit le visage aussi pâle que la mort, les yeux égarés, & elle paroissoit méditer quelque chose de funeste. Tous les spectateurs la regardoient avec étonnement, & Altoun-Kan, comme les autres, étoit dans l'attente de ce qu'elle alloit dire, quand se tournant vers Tourandocte, elle lui parla dans ces termes : Princesse, il est temps de vous désabuser; je n'ai point été trouver le prince Calaf pour l'engager à me découvrir son nom; je n'ai pas fait cette démarche pour vous servir; c'est pour mon intérêt seul que je l'ai hasardée : je voulois sortir d'esclavage & vous enlever votre amant. J'avois tout disposé pour prendre la fuite avec lui; il a rejeté ma proposition, ou plutôt l'ingrat a méprisé ma tendresse : je n'ai pourtant rien épargné pour le détacher de vous; je lui ai peint votre fierté avec les plus noires couleurs; j'ai dit même que vous deviez le faire assassiner aujourd'hui; mais je vous ai vainement chargée de cet attentat, je n'ai pu ébranler sa constance :

il ſait quels tranſports j'ai laiſſé éclater en le quittant, & ſes yeux ont été témoins de mon dépit & de ma confuſion. Jalouſe, déſeſpérée, je ſuis revenue dans votre appartement; & par une fauſſe confidence, je me ſuis fait un mérite auprès de vous d'une démarche qui n'a tourné qu'à ma honte. Ce n'eſt donc point pour vous tirer d'embarras que je vous ai appris le nom que vous vouliez ſavoir; il eſt échappé au prince dans un tranſport qu'il n'a pu retenir; & j'ai cru que, toujours ennemie des hommes, vous feriez bien-aiſe de pouvoir écarter Calaf. Enfin, j'ai cru par là prévenir les funeſtes nœuds qui vont vous lier l'un à l'autre; mais puiſque mon artifice a été inutile, & que vous vous déterminez à épouſer votre amant, je n'ai point d'autre parti à prendre que celui-ci. En achevant ces mots, elle tira de deſſous ſa robe un cangiar (1), & ſe le plongea dans le ſein.

(1) Poignard.

LXXIX.

LXXIX. JOUR.

TOUTE l'assemblée frémit à cette action. Altoun-Kan en fut saisi d'horreur; Calaf sentit diminuer sa joie, & Tourandocte, en jetant un grand cri, descendit de son trône, pour aller secourir la princesse esclave, & l'empêcher de périr, s'il étoit possible; l'autre esclave favorite accourut aussi dans le même dessein, ainsi que les deux autres, qui tenoient l'encre & le papier; mais avant qu'elles arrivassent, la malheureuse amante du fils de Timurtasch, comme si le coup qu'elle s'étoit donné n'eût pas suffi pour achever de lui ôter la vie, retira son poignard, & s'en frappa une seconde fois. Tout ce qu'elles purent faire, ce fut de recevoir dans leurs bras son corps chancelant : Adelmulc (2), lui dit la princesse de la Chine toute éplorée, ma chère Adelmulc, qu'avez-vous fait? Falloit-il vous porter à cette extrêmité? Pourquoi ne m'avez-vous pas ouvert votre cœur cette nuit?

(2) Équité du royaume.

que ne me disiez-vous que vous perdriez la vie, si j'épousois le prince Calaf? quels efforts n'aurois-je pas faits pour une rivale telle que vous!

A ces paroles, la princesse esclave ouvrant des yeux que déjà la mort commençoit à fermer, les tourna d'un air languissant vers Tourandocte, & lui dit : C'en est fait, ma princesse, je vais cesser de vivre & de souffrir ; ne plaignez point mon sort; louez plutôt ma généreuse résolution. Je m'affranchis en mourant d'un double esclavage ; je sors des fers d'Altoun-Kan & de ceux de l'amour, qui sont encore plus rigoureux. J'ai sucé avec le lait les principes de Xaca (1) ainsi l'on ne doit pas être surpris que j'aie été capable de cette fermeté. En achevant ces mots, elle fit un profond soupir & expira.

Les mandarins & les docteurs furent touchés de la pitoyable fin d'Adelmulc ; Tourandocte répandit de nouvelles larmes ; & Calaf se regardant comme l'auteur de ce tragique évènement, en conçut une vive

(1) Suivant la secte de Xaca, il n'y a point de récompense à espérer après la mort, ni de châtiment à craindre.

douleur. De ſon côté, le bon roi de la Chine en parut fort affligé : ah! princeſſe infortunée, dit-il, ſeul & précieux reſte du débris d'une célèbre maiſon, de quoi vous ſert preſentement qu'on vous ait ſauvée de la fureur des eaux ? hélas ! vous auriez été plus heureuſe, ſi vous euſſiez achevé votre deſtin le jour qui vit périr le malheureux Keycobad, le kan des Catalans votre père, & toute votre famille : puiſſiez-vous du moins, après avoir parcouru les neuf enfers (1), renaître fille d'un autre ſouverain à la première tranſmigration.

Altoun-Kan ne ſe contenta pas de déplorer ainſi le malheur de la princeſſe Adelmulc, il ordonna de ſuperbes funérailles. On porta le corps dans un palais ſéparé, où il fut revêtu de riches habits blancs; & avant qu'on le mît dans le cercueil, le roi, avec tous les officiers de ſa maiſon, alla

---

(1) La plupart des Chinois s'imaginent qu'il y a neuf enfers que les ames parcourent; qu'elles revivent enſuite, mais qu'elles n'ont pas toutes le même ſort : celles qui ſont les plus heureuſes renaiſſent hommes, les autres deviennent des animaux ſemblables aux hommes ; & les plus malheureuſes prennent des formes d'oiſeaux, ſans eſpérance de pouvoir redevenir hommes à la première tranſmigration.

lui faire la révérence & lui préfenter des parfums; enfuite on l'enferma dans un cercueil de bois d'aloës, & on le plaça fur une efpèce de trône, qui avoit été élevé pour cet effet au milieu d'une grande cour; il demeura là une femaine entière; & tous les jours les femmes des mandarins, couvertes de deuil depuis les pieds jufqu'à la tête, furent obligées de l'aller vifiter, & de lui faire chacune quatre révérences avec des démonftrations de douleur. Après cette cérémonie, le jour que le grand mathématicien avoit défigné pour l'enterrement étant venu, on mit le cercueil fur un char de triomphe, couvert de plaques d'argent, entremêlées de figures d'animaux peintes fur du carton, puis on fit un facrifice au génie qui gardoit le char, afin que les funérailles s'achevaffent heureufement; & après avoir arrofé le cercueil d'eau de fenteur, la marche commença : elle dura trois jours, à caufe des diverfes cérémonies & des paufes qu'il fallut faire avant que d'arriver à la montagne où font les tombeaux des rois de la Chine; car Altoun-Kan voulut que la cendre de la princeffe Adelmule fût mêlée avec les cendres des princes mêmes de fa maifon; il eft vrai que

Tourandocte, par amitié pour son esclave favorite, avoit prié le roi son père de lui faire cet honneur.

Lorsque le convoi fut auprès de la montagne, on ôta le cercueil du char qui l'avoit apporté jusque-là, pour le mettre sur un autre encore plus riche; ensuite on sacrifia un taureau, qu'on arrosa de vin aromatique, & on le présenta avec d'autres choses à la terre, en la suppliant de recevoir favorablement le corps de la princesse.

LXXX. JOUR.

QUAND les obsèques d'Adelmulc furent finies, la cour de la Chine changea de face: on y quitta les habits de deuil, & les plaisirs succédèrent aux tristes soins dont on y avoit été occupé. Altoun-Kan ordonna les apprêts du mariage de Calaf avec Tourandocte; & pendant qu'on y travailloit, il envoya des ambassadeurs à la tribu de Berlas, pour informer le kan des Nogaïs de tout ce qui s'étoit passé à la Chine, & pour le prier d'y venir avec la princesse sa femme.

Les préparatifs étant achevés, le mariage

se fit avec toute la pompe & la magnificence qui convenoit à la qualité des époux; on ne donna point de maîtres (1) à Calaf, & le roi déclara même publiquement, que pour marquer l'estime & la considération particulière qu'il avoit pour son gendre, il le dispensoit de faire à son épouse les révérences ordinaires. On ne vit à la cour, pendant un mois entier, que spectacles & que festins; & il y eut aussi dans la ville de grandes réjouissances.

La possession de Tourandocte ne rallentit point l'amour de Calaf; & cette princesse, qui avoit jusque-là regardé les hommes avec tant de mépris, ne put se défendre d'aimer un prince si parfait. Quelque temps après leur mariage, les ambassadeurs qu'Altoun-Kan avoit envoyés au pays de Berlas, revinrent en bonne compagnie : ils avoient avec eux, non-seulement le père & la mère du gendre de leur roi; mais même

(1) On donne ordinairement aux gendres des rois de la Chine, deux vieux mandarins pour leur servir de maîtres, & pour les instruire de tout ce qu'il convient aux princes de savoir : D'ailleurs, il faut observer que jusqu'à ce que la fille du roi ait eu des enfans, le *Fum-ma*, c'est-à-dire celui qui l'a épousée, est obligé de lui faire tous les jours quatre révérences à genoux.

le prince Alinguer, qui pour faire plus d'honneur à Elmaze & à Timurtaſch, avoit voulu les accompagner avec les plus grands ſeigneurs de ſa cour, & les conduire juſqu'à Pekin.

Le jeune prince des Nogaïs, averti de leur arrivée, ne manqua pas d'aller au-devant d'eux; il les rencontra à la porte du palais : il faut ſe repréſenter la joie qu'il eut de revoir ſon père & ſa mère, & les tranſports dont ils furent agités à ſa vue; car c'eſt une choſe qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer par des paroles. Ils s'embraſſèrent tous trois à pluſieurs repriſes, & les larmes qu'ils répandirent en s'embraſſant, excitèrent celles des Chinois & des Tartares qui étoient préſens.

Après de ſi doux embraſſemens, Calaf ſalua le kan de Berlas; il lui témoigna combien il étoit touché de ſes bontés, & ſur-tout de ce qu'il avoit voulu accompagner lui-même juſqu'à la cour de la Chine, les auteurs de ſa naiſſance, à quoi le prince Alinguer répondit : qu'ignorant la qualité de Timurtaſch & d'Elmaze, il n'avoit pas eu pour eux tous les égards qu'il leur devoit; & qu'ainſi, pour réparer les mauvais traitemens qu'il pouvoit leur avoir faits, il

avoit cru devoir faire cette démarche. Là-dessus le kan des Nogaïs & la princesse sa femme firent des complimens au souverain de Berlas ; ensuite ils entrèrent tous dans le palais pour aller voir Altoun-Kan. Ils trouvèrent ce monarque qui les attendoit dans la première salle ; il les embrassa tous l'un après l'autre, & les reçut fort agréablement : il les conduisit ensuite dans son cabinet, où, après avoir témoigné à Timurtasch le plaisir qu'il avoit de le voir, & la part qu'il prenoit à ses malheurs, il l'assura qu'il emploieroit toutes ses forces pour le venger du sultan de Carizme ; & cette assurance ne fut pas vaine ; car dès le même jour on envoya ordre aux gouverneurs des provinces, de faire marcher en diligence les soldats (1) qui étoient dans les villes de leurs jurisdictions, & de leur faire prendre la route du lac Baljouta, qu'on avoit choisi pour le rendez-vous de la formidable armée qu'on vouloit assembler. De son côté, le kan de Berlas, qui avoit prévu cette guerre,

---

(1) Il y a dans toutes les villes du royaume de la Chine, des soldats qui n'ont point d'autre métier que celui de la guerre, & il y en a aussi qui de plus sont artisans, comme cordonniers & tisserans.

& qui souhaitoit de contribuer au rétablissement de Timurtasch dans ses états, avoit, en partant de sa tribu, ordonné au premier chef de ses troupes de se tenir prêt à se mettre en campagne au premier ordre. Il lui manda de se rendre auprès du lac Baljouta le plutôt qu'il lui seroit possible.

Tandis que les officiers & les soldats qui devoient composer l'armée d'Altoun-Kan, & qui se trouvoient dispersés dans les villes du royaume, étoient en marche pour s'assembler tous dans le même lieu, ce roi n'épargna rien pour bien recevoir ses nouveaux hôtes; il leur fit donner à chacun un palais séparé avec un grand nombre d'eunuques, & une garde de deux mille hommes. Chaque jour il les régaloit de quelque nouvelle fête, & il mettoit toute son attention à rechercher ce qui pouvoit leur faire plaisir. Calaf, quoiqu'occupé de mille soins, n'oublia pas sa vieille hôtesse, il se ressouvint avec plaisir de la part qu'elle avoit prise à son sort; il la fit venir au palais, & pria Tourandocte de la recevoir parmi les personnes de sa suite.

LXXXI.

LXXXI. JOUR.

L'ESPÉRANCE que Timurtafch & la princeffe Elmaze avoient de remonter fur le trône des Tartares Nogaïs, par le fecours du roi de la Chine, leur fit infenfiblement oublier leurs malheurs paffés; & le beau prince, dont Tourandocte accoucha dans ce temps-là, les combla de joie. La naiffance de cet enfant, qui fut nommé le prince de la Chine, fut célébrée dans toutes les villes de ce vafte empire par des réjouiffances publiques.

Elles duroient encore, lorfqu'on apprit par des couriers, envoyés par les officiers qui avoient ordre d'affembler l'armée, que toutes les troupes du royaume, & celles même du kan de Berlas étoient arrivées au lac Baljouta. Auffitôt Timurtafch, Calaf & Alinguer partirent pour fe rendre au camp, où ils trouvèrent en effet toutes chofes en état (1), & fept cent mille hommes prêts

(1) Ce qui eft très-poffible, puifqu'il y a plus d'un million de foldats de profeffion dans tout le royaume. Il y en a ordinairement quatre-vingt mille dans la feule ville de Pekin.

à marcher : ils prirent bientôt le chemin de Cotan, d'où ils allèrent à Cachar, & enfin ils entrèrent dans les états du ſultan de Carizme.

Ce prince, averti de leur marche & de leur nombre, par les couriers que lui envoyèrent les gouverneurs de ſes places frontières, au lieu d'être étonné de tant d'ennemis, ſe prépara courageuſement à les bien recevoir. Au lieu même de ſe retrancher, il eut l'audace de marcher au devant d'eux à la tête de quatre cent mille hommes qu'il avoit ramaſſés en diligence. Ils ſe rencontrèrent auprès de Cogende, où ils ſe mirent en bataille. Du côté des Chinois, Timurtaſch commandoit l'aîle droite, le prince Alinguer la gauche, & Calaf étoit au centre : de l'autre côté, le ſultan confia la conduite de ſon aîle droite au plus habile de ſes généraux, oppoſa le prince de Carizme au prince des Nogaïs, & ſe réſerva la gauche où étoit l'élite de ſa cavalerie. Le kan de Berlas commença le combat avec les ſoldats de ſa tribu, qui ſe battant comme des gens qui avoient les yeux de leur maître pour témoins de leurs actions, firent bientôt plier l'aîle droite des ennemis; mais l'officier qui la commandoit la rétablit : il

n'en fut pas de même de Timurtasch ; le sultan l'enfonça dès le premier choc, & les Chinois en désordre, étoient prêts à prendre la fuite, sans que le kan des Nogaïs pût les retenir, lorsque Calaf, informé de ce qui se passoit, laissa le soin du centre à un vieux général Chinois, & courut au secours de son père avec des troupes choisies. En peu de temps les choses changèrent de face ; la gauche des Carizmiens fut enfoncée à son tour, les rangs s'ouvrirent & furent ensuite facilement rompus : toute l'aîle fut mise en déroute. Le sultan, qui vouloit vaincre ou mourir, fit des efforts incroyables pour rallier ses soldats ; mais Timurtasch & Calaf ne lui en donnèrent pas le temps, & l'enveloppèrent de toutes parts ; de sorte que le prince Alinguer ayant aussi défait l'aîle droite, la victoire se déclara pour les Chinois.

Il ne restoit plus au sultan de Carizme qu'un parti à prendre, c'étoit de se faire un passage au travers de ses ennemis, & de se réfugier chez quelque prince étranger ; mais ce prince aimant mieux ne pas survivre à sa défaite, que d'aller montrer aux nations un front dépouillé de tous ses diadêmes, se jeta en aveugle où il s'apperçut

qu'on faisoit un plus grand carnage, & il ne cessa point de combattre, jusqu'à ce que frappé de mille coups mortels, il tomba sans vie, & demeura dans la foule des morts. Le prince de Carizme son fils eut la même destinée ; deux cent mille hommes des leurs furent tués ou faits prisonniers ; le reste chercha son salut dans la fuite : les Chinois perdirent aussi beaucoup de monde ; mais si la bataille avoit été sanglante, en récompense, elle étoit décisive. Timurtasch, après avoir rendu grâces au ciel de cet heureux succès, envoya un officier à Pekin pour en faire le détail au roi de la Chine : ensuite il s'avança dans le Zigantay, & s'empara de la ville de Carizme.

LXXXII. JOUR.

Il fit publier dans cette capitale, qu'il n'en vouloit ni aux richesses, ni à la liberté des Carizmiens ; que Dieu l'ayant rendu maître du trône de son ennemi, il prétendoit le conserver ; que désormais le Zagatay, & les autres pays qui étoient sous l'obéissance du sultan, reconnoîtroient pour leur souverain le prince Calaf son fils.

Les Carizmiens, fatigués de la domination de leur dernier maître, & persuadés que celle de Calaf seroit plus douce, se soumirent de bonne grâce, & proclamèrent sultan ce jeune prince dont ils connoissoient le mérite. Pendant que le nouveau sultan de Carizme prenoit toutes les mesures nécessaires pour affermir sa puissance, Timurtasch partit avec une partie des troupes Chinoises, & se rendit avec toute la diligence possible dans ses états. Les Tartares Nogaïs le reçurent comme des sujets fidèles, qui étoient ravis de revoir leur légitime souverain ; mais il ne se contenta pas de remonter sur son trône, il déclara la guerre aux Circassiens, pour se venger de la trahison qu'ils avoient faite au prince Calaf à Jund. Au lieu de chercher à l'appaïser par des soumissions, ces peuples formèrent à la hâte une armée pour lui résister : il les battit, les tailla presque tous en pièces, & se fit déclarer roi de Circassie. Après cela, s'en étant retourné au Zagatay, il y trouva les princesses Elmaze & Tourandocte, qu'Altoun-Kan avoit fait conduire à Carizme avec beaucoup d'appareil.

Telle fut la fin des malheurs du prince Calaf, qui s'attira par ses vertus l'amour

& l'eſtime des Carizmiens. Il régna long-temps & paiſiblement ſur eux ; & toujours charmé de Tourandocte, il en eut un ſecond fils, qui fut après lui ſultan de Carizme ; car pour le prince de la Chine, Altoun-Kan le fit élever, & le choiſit pour ſon ſucceſſeur. Timurtaſch & la princeſſe ſa femme allèrent paſſer le reſte de leurs jours à Aſtracan ; & le kan de Berlas, après avoir reçu d'eux & de leur fils toutes les marques de reconnoiſſance que méritoit ſa généroſité, ſe retira dans ſa tribu avec le reſte de ſes troupes.

La nourrice de la princeſſe de Caſchmire ayant achevé de raconter l'hiſtoire de Calaf, demanda aux femmes de Farruknaz ce qu'elles en penſoient. Elles lui dirent toutes qu'elle étoit très-intéreſſante, & que Calaf leur paroiſſoit un prince vertueux & un parfait amant. Pour moi, dit alors la princeſſe, je le trouve plus vain qu'amoureux, un peu étourdi ; en un mot, ce qu'on appelle un jeune homme. A l'égard du vieux roi de Mouſel, du bon Fadlallah, pourſuivit-elle en ſouriant, il faut avouer que c'eſt un époux tendre & fidèle ; au lieu de ſe laiſſer mourir bruſquement, comme Zemroude, il a mieux aimé vivre cinquante ans

après elle pour la pleurer. Hé bien, ma princeſſe, dit la nourrice, puiſque Calaf & Fadlallah ne ſatisfont pas encore votre délicateſſe, je vais, ſi vous voulez me le permettre, vous raconter l'hiſtoire d'un roi de Damas & de ſon viſir, peut-être en ſerez-vous plus contente : Très-volontiers, repartit Farrukhnaz, mes femmes aiment trop vos récits, pour ne pas leur donner le plaiſir de vous entendre : il eſt vrai que vous ſavez faire d'agréables portraits; mais, Sutlumemé, ajouta-t-elle, ma chère Sutlumemé, vous avez beau peindre les hommes avec les plus belles couleurs, leurs défauts percent toujours au travers de vos peintures.

HISTOIRE
DU ROI BEDREDDIN-LOLO
& de ſon Viſir Atalmulc, ſurnommé le Viſir triſte.

BEDREDDIN-LOLO, roi de Damas, reprit la nourrice, avoit pour grand viſir un homme de bien, à ce que rapporte l'hiſtoire de ſon temps : Ce miniſtre, qui ſe nom-

moit Atalmulc (1), étoit bien digne du beau nom qu'il portoit ; il avoit un zèle infatigable pour le ſervice du roi, une vigilance qu'on ne pouvoit tromper, un génie pénétrant & fort étendu, & avec cela un déſintéreſſement que tous les peuples admiroient ; mais il fut ſurnommé le viſir triſte, parce qu'il paroiſſoit ordinairement plongé dans une profonde mélancolie : il étoit toujours ſérieux, quelque action ridicule qu'il vît faire à la cour, & il ne rioit jamais, quelque plaiſante choſe qu'on pût dire devant lui.

Un jour le roi l'entretenoit en particulier, & lui contoit, en riant de tout ſon cœur, une aventure qu'il venoit d'apprendre ; le viſir l'écouta ſi ſérieuſement, que Bedreddin en fut choqué : Atalmulc, lui dit-il, vous êtes d'un étrange caractère ; vous avez toujours l'air ſombre & triſte ; depuis dix ans que vous êtes à moi, je n'ai jamais vu paroître ſur votre viſage la moindre impreſſion de joie : Seigneur, répondit le viſir, votre majeſté ne doit pas s'en étonner ; chacun a ſes peines ; il n'eſt

(1) Préſent fait au royaume.

point d'homme ſur la terre qui ſoit exempt de chagrin. Votre réponſe n'eſt pas juſte, répliqua le roi ; parce que vous avez ſans doute quelque ſecret déplaiſir, eſt-ce à dire pour cela que tous les hommes en doivent avoir auſſi ? croyez-vous de bonne foi ce que vous dites ? Oui, ſeigneur, repartit Atalmulc, telle eſt la condition des enfans d'Adam ; notre cœur ne ſauroit jouir d'une entière ſatisfaction ; jugez des autres par vous-même, ſire ; votre majeſté eſt-elle parfaitement contente ? Ho, pour moi, s'écria Bedreddin, je ne puis l'être ; j'ai des ennemis ſur les bras ; je ſuis chargé du poids d'un empire ; mille ſoins partagent mes eſprits, & troublent le repos de ma vie ; mais je ſuis perſuadé qu'il y a dans le monde une infinité de particuliers, dont les jours heureux coulent dans des plaiſirs qui ne ſont mêlés d'aucune amertume.

LXXXIII. JOUR.

LE visir Atalmulc soutenoit toujours ce qu'il avoit avancé, de sorte que le roi le voyant fort attaché à son opinion, lui dit: Si personne n'est exempt de chagrin, tout le monde, du moins, n'est pas comme vous possédé de son affliction : Vous me donnez, je l'avoue, une vive curiosité de savoir ce qui vous rend si rêveur & si triste; apprenez-moi pourquoi vous êtes insensible aux ris, qui sont les plus doux charmes de la société ? Je vais vous obéir, seigneur, répondit le visir, & vous découvrir la cause de mes secrets ennuis, en vous racontant l'histoire de ma vie.

HISTOIRE

D'Atalmulc, surnommé le Visir triste, & de la Princesse Zélica Béyume.

JE suis fils unique d'un riche jouaillier de Bagdad. Mon père, qui se nommoit Coaja Abdallah, n'épargna rien pour mon éduca-

tion : il me donna presque dès mon enfance des maîtres qui m'enseignèrent diverses sortes de sciences, comme la philosophie, le droit, la théologie ; & sur-tout il me fit apprendre toutes les langues différentes qui se parlent dans l'Asie, afin que si je voyageois un jour dans cette partie du monde, cela pût m'être utile dans mes voyages.

J'aimois naturellement le plaisir & la dépense ; mon père s'en apperçut avec douleur ; il tâcha même, par de sages remontrances, de détruire en moi ce penchant ; mais quelles impressions peuvent faire sur un fils libertin, les discours sensés d'un père ? J'écoutois sans attention ceux d'Abdallah, ou je les imputois aux chagrins de la vieillesse. Un jour que je me promenois avec lui dans le jardin de notre maison, & qu'il blâmoit ma conduite à son ordinaire, il me dit : O mon fils ! j'ai remarqué jusqu'ici que mes réprimandes n'ont fait que te fatiguer ; mais tu seras bientôt débarrassé d'un censeur importun ; l'ange de la mort n'est pas éloigné de moi ; je vais descendre dans l'abîme de l'éternité, & te laisser de grandes richesses ; prends garde d'en faire un mauvais usage, ou du moins si tu es assez malheureux pour les dissiper follement, ne

manque pas d'avoir recours à cet arbre que tu vois au milieu de ce jardin, attache à une de ses branches un cordeau funeste, & préviens par-là tous les maux qui accompagnent la pauvreté.

Il mourut effectivement peu de temps après, comme il l'avoit prédit : je lui fis de superbes funérailles, & pris ensuite possession de tous ses biens ; j'en trouvai une si prodigieuse quantité, que je crus pouvoir me livrer impunément au penchant que j'avois pour le plaisir. Je grossis le nombre de mes domestiques ; j'attirai chez moi tous les jeunes gens de la ville ; je tins table ouverte, & me jetai dans toutes sortes de débauches ; de manière qu'insensiblement je mangeai mon patrimoine ; mes amis m'abandonnèrent aussitôt, & tous mes domestiques me quittèrent l'un après l'autre. Quel changement dans ma fortune ! mon courage en fut abattu ; je me ressouvins alors, mais trop tard, des dernières paroles de mon père. Que je suis bien digne de la situation où je me trouve, disois-je ; pourquoi n'ai-je pas profité des conseils d'Abdallah ? ce n'étoit pas sans raison qu'il me recommandoit de ménager mon bien : est-il un état plus affreux que celui d'un hom-

me qui ſent la néceſſité, après avoir connu l'abondance ? Ah ! du moins je ne négligerai pas tous ſes avis ; je n'ai point oublié qu'il me conſeilla de terminer moi-même mon deſtin, ſi je tombois dans la misère ; j'y ſuis tombé ; je veux ſuivre ce conſeil, qui n'eſt pas moins judicieux que l'autre ; car enfin, quand j'aurai vendu ma maiſon, la ſeule choſe qui me reſte, & qui ne ſuffira tout au plus qu'à me nourrir quelques années, que faudra-t-il que je devienne ? je ſerai réduit à demander l'aumône, ou à mourir de faim : quelle alternative ! il vaut mieux que je me pende tout-à-l'heure ; je ne ſaurois trop-tôt affranchir mon eſprit de ces idées cruelles.

En diſant cela, j'allai acheter un cordeau, j'entrai dans mon jardin, & m'approchai de l'arbre que mon père m'avoit marqué, qui me parut en effet fort propre pour mon deſſein. Je mis au pied de cet arbre deux groſſes pierres, ſur leſquelles étant monté, je levai les bras pour attacher à une groſſe branche la corde par un bout ; je fis de l'autre un nœud coulant, que je me paſſai au cou, enſuite je m'élançai en l'air de deſſus les deux pierres. Le nœud coulant, que j'avois fort bien fait,

alloit m'étrangler, lorſque la branche où le cordeau étoit attaché, cédant au poids qui l'entraînoit, ſe détacha du tronc, auquel elle ne tenoit que foiblement, & tomba avec moi.

Je fus d'abord très-mortifié d'avoir fait un effort inutile pour me pendre; mais en regardant la branche qui avoit ſi mal ſervi mon déſeſpoir, je m'apperçus avec ſurpriſe qu'il en ſortoit quelques diamans, & qu'elle étoit creuſe, auſſi bien que tout le tronc de l'arbre: je courus chercher une hache dans la maiſon, & je coupai l'arbre, que je trouvai plein de rubis, d'émeraudes & d'autres pierres précieuſes; j'ôtai vîte de mon cou le nœud coulant, & paſſai du déſeſpoir à la joie la plus vive.

LXXXIV. JOUR.

Au lieu de m'abandonner au plaiſir, & de vivre comme auparavant, je réſolus d'embraſſer la profeſſion de mon père. Je me connoiſſois bien en pierreries, & j'avois lieu d'eſpérer que je ne ferois point mal mes affaires; je m'aſſociai avec deux

marchands jouailiers de Bagdad, qui avoient été amis d'Abdallah, & qui devoient aller trafiquer à Ormus. Nous nous rendîmes tous trois à Basra ; nous y affrétâmes un vaisseau, & nous nous embarquâmes sur le golfe qui porte le nom de cette ville.

Nous vivions en bonne intelligence ; & notre vaisseau, poussé par un vent favorable, fendoit légèrement les flots. Nous passions les jours à nous réjouïr, & le cours de notre navigation alloit finïr au gré de nos souhaits, quand mes deux associés me firent connoître que je n'étois pas en société avec de fort honnêtes gens. Nous étions prêts d'arriver à la pointe du golfe & de prendre terre, ce qui nous mit de bonne humeur. Dans la joie qui nous animoit, nous n'épargnâmes pas les vins (1) exquis, dont nous avions eu soin de faire provision à Basra ; après avoir bien bu, je m'endormis au milieu de la nuit, tout habillé, sur un sopha : tandis que je dormois d'un profond sommeil, mes associés me prirent entre leurs bras, & par une fenêtre

(1) Quoique le vin soit défendu aux mahométans, les personnes de quelque condition ne se font pas un scrupule d'en boire en particulier.

du vaisseau me précipitèrent dans la mer ; je devois trouver la mort dans ses abîmes, & je ne comprends pas comment il est possible que je vive encore, après cette aventure ; mais la mer étoit grosse, & les vagues, comme si le ciel leur eût défendu de m'engloutir, m'emportèrent jusqu'au pied d'une montagne, qui resserroit d'un côté la pointe du golfe; je me trouvai même sain & sauf sur le rivage, où je passai le reste de la nuit à remercier Dieu de ma délivrance, que je ne pouvois assez admirer.

Dès que le jour parut, je grimpai avec beaucoup de peine au haut de la montagne, qui étoit très-escarpée ; j'y rencontrai plusieurs paysans des environs, qui s'occupoient à tirer du crystal pour l'aller vendre ensuite à Ormus ; je leur contai à quel péril ma vie venoit d'être exposée, & il leur sembla, comme à moi, que je n'en étois échappé que par miracle. Ces bonnes gens eurent pitié de mon sort ; ils me firent part de leurs provisions, qui consistoient en miel & en ris, & ils me conduisirent à la grande ville d'Ormus, aussitôt qu'ils eurent leurs charges de crystal : j'allai loger dans un caravansérail, où le

premier objet qui s'offrit à mes yeux fut un de mes aſſociés.

Il parut aſſez ſurpris de voir un homme qu'il croyoit avoir déjà ſervi de pâture à quelque monſtre marin : il courut chercher ſon camarade, pour l'avertir de mon arrivée, & concerter la réception qu'ils me feroient tous deux. Ils eurent bientôt pris leur parti ; je les vis un moment après l'un & l'autre ; ils vinrent dans la cour où j'étois, & ſe préſentèrent devant moi, ſans faire ſemblant de me connoître : ah ! perfides, leur dis-je, le ciel a rendu votre trahiſon inutile ; je vis encore malgré votre barbarie ; remettez promptement entre mes mains toutes mes pierreries ; je ne veux plus être en ſociété avec de ſi méchans hommes. A ce diſcours, qui devoit les confondre, ils eurent l'impudence de me faire cette réponſe : ô voleur ! ô ſcélérat ! qui es-tu, & d'où viens-tu ? quelles pierreries, quels effets avons-nous qui t'appartiennent ? En parlant ainſi, ils me donnèrent pluſieurs coups de bâton ; & comme je les menaçois de m'aller plaindre au cadi, ils me prévinrent, & ſe rendirent chez ce juge ; ils lui firent de profondes révérences, & après lui avoir préſenté quelques pierreries

qu'ils avoient ſur eux, & qui peut-être étoient à moi, ils lui dirent : ô flambeau de l'équité, lumière qui diſſipez les ténèbres de la mauvaiſe foi ! nous avons recours à vous; nous ſommes de foibles étrangers; nous venons du bout du monde trafiquer ici : eſt-il juſte qu'un voleur nous inſulte ? & permettrez-vous qu'il nous enlève par une impoſture, ce que nous n'avons acquis qu'après mille travaux & qu'au péril de nos vies ? Qui eſt l'homme dont vous vous plaignez, leur dit le çadi ? Monſeigneur, lui répondirent-ils, nous ne le connoiſſons point, nous ne l'avons jamais vu. J'arrivai chez le juge dans ce moment-là; ils s'écrièrent dès qu'ils m'apperçurent : le voilà, monſeigneur, le voilà, ce miſérable, ce voleur inſigne, qui même eſt aſſez hardi pour venir juſque dans votre palais, s'expoſer à vos regards qui doivent épouvanter les coupables : grand juge ! daignez nous protéger.

Je m'approchai du cadi pour parler à mon tour; mais n'ayant point de préſens à lui offrir, il me fut impoſſible de me faire écouter. L'air ferme & tranquille que me donnoit le témoignage de ma conſcience, paſſa même dans ſon eſprit prévenu pour

une marque d'effronterie ; il ordonna ſur le champ à ſes aſas (1) de me conduire en priſon ; ce qu'ils exécutèrent fort exactement ; de ſorte que pendant qu'on me chargeoit de fers, mes aſſociés s'en retournèrent triomphans, & bien perſuadés que j'aurois beſoin d'un nouveau miracle pour me tirer des mains du cadi.

LXXXV. JOUR.

JE n'en ſerois pas en effet ſorti, peut-être, auſſi heureuſement que du golfe, ſans un incident qui ſurvint, & qui étoit encore un effet viſible de la bonté du ciel. Les payſans qui m'avoient amené à Ormus, apprirent par hazard qu'on m'avoit empriſonné : touchés de compaſſion, ils allèrent trouver le cadi ; ils lui dirent comment ils m'avoient rencontré, & lui firent un détail de tout ce que je leur avois conté dans la montagne. Le juge, ſur leur rapport, ouvrit les yeux, ſe repentit de n'avoir pas

(1) Archers.

voulu m'entendre, & résolut d'approfondir l'affaire. Il envoya chercher les deux marchands au caravanférail ; mais ils n'y étoient plus ; ils avoient déjà regagné leur vaisfeau, & pris le large ; car, malgré la prévention du juge, je ne laiffois pas de leur caufer de l'inquiétude. Une fi prompte fuite acheva de perfuader au cadi que j'étois en prifon injuftement ; il me fit mettre en liberté, & voilà quelle fut la fin de la fociété que j'avois faite avec ces deux honnêtes jouailiers.

Echappé de la mer & de la juftice, j'aurois dû me regarder comme un homme qui n'avoit pas peu de grâces à rendre au ciel ; mais j'étois dans une fituation à ne lui pas tenir grand compte de m'avoir confervé ; fans argent, fans amis, fans crédit, je me voyois réduit à fubfifter de charité, ou à me laiffer mourir de faim. Je fortis d'Ormus fans favoir ce que je deviendrois, & marchai vers la prairie de Lar, qui eft entre les montagnes & la mer du fein Perfique. En y arrivant, je rencontrai une caravane de marchands de l'Indoftan, qui en décampoit pour prendre le chemin de Chiras ; je me joignis à ces marchands, & par les petits fervices que je leur rendis, je

trouvai moyen de ſubſiſter; j'allai avec eux à Chiras, où je m'arrêtai; le roi Schah Tahmaſpe tenoit ſa cour dans cette ville.

Un jour, comme je revenois de la grande moſquée au caravanſérail où j'étois logé, j'apperçus un officier du roi de Perſe; il étoit vêtu de riches habits, & parfaitement bien fait; il me regarda fort attentivement, il m'aborda, & me dit: O jeune homme, de quel pays es-tu? je vois bien que tu es étranger, & je ne crois pas que tu ſois dans la proſpérité: je répondis que j'étois de Bagdad, & qu'à l'égard de ſa conjecture, elle n'étoit que trop véritable; enſuite je lui racontai mon hiſtoire aſſez ſuccinctement: il parut l'écouter avec attention, & ſe montra ſenſible à mon malheur. Quel âge as-tu, me dit-il? Je ſuis, repartis-je, dans ma dix-neuvième année; il m'ordonna de le ſuivre; il marcha devant moi, & prit le chemin du palais du roi, où j'entrai avec lui; il me mena dans un fort bel appartement où il me dit: Comment te nommes-tu? Je lui répondis que je m'appelois Haſan; il me fit encore pluſieurs autres queſtions; &, ſatisfait de mes réponſes: Haſan, reprit-il, je ſuis touché de ton infortune, & je veux te ſervir de père; apprends

que je ſuis le capitaine aga (1) du roi de Perſe ; il y a une place de page vacante dans la caſoda (2) ; je te choiſis pour la remplir ; tu es beau , jeune & bien fait ; je ne puis faire un meilleur choix : il n'y a point de caſodali (3) préſentement que tu ne ſurpaſſes en bonne mine.

Je remerciai le capi - aga de toutes les bontés qu'il me témoignoit ; il me prit ſous ſa protection, & me fit donner un habillement de page. On m'inſtruiſit de tous mes devoirs, & je commençai à m'en acquitter d'une manière qui m'attira bientôt l'eſtime de nos Zuluflis (4) , & fit honneur à mon patron.

Il étoit défendu, ſous peine de la vie, à tous les pages des douze chambres, de même qu'à tous les officiers du palais &

---

(1) C'eſt le capitaine de la porte de la chambre du roi de Perſe : c'eſt lui qui choiſit les pages quand il en manque quelques-uns.

(2) *Caſoda.* C'eſt la chambre du roi.

(3) On appelle ainſi les pages de la chambre du roi. Les pages des autres chambres ſe nomment autrement.

(4) Ce ſont ſix officiers des pages de la chambre du roi, ainſi nommés, parce qu'ils portent deux paquets de cheveux bouclés qui pendent depuis le haut des tempes juſqu'au cou.

aux ſoldats de la garde, de demeurer la nuit dans les jardins du ſerrail après une heure marquée, parce que les femmes s'y promenoient quelquefois. J'y étois un ſoir tout ſeul, & je rêvois à mes malheurs; je m'abandonnai ſi bien à mes réflexions, que ſans m'en appercevoir, je laiſſai paſſer le temps preſcrit aux hommes pour ſe retirer. Je ſortis pourtant de ma rêverie; & jugeant que le moment de la retraite ne devoit pas être éloigné, je marchois avec précipitation pour r'entrer dans le palais, lorſqu'une dame, au détour d'une allée, ſe préſenta tout-à-coup devant moi. Elle avoit un port majeſtueux; &, malgré l'obſcurité de la nuit, je remarquai qu'elle avoit de la jeuneſſe & de la beauté.

Vous allez bien vîte, me dit-elle; qui peut vous obliger à courir ainſi? J'ai mes raiſons, lui répondis-je; ſi vous êtes de ce palais, comme je n'en doute pas, vous ne pouvez les ignorer. Vous ſavez qu'il eſt défendu aux hommes de ſe trouver dans ces jardins après une certaine heure, & qu'il y va de la vie de contrevenir à cette déſenſe. Vous vous aviſez un peu tard de vous retirer, reprit la dame, l'heure eſt paſſée; mais vous en devez ſavoir bon gré

à votre étoile ; car ſans cela vous ne m'auriez pas rencontrée. Que je ſuis malheureux ! m'écriai-je, ſans faire attention à d'autres choſes qu'au nouveau danger où je voyois mes jours : pourquoi faut-il que je me ſois laiſſé ſurprendre par le temps ? Ne vous affligez pas, dit la dame ; votre affliction m'outrage, ne devriez-vous pas être déjà conſolé de votre malheur ? Regardez-moi ; je ne ſuis point mal faite ; je n'ai que dix-huit ans : & pour le viſage, je me flatte de ne l'avoir pas déſagréable : Belle dame, lui dis-je, quoique la nuit dérobe à mes yeux une partie de vos charmes, j'en découvre plus qu'il n'en faut pour m'enchanter ; mais entrez dans ma ſituation, & convenez qu'elle eſt un peu triſte. Il eſt vrai, répliqua-t-elle, que le péril où vous êtes ne préſente pas à l'eſprit des idées bien riantes ; votre perte pourtant n'eſt peut-être pas ſi aſſurée que vous vous l'imaginez ; le roi eſt un bon prince, qui pourra vous pardonner.

Qui êtes-vous ? madame, lui repartis-je, je ſuis Caſodali : ah ! vraiment, interrompit-elle, pour un page, vous faites bien des réflexions ; l'Atemadolet (1) n'en feroit pas

(1) *L'Atemadolet*. C'eſt le grand viſir de Perſe.

davantage : hé ! croyez moi, n'ayez point d'inquiétude aujourd'hui de ce qui doit vous arriver demain, vous ne le ſavez pas ; le ciel s'en eſt réſervé la connoiſſance, & vous a déjà peut-être préparé une voie pour ſortir d'embarras ; laiſſez donc là l'avenir, & ne ſoyez occupé que du préſent. Si vous ſaviez qui je ſuis, & tout l'honneur que vous fait cette aventure, au-lieu d'empoiſonner des momens ſi doux par des réflexions amères, vous vous eſtimeriez le plus heureux des hommes.

Enfin, la dame, à force de m'agacer, diſſipa la crainte qui m'agitoit. L'image du châtiment qui me menaçoit s'effaça inſenſiblement de mon eſprit; &, me livrant tout entier aux flatteuſes eſpérances qu'on me laiſſoit concevoir, je ne ſongeai plus qu'à profiter de l'occaſion. J'embraſſai la dame avec tranſport, mais bien loin de ſe prêter à mes careſſes, elle fit un cri en me repouſſant très-rudement, & auſſitôt je vis paroître dix ou douze femmes qui s'étoient cachées pour entendre notre converſation.

LXXXVI. JOUR.

IL ne me fut pas difficile alors de m'appercevoir que la perſonne qui venoit de me donner ſi beau jeu, s'étoit moquée de moi. Je jugeai que c'étoit quelque eſclave de la princeſſe de Perſe, qui, pour ſe divertir, avoit voulu faire l'aventurière; toutes les autres femmes accoururent promptement à ſon ſecours en éclatant de rire, & la trouvant un peu tremblante de la frayeur que je lui avois cauſée, Calé-Cairi, lui dit une d'entr'elles, avez-vous encore envie de prendre de pareils paſſe-temps? Ho pour cela non, répondit Calé-Cairi, cela ne m'arrivera plus; je ſuis bien payée de ma curioſité.

Les eſclaves commencèrent enſuite à m'environner & à plaiſanter. Ce page, diſoit l'une, eſt un peu vif, il eſt né pour les belles aventures: ſi jamais, diſoit une autre, je me promène toute ſeule la nuit, je ſouhaite de n'en pas trouver un plus ſot. Quoique page, j'étois fort déconcerté de toutes leurs plaiſanteries, qu'elles accompagnoient

de longs éclats de rire : quand elles m'auroient raillé pour avoir été trop timide, je n'aurois pas été plus honteux.

Il leur échappa aussi des railleries sur l'heure de la retraite que j'avois laissé passer ; elles dirent que c'étoit dommage que je périsse, & que je méritois bien qu'on me sauvât la vie, puisque j'étois si dévoué au service des dames. Alors celle que j'avois entendu nommer Calé-Cairi s'adressant à une autre, lui dit : c'est à vous, ma princesse, c'est à vous d'ordonner de son sort ; voulez-vous qu'on l'abandonne, ou qu'on lui prête du secours ? Il faut le délivrer du danger où il est, répondit la princesse ; qu'il vive ; j'y consens : il faut même, afin qu'il se souvienne plus long-temps de cette aventure, la rendre encore plus agréable pour lui : faisons-le entrer dans mon appartement, qu'aucun homme jusqu'ici ne peut se vanter d'avoir vu. Aussi-tôt deux esclaves allèrent chercher une robe de femme, & me l'apportent ; je m'en revêtis, & me mêlant parmi les personnes de la suite de la princesse, je l'accompagnai jusques dans son appartement, qu'éclairoit une infinité de bougies parfumées, qui se faisoient agréablement sentir ; il me parut aussi riche que celui du

roi ; l'or & l'argent y brilloient de toutes parts.

En entrant dans la chambre de Zélica Beghume, c'eſt ainſi que ſe nommoit la princeſſe de Perſe, je remarquai qu'il y avoit au milieu, ſur le tapis de pied, quinze ou vingt grands carreaux de brocard diſpoſés en rond : toutes les dames s'allèrent jeter deſſus, & l'on m'obligea de m'y aſſeoir auſſi ; enſuite Zélica demanda des rafraîchiſſemens. Six vieilles eſclaves, moins richement vêtues que celles qui étoient aſſiſes, parurent à l'inſtant ; elles nous diſtribuèrent des mahramas (1), & ſervirent peu de temps après dans un grand baſſin de martabani (2), une ſalade compoſée de lait caillé, de jus de citron & de tranches de concombres (3). On apporta une cuillère de cocnos (4) à la princeſſe, qui prit d'abord une cuillerée de ſalade, la mangea, & donna auſſi-tôt ſa cuillère à la première

(1) Ce ſont des petits quarrés d'étoffe qu'on ſe met ſur les genoux pour s'eſſuyer les doigts.

(2) *Martabani.* C'eſt de la porcelaine verte.

(3) Les concombres de Perſe ſont fort bons, & ne ſont point de mal, quoiqu'on les mange cruds.

(4) Les cuillères du roi de Perſe ſont faites de bec de cocnos. C'eſt un oiſeau fort eſtimé.

efclave qui étoit affife auprès d'elle à fa droite; cette efclave fit la même chofe que fa maîtreffe, fi bien que toute la compagnie fe fervit de la même cuillère à la ronde, jufqu'à ce qu'il n'y eût plus rien dans le baffin. Alors les fix vieilles efclaves dont j'ai parlé nous préfentèrent de fort belle eau dans des coupes de cryftal.

Après ce repas, l'entretien devint auffi vif que fi nous euffions bu du vin ou de l'eau-de-vie de dattes. Calé-Cairi, qui par hafard ou autrement, s'étoit placée vis-à-vis de moi, me regardoit quelquefois en fouriant, & fembloit vouloir me faire comprendre par fes regards qu'elle me pardonnoit la vivacité que j'avois fait pàroître dans le jardin. De mon côté, je jetois les yeux fur elle de temps-en-temps; mais je les baiffois dès que je remarquois qu'elle avoit la vue fur moi; j'avois la contenance très-embarraffée, quelqu'effort que je fiffe pour témoigner un peu d'affurance fur mon vifage & dans mes actions. La princeffe & fes femmes, qui s'en appercevoient bien, tâchèrent de m'infpirer de la hardieffe; Zélica me demanda mon nom, & depuis quand j'étois page de la Cafoda.

Après que j'eus fatisfait fa curiofité, elle

me dit : hé bien, Hasan, prenez un air plus libre ; oubliez que vous êtes dans un appartement dont l'entrée est interdite aux hommes ; oubliez que je suis Zélica ; parlez-nous comme si vous étiez avec de petites bourgeoises de Chiras ; envisagez toutes ces jeunes personnes ; examinez-les avec attention, & dites franchement quelle est celle d'entre nous qui vous plaît davantage.

LXXXVII. JOUR.

LA princesse de Perse, au lieu de me donner de l'assurance par ce discours, comme elle se l'imaginoit, ne fit qu'augmenter mon trouble & mon embarras. Je vois bien, Hasan, me dit-elle, que j'exige de vous une chose qui vous fait de la peine ; vous craignez sans doute, qu'en vous déclarant pour l'une, vous ne déplaisiez à toutes les autres ; mais que cette crainte ne vous arrête pas ; que rien ne vous contraigne ; mes femmes sont tellement unies, que vous ne sauriez altérer leur union : considérez-nous donc, & faites nous connoître celle que vous choisiriez pour maîtresse, s'il vous étoit per-

mis de faire un choix.

Quoique les esclaves de Zélica fussent parfaitement belles, & que cette princesse même eût de quoi se flatter de la préférence, mon cœur se rendit sans balancer aux charmes de Calé-Cairi; mais cachant des sentimens qui me sembloient faire injure à Zélica, je dis à cette princesse qu'elle ne devoit point se mettre sur les rangs, ni disputer un cœur avec ses esclaves; puisque telle étoit sa beauté, que par-tout où elle paroîtroit, on ne pourroit avoir des yeux que pour elle. En disant ces paroles, je ne pus m'empêcher de regarder Calé-Cairi d'une manière qui lui fit assez juger que la flatterie seule me les avoit dictées. Zélica s'en apperçut aussi: Hasan, me dit-elle, vous êtes trop flatteur; je veux plus de sincérité; je suis persuadée que vous ne dites pas ce que vous pensez; donnez-moi la satisfaction que je vous demande; découvrez-nous le fond de votre ame; toutes mes femmes vous en prient; vous ne pouvez nous faire un plus grand plaisir. Effectivement les esclaves m'en pressèrent; Calé-Cairi sur-tout se montroit la plus ardente à me faire parler, comme si elle eût deviné qu'elle y étoit la plus intéressée.

Je me rendis enfin à leurs instances; je

bannis ma timidité, & m'adreſſant à Zélica : ma princeſſe, lui dis-je, je vais donc vous ſatisfaire : il ſeroit difficile de décider qui eſt la plus belle dame, vous avez toutes une beauté raviſſante ; mais l'aimable Calé-Cairi eſt celle pour qui je me ſens le plus d'inclination.

Je n'eus pas achevé ces mots, que les eſclaves commencèrent à faire de grands éclats de rire, ſans qu'il parût ſur leurs viſages la moindre marque de dépit : ſont-ce là des femmes, dis-je en moi-même ? Zélica, au lieu de me laiſſer voir que ma franchiſe l'eût offenſée, me dit : je ſuis bien aiſe, Haſan, que vous ayez donné la préférence à Calé-Cairi ; c'eſt ma favorite, & cela prouve que vous n'avez pas le goût mauvais. Vous ne connoiſſez pas tout le prix de la perſonne que vous avez choiſie ; telle que vous nous voyez, nous ſommes toutes d'aſſez bonne foi pour avouer que nous ne la valons pas. La princeſſe & les eſclaves plaiſantèrent enſuite Calé-Cairi ſur le triomphe que venoient de remporter ſes charmes, ce qu'elle ſoutint avec beaucoup d'eſprit. Après cela, Zélica fit apporter un luth, & le mettant entre les mains de Calé-Cairi : montrez à votre amant, lui dit-elle, ce

que vous ſavez faire. L'eſclave favorite accorda le luth, & en joua d'une manière qui me ravit; elle l'accompagna de ſa voix, & chanta une chanſon dont le ſens étoit, que *lorſqu'on a fait choix d'un objet aimable, il faut l'aimer toute ſa vie.* En chantant, elle tournoit de temps en temps vers moi les yeux ſi tendrement, qu'oubliant tout-à-coup devant qui j'étois, je me jetai à ſes pieds, tranſporté d'amour & de plaiſir. Mon action donna lieu à de nouveaux éclats de rire, qui durèrent juſqu'à ce qu'une vieille eſclave vint avertir que le jour alloit bientôt paroître, & que ſi l'on vouloit me faire ſortir de l'appartement des femmes, il n'y avoit point de temps à perdre.

Alors Zélica, de même que ſes femmes, ne ſongeant plus qu'à ſe repoſer, me dit de ſuivre la vieille eſclave, qui me mena dans pluſieurs galeries, & par mille détours me fit arriver à une petite porte dont elle avoit la clef: elle l'ouvrit: je ſortis, & je m'apperçus dès qu'il fut jour, que j'étois hors l'enceinte du palais.

LXXXVIII.

LXXXVIII. JOUR.

VOILA de quelle manière je fortis de l'appartement de la princeffe Zélica Beghume ; & du nouveau péril où je m'étois imprudemment jeté moi-même. Je rejoignis mes camarades quelques heures après. L'Oda Bachi (1) me demanda pourquoi j'avois couché hors du palais. Je lui répondis qu'un de mes amis, marchand de Chiras, qui venoit de partir pour Bafra avec toute fa famille, m'avoit retenu chez lui, & que nous avions paffé la nuit à boire. Il me crut, & j'en fus quitte pour quelques réprimandes.

J'étois trop charmé de mon aventure pour l'oublier ; j'en rappelois à tous momens jufqu'aux moindres circonftances, & particulièrement celles qui flattoient le plus ma vanité ; c'eft-à-dire, qui me faifoient croire que je m'étois attiré l'attention de l'efclave favorite de la princeffe. Huit jours après, un eunuque vint à la porte de la chambre

(1) L'*Oda Bachi.* C'eft le maître des pages, & celui qui a le pouvoir de les châtier lorfqu'ils ont commis quelque faute.

du roi, & dit qu'il vouloit me parler. Je l'allai trouver, pour lui demander de quoi il s'agiſſoit. Ne vous appelez-vous pas Haſan, me dit-il ? Je lui répondis qu'oui. En même-temps il me mit entre les mains un billet, & diſparut auſſi-tôt. On me mandoit que ſi j'étois d'humeur à me trouver encore la nuit prochaine dans les jardins du ſerrail, après l'heure de la retraite, au même endroit où l'on m'avoit rencontré, j'y verrois une perſonne qui étoit très-ſenſible à la préférence que je lui avois donnée ſur toutes les femmes de la princeſſe.

Quoique j'euſſe ſoupçonné Calé-Cairi d'avoir pris du goût pour moi, je ne m'attendois point à recevoir cette lettre. Enivré de ma bonne fortune, je demandai à l'Oda-Bachi permiſſion d'aller voir un Derviche de mon pays, fraîchement arrivé de la Mecque ; ce qui m'ayant été accordé, je courus, je volai dans les jardins du ſerrail dès que la nuit fut venue. Si la première fois je m'étois laiſſé ſurprendre par le temps, en récompenſe il me parut bien long dans l'attente des plaiſirs que je me promettois alors ; je crus que l'heure de la retraite ne viendroit jamais. Elle vint pourtant, & j'apperçus, peu de temps après, une dame,

que je reconnus à ſa taille & à ſon air pour Calé-Cairi.

Je m'approchai d'elle, tout tranſporté de plaiſir & de joie; & me proſternant à ſes pieds, je demeurai le viſage contre terre, ſans pouvoir dire une parole, tant j'étois hors de moi-même. Levez-vous, Haſan, me dit-elle; je veux ſavoir ſi vous m'aimez: pour me le perſuader, il faut d'autres preuves que ce ſilence tendre & paſſionné. Parlez-moi ſans déguiſement: eſt-il poſſible que vous m'ayez trouvée plus belle que toutes mes compagnes, & que la princeſſe Zélica même; croirai-je qu'en effet vos yeux me ſont plus favorables qu'à elle? N'en doutez pas, lui répondis-je, trop aimable Calé-Cairi; lorſque la princeſſe & ſes femmes forcèrent ma bouche à prononcer entre vous & elles, il y avoit déjà long-temps que mon cœur s'étoit déclaré pour vous. Depuis cette heureuſe nuit, je n'ai pu me diſtraire un moment de votre image, & vous auriez toujours été préſente à mon eſprit, quand vous n'auriez jamais eu de bonté pour moi.

Je ſuis ravie, repartit-elle, de vous avoir inſpiré tant d'amour; car de mon côté, je l'avouerai, je n'ai pu me défendre de pren-

dre de l'amitié pour vous. Votre jeuneſſe, votre bonne mine, votre eſprit vif & brillant, & plus que tout cela peut-être, la préférence que vous m'avez donnée ſur de fort jolies perſonnes, vous a rendu aimable à mes yeux: la démarche que je fais le prouve aſſez; mais hélas! mon cher Haſan, ajouta-t-elle en ſoupirant, je ne ſais ſi je dois m'applaudir de ma conquête, ou ſi je ne dois pas plutôt la regarder comme une choſe qui va faire le malheur de ma vie.

Hé! madame, lui dis-je, pourquoi, au milieu des tranſports que votre préſence me cauſe, écoutez-vous un noir preſſentiment? ce n'eſt pas, repartit-elle, une crainte inſenſée qui vient en ce moment troubler nos plaiſirs; mes allarmes ne ſont que trop bien fondées, & vous ne ſavez pas ce qui fait ma peine; la princeſſe Zélica vous aime; &, s'affranchiſſant bientôt du joug ſuperbe auquel elle eſt liée, elle doit vous annoncer votre bonheur. Quand elle vous avouera que vous avez ſu lui plaire, comment recevrez-vous un aveu ſi glorieux? l'amour que vous avez pour moi tiendra-t-il contre l'honneur d'avoir pour maîtreſſe la première princeſſe du monde? Oui, charmante Calé-Cairi, interrompis-je en cet en-

droit, vous l'emporterez ſur Zélica : plût au ciel que vous puiſſiez avoir une rivale encore plus redoutable, vous verriez que rien ne ſauroit ébranler la conſtance d'un cœur qui vous eſt aſſervi ! Quand Schah Tahmaſpe n'auroit point de fils pour lui ſuccèder, quand il ſe dépouilleroit du royaume de Perſe pour le donner à ſon gendre, & qu'il dépendroit de moi de l'être, je vous ſacrifierois une ſi haute fortune. A ! malheureux Haſan, s'écria la dame, où vous emporte votre amour ! quelle funeſte aſſurance vous me donnez de votre fidèlité ; vous oubliez que je ſuis eſclave de la princeſſe de Perſe. Si vous payez ſes bontés d'ingratitude, vous attirerez ſur nous ſa colère, & nous péririons tous deux ; il vaut mieux que je vous cède à une rivale ſi puiſſante ; c'eſt le ſeul moyen de nous conſerver.

Non, non, répliquai-je bruſquement, il en eſt un autre que mon déſeſpoir choiſira plutôt ; c'eſt de me bannir de la cour ; ma retraite vous mettra d'abord à couvert de la vengeance de Zélica, & vous rendra votre tranquillité ; & tandis que peu-à-peu vous oublierez l'infortuné Haſan, il ira dans les déſerts chercher la fin de ſes malheurs. J'étois ſi pénétré de ce que je diſois, que la

dame se rendit à ma douleur, & me dit: cessez, Hasan, de vous abandonner à une affliction superflue; vous êtes dans l'erreur, & vous paroissez mériter qu'on vous détrompe: je ne suis point une esclave de la princesse Zélica; je suis Zélica même: la nuit que vous êtes venu dans mon appartement, j'ai passé pour Calé-Cairi, & vous avez pris Calé-Cairi pour moi. A ces mots, elle appela une de ses femmes, qui sortant d'entre quelques cyprès où elle se tenoit cachée, accourut vîte à sa voix, & je reconnus en effet cette esclave pour la dame que je croyois être la princesse de Perse.

LXXXIX. JOUR.

VOUS voyez, Hasan, me dit Zélica, vous voyez la véritable Calé-Cairi; je lui rends son nom & je reprends le mien; je ne veux pas me déguiser plus longtemps, ni vous cacher l'importance de la conquête que vous avez faite; connoissez donc toute la gloire de votre triomphe. Quoique vous ayez plus d'amour que d'ambition, je suis persuadée que vous n'apprenez pas, sans un nouveau

plaifir, que c'eft une princeffe qui vous aime.

Je ne manquai pas de dire à Zélica que je ne pouvois concevoir l'excès de mon bonheur, ni comment j'avois mérité que du faîte des grandeurs où elle étoit élevée, elle daignât defcendre jufqu'à moi, & me venir chercher dans le néant, pour me faire un fort digne de l'envie des plus grands rois du monde. Enfin, furpris, enchanté des bontés de la princeffe, je commençai à me répandre en difcours pleins de reconnoiffance; mais elle m'interrompit: Hafan, me dit-elle, ceffez d'être étonné de ce que je fais pour vous; la fierté a peu d'empire fur des femmes renfermées: nous fuivons, fans réfiftance, les mouvemens de notre cœur: vous êtes aimable, vous m'avez plu; cela fuffit pour mériter mes bontés.

Nous pafsâmes prefque toute la nuit à nous promener & à nous entretenir; & le jour nous auroit fans doute furpris dans les jardins, fi Calé-Cairi, qui étoit avec nous, n'eût pris foin de nous avertir qu'il étoit temps de nous retirer. Il fallut donc nous féparer; mais avant que je quittaffe Zélica, cette princeffe me dit: adieu, Hafan, penfez toujours à moi; nous nous reverrons encore, & je promets de vous faire bientôt

connoître jusqu'à quel point vous m'êtes cher. Je me jetai à ses pieds pour la remercier d'une promesse si flatteuse, après quoi Calé-Cairi me fit faire les mêmes détours que j'avois faits la première fois, & me mit hors l'enceinte du serrail.

Aimé de l'auguste princesse que j'idolâtrois, & me faisant une image charmante de ce qu'elle m'avoit promis, je m'abandonnai le lendemain & les jours suivans aux plus agréables idées qui puissent se présenter à l'esprit. C'étoit alors qu'on pouvoit dire qu'il y avoit sur la terre un homme heureux, si toutefois l'impatience de revoir Zélica me permettoit de l'être. Enfin, je me trouvois dans la situation qui fait le plus de plaisir aux amans, c'est-à-dire, que je touchois au moment qui devoit combler mes vœux, lorsqu'un évènement imprévu vint tout-à-coup m'enlever mes orgueilleuses espérances. J'entendis dire que la princesse Zélica étoit tombée malade, & deux jours après le bruit de sa mort se répandit dans le palais. Je ne voulois pas croire cette funeste nouvelle, & il fallut, pour y ajouter foi, que je visse préparer la pompe funèbre. Mes yeux, hélas! en furent les tristes témoins, & voici quel en fut l'ordre.

Tous les pages des douze chambres marchoient les premiers, nuds depuis la tête jusqu'à la ceinture : les uns s'égratignoient les bras, pour témoigner leur zèle & leur douleur ; les autres y faisoient des caractères ; & moi, profitant d'une si belle occasion de marquer le regret sincère, ou plutôt le désespoir dont j'étois saisi, je me déchirai le corps, je me mis tout en sang. Nos officiers nous suivoient d'un pas lent & d'un air grave ; ils avoient derrière eux de longs rouleaux de papier de la Chine, déroulés & attachés à leurs turbans, & sur lesquels étoient écrits divers passages de l'Alcoran, avec quelques vers à la louange de Zélica, qu'ils chantoient d'un air aussi triste que respectueux. Après eux, paroissoit le corps dans un cercueil de bois de sandal, élevé sur un brancard d'ivoire que portoient douze hommes de qualité ; & vingt princes, parens de Schah Tahmaspe, tenoient chacun le bout d'un cordon de soie attaché au cercueil. Toutes les femmes du palais venoient ensuite en faisant d'affreux hurlemens ; & quand le corps fut arrivé au lieu de la sépulture, tout le monde se mit à crier : *Laylah illallah* (1).

(1) Cri qu'on fait en Perse lorsqu'on enterre les morts, qui signifie : *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu.*

Je ne vis point le reste de la cérémonie, parce que l'excès de ma douleur, & le sang que j'avois perdu, me causèrent un long évanouissement. Un de nos officiers me fit promptement porter dans notre chambre, où l'on eut grand soin de moi; on me frotta le corps d'un excellent baume; si bien qu'au bout de deux jours je sentis mes forces rétablies; mais peu s'en fallut que le souvenir de la princesse ne me rendît insensé: Ah! Zélica, disois-je en moi-même à tous momens, est-ce ainsi que vous dégagez la promesse que vous me fîtes en vous quittant? est-ce là cette marque de tendresse que vous vouliez me donner? Je ne pouvois me consoler, & le séjour de Chiras me devenant insupportable, je sortis secrètement de la cour de Perse trois jours après les obsèques de la princesse Zélica.

XC. JOUR.

POSSÉDÉ de mon affliction, je marchai toute la nuit sans savoir où j'allois ni où je devois aller. Le lendemain matin, m'étant arrêté pour me reposer, il passa près de moi

un jeune homme qui avoit un habillement fort extraordinaire ; il vint à moi, me falua, me préfenta un rameau verd qu'il tenoit à la main ; & après m'avoir obligé par fes civilités à l'accepter, il fe mit à réciter des vers Perfans, pour m'engager à lui faire l'aumône ; comme je n'avois rien, je ne pouvois rien lui donner ; il crut que je n'entendois pas la langue perfanne, il récita des vers Arabes ; mais voyant qu'il ne réuffiffoit pas mieux d'une façon que de l'autre, & que je ne faifois pas ce qu'il fouhaitoit, il me dit : Frère, je ne puis me perfuader que tu manques de charité ; je crois plutôt que tu n'as pas de quoi l'exercer : Vous êtes au fait, lui répondis-je ; tel que vous me voyez, je n'ai pas feulement un afpre, & je ne fais où donner de la tête : Ah ! malheureux, s'écria-t-il, quelle étrange condition eft la tienne ! tu me fais pitié, je veux te fecourir.

J'étois affez furpris d'entendre parler ainfi un homme qui venoit de me demander l'aumône, & je croyois que le fecours qu'il m'offroit n'étoit autre chofe que des prières & des vœux, lorfque pourfuivant fon difcours : Je fuis, ajouta-t-il, un de ces bons enfans qu'on appelle Faquirs (1) : quoique

(1) *Les Faquirs* font des gens qui font profeffion

nous vivons de charité, nous ne laiſſons pas de vivre dans l'abondance, parce que nous ſavons exciter la pitié des hommes par un air de mortification & de pénitence que nous nous donnons. Véritablement, il y a des Faquirs qui ſont aſſez ſimples pour être tels qu'ils paroiſſent, qui mènent une vie ſi auſ-

---

d'une vie auſtère; mais la plupart ſont des hypocrites: ils vont de royaume en royaume chercher des aventures; ce ſont des vagabonds. En voici le portrait: ils n'ont pour tout habit qu'une chemiſe qui leur va juſqu'au deſſous du genou, & dont le bas eſt en falbala; elle eſt ouverte par le haut juſqu'au nombril & ſans manches; deux nœuds la tiennent attachée ſur les deux épaules; cette chemiſe s'appelle *kafen*, c'eſt-à-dire ſuaire: ils ont donc les bras nuds auſſi bien que les jambes, & ils portent des ſandales nommées *nalén*; ils ont ſur la tête, qui eſt ordinairement raſe, une petite calotte de toile jaune brodée, avec un petit bouton au-deſſus. Leur ceinture eſt faite de griffes de lion, & l'on y voit trois choſes attachées, *ſikhtché-kard*, ou un long couteau, un cornet de buſle comme nos vachers, & enfin, une corde au bout de laquelle pend un gros grelot qu'ils font entendre, en criant: *La Ilach Illailah Hindi fagir Ullah.* Ces paroles ſignifient, Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu; l'Indien eſt le pauvre de Dieu. Ce grelot s'appelle *zenghe Hayderi. Zenghe* veut dire ſonnette, & *Hayder* eſt le nom de leur fondateur *Schéc Hayder.* Outre cela, ils ont à la main une pique garnie de rubans par le haut, comme celle des pélerins de Saint-Michel.

tère,

tère, qu'ils feront quelquefois dix jours entiers fans prendre la moindre nourriture. Nous fommes un peu plus relâchés que ceux-là; nous ne nous piquons pas d'avoir le fond de leurs vertus, nous en confervons feulement les apparences. Veux-tu devenir un de nos confrères? J'en vais trouver deux qui font à Boft; fi tu es d'humeur à faire le quatrième, tu n'as qu'à me fuivre. N'étant pas accoutumé, lui dis-je, à vos pratiques de dévotion, je crains de m'en acquitter mal. Tu te moques, interrompit-il, avec tes pratiques; je te le répète encore, nous ne fommes pas des Faquirs rigides; en un mot, nous n'en avons que l'habit.

Quoique ce Faquir, par fes paroles, me fît connoître que fes deux confrères & lui étoient trois libertins, je ne refufai pas de me joindre à eux. Outre que je me trouvois dans un état miférable, je n'avois pas appris parmi les pages à être fcrupuleux fur les liaifons. Auffi-tôt que j'eus dit au Faquir que je confentois à faire ce qu'il fouhaitoit, il me conduifit à Boft, en me faifant fubfifter fur la route, de dattes, de ris & d'autres provifions qu'on lui donnoit dans les bourgs & les villages par où nous paffions. D'abord qu'on entendoit fon grelot & fon cri, les

bons musulmans accouroient avec des vivres dont on le chargeoit.

Nous arrivâmes de cette manière à la ville de Bost; nous entrâmes dans une petite maison située dans les fauxbourgs, où demeuroient les deux autres Faquirs. Ils nous reçurent à bras ouverts, & parurent charmés de la résolution que j'avois prise de vivre avec eux. Ils m'eurent bientôt initié à leurs mystères, c'est-à-dire, qu'ils m'enseignèrent toutes leurs grimaces. Quand je fus bien instruit dans l'art de tromper le peuple, ils m'habillèrent comme eux, & m'obligèrent d'aller dans la ville présenter aux honnêtes gens des fleurs ou des rameaux, & leur réciter des vers. Je revenois toujours au logis chargé de quelques pièces d'argent, qui servoient à nous faire faire bonne chère.

J'étois encore trop jeune, & j'aimois trop le plaisir naturellement, pour pouvoir résister au mauvais exemple que ces Faquirs me donnoient. Je me jetai dans toutes sortes de débauches, & par-là je perdis insensiblement le souvenir de la princesse de Perse. Ce n'est pas qu'elle ne s'offrît quelquefois à ma pensée, & qu'elle ne m'arrachât des soupirs; mais au lieu de nourrir

ces foibles restes de douleur, je n'épargnois rien pour les détruire, & je disois souvent: Pourquoi penser à Zélica, puisque Zélica n'est plus? Quand je la pleurerai toute ma vie, de quoi lui serviront mes pleurs?

XCI. JOUR.

JE passai près de deux années avec ces Faquirs, & j'y aurois demeuré bien davantage, si celui qui m'avoit attiré parmi eux, & que j'aimois plus que les autres, ne m'eût proposé de voyager. Hasan, me dit-il un jour, je commence à m'ennuyer dans cette ville, il me prend envie de courir le pays. J'ai ouï dire des merveilles de la ville de Candahar; si tu veux m'accompagner, nous verrons si l'on m'en a fait un rapport fidèle. J'y consentis, poussé par la curiosité de voir de nouveaux pays, ou, pour mieux dire, entraîné par cette puissance supérieure qui nous fait agir nécessairement.

Nous partîmes donc tous deux de Bost; & après avoir passé par plusieurs villes du Ségestan, sans nous y arrêter, nous arrivâmes à la belle ville de Candahar, qui nous

parut revêtue de fortes murailles. Nous allâmes loger dans un Caravanférail, où l'on nous reçut fort charitablement, en faveur des habits que nous portions, & c'étoit en effet ce que nous avions de plus recommandable. Nous trouvâmes tous les habitans de la ville dans un grand mouvement, parce qu'on devoit célébrer le lendemain la fête du Guilous (1). Nous apprîmes qu'à la cour on n'étoit pas moins occupé, tout le monde voulant fignaler fon zèle pour le roi Firouzchah, qui fe faifoit aimer des bons par fon équité, & encore plus craindre des méchans par la rigueur avec laquelle il les traitoit.

Comme les Faquirs entrent par-tout, fans que perfonne puiffe les en empêcher, nous allâmes à la cour le jour fuivant pour voir la fête, qui n'eut pas de quoi charmer les yeux d'un homme qui avoit vu le Guilous du roi de Perfe. Pendant que nous étions attentifs à regarder tout ce qui fe paffoit, je me fentis tirer par le bras. En même-temps je tournai la tête, & j'apperçus auprès de moi l'eunuque, qui dans le palais de Schah Tahmafpe, m'avoit donné une

---

(1) *Le Guilous.* C'eft une fête qui fe fait tous les ans le même jour que le roi a été couronné.

lettre de la part de Calé-Cairi, ou plutôt de Zélica.

Seigneur Hafan, me dit-il, je vous ai reconnu malgré l'étrange habillement qui vous couvre. Bien qu'il me femble toutefois que je ne me trompe point, je ne fais fi je ne dois pas me défier du rapport de mes yeux. Eft-il poffible que je vous rencontre ici ? Et vous, lui répondis-je, que faites-vous à Candahar ? Pourquoi avez-vous quitté la cour de Perfe ? La mort de la princeffe Zélica vous en auroit-elle écarté comme moi ? C'eft, reprit-il, ce que je ne puis vous dire préfentement ; mais je fatisferai pleinement votre curiofité, fi vous voulez vous trouver feul ici demain à la même heure. Je vous apprendrai des chofes qui vous étonneront ; d'ailleurs, je vous avertis qu'elles vous regardent.

Je lui promis de revenir feul au même endroit le jour fuivant, & je ne manquai pas de tenir ma promeffe. L'eunuque parut, il vint à moi, & me dit, fortons de ce palais, cherchons un lieu plus commode pour nous entretenir. Nous allâmes dans la ville, nous traversâmes plufieurs rues, & enfin nous nous arrêtâmes à la porte d'une affez grande maifon dont il avoit la clef. Nous y

entrâmes. Je vis des appartemens fort bien meublés, de beaux tapis de pied, de riches ſophas, & j'apperçus un jardin très-cultivé, au milieu duquel il y avoit un baſſin plein d'une fort belle eau, & bordé de marbre jaſpé.

Seigneur Haſan, me dit l'eunuque, trouvez-vous cette maiſon agréable ? Fort agréable, lui répondis-je. J'en ſuis bien aiſe, reprit-il; car je l'ai louée hier pour vous, telle que vous la voyez. Il vous faut auſſi quelques eſclaves pour vous ſervir. Je vais vous en acheter pendant que vous vous baignerez. En diſant cela, il me conduiſit dans une chambre où il y avoit des bains préparés. Au nom de Dieu, lui dis-je, apprenez-moi pourquoi vous m'avez amené ici, & quelles ſont ces choſes que vous aviez à me dire ? On vous les dira, repartit-il, en temps & lieu. Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir préſentement, que votre ſort a bien changé depuis que je vous ai rencontré, & que j'ai ordre d'en uſer avec vous comme j'en uſe. En même-temps il m'aida à me déshabiller; ce qui fut bientôt fait. Je me mis au bain, & l'eunuque ſortit en me priant de ne point m'impatienter.

Ce myſtère qu'on me faiſoit, me donna

beaucoup à penſer ; mais j'eus beau fatiguer mon eſprit pour tâcher d'être au fait, je fis des efforts ſuperflus. Chapour me laiſſa dans l'eau fort longtemps, & je commençois à perdre patience, lorſqu'il revint ſuivi de quatre eſclaves, dont deux étoient chargés de linges & d'habits, & les autres de toutes ſortes de proviſions. Je vous demande pardon, ſeigneur, me dit-il, je ſuis fâché de vous avoir tant fait attendre. Auſſi-tôt les eſclaves mirent leurs paquets ſur des ſophas, & s'empreſsèrent à me ſervir. Ils me frottèrent avec des linges fins & neufs ; enſuite il me firent prendre une veſte riche, avec une robe magnifique & un turban. Où tout ceci doit-il aboutir, diſois-je en moi-même ? Par l'ordre de qui cet eunuque me traite-t-il de cette manière ? J'avois une impatience d'en être éclairci, que je ne pouvois modérer.

XCII.

XCII. JOUR.

CHAPOUR s'en apperçut bien. C'eſt à regret, me dit-il, que je vous vois en proie à votre inquiétude, mais je ne puis vous ſoulager. Quand il ne m'auroit pas été expreſſément défendu de parler, qu'en trahiſſant mon devoir je vous inſtruirois de tout ce que je vous cèle, je ne vous rendrois pas plus tranquille; d'autres déſirs encore plus violens ſuccéderoient à ceux qui vous preſſent. Vous ne ſaurez que cette nuit, ce que vous ſouhaitez d'apprendre.

Quoique je n'euſſe qu'un bon augure à tirer des diſcours de l'eunuque, je ne laiſſai pas d'être pendant tout le reſte de la journée dans une cruelle ſituation. Je crois que l'attente d'un mal fait moins ſouffrir que celle d'un grand plaiſir. Cependant la nuit arriva, l'on alluma par-tout des bougies, & l'on prit ſoin particuliérement de bien éclairer le plus bel appartement de la maiſon. J'y étois avec Chapour, qui pour adoucir mon ennui, me diſoit à tout moment : on va venir, encore un peu de pa-

tience. Enfin, nous entendîmes frapper à la porte; l'eunuque alla lui-même ouvrir, & revint avec une dame, qui n'eût pas sitôt levé son voile, que je la reconnus pour Calé-Cairi. A cette vue, ma surprise fut extrême; car je croyois cette dame à Chiras. Seigneur Hasan, me dit-elle, quelque étonné que vous soyez de me voir, vous le serez bien davantage quand vous entendrez ce que j'ai à vous raconter. A ces mots, Chapour & les deux esclaves sortirent, & me laissèrent seul avec Calé-Cairi. Nous nous assîmes tous deux sur le même sopha, & elle prit la parole dans ces termes:

Vous vous souvenez bien, seigneur Hasan, de cette nuit que Zélica choisit pour se découvrir à vous, & la promesse qu'elle vous fit en vous quittant ne doit pas être encore sortie de votre mémoire. Le lendemain, je lui demandai quelle résolution elle avoit prise, & quel témoignage de tendresse elle prétendoit vous donner. Elle me répondit qu'elle vouloit vous rendre heureux, & avoir souvent avec vous de secrets entretiens, quelque péril qu'il y eût à courir. Je ne vous nierai point que, révoltée contre ses sentimens, je n'épargnai rien pour les affoiblir. Je lui représentai que c'étoit une

extravagance à une princeſſe de ſon rang de ſonger à vous, & de s'expoſer pour un page à perdre la vie : en un mot, je combattis ſon amour de tout mon pouvoir, & vous devez me le pardonner, puiſque tous mes raiſonnemens ne ſervirent qu'à fortifier ſa paſſion. Quand je vis que je ne pouvois la perſuader : madame, lui dis-je, je ne ſaurois enviſager, ſans frémir, les périls où vous allez vous jeter ; & puiſque rien n'eſt capable de vous détacher de votre amant, il faut donc chercher un moyen de le voir, ſans commettre vos jours ni les ſiens. J'en ſais un qui flatteroit ſans doute votre amour, mais je n'oſerois vous le propoſer, tant il me paroît délicat.

Parlez, Calé-Cairi, me dit alors la princeſſe; quel que ſoit ce moyen, ne me le cachez pas. Si vous l'employez, lui répliquai-je, il faut vous réſoudre à quitter la cour, pour vivre comme ſi le ciel vous avoit fait naître dans la plus commune condition. Il faut que vous renonciez à tous les honneurs qui ſont attachés à votre rang. Aimez-vous aſſez Haſan pour lui faire un ſi grand ſacrifice ? Si je l'aime, repartit-elle, en pouſſant un profond ſoupir : ah ! le ſort le plus obſcur me plaira davantage

avec lui, que toutes ces apparences faſtueuſes qui m'environnent. Dites-moi ce que je dois faire pour le voir ſans contrainte, & je le ferai ſans balancer : je vais donc, lui dis-je, céder à votre penchant, puiſqu'il eſt inutile de le combattre. Je connois une herbe qui a une vertu aſſez ſingulière : Si vous vous en mettez dans l'oreille une feuille ſeulement, vous tomberez en léthargie une heure après; vous paſſerez pour morte ; on fera vos funérailles, & la nuit je vous ferai ſortir du tombeau.

A ces paroles, j'interrompis Calé-Cairi. O ciel! m'écriai-je, ſeroit-il bien poſſible que la princeſſe Zélica ne fût pas morte? Qu'eſt-elle devenue ? Seigneur, me dit Calé-Cairi, elle vit encore ; mais je vous prie de m'écouter, vous allez apprendre tout ce que vous ſouhaitez de ſavoir. Ma maîtreſſe, continua-t-elle, m'embraſſa de joie, tant ce projet lui parut ingénieux ; mais ſe repréſentant bientôt combien il étoit difficile à exécuter, à cauſe des cérémonies qui s'obſervent aux funérailles, elle me dit ce qu'elle en penſoit ; je levai toutes les difficultés, & voici de quelle manière nous conduiſîmes cette grande entrepriſe.

Zélica ſe plaignit d'un mal de tête, &

fe coucha. Le lendemain, je fis courir le bruit qu'elle étoit dangereufement malade. Le médecin du roi vint, qui s'y laiffa tromper, & ordonna des remèdes qu'on ne prit point. Les jours fuivans, la maladie augmenta ; & quand je jugeai à propos que la princeffe fut à l'extrêmité, je lui mis dans l'oreille une feuille de l'herbe en queftion. Je courus auffitôt avertir Schah Tahmafpe, que Zélica n'avoit plus que quelques inftans à vivre, & demandoit à lui parler. Il fe rendit promptement auprès d'elle ; & remarquant, parce que l'herbe opéroit, que fon vifage changeoit de moment en moment, il s'attendrit & fe mit à pleurer. Seigneur, lui dit alors fa fille, je vous conjure par la tendreffe que vous avez toujours eue pour moi, d'ordonner que mes dernières volontés foient exactement fuivies ; je veux qu'après ma mort, aucune autre femme que Calé-Cairi, ne lave mon corps, ne le frotte de parfums ; je fouhaite que mes autres efclaves ne partagent point cet honneur avec elle ; je demande encore qu'elle me veille feule la première nuit, & que perfonne qu'elle n'arrofe de fes larmes mon tombeau ; je veux que ce foit cette efclave

zélée,

zélée, qui prie le prophête de me ſecourir contre les aſſauts des mauvais anges (1).

XCIII. JOUR.

SCHAH TAHMASPE promit à ſa fille que je lui rendrois ces triſtes devoirs, comme

(1) Les Muſulmans croient que dès qu'un Mahométan eſt enterré, deux méchans diables, appelés Munkir & Nekir, tous deux noirs & furieux, l'un armé d'une groſſe maſſe de fer, & l'autre d'un long croc de cuivre tout rouge, ſe préſentent devant lui d'un air menaçant; qu'ils lui ordonnent de lever la tête, de ſe mettre à genoux, & de leur demander grace pour ſon ame; ce que le mort a la complaiſance de faire: il reprend alors la vie, & rend compte de ſes actions; s'il a toujours honoré Mahomet, ces deux démons ſe retirent pleins de honte & de confuſion & font place à deux bons anges vêtus de robes de ſoie blanche, qui le viennent conſoler; mais au contraire, s'il n'a pas fidellement ſuivi les maximes de l'Alcoran, Munkir & Nekir ne l'abandonnent point, & prennent plaiſir à exercer ſur lui leur rage diabolique; l'un, d'un coup de maſſe, qu'il lui décharge ſur la tête, l'enfonce de dix toiſes dans la terre, & l'autre auſſi-tôt avec ſon croc l'attire en haut; ils le tourmentent de cette façon, juſqu'à ce qu'il prenne envie à Mahomet de faire une aſſemblée générale de tous ceux qui ont profeſſé ſa religion. Il les ſauvera tous dans cette aſſemblée, car il le leur a promis par un paſſage de l'Alcoran.

elle le défiroit : ce n'eft pas tout, feigneur, lui dit-elle, je vous prie que Calé-Cairi foit libre d'abord que je ne ferai plus, & donnez-lui avec la liberté, des préfens qui foient dignes de vous & de l'attachement qu'elle a toujours eu pour moi : Ma fille, répondit Schah-Tahmafpe, ayez l'efprit en repos fur toutes les chofes que vous me recommandez ; fi j'ai le malheur de vous perdre, je jure que votre efclave favorite, chargée de préfens, pourra fe retirer où il lui plaira.

A peine eut-il achevé ces paroles, que l'herbe produifit tout fon effet : Zélica perdit le fentiment, & fon père la croyant morte, fe retira dans fon appartement tout en pleurs : il ordonna que moi feule laverois le corps & le parfumerois ; ce que je fis ; je l'enveloppai enfuite d'un drap blanc, & le mis dans le cercueil ; après cela on le porta au lieu de fa fépulture, où, par ordre du roi, on me laiffa feule la première nuit. Je regardai par-tout pour voir fi quelqu'un ne s'étoit point caché pour m'obferver ; & n'ayant trouvé perfonne, je tirai ma maîtreffe du cercueil & de fa léthargie ; je lui fis prendre une robe que j'avois fous la mienne avec un voile, & nous nous rendî-

mes toutes deux à un endroit où Chapour nous attendoit. Ce fidèle eunuque emmena la princeſſe dans une petite maiſon qu'il avoit louée, & moi je revins au tombeau paſſer le reſte de la nuit ; je fis un paquet d'étoffe de la forme d'un cadavre, je le couvris du drap qui avoit ſervi à envelopper Zélica, & je l'enfermai dans le cercueil.

Le lendemain matin, les autres eſclaves de la princeſſe vinrent prendre ma place, que je ne quittai point ſans faire auparavant toutes les grimaces dont eſt ordinairement accompagnée la douleur. On rendit compte au roi des marques d'affliction qu'on m'avoit vu donner ; ce qui l'auroit excité à me faire des préſens, quand il n'y auroit pas été déjà déterminé ; il fit tirer de ſon tréſor dix mille ſequins, qu'on me compta, & il m'accorda la permiſſion que je lui demandai, de me retirer, & d'emmener avec moi l'eunuque Chapour : après cela j'allai trouver ma maîtreſſe pour me réjouir avec elle de l'heureux ſuccès de notre ſtratagême. Le jour ſuivant, nous envoyâmes l'eunuque à la chambre du roi, avec un billet par lequel je vous priois de me venir voir ; mais un de vos Zulufflis lui

dit que vous étiez indiſpoſé, & qu'on ne pouvoit vous parler; trois jours après, nous l'y renvoyâmes, il apprit que vous n'étiez plus au ſerrail, & qu'on ne ſavoit ce que vous étiez devenu.

J'interrompis en cet endroit Calé-Cairi: Hé! pourquoi, lui dis-je, ne m'avoir pas averti de votre projet? pourquoi ne m'en fîtes-vous pas inſtruire par Chapour? Ah! qu'un mot m'auroit épargné de peines. Ah! plût au ciel, interrompit à ſon tour Calé-Cairi, qu'on ne vous en eût pas fait un myſtère, Zélica vivroit avec vous préſentement dans quelqu'endroit du monde, & il n'a pas tenu à moi que vous n'ayez été heureux l'un & l'autre. A peine eûmes-nous formé notre deſſein, que je fus d'avis de vous le faire ſavoir; mais ma maîtreſſe ne le voulut point. Non, non, me dit-elle, il faut lui faire ſentir ma perte, il ſera plus ſenſible au plaiſir de me revoir, & ſa ſurpriſe ſera d'autant plus agréable, que l'opinion de ma mort lui aura cauſé plus de chagrin.

Je ne pouvois goûter ce rafinement de tendreſſe, comme ſi j'en euſſe preſſenti les triſtes ſuites; auſſi Zélica s'en eſt-elle bien repentie. Je ne puis vous dire juſqu'à quel

point elle fut affligée de votre retraite : Ah ! malheureuſe que je ſuis, s'écrioit-elle ſans ceſſe, de quoi me ſert d'avoir tout ſacrifié à l'amour, s'il faut renoncer à Haſan pour jamais ? Nous vous fîmes chercher par toute la ville ; Chapour ne négligea rien pour vous trouver ; & quand nous en eûmes perdu l'eſpérance, nous ſortîmes de Chiras, nous marchâmes vers l'Indus, parce que nous nous imaginâmes que vous aviez peut-être porté vos pas de ce côté-là ; & nous arrêtant dans toutes les villes qui ſont ſur les bords de ce fleuve, nous faiſions de vous des perquiſitions auſſi exactes que vaines. Un jour, en allant d'une ville à une autre, bien que nous fuſſions avec une caravane, une groſſe troupe de voleurs nous enveloppa, battit les marchands, & pilla leurs marchandiſes : ils ſe rendirent maîtres de nous, prirent l'or & les pierreries dont ils nous trouvèrent ſaiſis, nous menèrent enſuite à Candahar, & nous vendirent à un marchand d'eſclaves de leur connoiſſance.

Ce marchand n'eut pas plutôt entre ſes mains Zélica, qu'il réſolut de la faire voir au roi de Candahar. Firouzchah en fut charmé dès qu'elle s'offrit à ſes yeux ; il lui

demanda d'où elle étoit ; elle lui dit qu'Ormus l'avoit vue naître, & elle ne répondit pas avec plus de ſincérité aux autres queſtions que ce prince ne manqua pas de lui faire ; il nous acheta, nous mit dans le palais de ſes femmes, & nous y donna le plus bel appartement.

XCIV. JOUR.

CALÉ-CAIRI ceſſa de parler en cet endroit, ou plutôt je l'interrompis. O ciel, m'écriai-je, dois-je me réjouïr de rencontrer Zéiica ; mais que dis-je ? eſt-ce la retrouver, que d'apprendre qu'un puiſſant roi la tient enfermée dans ſon ſerrail ! Si, rebelle à l'amour de Firouzchah, elle ne fait que traîner des jours languiſſans, quelle douleur pour moi de la voir ſouffrir ! Et ſi elle eſt contente de ſon ſort, puis-je l'être du mien ? Je ſuis ravie, dit Calé-Cairi, que vous ayez des ſentimens ſi délicats; la princeſſe les mérite bien : quoique paſſionnément aimée du roi de Candahar, elle n'a pu vous oublier, & jamais on n'a reſſenti tant de joie qu'elle en eut hier, lorſque

Chapour lui dit qu'il vous avoit rencontré. Elle fut hors d'elle-même le reste de la journée : elle chargea sur le champ l'Eunuque de louer un hôtel meublé, de vous y conduire aujourd'hui, & de ne vous y laisser manquer de rien. Je suis venue de sa part pour vous éclaircir de toutes les choses que je vous ai dites, pour vous préparer à la voir demain pendant la nuit; nous sortirons du palais, & nous nous rendrons ici par une petite porte du jardin, dont nous avons fait faire une clef pour nous en servir au besoin. En prononçant ces derniers mots, l'esclave favorite de la princesse de Perse se leva, & sortit accompagnée de Chapour pour retourner auprès de sa maîtresse.

Je ne fis pendant cette nuit que penser à Zélica, pour qui je sentis tout mon amour se rallumer. Le sommeil ne put un moment fermer mes yeux, & le jour suivant me parut un siècle. Enfin, après avoir été la proie de la plus vive impatience, j'entendis frapper à la porte de ma maison. Mes esclaves allèrent ouvrir, & bientôt je vis entrer ma princesse dans mon appartement. Quel trouble, quel saisissement, quels transports ne me causa point sa présence! De

ſon côté, quelle joie n'eut-elle pas de me revoir! Je me jetai à ſes pieds, je les tins longtemps embraſſés ſans pouvoir parler. Elle m'obligea de me relever, & après m'avoir fait aſſeoir auprès d'elle ſur un ſofa : Haſan, me dit-elle, je rends grâces au ciel qui nous a raſſemblés ; eſpérons que ſa bonté n'en demeurera pas là, & qu'elle voudra bien lever le nouvel obſtacle qui nous empêche d'être enſemble. En attendant un temps ſi heureux, vous vivrez ici tranquillement, & dans l'abondance. Si nous n'avons pas le plaiſir de nous parler ſans contrainte, nous aurons du moins la conſolation de pouvoir apprendre tous les jours de nos nouvelles, & de nous voir quelquefois ſecrètement. Calé-Cairi, pourſuivit-elle, vous a conté mes aventures, apprenez-moi les vôtres.

Je lui peignis la douleur que m'avoit cauſée l'opinion de ſa mort, & je lui dis que j'en avois conçu un ſi vif déplaiſir, que je m'étois fait Faquir. Ah! mon cher Haſan, s'écria Zélica, faut-il que, pour l'amour de moi, vous ayez vécu ſi longtemps avec des gens ſi auſtères? Hélas! je ſuis cauſe que vous avez beaucoup ſouffert.

Si elle eût ſu la vie que j'ai menée ſous

cet habit religieux, elle m'auroit un peu moins plaint; mais je n'eus garde de l'en inſtruire, & je ne ſongeai qu'à lui tenir des diſcours paſſionnés. Avec quelle rapidité s'écoulèrent les momens de notre entretien! Quoiqu'il eût duré trois heures, nous nous fâchâmes contre Chapour & Calé-Cairi, lorſqu'ils nous avertirent qu'il falloit nous ſéparer. Ah! que les perſonnes qui n'aiment point ſont incommodes, leur diſions-nous! il n'y a qu'un inſtant que nous ſommes enſemble; laiſez-nous en repos. Cependant, pour peu que nous euſſions encore continué de nous entretenir, le jour nous auroit ſurpris, car il parut peu de temps après que la princeſſe ſe fut retirée.

Malgré les penſées agréables qui m'occupoient, je ne laiſſai pas de me reſſouvenir du Faquir avec qui j'étois venu à Candahar, & me repréſentant l'inquiétude qu'il devoit avoir d'ignorer ce que j'étois devenu, je ſortis de chez moi pour l'aller trouver. Je le rencontrai par haſard dans la rue. Nous nous embraſſâmes: mon ami, lui disje, j'allois à votre caravanſérail pour vous informer de ce qui m'étoit arrivé, & vous mettre l'eſprit en repos. Je vous ai ſans doute cauſé quelques allarmes. Oui, répon-

dit-il, j'étois fort en peine de vous; mais quel changement! ſous quels habits vous préſentez-vous à mes yeux? vous avez l'air d'être en bonne fortune; tandis que l'incertitude de votre deſtinée m'affligeoit, vous paſſiez, à ce que je vois, agréablement votre temps. J'en conviens, repris-je, mon cher ami, & je t'avouerai que je ſuis encore mille fois plus heureux que tu ne ſaurois te l'imaginer. Je veux que tu ſois témoin de tout mon bonheur, & que tu en profites même. Laiſſe-là ton caravanſérail, & viens loger avec moi. En diſant cela, je le conduiſis à ma maiſon, je lui en montrai tous les appartemens. Il les trouva beaux & bien meublés. A chaque moment il s'écrioit: O ciel! qu'a donc fait Haſan plus que les autres, pour mériter que vous répandiez ſur lui tant de biens? Comment donc, Faquir, lui dis-je, eſt-ce que tu verrois avec chagrin l'état où je ſuis: il ſemble que ma proſpérité t'afflige. Non, me répondit-il, au contraire, j'en ai beaucoup de joie. Bien loin de porter envie à la félicité de mes amis, je ſuis charmé de les voir dans une ſituation floriſſante. En achevant ces mots, il me ſerra étroitement dans ſes bras, pour mieux me per-

ſuader qu'il parloit à cœur ouvert. Je le crus ſincère ; & agiſſant de bonne foi avec lui, je me livrai ſans défiance au plus lâche, au plus envieux, au plus perfide de tous les hommes. Il faut, lui dis-je, que nous faſſions aujourd'hui la débauche enſemble. En même-temps je le pris par la main, & le menai dans une ſalle où mes eſclaves avoient dreſſé une petite table à deux couverts.

CXV. JOUR.

NOus nous y aſsîmes tous deux. On nous apporta pluſieurs parts de ris (1) de différentes couleurs, avec des dattes conſervées dans du ſyrop. Nous mangeâmes encore d'autres mets ; après quoi j'envoyai un de mes eſclaves acheter du vin dans un endroit de la ville où il ſavoit qu'on en vendoit ſecrètement (2). On lui en donna

(1) Les Perſans & les nations voiſines accommodent le ris de toutes les façons, & lui donnent toutes ſortes de couleurs.

(2) Le vin eſt défendu aux habitans de Candahar,

d'excellent, & nous en bûmes avec ſi peu de diſcrétion, que nous n'aurions oſé paroître en public : nous ne nous y ſerions pas montrés impunément.

Dans le fort de notre débauche, le Faquir me dit : Apprends-moi, Haſan, toute ton aventure; découvre-m'en le myſtère : tu ne riſques rien : je ſuis diſcret, & de plus, ton meilleur ami. Tu ne peux douter de ma foi, ſans me faire un outrage; ouvre-moi donc le fond de ton ame, & me fais connoître toute ta bonne fortune, afin que nous puiſſions nous en réjouïr enſemble. D'ailleurs, je me pique d'être homme de bon conſeil, & tu ſais qu'un confident de ce caractère n'eſt pas inutile.

Echauffé du vin que j'avois bu, & ſéduit par les témoignages d'amitié qu'il me donnoit, je me rendis à ſes inſtances : je ſuis perſuadé, lui dis-je, que tu n'es pas capable d'abuſer de la confidence que je vais

---

qui l'aiment beaucoup, & ne laiſſent pas d'en boire en ſecret : mais ils ſe gardent bien de ſe montrer en public après en avoir bu : car s'il arrivoit à quelqu'un de paroître ivre, on le promeneroit par toute la ville, monté ſur un ane, le viſage tourné vers la croupe, au bruit d'un petit tambour, & aux huées de tous les enfans qui le ſuivroient.

te faire, ainſi je ne veux rien te déguiſer. Lorſque je te rencontrai, te ſouviens-tu que j'étois fort triſte? Je venois de perdre à Chiras une dame que j'aimois, & dont j'étois aimé. Je la croyois morte, & toutefois elle vit encore; je l'ai retrouvée à Candahar; &, pour te dire tout, elle eſt favorite du roi Firouzchah. Le Faquir laiſſa paroître un extrême étonnement à ce diſcours. Haſan, me dit-il, tu me donnes une idée charmante de cette dame; il faut qu'elle ſoit pourvue d'une merveilleuſe beauté, puiſque le roi de Candahar en eſt épris. C'eſt une perſonne incomparable, lui repartis-je; avec quelque avantage qu'un amant puiſſe te la peindre, il n'en ſauroit faire un portrait flateur. Elle ne manquera pas de venir ici bientôt; tu la verras; je veux que tes propres yeux jugent de ſes charmes. A ces paroles, le Faquir m'embraſſa avec tranſport, en me diſant que je lui ferois beaucoup de plaiſir, ſi j'accompliſſois ma promeſſe. Je lui en donnai de nouvelles aſſurances: après quoi nous nous levâmes tous deux de table pour nous aller repoſer. Un de mes eſclaves mena mon ami dans une chambre où on lui avoit préparé un lit.

Dès le lendemain matin, Chapour m'ap-

porta un billet de Zélica. Elle me mandoit que la nuit prochaine elle viendroit faire la débauche avec moi. Je montrai la lettre au Faquir, qui en témoigna une joie infinie. Il ne fit pendant toute la journée que m'entretenir de la dame dont je lui avois vanté la beauté, & il attendit la nuit avec autant d'impatience, que s'il eût eu les mêmes raisons que moi pour souhaiter qu'elle arrivât. Cependant, je me disposai à recevoir Zélica. J'envoyai chercher les meilleurs mets, & de cet excellent vin dont nous avions si bien fait l'essai le jour précédent.

Quand la nuit fut venue, je dis au Faquir; lorsque la dame entrera dans mon appartement, il ne faut pas que vous y soyez. Peut-être le trouveroit-elle mauvais. Laissez-moi lui demander la permission de vous présenter à elle comme mon ami, je suis sûr que je l'obtiendrai. Nous entendîmes bientôt frapper à la porte, & c'étoit la princesse. Le Faquir se cacha dans un cabinet, j'allai au-devant de Zélica, je lui donnai la main, & après l'avoir conduite à mon appartement : ma princesse, lui dis-je, je vous prie de m'accorder une grâce. Le Faquir avec qui je suis venu à Candahar est logé dans cette maison ; je lui ai donné

un appartement, c'eſt mon ami; voulez-vous ſouffrir qu'il ſoit de notre débauche? Haſan, me répondit-elle, vous ne ſongez guère à ce que vous exigez de moi; au lieu de m'expoſer aux regards d'un homme, vous dèvriez m'y ſouſtraire avec ſoin. Madame, repris-je, c'eſt un garçon ſage & diſcret, & dont l'amitié m'eſt connue. Je réponds que vous n'aurez aucun ſujet de vous repentir de m'avoir donné la ſatisfaction que je vous demande. Je ne puis rien vous refuſer, repartit Zélica; mais j'ai un preſſentiment que nous en aurons du chagrin. Hé non, ma princeſſe, lui dis-je, ſoyez là-deſſus ſans inquiétude; repoſez-vous ſur ma parole, & qu'aucune crainte ne vous empêche de partager le plaiſir que j'ai de vous voir.

En achevant ces mots, j'appelai le Faquir, & le préſentai à Zélica. Elle lui fit, pour me plaire, un accueil fort gracieux; & après bien des complimens de part & d'autre, nous nous mîmes tous trois à table avec Calé-Cairi. Mon camarade étoit un homme de trente ans, il avoit beaucoup d'eſprit; il fit bientôt connoître aux dames, par ſes faillies & ſes bons mots, qu'il ne haïſſoit pas le plaiſir, ou plutôt qu'il déshonoroit

ſon habit. Auſſitôt que nous eûmes mangé de tous les mets qui nous furent ſervis, on apporta du vin; les eſclaves nous en verſèrent dans des coupes d'agathe. Le Faquir ne laiſſoit pas longtemps la ſienne vuide; il la faiſoit remplir à tous momens, de ſorte qu'à force de boire, il ſe mit bientôt dans un bel état. Il n'étoit pas fort reſpectueux naturellement, ainſi le vin irrita ſon audace, & lui fit perdre le peu de retenue qu'il avoit conſervée juſque-là. Il ne ſe contenta pas d'attaquer la pudeur des dames par des diſcours effrontés, il jeta bruſquement ſes bras au cou de la princeſſe de Perſe, & lui déroba inſolemment un baiſer.

XCVI. JOUR.

ZÉLICA fut indignée de la hardieſſe du Faquir, & la colère lui prêta des forces pour s'arracher de ſes mains inſolentes: Arrête, miſérable, lui dit-elle, & n'abuſe point de la bonté qu'on a de te ſouffrir ici; tu mériterois que je te fiſſe punir par les eſclaves qui ſont dans cette maiſon;

mais la considération que j'ai pour ton ami me retient; en parlant de cette manière, elle prit son voile, se couvrit le visage, & sortit de mon appartement. Je courus après elle en lui demandant pardon de ce qui s'étoit passé; je tâchai vainement de l'appaiser; elle étoit trop irritée. Vous voyez présentement, me dit-elle, si vous avez eu tort de vouloir que ce Faquir fût de notre débauche; ce n'étoit pas sans raison que j'y résistois; je ne remettrai point le pied chez vous pendant qu'il y sera logé. A ces paroles, elle se retira, quelque chose que je pusse lui dire pour l'arrêter.

Je revins trouver mon ami dans mon appartement: Ah! qu'avez vous fait, lui dis-je; falloit-il manquer de respect à la favorite de Firouzchah? par ce transport indiscret, vous vous êtes attiré sa haine, & peut-être ne me pardonnera-t-elle pas de l'avoir obligée à paroître devant vous. Ne t'afflige pas, Hasan, me répondit-il, tu connois mal les femmes, si tu crois celle-ci véritablement fâchée; sois plutôt persuadé que dans le fond, elle en est ravie; il n'y a point de dame à qui de pareils transports déplaisent; la colère qu'elle a fait éclater est feinte. Sais-tu bien pourquoi elle

s'eſt révoltée contre ma hardieſſe? c'eſt que tes yeux en étoient témoins; ſi j'avois été ſeul avec elle, je ſuis ſûr que je l'aurois trouvée plus humaine.

A ce diſcours, qui marquoit aſſez qu'il étoit pris de vin, je ceſſai de lui faire des reproches; j'eſpérai que le lendemain il entendroit mieux raiſon, & qu'il reconnoîtroit ſa faute: j'ordonnai à un de mes eſclaves de le mener à ſon appartement, & moi je demeurai dans le mien, où les réflexions que je fis ſur ce qui s'étoit paſſé ne me permirent pas de repoſer tranquillement. Le jour ſuivant le Faquir le prit en effet ſur un autre ton; il me témoigna qu'il étoit très-mortifié de m'avoir donné du chagrin, & que pour ſe punir lui-même de ſon indiſcrétion, il avoit réſolu de s'éloigner de Candahar; il me parla d'une manière qui me toucha: j'écrivis ſur le champ à la princeſſe que notre Faquir ſe repentoit de ſon audace, & la ſupplioit très-humblement avec moi de la pardonner au vin qui la lui avoit inſpirée.

Comme j'achevois d'écrire, Chapour arriva; il m'apprit que ſa maîtreſſe étoit toujours fort irritée; je le chargeai de ma lettre; il retourna ſur ſes pas, & revint

quelques heures après avec une réponse. Zélica me mandoit qu'elle vouloit bien excuser l'insolence du Faquir, puisqu'il l'assuroit qu'il s'en repentoit; mais à condition qu'il ne demeureroit pas plus longtemps chez moi, & qu'il sortiroit de Candahar dans vingt-quatre heures. Je montrai le billet de la favorite de Firouzchah à mon ami, qui me dit devant Chapour, qu'en cela ses sentimens étoient conformes à ceux de la dame; qu'il n'oseroit plus paroître devant elle après l'action téméraire qu'il avoit eu le malheur de commettre, & qu'il prétendoit à l'heure même sortir de la ville de Candahar. L'eunuque reprit aussitôt le chemin du palais, & alla rendre compte à Zélica de la disposition où il avoit laissé le Faquir.

Je fus ravi de voir ainsi succéder le calme à la tempête qui m'avoit effrayé. Je l'avouerai pourtant, j'étois fâché de perdre mon ami, & je le retins encore ce jour-là : attendez, lui dis-je, vous partirez demain; je veux encore aujourd'hui me réjouir avec vous; peut-être ne nous reverrons-nous jamais. Ah! puisque nous devons nous séparer, retardons un peu du moins le triste moment de notre séparation. Pour mieux célébrer nos adieux, j'ordonnai un

grand fouper ; quand il fut prêt nous nous mîmes à table ; nous avions déjà goûté de plufieurs mets, lorfque nous vîmes entrer Chapour, qui portoit un plat d'or dans lequel il y avoit un ragoût : Seigneur Hafan, me dit-il, je vous apporte un ragoût qu'on vient de fervir au fouper du roi ; fa majefté l'a trouvé fi délicieux, qu'elle l'a fait porter fur le champ à fa favorite, qui vous l'envoie. Nous mangeâmes de ce ragoût, & il nous parut en effet excellent. Le Faquir, pendant le repas, ne pouvoit fe laffer d'admirer mon bonheur, & il me dit vingt fois : O jeune homme, que ton fort eft charmant !

Nous paffâmes la nuit à boire ; & d'abord qu'il fit jour, mon ami me dit : c'eft à préfent qu'il faut nous quitter ; alors j'alla chercher une bourfe pleine de fequins que Chapour m'avoit apportée le jour précédent de la part de fa maîtreffe ; & la donnant au Faquir : prenez, lui dis-je, ma bourfe, elle peut vous fervir dans l'occafion ; il me remercia ; nous nous embraffâmes ; il fortit ; &, après fon départ, je demeurai affez longtemps dans une trifte fituation. O trop imprudent ami ! difois-je, c'eft toi qui es caufe que nous nous fépa-

rons ; tu devois te contenter de voir Zélica, & de jouïr d'une ſi belle vue.

Comme j'avois beſoin de repos, je me jetai ſur un ſofa, & je m'endormis. Au bout de quelques heures, un grand bruit qui ſe fit entendre dans ma maiſon me réveilla ; je me levai pour aller voir ce qui le cauſoit, & j'apperçus avec beaucoup d'effroi que c'étoit une troupe de ſoldats de la garde de Firouzchah : Suivez-nous, me dit l'officier qui étoit à leur tête, nous avons ordre de vous conduire au palais. Quel crime ai-je commis, lui répondis je ? de quoi m'accuſe-t-on ? c'eſt ce que nous ne ſavons pas, répliqua l'officier ; il nous eſt ſeulement ordonné de vous mener au roi ; nous en ignorons la cauſe ; mais je vous dirai, pour vous raſſurer, que ſi vous êtes innocent, vous n'avez rien à craindre ; vous avez affaire à un prince équitable, qui ne condamne point légèrement les perſonnes accuſées d'avoir commis quelque forfait ; il faut des preuves convaincantes pour le porter à prononcer un arrêt funeſte : il eſt vrai qu'il punit rigoureuſement les coupables ; ſi vous l'êtes, je vous plains.

Il fallut ſuivre l'officier. En allant au ſerrail, je diſois en moi-même, Firouzchah a

ſans doute découvert l'intelligence que j'ai avec Zélica ; mais comment l'a-t-il appriſe ? Quand nous fûmes dans la cour du palais, je remarquai qu'on y avoit dreſſé quatre potences ; je jugeai bien que cela me regardoit, & que ce genre de mort étoit le moindre châtiment que je devois attendre du reſſentiment de Firouzchah : je levai les yeux au ciel, & le priai de ſauver du moins la princeſſe de Perſe.

XCVII. JOUR.

Nous entrâmes dans le ſerrail ; l'officier qui me conduiſoit me mena dans l'appartement du roi. Ce prince y etoit avec ſon grand viſir ſeulement, & le Faquir que je croyois déjà loin de Candahar. Dès que j'apperçus ce perfide ami, je connus toute ſa trahiſon. C'eſt donc toi, me dit Firouzchah, qui a des entretiens ſecrets avec ma favorite ? Ah ! ſcélérat, il faut que tu ſois bien hardi, pour oſer te jouer à moi ? parle & réponds préciſément à ce que je vais te demander. Lorſque tu es arrivé à Candahar, ne t'a-t-on pas dit que je puniſ-

fois févèrement les criminels ? Je répondis qu'oui. Hé bien, reprit-il, puifqu'on t'en a averti, pourquoi as-tu commis le plus grand de tous les crimes ? Sire, lui dis-je, que les jours de votre majefté puiffent durer jufqu'à la fin de tous les fiècles ; mais vous favez que l'amour rend la colombe hardie ; un homme épris d'une paffion violente, n'appréhende rien ; je fuis prêt à fervir de victime à votre jufte colère ; & à quelques tourmens que vous puiffiez me réferver, je ne me plaindrai point de votre rigueur, fi vous faites grâce à votre efclave favorite : hélas ! elle vivoit tranquille dans votre ferrail avant mon arrivée ; &, contente de faire le bonheur d'un grand roi, elle commençoit à oublier un malheureux amant qu'elle croyoit ne revoir jamais : elle a fu que j'étois dans cette ville, fes premiers feux fe font rallumés ; c'eft moi qui viens l'arracher à votre tendreffe ; c'eft donc moi feul que vous devez punir.

Dans le temps que je parlois ainfi, Zélica, qu'on étoit allé chercher par ordre du roi, entra fuivie de Chapour & de Calé-Cairi ; & ayant entendu mes dernières paroles, elle courut fe jeter aux pieds de Firouzchah : Seigneur, lui dit-elle, pardonnez à ce jeune

homme; c'eſt ſur la coupable eſclave qui vous a trahi, que vos coups doivent tomber. Ah! perfides, s'écria le roi, n'attendez aucune grâce l'un de l'autre, vous périrez. L'ingrate! elle n'implore ma bonté que pour le téméraire qui m'offenſe; & lui ne ſe montre ſenſible qu'à la perte de ce qu'il aime; ils oſent tous deux faire éclater à mes yeux leur amoureuſe fureur: quelle inſolence! Viſir, ajouta-t-il, en ſe retournant vers ſon miniſtre, faites-les conduire au ſupplice, qu'on les attache à des potences; & qu'après leur mort, ils deviennent la proie des chiens & des oiſeaux.

Arrêtez, ſire, m'écriai-je alors; gardez-vous de traiter avec tant d'ignominie une fille de roi; que votre jalouſe colère reſpecte en votre favorite l'auguſte ſang dont elle eſt formée. A ces paroles, Firouzchah parut étonné: Quel prince, dit-il à Zélica, eſt donc l'auteur de votre naiſſance? La princeſſe me regarda d'un air fier, & me dit: Indiſcret Haſan, pourquoi avez-vous découvert ce que j'aurois voulu me cacher à moi-même? j'avois en mourant la conſolation de voir qu'on ignoroit le rang où je ſuis née; en me faiſant connoître, vous me couvrez de honte: hé bien, Firouzchah

rouzchah, poursuivit-elle, en s'adressant au roi de Candahar, apprends donc qui je suis; l'esclave que tu condamnes à une mort infâme, est fille de Schah-Tahmaspe : en même-temps elle lui conta toute son histoire sans en oublier la moindre circonstance.

Après qu'elle eut achevé ce récit, qui augmenta l'étonnement du roi : Voilà, seigneur, lui dit-elle, un secret que je n'avois pas dessein de vous révéler, & que la seule indiscrétion de mon amant m'arrache. Après cet aveu, que je ne fais pas ici sans une extrême confusion, je vous prie instamment d'ordonner qu'on m'ôte promptement la vie; c'est l'unique grâce que je demande à votre majesté.

Madame, lui dit le roi, je révoque l'arrêt de votre trépas; je suis trop équitable pour ne point vous pardonner votre infidélité; ce que vous venez de me raconter me la fait regarder d'un autre œil; je cesse de me plaindre de vous, & je vous rends même libre; vivez pour Hasan, & que l'heureux Hasan vive pour vous; je donne aussi la vie & la liberté à Chapour & à votre confident; allez, parfaits amans, allez passer ensemble le reste de vos jours, & que rien ne puisse jamais arrêter le cours de vos

plaisirs : pour toi, traître, continua-t-il en se tournant vers le faquir, tu seras puni de ta trahison ; cœur bas & envieux, tu n'as pu souffrir le bonheur de ton ami, & tu es venu toi-même le livrer à ma vengeance ! Ah ! misérable, c'est toi qui serviras de victime à ma jalousie. A ces mots, il ordonna au grand visir d'emmener le faquir, & de le mettre entre les mains des bourreaux.

Pendant qu'on alloit faire mourir ce scélérat, nous nous jetâmes, Zélica & moi, aux pieds du roi de Candahar ; nous les mouillâmes de nos larmes dans les transports de reconnoissance & de joie qui nous animoient ; & enfin, nous l'assurâmes que, sensibles à sa bonté généreuse, nous en conserverions un éternel souvenir ; nous sortîmes ensuite de son appartement avec Chapour & Calé-Cairi ; nous prîmes le chemin de la maison où j'avois été arrêté, mais nous la trouvâmes rasée ; le roi avoit ordonné qu'on la démolît, & les soldats qu'il avoit chargés de cet ordre, l'avoient si promptement exécuté, que tous les matériaux avoient déjà été enlevés & transportés ailleurs ; il n'y restoit pas seulement une pierre ; le peuple s'en étoit aussi mêlé, ainsi tous les meubles avoient été pillés.

XCVIII. JOUR.

QUOIQUE charmés de nous voir ensemble la princesse & moi, quoique fort amoureux l'un de l'autre, nous ne laissâmes pas d'être un peu étourdis de ce spectacle : cette maison, à la vérité, étoit un hôtel meublé qu'on avoit loué, & dont par conséquent les meubles ne nous appartenoient pas ; mais Zélica y avoit fait porter par Chapour une infinité de choses précieuses qui n'avoient pas été respectées dans le pillage ; nous avions peu d'argent, nous commençâmes à consulter l'eunuque & Calé-Cairi sur le parti que nous avions à prendre ; & après une longue délibération, nous fûmes d'avis d'aller loger dans un caravanférail.

Nous étions prêts à nous y rendre, lorsqu'un officier du roi nous aborda : je viens, nous dit-il, de la part de Firouzchah, mon maître, vous offrir un logement ; le grand visir vous prête une maison qu'il a aux portes de la ville, & qui est beaucoup plus belle que celle qu'on vient de raser ; vous y serez logés fort commodément ; je vais,

s'il vous plaît, vous y conduire ; prenez la peine de me ſuivre. Nous y allâmes avec lui, nous vîmes une maiſon de grande apparence & parfaitement bien bâtie, le dedans répondoit au dehors, tout y étoit magnifique & de bon goût : nous y trouvâmes plus de vingt eſclaves qui nous dirent que leur maître venoit de leur envoyer ordre de nous fournir abondamment toutes les choſes dont nous aurions beſoin, & de nous ſervir comme lui-même, pendant tout le temps que nous voudrions demeurer chez lui.

Deux jours après, nous reçûmes une viſite du grand viſir, qui nous apporta de la part du roi, une prodigieuſe quantité de préſens. Il y avoit pluſieurs paquets d'étoffes de ſoie & de toiles des Indes, avec vingt bourſes, chacune de mille ſequins d'or. Comme nous nous ſentions gênés dans une maiſon empruntée, & que les préſens du roi nous mettoient en état de nous établir ailleurs, nous nous joignîmes bientôt à une groſſe caravane de marchands de Candahar, & nous nous rendîmes heureuſement avec eux à Bagdad.

Nous allâmes loger dans ma maiſon, où nous paſsâmes les premiers jours de notre arrivée à nous repoſer & à nous remettre

de la fatigue d'un ſi long voyage. Après cela, je parus dans la ville, & cherchai mes amis. Ils furent aſſez étonnés de me revoir. Eſt-il poſſible, me dirent-ils, que vous ſoyez encore vivant ? Vos aſſociés qui ſont revenus, nous ont aſſuré que vous étiez mort. D'abord que j'appris que mes jouailliers étoient à Bagdad, je courus chez le grand viſir, je me jetai à ſes pieds, & lui contai leur perfidie. Il les envoya ſur le champ arrêter l'un & l'autre; il m'ordonna de les interroger tous deux en ſa préſence. N'eſt-il pas vrai, leur dis-je, que je me réveillai lorſque vous me prîtes entre vos bras, que je vous demandai ce que vous vouliez faire, & que ſans me répondre, vous me précipitâtes dans la mer par un ſabor du vaiſſeau ? Ils répondirent que j'avois apparemment rêvé cela, & qu'il falloit que moi-même en dormant je me fuſſe jeté dans le golfe.

Hé pourquoi, leur dit alors le viſir, n'avez-vous pas fait ſemblant de le connoître à Ormus ? Ils repartirent qu'ils ne m'avoient point vu à Ormus. Hé que direz-vous donc, traîtres, repliqua-t-il en les regardant d'un air menaçant, quand je vous ferai voir un certificat du cadi d'Ormus,

qui prouve le contraire ? A ces paroles, que le vifir dit pour les éprouver, mes affociés pâlirent & fe troublèrent. Vous changez de vifage, leur dit-il : hé bien, avouez vous-même votre crime ; épargnez-vous les fupplices qu'on vous apprête pour vous arracher cet aveu.

Alors ils confefsèrent tout, & fur cette confeffion il les fit emprifonner, en attendant que le calife, qu'il vouloit, difoit-il, informer de cette affaire, ordonnât de quel genre de mort il fouhaitoit qu'ils mouruffent ; mais ils trouvèrent moyen de tromper la vigilance de leurs gardes, ou d'en corrompre la fidélité. Ils s'échappèrent de leur prifon, & fe cachèrent fi bien dans Bagdad, qu'on ne put les découvrir, quelque recherche qu'en fît le grand vifir. Cependant tous leurs biens furent confifqués, & demeurèrent au calife, à la réferve d'une petite partie qu'on me donna pour me dédommager de ce qu'on m'avoit volé.

Je ne fongeai plus après cela qu'à mener une vie tranquille avec ma princeffe ; nous paffions nos jours dans une parfaite union, & je ne faifois point de vœux au ciel, que pour le prier de me laiffer le refte de ma vie dans l'heureufe fituation où je me trouvois.

Inutiles ſouhaits! Les hommes peuvent-ils jouïr longtemps d'un ſort agréable? Les chagrins, les malheurs ne troublent-ils pas ſans ceſſe leur repos? Un ſoir, je revenois de me divertir avec mes amis; je frappois à ma porte; j'avois beau frapper rudement, perſonne ne venoit ouvrir. J'en fus ſurpris, & j'en conçus, ſans ſavoir pourquoi, un triſte préſage. Je redouble mes coups, aucun eſclave ne vient, mon étonnement augmente. Que faut-il que je penſe de ceci, dis-je en moi-même? eſt-ce quelque nouvelle infortune que j'éprouve? Au bruit que je faiſois, pluſieurs voiſins ſortirent de leurs maiſons; &, auſſi étonnés que moi de ce que mes domeſtiques ne répondoient point, ils m'aidèrent à enfoncer la porte: nous entrons, nous trouvons dans la cour, & dans la première ſalle, mes eſclaves égorgés. Nous paſſons dans l'appartement de Zélica. O ſpectacle effroyable! Je vois Chapour & Calé-Cairi tous deux ſans vie & noyés dans leur ſang: j'appelle la princeſſe, elle ne répond point à ma voix; je parcours toute ma maiſon, & n'y rencontrant point ce que je cherche, je ſens chanceler mon corps, je tombe ſans ſentiment entre les bras de mes voiſins. Heureux! ſi l'ange de la mort

m'eût enlevé dans ce moment ; mais non, le ciel vouloit que je vécusse pour voir toute l'horreur de ma destinée.

XCIX. JOUR.

LORSQUE mes voisins m'eurent rappelé à la vie par leur cruel secours, je leur demandai comment il étoit possible qu'on eût fait un si grand carnage dans ma maison, sans qu'ils eussent ouï le moindre bruit. Ils me dirent qu'ils n'avoient rien entendu, & qu'ils n'en étoient pas moins surpris que moi. Je courus aussi-tôt chez la cadi, qui mit son nayb (1) en campagne avec tous ses asas (2); mais leurs perquisitions furent inutiles, & chacun pensa ce qu'il voulut de ce tragique évènement.

Pour moi, je jugeai, comme beaucoup d'autres, que mes associés pouvoient en être les auteurs ; & j'en conçus tant de chagrin, que je tombai malade. Je traînai long-temps à Bagdad des jours languissans;

(1) Lieutenant.
(2) Archers.

je vendis ensuite ma maison, & j'allai demeurer à Mousel avec tout ce que je pouvois avoir de bien. Je pris ce parti, parce que j'avois un parent que j'aimois beaucoup, & qui étoit attaché au premier visir du roi de Mousel. Ce parent me reçut fort bien, & en peu de temps je fus connu du ministre, qui croyant voir en moi du talent pour les affaires, me donna de l'occupation. Je m'attachai à bien faire les choses dont il me chargeoit, & j'eus le bonheur d'y réussir. Il devint de jour en jour plus content de moi ; je gagnai peu-à-peu sa confiance, & insensiblement j'entrai dans les plus secrètes affaires de l'état. Je lui aidai même bientôt à en soutenir le poids. Quelques années après ce ministre mourut, & le roi, peut-être trop prévenu en ma faveur, me donna sa place ; je la remplis pendant deux ans au gré du roi & au contentement de ses peuples ; & même ce monarque, pour témoigner combien il étoit satisfait de mon ministère, me nomma Atalmulc. Je vis bientôt l'envie armée contre moi. Quelques grands seigneurs devinrent mes ennemis secrets, & résolurent de me perdre. Pour mieux en venir à bout, ils me rendirent suspect au prince de Mou-

fel, qui fe laiffant prévenir par leurs mauvais difcours, demanda ma dépofition à fon père. Le roi n'y voulut pas d'abord confentir; mais il ne put réfifter aux preffantes inftances de fon fils : je fortis de Moufel, & vins à Damas, où j'eus bientôt l'honneur d'être préfenté à votre majefté.

Voilà, fire, l'hiftoire de ma vie, & la caufe de cette profonde trifteffe où je parois enfeveli. L'enlèvement de Zélica eft toujours préfent à ma penfée, & me rend infenfible à la joie. Si j'apprenois que cette princeffe ne vit plus, j'en perdrois peut-être, comme autrefois, le fouvenir; mais l'incertitude de fon fort la retrace fans ceffe à ma mémoire, & nourrit ma douleur.

CONTINUATION

De l'Hiftoire du Roi Bedreddin Lolo.

QUAND le vifir Atalmulc eut achevé le recit de fes aventures, le roi lui dit, je ne fuis plus furpris que vous foyez fi trifte, vous en avez un jufte fujet; mais tout le monde n'a pas perdu comme vous une princeffe ; & vous avez tort de penfer

que parmi tous les hommes on n'en trouvera pas un qui ſoit parfaitement content. Vous êtes dans une grande erreur ; &, ſans parler de mille autres, je ſuis perſuadé que le prince Séyfel Mulouk, mon favori, jouit d'un parfait bonheur. Je n'en ſais rien, ſeigneur, reprit Atalmulc ; quoiqu'il paroiſſe fort heureux, je n'oſerois aſſurer qu'il le fût en effet. C'eſt une choſe, s'écria le roi, dont je veux être éclairci tout-à-l'heure. En achevant ces mots, il appela le capitaine de ſes gardes, & lui ordonna d'aller chercher le prince Séyfel Mulouk.

Le capitaine des gardes s'acquitta de ſa commiſſion ſur le champ. Le favori vint dans l'appartement du roi ſon maître, qui lui dit : Prince, je voudrois ſavoir ſi vous êtes ſatisfait de votre deſtinée ? Ah ! ſeigneur, répondit le favori, votre majeſté peut-elle me faire cette queſtion : quoiqu'étranger, je ſuis reſpecté dans la ville de Damas ; les grands ſeigneurs cherchent à me plaire ; les autres me font la cour ; je ſuis le canal par où coulent toutes vos grâces ; en un mot, vous m'aimez, que pourroit-il manquer à mon bonheur ? Il m'importe, reprit le roi, que vous me diſiez la vérité. Atalmulc ſoutient qu'il

n'y a point d'homme heureux ; je penſe le contraire , je crois que vous l'êtes ; apprenez-moi ſi je me trompe , ſi quelque chagrin que vous cachez corrompt par ſon amertume la douceur du deſtin que je vous fais. Parlez , que votre bouche ſincère me découvre ici vos ſecrets ſentimens ? Seigneur, dit alors Séyfel Mulouk, puiſque votre majeſté m'ordonne de lui ouvrir mon ame, je vous dirai que malgré toutes les bontés que vous avez pour moi, malgré les plaiſirs qui ſuivent ici mes pas, & qui ſemblent avoir choiſi pour aſyle votre cour , je ſens une inquiétude qui trouble le repos de ma vie. J'ai dans le cœur un ver qui le ronge ſans relâche ; & pour comble de malheur, mon mal eſt ſans remède.

Le roi de Damas fut aſſez étonné d'entendre parler dans ces termes ſon favori, & il jugea qu'on lui avoit auſſi enlevé quelque princeſſe. Contez-moi, lui dit-il, votre hiſtoire ; quelque dame y eſt ſans doute intéreſſée , & je ſuis fort trompé , ſi vos chagrins ne ſont pas de même nature que ceux d'Atalmulc. Le favori de Bedreddin reprit la parole , & commença le récit de ſes aventures de cette manière.

HISTOIRE

Du Prince Séyfel Mulouk.

J'AI déjà eu l'honneur de dire à votre majesté, que je suis fils du feu sultan d'Egypte Asem Ben Sefoüan, & frère du prince qui lui a succédé. Etant dans ma seizième année, je trouvai un jour par hasard la porte du trésor de mon père ouverte; j'y entrai, & je commençai à regarder avec beaucoup d'attention les choses qui me parurent les plus rares. Je m'arrêtai particulièrement à considérer un petit coffre de bois de sandal rouge, parsemé de perles, de diamans, d'émeraudes & de topazes. Il s'ouvroit avec une petite clef d'or qu étoit dans la serrure; je l'ouvris, & j'apperçus dedans une bague d'une merveilleuse beauté, avec une boîte d'or qui renfermoit un portrait de femme.

Les traits en étoient si réguliers, les yeux si beaux, l'air si charmant, que je jugeai d'abord que c'étoit une peinture faite à plaisir. Les ouvrages de la nature ne sont pas si parfaits, disois-je. Que celui-là fait

d'honneur au pinceau qui l'a produit! J'admirois l'imagination du peintre qui avoit été capable de ſe former une ſi belle idée.

C. JOUR.

MES yeux ne pouvoient ſe détacher de cette peinture ; &, ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'elle m'inſpira de l'amour. Je penſai que c'étoit peut-être le portrait de quelque princeſſe vivante, & je me le perſuadois à meſure que je devenois plus amoureux. Je fermai la boîte & la mis dans ma poche avec la bague qu'il me prit auſſi envie de dérober, enſuite je ſortis du tréſor.

J'avois un confident qui s'appeloit Saed : il étoit le fils d'un grand ſeigneur du Caire ; je l'aimois, & il avoit quelques années plus que moi. Je lui contai mon aventure ; il me demanda le portrait, je le lui donnai. Il l'ôta de la boîte pour voir s'il n'y avoit pas au dos quelque écriture qui pût nous inſtruire de ce que je ſouhaitois paſſionnément de ſavoir, c'eſt-à-dire, du nom de la perſonne qui étoit peinte. Nous ap-

perçumes autour de la boîte, en dedans, ces paroles en caractères Arabes : *Bedy al Jemal, fille du roi Chahbal.*

Cette découverte me charma ; je fus ravi d'apprendre que je n'aimois point un objet imaginaire ; je chargeai mon confident de s'informer où régnoit le roi Chahbal. Saed le demanda aux plus habiles gens du Caire ; mais personne ne put le lui dire ; de sorte que je résolus de voyager, de parcourir, s'il le falloit, tout le monde, & de ne point revenir en Egypte que je n'eusse vu Bedy al Jemal. Je priai le sultan mon père de me permettre d'aller à Bagdad voir la cour du Calife, & les merveilles de cette fameuse ville, dont j'avois ouï parler si avantageusement. Il m'accorda cette permission. Comme je voulois voyager *incognito*, je ne sortis point du grand Caire avec un pompeux appareil. Ma suite étoit seulement composée de Saed & de quelques esclaves dont le zèle m'étoit connu.

Je me mis bientôt au doigt la belle bague que j'avois prise dans le trésor de mon père, & je ne fis, pendant tout le chemin, que m'entretenir avec mon confident de la princesse Bedy al Jemal, dont j'avois sans cesse le portrait entre les mains. Quand je fus

arrivé à Bagdad, & que j'eus vu tout ce qu'il y a de curieux, je demandai à des ſavans s'ils ne pourroient pas me dire dans quel endroit du monde étoient ſitués les états du roi Chahbal. Ils me répondirent que non; mais que s'il m'importoit fort de le ſavoir, je n'avois qu'à prendre la peine d'aller à Baſra trouver un vieillard âgé de cent ſoixante & dix ans, nommé Padmanaba: que ce perſonnage n'ignoroit rien, & que ſans doute il ſatisferoit ma curioſité.

Je pars auſſi-tôt de Bagdad, je vole à Baſra, je m'informe du vieillard. On m'enſeigne ſa demeure, je vais chez lui; je vois un homme vénérable qui conſervoit encore beaucoup de vigueur, bien que près de deux ſiècles euſſent flétri ſon front. Mon fils, me dit-il d'un air riant, qu'y a-t-il pour votre ſervice? Mon père, lui dis-je, je voudrois ſavoir où règne le roi Chahbal; il m'eſt de la dernière importance de l'apprendre; quelques ſavans de Bagdad que j'ai conſultés, & qui n'ont pu me donner aucune lumière là-deſſus, m'ont aſſuré que vous m'enſeigneriez le nom & le chemin du royaume de Chahbal. Mon fils, répliqua le vieillard, les ſavans qui

vous ont adreſſé à moi, me croyent moins ignorant que je ne ſuis. Je ne ſais point préciſément où ſont les états de Chahbal; je me ſouviens ſeulement d'en avoir entendu parler à quelque voyageur. Ce roi règne, ſi je ne me trompe, dans une iſle voiſine de celle de Serendib; mais ce n'eſt qu'une conjecture, & je ſuis peut-être dans l'erreur.

Je remerciai Padmanaba de m'avoir du moins fixé un endroit où j'eſpérois pouvoir être éclairci de ce que je voulois ſavoir. Je formai la réſolution d'aller à l'iſle de Serendib; je m'embarquai avec Saed & mes eſclaves ſur le golfe de Baſra, dans un vaiſſeau marchand qui alloit à Surate. De Surate nous nous rendîmes à Goa, où nous apprîmes en arrivant qu'un vaiſſeau devoit mettre à la voile dans peu de jours, & prendre la route de l'iſle de Serendib. Nous profitâmes de l'occaſion. Nous partîmes de Goa avec un vent ſi favorable, que nous avançâmes beaucoup la première journée; mais, dès la ſeconde, le vent changea, & il s'éleva une tempête ſi violente, que les matelots croyant notre perte inévitable, abandonnèrent le vaiſſeau au gré du vent & de la mer. Tantôt les flots s'ou-

vrant comme pour nous engloutir, présentoient d'affreux abîmes à nos yeux effrayés ; & tantôt s'élevant ils nous portoient avec eux jusqu'aux nues. Nous fûmes long-temps le jouet des eaux ; mais ce qui nous surprit tous, & nous parut un miracle, c'est que nous ne fîmes point naufrage. Nous allâmes relâcher à une isle voisine des Maldives.

Cette isle avoit peu d'étendue, & nous sembla déserte. Nous nous disposions à mettre pied à terre, & à nous avancer vers un bois fort épais que nous apperçûmes au milieu, lorsqu'un vieux matelot, accoutumé à parcourir les côtes des Indes, nous dit que cette isle étoit habitée par des nègres idolâtres, qui adoroient un serpent, auquel ils donnoient à dévorer tous les étrangers qui avoient le malheur de tomber entre leurs mains ; qu'au lieu d'y descendre, il valoit mieux nous remettre en mer, & gagner, s'il étoit possible, les Maldives. Le capitaine, qui connoissoit le matelot pour un homme fort expérimenté, & peu capable d'avancer une chose sans en être bien assuré, le crut ; & il fut résolu que le lendemain matin à la pointe du jour

on lèveroit l'ancre pour s'éloigner d'un endroit ſi dangereux.

Cette réſolution étoit fort judicieuſe ; mais on auroit encore mieux fait de partir ſur le champ, & de s'abandonner à la mer ; car au milieu de la nuit, nous fûmes tout-à-coup aſſaillis par un grand nombre de nègres qui entrèrent dans notre vaiſſeau, nous chargèrent de chaînes, & nous menèrent à leurs habitations.

CI. JOUR.

LE jour commençoit à paroître, lorſqu'après avoir traverſé le bois que nous avions remarqué de loin le ſoir précédent, nous arrivâmes à la horde des nègres. C'étoit une grande quantité de petites cabanes compoſées de bois & de terre, au milieu deſquelles s'élevoit un gros pavillon de la même matière, qu'ils appeloient le palais de leur roi.

On nous conduiſit ſous ce pavillon, où, ſur un trône fait de rocailles & de coquillages, paroiſſoit le roi. C'étoit un nègre d'une taille giganteſque, mais ſi laid & ſi

effroyable, qu'il avoit plus l'air d'un démon que d'un homme. La princesse sa fille étoit assise auprès de lui. Elle pouvoit avoir trente ans; elle tenoit de son père pour la taille, & lui ressembloit un peu d'ailleurs.

Un des principaux nègres qui nous avoient pris, nous obligea de faire de profondes révérences au monarque noir & à sa fille. Ensuite il rendit compte de son heureuse expédition. Le roi, après l'avoir écouté avec plaisir, témoigna qu'il étoit content de lui & de tous ceux qui l'avoient accompagné. Puis nous montrant du doigt à son premier visir : allez, lui dit-il, faites conduire ces prisonniers sous une tente particulière, & que chaque jour on en donne un au dieu que nous adorons. Le visir obéit; il nous mena lui-même sous un pavillon séparé; on nous apporta par son ordre du mîl & d'autres mets pour nous nourrir, & rendre les victimes plus grasses. Dès le lendemain, deux nègres vinrent prendre un de nos compagnons pour le livrer au serpent; ils revinrent le jour suivant en chercher un autre; tous les matins un de nos camarades étoit dévoré par le monstre. Ainsi périrent mes esclaves, le capitaine, le pilote & les matelots.

Il ne reſtoit plus que Saed & moi. Nous étions prêts à ſubir le même ſort ; nous attendions que les nègres vinſſent nous ſéparer pour jamais : Ah ! mon cher prince, me dit mon confident, puiſque nous devons tous deux être ſacrifiés, faſſe du moins le ciel que je meure avant vous ! qu'il ne permette pas que je vous voie conduire à la mort, cela me feroit trop de peine. O Saed ! lui répondis-je, pourquoi vous êtes-vous aſſocié à mes malheurs ? Quand, poſſédé d'un amour inſenſé, j'ai voulu quitter le ſéjour du Caire pour aller chercher par-tout un objet qui peut-être ne ſauroit être à moi, que ne me laiſſiez-vous partir tout ſeul ? Vous avez combattu mes ſentimens, j'ai rejeté vos ſages conſeils, eſt-il juſte que vous périſſiez avec un homme qui n'a pas voulu vous croire ?

Pendant que nous nous conſumions en plaintes vaines, les nègres arrivèrent, & s'adreſſant à moi : ſuivez-nous, me dirent-ils. Je frémis à ces paroles, & me tournai vers Saed pour lui dire un éternel adieu. Nous n'eûmes pas la force de parler l'un & l'autre, nous fûmes tout-à-coup ſaiſis de crainte & de douleur. Nous nous con-

tentâmes de nous exprimer par nos regards les mouvemens qui nous agitoient.

Les nègres me menèrent ſous une vaſte tente, où je croyois qu'on m'alloit immoler; mais une femme noire qui s'offrit à ma vue en entrant, me détrompa. Raſſurez-vous, jeune homme, me dit-elle, vous n'aurez pas le ſort de vos compagnons. La princeſſe Huſnara, ma maîtreſſe, vous en réſerve un plus doux; je ne vous en dirai pas davantage, car elle veut elle-même vous annoncer votre bonheur; je ſuis ſon eſclave favorite, & j'ai ordre de vous introduire dans le lieu le plus ſecret de ce pavillon, où elle vous attend avec impatience. A ces mots les deux nègres, qui m'avoient accompagné juſque-là ſe retirèrent, & l'eſclave favorite de Huſnara me prenant par la main, me mena dans un petit réduit où ſa maîtreſſe étoit ſeule, & aſſiſe ſur une manière de ſopha couvert de peaux de bêtes ſauvages.

Cette princeſſe avoit le teint olivâtre, les yeux vifs & fort petits, le nez retrouſſé, la bouche grande, les lèvres fort groſſes; & les dents de couleur d'ambre. Ses cheveux étoient courts, fort crépus, & plus noirs que l'ébène. Elle portoit pour coëf-

fure un ſimple bonnet de toile jaune, brodé de fil rouge, & relevé d'un panache de plumes de diverſes couleurs. Elle avoit un collier compoſé de gros grains de Talagaija (1) bleus & jaunes; & une longue robe de peaux de tigres l'enveloppoit depuis les épaules juſqu'aux pieds: cet objet n'étoit guère propre à me faire oublier Bedy al Jemal.

Approche, jeune homme, me dit-elle d'abord qu'elle m'apperçut, viens t'aſſeoir auprès de moi, j'ai des choſes à t'apprendre qui te conſoleront d'être tombé au pouvoir du roi mon père. A ce diſcours; continua-t-elle, après que je me fus aſſis, tu dois avoir une vive impatience de ſavoir ce que j'ai à te dire, & je te le pardonne, puiſqu'il s'agit de la choſe du monde la plus importante & la plus agréable pour toi. Tu m'as plu dès que je t'ai vu, & non-ſeulement je veux te ſauver la vie, mais je prétends même te choiſir pour amant, & je te préfere aux plus grands

(1) Le Talagaija eſt un arbre dont les feuilles ſont dentelées & preſque fendues. On ramaſſe les fruits qu'il porte, on les met en couleur, & les femmes en font des braſſelets & des colliers.

feigneurs de la cour, qui font tous épris de mes charmes.

Quoique cet aveu ne dût guères me furprendre, puifque l'efclave favorite m'y avoit affez préparé, il ne laiffa pas de me caufer un trouble inconcevable : fi je ne pouvois me réfoudre à répondre de la manière que la princeffe l'auroit fouhaité, la crainte que j'avois d'exciter fa colère, m'empêchoit auffi de lui parler franchement. Voyant que je ne répondois point, & que j'étois même embarraffé, elle me dit : jeune homme, je ne fuis pas étonnée que tu gardes le filence, & paroiffes troublé. Tu ne t'attendois pas à voir une jeune & belle princeffe s'abaiffer jufqu'à te faire des avances, & la furprife où te jette ce bonheur imprévu, tient ta langue embarraffée ; mais au lieu de me fentir offenfée de ton embarras, je t'avoue qu'il me charme ; j'en conçois un préfage favorable pour mon amour ; & ce filence, qui marque fans doute l'excès de ta joie, me fait plus de plaifir que tous les difcours reconnoiffans que tu pourrois me tenir. En achevant ces mots, elle me donna une de fes mains à baifer, comme un avant-goût des plaifirs qu'elle me réfervoit.

Elle

Elle étoit si persuadée qu'on ne pouvoit la voir sans l'aimer, qu'elle prit pour des témoignages d'amour toutes les marques de dégoût qui paroissoient sur mon visage & dans mes actions. Pendant ce temps-là, deux femmes esclaves noires vinrent étendre par terre des peaux, & mirent dessus, un moment après, plusieurs plats de mil & de ris, avec quelques autres de viande confite dans du mil ; la princesse m'ordonna de me coucher comme elle sur des peaux, & de manger.

CII. JOUR.

JE fis peu d'honneur à ces mets, bien que la princesse ne cessât de m'exciter à manger : quoi donc, jeune homme, me dit-elle, vous n'avez point d'appétit ; que cela flatte agréablement ma passion ! dans l'attente charmante où vous êtes des bontés dont je veux bien vous laisser concevoir l'espérance, tous les momens qui retardent votre bonheur irritent votre impatience, & vous ôtent l'envie de manger ; cependant, poursuivit-elle, quelle

que ſoit la violence des déſirs que je vous inſpire, je ne puis mettre que cette nuit le comble à votre félicité; je vais trouver le roi mon père, & le prier de vous laiſſer la vie, auſſi bien qu'au camarade qui vous reſte, parce que Mihrafya, mon eſclave favorite, a pris du goût pour lui.

En parlant ainſi, elle ſe leva, demanda un voile; & tandis qu'elle ſe diſpoſoit à paroître devant ſon père, elle me dit : Jeune homme, retourne ſous ta tente; va rejoindre ton compagnon, dis-lui qu'il aura le bonheur de poſſéder mon eſclave favorite; porte-lui cette agréable nouvelle; réjouiſſez-vous tous deux, & rendez grâces à la fortune, qui vous ſauvant l'un & l'autre du malheur qu'ont éprouvé tous vos camarades, vous procure une vie délicieuſe dans le même lieu où ils ont trouvé la mort: auſſitôt que le flambeau du jour ceſſera d'éclairer cette iſle, je t'enverrai chercher pour ſouper avec moi, & nous ferons la débauche enſemble.

Je remerciai la princeſſe Huſnara de ſes bontés, quoique bien réſolu de mourir plutôt que d'en profiter. Un nègre qu'on appela pour me conduire, me mena ſous ma tente. On ne peut exprimer quelle fut la joie de

Saed, lorſqu'il me revit ; il n'en auroit pas eu une plus grande, quand délivrés par miracle des cruelles mains des nègres, nous nous ſerions vus tout-à-coup tranſportés en Egypte. Ah ! vous voilà, mon cher prince, s'écria-t-il ; hélas ! je déſeſpérois de jouïr encore de la vue de mon maître ; je croyois déjà que les barbares vous avoient immolé, & que le ſerpent funeſte, à qui l'erreur a fait élever ici des autels, vous avoit dévoré ; eſt-il poſſible que vous me ſoyez rendu, & que vous veniez ſécher les pleurs que je verſois pour vous ?

Oui, Saed, lui dis-je, & je vous apprends que mon ſalut dépend de moi ; je puis, ſi je le veux, échapper au deſtin qu'ont eu nos compagnons. Ah ! ſeigneur, interrompit bruſquement Saed, dois-je ajouter foi à vos paroles ? croirai-je qu'en effet vous pouvez éviter la mort ? quelle heureuſe nouvelle venez-vous m'annoncer ? Je ne vous dis rien, lui répondis-je, qui ne ſoit véritable ; mais vous ne ſavez pas à quel prix je puis ſauver mes jours ; quand vous en ſerez inſtruit, vous ne ſerez plus éclater de ſi vifs tranſports de joie, & vous me trouverez peut-être plus à plaindre que ſi j'avois déjà perdu la vie. Alors je lui

contai l'entretien que je venois d'avoir avec la fille du roi des nègres.

Je conviens, me dit mon confident après m'avoir écouté, qu'il eſt aſſez déſagréable de ſe voir entre les bras d'une pareille amante; ce n'eſt pas ſans raiſon que vous êtes révolté contr'elle; j'entre dans vos ſentimens; mais la vie eſt une belle choſe! ſongez qu'il eſt triſte de périr à votre âge; faites un effort ſur vous, mon prince; cédez à la néceſſité. O Saed, m'écriai-je à ces paroles, quel conſeil oſez-vous me donner? penſez-vous que je puiſſe le ſuivre? nous verrons ſi vous ſerez capable de faire vous-même ce que vous conſeillez aux autres, car je vous avertis que vous êtes auſſi dans le même cas; l'eſclave favorite de la princeſſe a les mêmes vues ſur vous, & prétend que vous l'aimiez; elle n'eſt pas plus aimable que ſa maîtreſſe : vous ſentez-vous diſpoſé à répondre aux bontés qu'elle veut avoir pour vous cette nuit?

Saed pâlit à ce diſcours: Juſte ciel! dit-il, ai-je bien entendu? l'eſclave favorite de la princeſſe veut que je vive pour elle: ah! que plutôt les nègres viennent me chercher pour me conduire à leur pagode; que le ſerpent m'engloutiſſe mille fois avant que

je réponde aux careſſes.... Ho, ho, Saed, repris-je, vous faites paroître bien de la répugnance pour une dame qui a de la bonne volonté pour vous; vous oubliez que la vie eſt une belle choſe; dès qu'on veut vous forcer d'aimer un objet horrible, la mort n'a rien qui vous épouvante; & vous voulez que je la craigne? avouez donc qu'il n'eſt pas aiſé de vaincre les mouvemens de ſon cœur, & de témoigner de l'amour à une perſonne qui n'inſpire que du dégoût; cet effort eſt au-deſſus de la plus impétueuſe jeuneſſe; il vaut mieux que nous périſſions l'un & l'autre, que de nous abaiſſer à feindre de la tendreſſe pour deux objets que nous ne ſaurions aimer.

Mon confident approuva ce parti que mon déſeſpoir me ſuggéroit; ſi bien que nous ne ſongeâmes plus qu'à mourir: nous attendions la nuit avec impatience, non pour goûter les plaiſirs qu'on nous promettoit, mais pour charger d'injures nos maîtreſſes, & leur laiſſer voir toute l'horreur que nous avions pour elles. Cela étoit aſſez nouveau pour des amans; nous nous flattions par ce moyen de les mettre en fureur, & de les obliger à nous faire mourir; nous nous imaginions que ſi une belle

femme méprisée est capable de se porter aux extrêmités les plus violentes, nous n'offenserions pas impunément deux personnes laides & cruelles.

La nuit étant arrivée, un nègre, officier de la princesse Husnara, vint nous chercher, & nous dit : Heureux captifs, préparez-vous à goûter les plus doux plaisirs; deux tendres amantes se disposent à vous faire un sort charmant; bénissez le jour où la fureur de la mer & des vents vous a jetés sur ces bords.

Nous suivîmes le nègre sans lui répondre; mais il ne tint qu'à lui de juger par notre silence, que les dames qui nous attendoient ne seroient pas fort contentes de nous; la tristesse, ou plutôt le désespoir, étoit peint dans nos yeux. Il nous mena sous le pavillon de la fille du roi des nègres, dans un endroit où cette princesse étoit à table avec son esclave favorite, toutes deux couchées sur des peaux étendues par terre : Viens t'asseoir auprès de moi, me dit Husnara, & que ton compagnon se mette auprès de Mihrasya. Il y avoit plusieurs ragoûts différens dont on nous obligea de manger, & des esclaves noires nous présentoient de temps en temps

d'une boiſſon faite de miel dans des coupes de terre peinte.

CIII. JOUR.

LA princeſſe, pour me plaire, fit l'agréable pendant le repas, & Mihraſya de ſon côté ne manqua pas d'agacer Saed; inſenſiblement elles devinrent ſi vives l'une & l'autre, que nous fûmes obligés de leur faire connoître qu'elles perdoient leur temps; je dis mille choſes dures & piquantes à Huſnara, & mon confident ne fut pas plus galant que moi.

Nos diſcours firent promptement leur effet; nous vîmes nos dames changer de viſage en un moment; elles ne nous regardèrent plus qu'avec des yeux pleins de fureur. Ah! miſérables, s'écria la fille du roi des nègres, eſt-ce ainſi que vous répondez à mes bontés? oubliez-vous combien il eſt dangereux pour vous d'exciter ma colère? Ingrat, continua-t-elle, en s'adreſſant à moi, peux-tu recevoir avec indifférence toutes les marques d'amitié que je te donne? mais que dis-je, avec indifférence? il ſemble que

tu aies de l'horreur pour Husnara ; que trouves-tu dans ma personne qui t'inspire de l'aversion? ai-je quelque défaut?

En prononçant ces derniers mots, elle se tourna vers sa favorite : Parlez, Mihrafya, lui dit-elle, ne me flattez point; suis-je laide ou mal faite? ai-je la taille mal prise, ou les traits irréguliers? en un mot, suis-je digne du mépris que ce jeune étranger a pour moi? Ah! ma princesse, répondit l'esclave favorite, il n'y a point de dame au monde qui mérite d'être mise en parallèle avec vous; rien n'est si parfait que votre beauté; rien de plus libre & de plus régulier que votre taille; il faut que ce jeune homme ait perdu le jugement, puisqu'il ne rend pas justice à vos charmes; si vous trouvez un ingrat, je ne dois point être étonnée que cet autre étranger ait peu de goût pour moi; je ne comprends pas qu'un homme puisse vous regarder sans vous adorer; ce jeune homme peut-il vous voir d'un œil indifférent? il devroit mourir d'amour à votre vue, ou devenir fou.

Cela est vrai, reprit la princesse; vous êtes aussi fort aimable, & vos bontés ne sont point à dédaigner; vengeons-nous de ces deux misérables; j'ai obtenu leur grâce

du roi mon père, mais ils ſont indignes de la vie que je voulois leur laiſſer ; ils mouront ; qu'on appelle quelques-uns de mes officiers ; qu'ils aillent mener ces étrangers au pagode, & qu'on les livre à la divinité que nous adorons. Mihrafya ſe chargea elle-même d'aller chercher des officiers, elle ſortit & revint peu de temps après, accomgagnée de deux nègres. Avancez, leur dit la princeſſe, prenez ces jeunes priſonniers, & les conduiſez au pagode. Les nègres s'approchèrent de moi ; mais dans l'inſtant qu'ils nous emmenoient hors de la tente, elle leur dit : arrêtez, je ne ſais quel mouvement s'élève dans mon cœur, & s'oppoſe à la mort de ces deux coupables ; c'eſt ma haine, ſans doute, qui n'eſt pas ſatisfaite d'un ſi léger ſupplice ; une prompte mort eſt un bien pour des malheureux ; qu'ils vivent l'un & l'autre pour ſouffrir de longs tourmens ; je veux qu'on les envoie moudre du mil, & qu'on les occupe nuit & jour ; une vie ſi pénible me vengera mieux que leur trépas.

A ces mots, elle chargea les nègres de nous conduire dans un endroit de l'iſle, où il y avoit des moulins à bras, & de ne pas nous donner un moment de relâche ; ce

qui fut exécuté ſur le champ. On nous mena moudre du mil ; &, comme ſi cette occupation ne nous eût pas rendu aſſez miſérables, on nous faiſoit porter de groſſes charges de bois : n'étant pas accoutumés à un ſi rude travail, il étoit impoſſible de n'y pas ſuccomber. Les nègres qui nous faiſoient travailler, s'appercevant quelquefois que nous n'en pouvions plus, nous demandoient malicieuſement ſi nous n'avions pas envie de devenir amoureux. Cette queſtion nous retraçant l'image de nos dames, nous inſpiroit une nouvelle vigueur ; nous aimions encore mieux demeurer au moulin que de les revoir.

Un jour, ces nègres nous laiſſèrent une quantité de mil à moudre : nous allons à la horde, nous dirent-ils, qu'à notre retour tout ce mil ſoit moulu. Me voyant ſeul avec mon confident : Saed, lui dis-je, pendant que nos ennemis ſont éloignés de nous, profitons de l'occaſion ; gagnons le bord de la mer ; peut-être y trouverons-nous quelque barque dont nous pourrons nous ſervir pour nous ſauver ; peut-être ſerons-nous aſſez heureux pour voir paſſer quelque vaiſſeau, nous lui ferons ſigne d'approcher & de nous venir prendre. J'y con-

ſens, mon prince, répondit Saed; n'ayons rien à nous reprocher; tentons tout pour ſortir de cette iſle funeſte. Si le ciel ne nous fait rien rencontrer qui puiſſe nous aider à nous tirer d'embarras, nous nous jetterons à la mer, & je crois qu'il nous ſera plus doux de périr dans les flots, que de continuer à moudre du mil.

Je fus du ſentiment de mon confident; nous gagnâmes le rivage de la mer, qui n'étoit pas fort éloigné; nous apperçûmes un bateau attaché à un piquet; il ſervoit à un nègre, dont l'habitation étoit voiſine, à pêcher; nous le détachâmes promptement, & prenant le large nous nous abandonnâmes à la merci des eaux & des vents.

Fin du quatorzième Volume.

TABLE
DES CONTES
DU TOME QUATORZIÈME.

LES MILLE ET UN JOUR.

Histoire d'Aboulcasem Basry, page 15
Histoire du Roi Ruzvanchad & de la Princesse Cheheristani, 110
Histoire du Jeune Roi de Thébet & de la Princesse des Naïmans, 123
Histoire du Visir Caverscha, 136
Continuation & fin de l'Histoire de Ruzvanschad & de la Princesse Cheheristani, 163
Histoire de Couloufe & de la belle Dilara, 185
Histoire du Prince Calaf, & de la Princesse de la Chine, 263
Histoire du Prince Fadlallah, fils de Bin-Ortoc, Roi de Mousel, 282
Continuation de l'histoire du Prince Calaf & de la Princesse de la Chine, 345
Histoire du Roi Bedreddin Lolo, & de son Visir Atalmulc, surnommé le Visir triste, 454
Histoire d'Atalmulc, surnommé le Visir triste, & de la Princesse Zélica Beghume, 457
Continuation de l'histoire du Roi Bedreddin Lolo, 538
Histoire du Prince Séyfel Mulouk. 541

Fin de la Table du quatorzième Volume.